



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

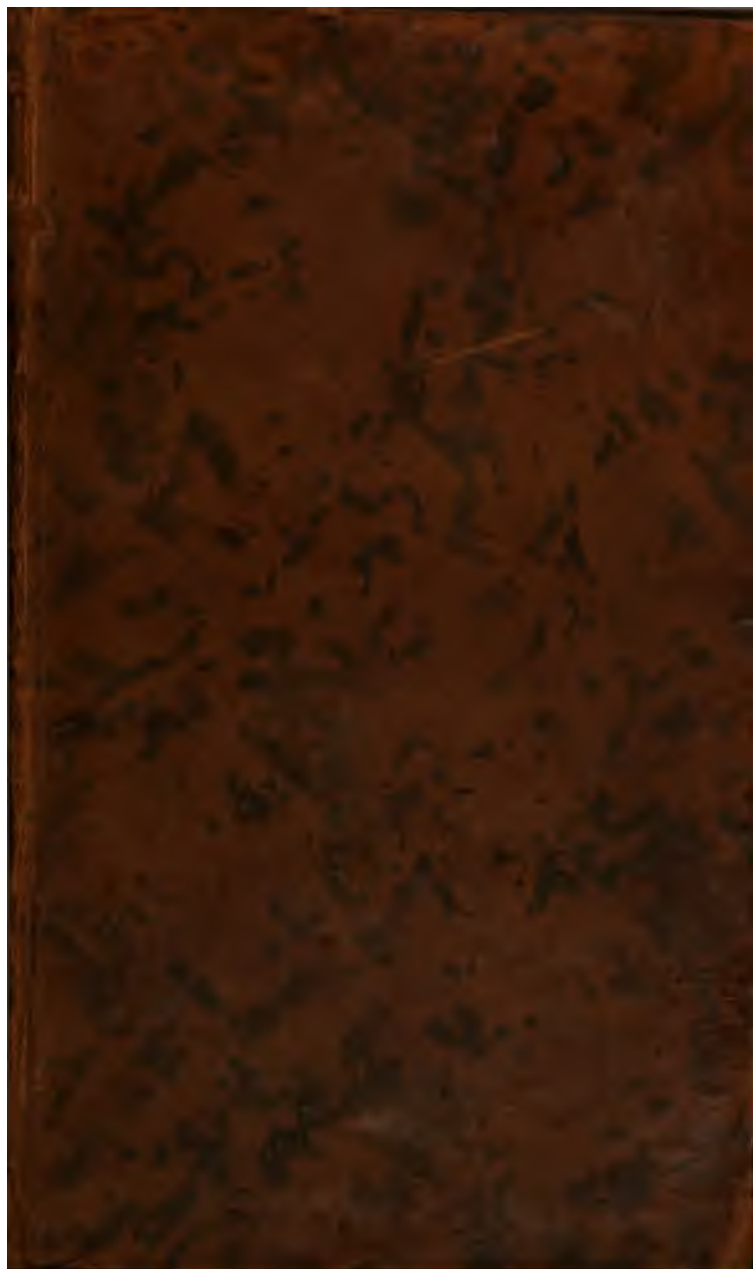
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



UNS 105 i. 1





~~11-11-11~~ ~~3-10~~

351.

118.

BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE.
TOME PREMIER.



BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE,
OU
AMUSEMENS
DE
L'ESPRIT ET DU COEUR.

Nouvelle Edition rectifiée & augmentée.

Utile dulci

TOME PREMIER.



A G E N E V E.

M D C C L X I.



AVERTISSEMENT.

LE Public a fait un accueil si favorable à ces Mémoires, que nous avons cru devoir en procurer une nouvelle Edition. Outre les Avantures du Comte de Grammont, très-piquantes par elles-mêmes, ils contiennent l'Histoire amoureuse d'Angleterre sous le Règne de Charles II. Ils sont d'ailleurs écrits d'une manière si vive & si ingénieuse, qu'ils ne laisseroient pas de plaire infiniment, quand la matière en seroit moins intéressante.

Le Héros de ces Mémoires a trouvé dans le Comte Hamilton un Historien digne de lui. Car on n'ignore plus, qu'ils sont partis de la même main à qui l'on doit encore d'autres ouvrages frappés au même coin.

Nois avons enrichi cette Edition d'un Discours mêlé de Prose & de Vers, où l'on exagère la difficulté qu'il y a de bien représenter le Comte de Grammont. On reconnoitra facilement que ce Discours est du même Auteur que les Mémoires :

6 AVERTISSEMENT.

des personnes d'un goût sûr & délicat le comparent au Voyage de Chapelle, ils y trouvent les mêmes grâces, le même naturel, la même légèreté.

Il ne nous reste plus qu'à dire un mot de Mr. Hamilton lui-même, Auteur de ces Mémoires, & du Discours qui les précède.

ANTOINE HAMILTON, dont nous parlons, étoit de l'ancienne & illustre Maison de ce nom en Ecosse. Il naquit en Irlande. Il eut pour père le Chevalier Georges Hamilton, petit-fils du Duc d'Hamilton, qui fut aussi Duc de Châtelleraud en France.

Sa mère étoit Madame Marie Butler, sœur du Duc d'Ormond, Viceroi d'Irlande, & Grand-Maître de la Maison du Roi Charles.

Dans les Révolutions qui arrivèrent du tems de Cromwel, ils suivirent le Roi & le Duc d'York son frère, qui passèrent en France. Ils y amenèrent leur famille. Antoine ne faisoit à peine que de naître.

Lorsque le Roi fut rétabli sur son Trône, il ramena en Angleterre les jeux & la magnificence. On voit dans ces
Mé-

AVERTISSEMENT. 7

Mémoires combien cette Cour étoit brillante. La curiosité y attira le Comte de Grammont. Il y vit Mademoiselle d'Hamilton; il ne tarda pas à sentir le pouvoir de ses charmes; il l'épousa enfin; & c'est la tendresse qu'Antoine avoit pour sa sœur, qui l'engagea à faire plusieurs voyages en France, où il a été élevé, & où il a passé une partie de sa vie.

Mr. Antoine Hamilton étant Catholique, ne put obtenir d'emploi en Angleterre; rien ne fut capable d'ébranler sa Religion, ni la fidélité qu'il devoit à son Roi.

Le Roi Jaques étant monté sur le Trône, il lui donna un Régiment d'Infanterie en Irlande & le Gouvernement de Limeric. Mais ce Prince ayant été obligé de quitter ses Etats, le Comte Hamilton repassa avec la Famille Royale en France. C'est là, & pendant le long séjour qu'il y a fait, qu'il a composé les divers Ouvrages qui lui ont acquis tant de réputation. Il mourut à St. Germain le 21. Avril 1720. dans de grands sentimens de piété, & après avoir reçu les derniers Sacrements. Il étoit âgé alors

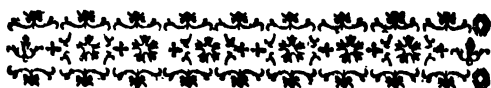
A 4. d'en-

8 AVERTISSEMENT.

D'environ 74. ans. Il a emporté les regrets de tous ceux qui avoient le bonheur de le connoître. Né sérieux, il avoit dans l'esprit tous les agrémens imaginables ; mais ce qui est plus digne de louanges , à ces agrémens , qui sont frivoles sans la vertu , il joignoit toutes les qualités du cœur.



EPI.



E P I T R E

A MONSIEUR LE COMTE DE GRAMMONT.

HONNEUR des rives éloignées,
 Où *Corixande* (a) vit le jour,
 De *Menodaure* (b) heureux séjour,
 D'où vos errantes destinées
 Semblent vous bannir sans retour ;
 Et d'où l'Astre du jour, passant les Pyrénées,
 Voit tant de faces bazanées,
 Et va finir son vaste tour
 Devers les Mles fortunées :
 Vous qui dans une auguste Cour,
 Fameux depuis maintes années,
 Sans prendre aucun mauvais détour,

A ; Avez

(a) *Corixande des Andoüains*, ayeule du
 Comte de Grammont.

(b) *Menodaure*, un des Ancêtres de la
 Famille.

Avez signalé vos menées,

Et dans la Guerre & dans l'Amour :

C'est à vous, Monsieur, que cet écrit s'adresse; car à quel autre pourroit-il convenir? Mais vous auriez de la peine à vous imaginer qui vous l'adresse, puisqu'il n'est plus question de nous, depuis des tems infinis, & qu'une longue absence doit nous avoir effacés de votre souvenir. Cependant, nous osons un peu nous flatter, que cela n'est pas: puisque

Vous n'oubliez jamais personne;

Témoin *Dom Brite* à Lérída,

Dona. Raguez à Barcelonne,

Gaspard Boniface à Bréda;

Enfin, Catalane, & Gasconne,

Depuis Bordeaux jusqu'à Bayonne,

De Perpignan à Puycerda,

Et nous, vos deux amis des bords de la Garonne.

C'est dans ces lieux écartés & paisibles, que nous apprenons chaque jour, que vous êtes plus agréable, plus rare, & plus merveilleux que jamais. Nos vœux
sins.

fius , grands nouvellistes , informés des vivacités , dont on leur mande que vous surprenez la Cour , nous demandent si vous n'êtes pas le petit - fils de ce fameux *Chévalier de Grammont* , dont on lit tant de merveilles dans l'Histoire des Guerres Civiles. Indignés que votre caractère soit si peu connu dans des Provinces où votre nom l'est tant , nous avons formé le dessein de donner ici quelque idée de votre mérite ; mais qui sommes - nous pour l'entreprendre ? Médiocres pour le génie , & rouillés par une longue interruption de commerce avec la Cour , comment seroit - il possible que nous eussions ce goût & cette politesse , qui ne se trouvent point ailleurs , & qu'il faudroit pourtant avoir pour bien parler de vous ? Car ,

Il ne faut pas un talent ordinaire ,

Pour réussir dans une affaire ,

Où les talens succombent tous :

Et , quelque empressement que l'on ait à
vous plaire ,

Dès qu'il faut écrire pour vous ,

Le projet devient téméraire ;

Et des Campagnards , comme nous ,

Sont bientôt réduits à se taire.

A 6:

Ain-

Ainsi , nous ne songions plus qu'à ramasser tout ce que notre mémoire pourroit nous fournir des particularités de votre vie , pour les communiquer aux plus habiles des lieux où vous êtes ; mais le choix nous embarrassa. Tantôt nous voulions adresser nos Mémoires à l'Académie , persuadés qu'ayant autrefois soutenu des Thèses de Logique , vous en sçaviez assez pour être reçu dans cet illustre corps , & pour y être loué depuis les piés jusqu'à la tête à votre réception. Tantôt nous voulions , que comme il n'y a pas d'apparence qu'il reste quelqu'un sur la terre , quand vous n'y serez plus , les Reverends Pères *Massillon* ou *de la Rue* vous entreprissent par avance. Mais nous jugeâmes que le premier de ces partis ne convenoit point à votre caractère ; & qu'à l'égard de l'autre , il étoit contre l'usage de vous envelopper tout vif dans les figures d'une Oraison funèbre. Le fameux *Despreaux* s'offrit ensuite à notre imagination ; & nous crûmes d'abord , que c'étoit ce que nous cherchions ; mais quelques momens de réflexion nous firent comprendre , que ce n'étoit pas votre fait.

Des

Des Ouvrages d'esprit arbitre souverain,
Il jouit en repos de sa première gloire.
Si du plus grand des Rois il compose l'Histoire,
Phébus est attentif à conduire sa main ;
Et c'est l'unique soin des Filles de mémoire.
Lui seul peut consacrer à l'Immortalité,
Un mérite comme le votre :
Mais sa Muse a toujours quelque malignité ;
Et, vous caressant d'un côté,
Vous égratigneroit de l'autre.

L'expédient, qui nous vint en tête a-
près celui-là, fut de vous mettre tout de
votre long au milieu du Recueil, où l'on
voit depuis peu cette belle Lettre de l'il-
lustre Chef de votre Maison : & voici l'a-
dresse qu'on nous avoit donnée pour cela.

Non loin des superbes lambris ,
Qu'habitoient nos Rois à Paris ,
Dans un certain recoin du Louvre ,
Est un Bureau fécond (a), qui s'ouvre
A tous Auteurs, à tous Ecrits ,
A des Ouvrages de tout prix ,

Sur-

(a) Le Mercure Galant.

Sur-tout à ceux des beaux-esprits,
Quand par hazard il s'en découvre.
De ce lieu chaque mois sortent galans cahiers,
Où tous faiseurs de chanfonnettes,
(Tendres Héros de leurs quartiers,)
Viennent en Vers familiers
Usurper le nom de Poètes;
Et sur des tons irréguliers,
Montant Chalumeaux & Mufettes,
Content champêtres Amourettes,
Ou couronnes de vains lauriers
Des Ecrivains & des Guerriers,
Qui sont inconnus aux Gazettes.
De ses atours capricieux
C'est là que l'Enigme se pare,
Met un masque mystérieux,
Et d'un voile mince & bizarre
Embarassant les curieux,
Est toujours neuve, & jamais rare.
C'est là qu'on voit en vieux transports
Gémir nouvelles Elégies;
Et là s'impriment tous les Morts,
Avec leurs Généalogies,
Leurs éloges, leurs effigies,
Leurs dignités, & leurs trésors.

Nous:

Nous vîmes bien, qu'il n'y avoit pas moyen de vous inférer dans un Recueil qui devoit être farci de tant d'autres choses, & toutes ces difficultés nous remirent enfin sur nos premières voies; résolus, malgré notre insuffisance, de tenter l'aventure nous-mêmes, & d'appeller à notre secours deux hommes que nous n'avons pas l'honneur de connoître, mais dont quelques Ouvrages sont parvenus jusqu'à nous : & pour les engager par quelques petites honnêtetés, un de nous deux, & justement celui qui porte encore à l'oreille cette perle que vous disiez que sa mère y avoit mise par dévotion, se mit à les apostropher, comme vous allez voir.

O vous, dont la facile veine
Enchante, par d'heureux transports,
Tantôt les rives de la Seine,
Et tantôt la fertile plaine
Que la Marne fuit de ses bords !
Quand vos chants, ornés des trésors
Du Permesse, ou de l'Hypocrène,
Badinent pour quelque Climène ;
Ou quand imitant les accords

De:

De *Thalie* ou de *Melpomène*,
 Vous nous rendez les fameux Morts
 De Rome & de l'antique Athènes;
 La *Fare*, & vous Abbé sçavant,
 Que *Phébus* de son influence
 Anime & soutient en rimant,
 Donnez chacun dans une Stance
 Quelque relief à ce Fragment:
 Nous implorons votre assistance.

A peine cette Invocation fut-elle mise au net, que nous trouvâmes *Melpomène* & *Thalie* quelque peu déplacées, puisque ces Messieurs ne paroissent pas avoir rien écrit qui soit du département de nos deux Muses. Cette réflexion nous embarrassoit, & nous songions au tour qu'il falloit donner à cet endroit de notre écrit, lorsque tout à coup parut au milieu de la chambre où nous écrivions, une figure, qui nous surprit sans nous effrayer; c'étoit celle de votre Philosophe, l'inimitable *S. Evremont*. Rien de tout ce tintamare, qui annonce d'ordinaire l'arrivée des Morts de conséquence, n'avoit précédé son apparition.

L'on

L'on ne vit point trembler la Terre,
 Le Ciel resta clair & serein,
 Point de murmure souterrain,
 Et pas un seul coup de tonnerre.
 Il n'étoit point couvert de lambeaux mal
 coufus,

Tels qu'étaït près de *Philippe*
 Le Spectre qui de nuit apparut à *Brutus*.
 Il n'avoit point l'air de *Laius*,
 Qui ne portoit pour toute nippes
 Qu'un petit manteau d'*Emalis*,
 Quand il vint accuser *Oedipe*.
 Il n'avoit rien du funeste appareil,
 Que l'on croit voir à ces affreuses ombres,
 Qui sortent des Royaumes sombres,
 Pour interrompre le sommeil.

Tout cela nous fit connoître, qu'il
 n'avoit pas eu envie de nous faire peur.
 Il s'étoit mis tout comme nous l'avions
 vu la première fois que vous nous pro-
 curates le plaisir de la connoissance à
 Londres. C'étoit ce même air gogue-
 nard, mais un peu refrogné, & c'étoient
 les mêmes habits, qu'il avoit sans dou-
 te gardés pour nous venir rendre cette
 visi-

visite: & afin que vous n'en doutiez pas,

Il avoit pris pour ce voyage
Sa calotte de maroquin:
Et cette loupe à double étage,
Dont il ne vit jamais la fin,
Ornoit le haut de son visage.
Bref, il parut dans l'équipage,
Où, chez la belle *Mazarin*,
Toujours paré du nom de Sage,
Il venoit noyer dans son vin
Les engourdissemens de l'âge,
Et rendoit chaque jour hommage
A l'éclat renaissant qui brilloit sur son tein.

Comme il étoit arrivé sans façon, il se mit entre nous sans cérémonie; mais il ne put s'empêcher de fourire du respect avec lequel nous éloignons nos sièges d'auprès de lui; sous prétexte de ne le pas incommoder. J'avois toujours entendu dire, qu'il falloit interroger les gens de l'autre monde, pour les faire parler: mais il nous fit bientôt voir le contraire; & après avoir jetté les yeux sur le papier que nous avions laissé sur la table:
J'ap-

J'approuve, dit-il, votre projet, & je viens vous donner quelques conseils pour l'exécution; mais je ne comprends pas le choix que vous faites de ces deux Messieurs, pour vous aider. Je conviens, qu'on ne peut écrire avec plus d'agrément qu'ils font l'un & l'autre; mais ne voyez-vous pas, qu'ils ne font rien que par boutade, & que les sujets qu'ils traitent sont aussi extraordinaires que le caprice qui les entraîne ?

L'un tendre, fidèle, & gouteux,
Se révoltant d'un air prophane
Contre l'anodyne tifane,
Et contre l'objet de ses vœux,
Ne chante dans ses vers heureux,
Que l'Inconstance & la Tocane.
L'autre, d'un stile gracieux,
Et digne des bords du Permesse,
Par mille traits ingénieux,
Fait tout céder à la paresse,
Et de l'indolente mollesse
Vante le repos glorieux.

Laissez-les donc là, s'il vous plait. Il importe peu que vous les ayez invoqués;
ils

ils n'en viendront pas plutôt à votre secours : arrangez du mieux que vous pourrez les matières que vous alliez rassembler pour d'autres ; ne vous embarrassez ni de l'ordre des tems , ni de celui des événemens. Je vous conseillerois , au contraire , d'avoir pour objet principal les dernières années de celui pour qui vous écrivez ; les premières sont trop éloignées pour pouvoir en rapprocher les Aventures jusqu'au tems où vous êtes. Faites quelques remarques , mais courtes & légères , sur la résolution qu'il a prise de ne point mourir , & sur le pouvoir qu'il paroît avoir de l'exécuter.

Son trépas , par lui seul tant de fois retardé ,
Est un miracle que l'Envie
D'un œil jaloux n'a jamais regardé ;
Mais de tant de secrets , qu'à sa gloire il
publie ,
Celui d'éterniser sa vie
Est l'unique secret qu'il ait jamais gardé.

Ne vous allez pas embarrasser l'esprit
à chercher des ornemens ou des tours
Dé-

d'éloquence, pour tracer son caractère : cela fentiroit le Panégyrique ; & ce fera assez le louer , que de le peindre au naturel. Gardez - vous bien de vouloir rendre ses récits ou ses bons-mots : le sujet est trop grand pour vous. Tâchez seulement, en parlant de ses aventures, de donner des couleurs à ses défauts, & du relief à ses vertus.

C'est ainsi qu'autrefois, par des routes faciles,
A l'Immortalité j'élevois mon Héros.

Pour vous, peignez d'abord en gros

Cent beautés à ses vœux dociles.

Faites-le voir suivant en tous lieux les drapeaux

D'un Guerrier égal aux *Achilles* :

Qu'au milieu de la Paix, ennemi du repos ,

Il donne des leçons utiles

Aux Courtisans les plus habiles ;

Et toujours actif à propos ,

Sans leurs empressements serviles,

Qu'il efface tous leurs travaux.

Que vos pinceaux , enfin , en nouveaux
traits fertiles ,

Le fassent voir en différents tableaux ,

Tiran

Tiran des fâcheux & des fots ,
 Historien d'Amour & des Guerres civiles ,
 Recueil vivant d'antiques Vaudevilles ,
 Redoutable par ses Complots
 Aux Amans heureux ou tranquilles ,
 Désolateur de ses Rivaux ,
 Fléau des discours inutiles ,
 Agréable & vif en propos ,
 Célèbre diseur de bons - mots ,
 Et sur - tout grand preneur de Villes.
 N'oubliez pas le cheval blanc (a),
 Sur lequel, soutenant téméraire menace,
 Il parut inopinément
 Vers les Campagnes de l'Alsace ,
 Aux yeux d'un Prince triomphant.
 Dites, par quel enchantement,
 Par quelle adresse ou quelle audace,
 En dépit du vieux *Saint - Alban* ,
 Et d'*Arlington* , & d'*Haliface* ,
 Et d'une Nymphé encore à séduisante face ,

II

(a) Il avoit promis à Monseigneur le
 Dauphin, qui commandoit l'Armée d'Alsace,
 qu'il le verroit arriver sur un cheval blanc,
 avant la fin de la Campagne.

Il enleva le *Buckingham* (b).
 ConteZ ces Faits tout uniment.
 Gens comme vous n'auroient pas bonne grace
 A s'élever insolemment :
 Et ce n'est pas toujours au sommet du Parnasse,
 Que l'on chante avec agrément.
 Que par un tour aisé chaque récit s'explique :
 Suivez la Nature de près ;
 Et que pour chaque Vers la rime faite exprès ,
 Du misérable Prosaïque ,
 Et du stile trop Poétique ,
 Evite l'un & l'autre excès.
 N'adorez point les goûts de la vogue publique ,
 Mais ne les condamnez jamais :
 Il est un lieu près du Marais ,
 Où depuis quelque tems le Genre Marotique
 Se renouvelle avec succès.
 Empruntez les nouveaux attraits ,
 Que l'on trouve à son air antique ;
 De *Ronsard* ou de *Rabelais*

Instrui-

(b) Il persuada au Duc de *Buckingham*
 de passer en France avec lui, pour rompre
 la triple Alliance, malgré les efforts que les
 Ministres d'Angleterre, & la Comtesse de
Shrewsbury, firent pour l'en empêcher. *Bu-*
ckingham étoit alors Favori de *Charles II.*

Instruisez-vous dans la boutique ;
 Il ne faut que cinq ou six traits
 D'un langage obscur & Gothique ,
 Pour divertir à peu de frais.

Nous l'assurâmes , que nous tâcherions
 de profiter de ce dernier avis ; mais que
 celui de ne pas tomber dans la versifi-
 cation rampante , nous paroissoit plus dif-
 ficile à suivre. Encore une fois , dit-il ,
 faites de votre mieux : des gens qui écri-
 vent pour le Comte *de Grammont* peu-
 vent compter sur quelque indulgence. En
 tout cas , vous n'êtes guères connus que
 de lui ; & selon les apparences , ce que
 vous allez faire ne donnera pas au Public
 une grande envie de vous connoître. Fi-
 nissons cette visite , poursuivit-il ; & par
 les souhaits que je vai faire , faites con-
 noître à mon Héros , que je m'intéresse
 toujours pour lui.

Que de ses jours nombreux l'immuable Destin
 D'un esprit éternel soutienne encore les
 charmes ;

Qu'il dorme un peu plus le matin ;

Qu'il renonce à jamais au tumulte des armes ;

Et

Et que le Père Séraphin,
 Toujours sur de fausses allarmes,
 Le vienne exhorter à sa fin;
 Et que ce soit toujours en vain,
 Qu'abandonné du Médecin,
 La Cour pour lui verse des larmes.
 Par ses soins redoublés, que le Roi con-
 vaincu,
 Qu'il ne vit plus que pour le suivre,
 Puisse apprendre de lui l'heureux art de
 revivre,
 Après avoir aussi long-tems vécu.

A tant se teut le Normand Philosophe,
 De son tems gentil Clerc, ains gaudisseur
 juré,
 Et que pieça, dit-on, aviez pour tout Curé,
 Mais dont Prônes meshui ne font pas de
 l'étoffe

D'un Pasteur ensepulturé.

Or, s'en partit revoir la cointe (a) bande
 Tom. I. B D'a-

(a) Vieux mot, qui se disoit des personnes
 belles, ajustées, du latin *comptus*, ou peut-
 être du celtique *com*.

D'amis féals, qu'en l'autre monde avez.
 Ja n'est métier, qu'illec il vous attende :
 Si ne dira pourquoi celle légende :

Trop mieux que nous la raison en sçavez.
 Que si dans cinquante ans, sans être grain
 malade ,

Force vous est pourtant à la parfin
 Sur lit gésir en piteuse parade ,
 Et vers les Morts prendre votre chemin,
 Adonc verrez maint & maint Cama-
 rade ,

Qui menant feste & moult joyeux Hu-
 tin (a) ,

A grand randon (b) vous feront acco-
 lade.

Là trouverez Messire Benferadé ,
 Le preux Chapelle , & Maître Chapelain ,
 Les Damoizels Voiture & Sarrazin ,
 Avec cil qui, ne Chançon, ne Balade ,
 Onc

(a) Ce mot signifie querelle, débat.
 Du Cange dit que Louis *Hutin* fut ainsi ap-
 pellé, parce que dans son enfance il étoit
 muet.

(b) Avec empressement.

Onc ne rima sans hanap de bon vin.
Adieu, Seigneur, qui jadis par le monde
Fin ne mettiez d'aimer ou batailler,
Roide Jousteur, & courtois Chevalier,
Assez devant les Guerres de la Fronde.
Si revenez és bords de la Gironde,
En coche clos, & sans vous travailler,
Verrez Châtel sis à dextre de l'onde,
Qui perron n'a, ne superbe escalier,
Mais dont fossés ont eau claire & profonde.
Là demeurons ; veuillez ne l'oublier.

Souvenez-vous en donc, s'il vous plaît, Monsieur, si par hazard l'envie vous prend de revoir votre belle maison de Sémeac. En attendant, trouvez bon que nous finissions sette longue Lettre. Nous avons eu beau changer de stile & de langage, pour en faire quelque chose : vous voyez combien nous sommes restés au-dessous de notre sujet : il faudroit, pour y réussir, que celui que nos fictions viennent de ressusciter, fût encore parmi les vivans. Mais,

Il n'est plus de Saint - Evremont ;

Et ce Chroniqueur agréable

B 2

Du

Du Sérieux, & de la Fable,
Ce favori du sacré Mont
N'a pu trouver le Cocyte guéable:
Et de ce Fleuve redoutable
Le retour n'est permis qu'au Comte de
Grammont.





MEMOIRES

DE LA VIE
DU COMTE
DE
GRAMMONT.

CHAPITRE PREMIER.



OMME ceux qui ne lisent que pour se divertir me paroissent plus raisonnables que ceux qui n'ouvrent un Livre que pour y chercher des défauts ; je déclare, que, sans me mettre en peine de la sévère érudition de ces derniers, je n'écris que pour l'amusement des autres.

Je déclare de plus, que l'ordre des Tems, ou la disposition des Faits, qui coûtent plus à l'écrivain, qu'ils ne divertissent le Lecteur, ne m'embarrasseront guères dans l'arrangement de ces MEMOIRES.

Dans le dessein de donner une idée de celui pour qui j'écris, les choses qui le distinguent, auront place dans ces Fragmens, selon qu'elles s'offriront à mon imagination, sans égard à leur rang.

Qu'importe, après tout, par où l'on commence un Portrait, pourvu que l'assemblage des parties forme un tout, qui rende parfaitement l'original. Le fameux *Plutarque*, qui traite ses Héros comme ses Lecteurs, commence la Vie des uns comme bon lui semble, & promène l'attention des autres sur de curieuses Antiquités, ou d'agréables Traités d'Erudition, qui n'ont pas toujours rapport à son sujet.

Démétrius, le preneur de Villes, n'étoit pas à beaucoup près si grand que son père *Antigonus*, à ce qu'il nous dit. En récompense il nous apprend que son père *Antigonus* n'étoit que son oncle; mais tout cela n'est qu'après avoir commencé sa Vie par un abrégé de sa Mort,
par

par un sommaire de ses divers Exploits, de ses bonnes & de ses mauvaises qualités, où il fait entrer le pauvre *Marc-Antoine*, par compassion pour toutes ses foiblesses.

Dans la Vie de *Numa Pompilius*, il entre en matière par une Dissertation sur son précepteur *Pythagore*; & comme il croit qu'on est fort en peine de savoir, si c'est l'ancien Philosophe, ou bien un certain *Pythagore*, qui, après avoir gagné le prix de la Course aux Jeux Olympiques, vint à toutes jambes trouver *Numa*, pour lui enseigner la Philosophie, & lui aider à gouverner son Royaume, il se tourmente beaucoup pour éclaircir cette difficulté, qu'il laisse enfin là.

Ce que j'en dis n'est pas pour reprocher quelque chose à l'Historien de toute l'Antiquité auquel on doit le plus; c'est seulement pour autoriser la manière dont j'écris une Vie plus extraordinaire que toutes celles qu'il nous a laissées.

Il est question de représenter un Homme, dont le caractère inimitable efface des défauts, qu'on ne prétend point déguiser; d'un Homme illustre par un mélange de vices & de vertus, qui semblent se soutenir dans un enchainement nécessaire, ra-

res dans leur parfait accord, brillantes par leurs oppositions.

C'est ce relief incompréhensible, qui dans la guerre, l'Amour, le Jeu, & les divers états d'une longue vie, a rendu le COMTE DE GRAMMONT l'admiration de son siècle. C'est par-là, qu'il a fait les délices de tous les Pais où il a promené ses agrémens & son inconstance; de ceux où la vivacité de son esprit a répondu de ces mots heureux qu'une approbation universelle transmet à la postérité; de tous les endroits enrichis des profusions de sa magnificence; & de ceux, enfin, où il a conservé la liberté de son jugement, dans les périls les plus pressans; tandis que le badinage de son humeur au milieu des dangers les plus sérieux de la Guerre, marquoit une fermeté qui n'appartient pas à tout le monde.

Je ne ferai point son portrait. A l'égard de sa figure, *Bussi* & *Saint Evremont*, Auteurs plus agréables que fidèles, en ont écrit. Le premier a peint le Chevalier DE GRAMMONT artificieux, volage, & même un peu perfide en amour, infatigable, & cruel sur la jalousie. *Saint Evremont* s'est servi d'autres couleurs,
pour

pour exprimer le génie, & pour tracer en général les manières du COMTE. Mais l'un & l'autre s'est fait plus d'honneur dans ces différentes peintures, qu'il n'a rendu de justice à son Héros.

C'est donc lui-même qu'il faut écouter dans ces récits agréables de Sièges & de Batailles, où il s'est distingué à la fuite d'un autre Héros; & c'est lui qu'il faut croire dans des événemens moins glorieux de sa vie, quand la sincérité, dont il étale son adresse, sa vivacité, ses supercheries, & les divers stratagèmes dont il s'est servi, soit en Amour, soit au Jeu, exprime naturellement son caractère. C'est lui-même, dis-je, qu'il faut raconter dans cet Ecrit; puisque je ne fais que tenir la plume à mesure qu'il me dicte les particularités les plus singulières & les moins connues de sa vie.

CHAPITRE II.

EN ces tems-là, il n'en alloit pas en France, comme à présent. **LOUIS XIII.** régnoit encore, & le Cardinal de

Richelieu gouvernoit le Royaume. De grands Hommes commandoient de petites Armées, & ces Armées faisoient de grandes choses. La fortune des Grands de la Cour dépendoit de la faveur du Ministre ; les établissemens n'y étoient solides , qu'à mesure qu'on lui étoit dévoué. De vastes projets jettoient au cœur des Etats voisins les fondemens de cette Grandeur redoutable , où l'on voit celui-ci. La Police étoit un peu négligée. Les grands chemins étoient impraticables de jour , & les rues durant la nuit ; mais on voloît encore plus impunément ailleurs. La jeunesse , en entrant dans le monde , prenoit le parti que bon lui sembloit. Qui vouloit , se faisoit Chevalier ; Abbé , qui pouvoit ; j'entens, *Abbé à Bénéfice*. L'habit ne distinguoit point le Chevalier de l'Abbé ; & je crois que les Chevalier de GRAMMONT étoit l'un & l'autre au Siège de *Turin*. Ce fut sa première Campagne , & il y porta ces dispositions heureuses , qui préviennent favorablement , & qui font qu'on n'a besoin , ni d'amis pour être introduit , ni de recommandations pour être agréablement reçu par-tout.

Le Siège étoit formé quand il arriva.

Cela

Cela lui épargna quelques témérités ; car un Volontaire ne dort pas en repos s'il n'a essuyé les premiers coups qu'on tire. Il alla donc reconnoître les Généraux, n'y ayant plus rien à faire à l'égard de la Place sur cet article. Le Prince *Thomas* commandoit l'Armée ; & comme la Charge de Lieutenant-Général n'étoit pas encor connuë, *du Plessis-Prâlin*, & le fameux Vicomte *de Turenne* étoient ses Maréchaux de Camp.

On portoit quelque respect aux Places de Guerre, avant qu'une Puissance, à laquelle rien ne peut résister, eût trouvé moyen de les abîmer par une grêle affreuse de bombes, & le ravage de cent pièces de canon en batterie. Avant ces furieux orages, qui réduisent le Gouverneur aux souterrains, & la Garnison en poudre, de fréquentes sorties vivement repoussées, de vigoureuses attaques vaillamment soutenues, signaloient l'art des Assiégeans & le courage des Assiégés : & par conséquent, les Siéges étoient d'une longueur raisonnable, & les jeunes gens avoient le tems d'y apprendre quelque chose.

Il y eut de belles actions de part &

d'autre dans celui de *Turin*. On y effuïa des fatigues , on souffrit des pertes ; mais on ne s'ennuïa plus dans l'Armée ; depuis que le Chevalier DE GRAMMONT y fut : plus de fatigue dans la tranchée ; plus de sérieux chez les Généraux ; plus d'ennuis dans les Troupes depuis son arrivée. Il cherchoit & portoit par-tout la joie.

Parmi les Officiers de l'Armée , comme par-tout ailleurs , on voyoit des gens de mérite , ou des gens qui en vouloient avoir. Les derniers imitoient le Chevalier DE GRAMMONT dans les choses qui le faisoient briller , & n'y réussissoient pas : les autres admiroient ses talens , & recherchoient son amitié. *Matta* fut de ce nombre. Il étoit agréable par sa figure , plus encore par le caractère de son esprit. Il l'avoit simple & naturel : mais avec le discernement & la délicatesse des plus fins , & des plus déliés. Plein de franchise & de probité dans toutes ses manières , le Chevalier DE GRAMMONT ne fut pas long-tems à démêler les qualités qui le distinguoient. Ainsi , la connoissance fut bien-tôt faite , & l'amitié bien-tôt liée entr'eux.

Matta

Matta voulut absolument que le Chevalier DE GRAMMONT vint s'établir chez lui. Il n'y consentit qu'à condition qu'il partageroit la dépense. Comme ils avoient l'humeur libérale & magnifique, ce fut à fraix communs qu'ils donnèrent les repas les mieux entendus, & les plus délicats, qu'on eût encore vus. Le jeu rendoit à merveille dans les commencemens, & le Chevalier rendoit en cent façons ce qu'il ne prenoit que d'une seule.

Les Généraux, tour à tour régals, admirèrent leur magnificence, & voulurent mal à leurs Officiers de ce qu'ils n'étoient pas si bien servis. Le Chevalier avoit le don de faire valoir les choses les plus communes ; & son esprit étoit tellement à la mode, que c'étoit se deshonorer, que de ne se pas soumettre à son goût. *Matta* lui laissoit le soin de louer la table, & d'en faire les honneurs ; & charmé d'un applaudissement universel, il se persuada qu'il n'y avoit rien de si beau que de vivre comme ils faisoient, & rien de plus aisé que de continuer : mais il s'aperçut bien-tôt que les plus grandes prospérités ne sont pas les plus durables.

Une grosse chère, une petite économie,
des.

des Domestiques infidèles, une fortune ennemie ; tout cela s'unissant , pour déranger le ménage, la table s'alloit reformer tout doucement d'elle-même, quand le génie du Chevalier , fertile en ressources, entreprit de soutenir son premier honneur par l'expédient qu'on va voir.

Ils ne s'étoient point parlé de l'état de leurs affaires ; quoique celui qui en avoit le soin les eût séparément avertis , prêt à recevoir de l'argent pour continuer la dépense, ou à rendre ses comptes pour le passé. Un jour que le Chevalier DE GRAMMONT étoit revenu plus tôt qu'à l'ordinaire, il trouva *Matta* tranquillement endormi dans un fauteuil ; & ne voulant pas interrompre son repos , il se mit à rêver à son projet. *Matta* s'éveilla sans qu'il s'en aperçût ; & ayant quelque tems admiré la contemplation où il paroïssoit enseveli, & ce profond silence entre deux Hommes qui ne l'avoient jamais gardé un moment ensemble, il le rompit par un soudain éclat de rire, qui ne fit qu'augmenter à mesure que l'autre le regardoit.

„ Voilà , dit le Chevalier , un réveil assez gai & allez bouffon ; & à qui en as-tu

„ tu donc ? ou si c'est aux Anges que tu
 „ ris ? Ma foi , Chevalier , dit *Matta* , je
 „ ris d'un songe que je viens de faire , si
 „ naturel & si p'aisant , qu'il faut que je
 „ t'en fasse rire aussi. Je rêvois que nous
 „ avions renvoyé M. le Maître d'hôtel ,
 „ M. le Chef de Cuisine , & M. notre Offi-
 „ cier ; résolu pour le reste de la Cam-
 „ pagne d'aller manger chez les autres ,
 „ comme les autres étoient venus man-
 „ ger chez nous. Voilà mon songe. Et
 „ toi , Chevalier , à quoi rêvois-tu ?

„ Pauvre esprit , dit le Chevalier , en hauf-
 „ fant les épaules : te voilà d'abord sur le
 „ côté ; te voilà dans la consternation &
 „ l'humilité , pour quelques mauvais pro-
 „ pos que le Maître d'hôtel t'aura tenus
 „ comme à moi. Quoi ! après la figure
 „ que nous avons faite , à la barbe des
 „ Grands & des Etrangers de l'Armée ,
 „ quitter la partie comme des fots , &
 „ plier bagage comme des Croquans , au
 „ premier épuisement de finance ? Tu
 „ n'as point de sentiment. Où est l'hon-
 „ neur de la France ? Et où est l'ar-
 „ gent ? dit *Matta* : car mes gens se don-
 „ nent au diable , qu'il n'y a pas dix é-
 „ cus dans la maison ; & je crois que les
 „ tiens

„ tiens ne t'en gardent guères davanta-
„ ge: car il y a plus de huit jôurs que
„ je ne t'ai vû, ni tirer ta bourse, ni
„ compter ton argent; amusement, qui
„ t'occupoit volontiers en prospérité.

„ Je conviens de tout cela, dit le
„ Chevalier. Mais je veux te faire con-
„ venir, que tu n'ès qu'une poule mouil-
„ lée dans cette occasion. Et que sa-
„ roit-ce de toi, si tu te voyois dans
„ l'état où je me suis trouvé à Lyon,
„ quatre jours avant d'arriver ici. Je t'en
„ veux faire le récit.

CHAPITRE III.

„ **V**Oici, dit *Matta*, qui sent bien le
„ Roman, hors qu'il faudrait que ce
„ fût ton Ecuyer, qui me contât ton
„ Histoire. C'est l'ordre, dit le Chevalier.
„ Cependant, je pourrai te parler de
„ mes premiers Exploits, sans blesser
„ ma modestie: outre que mon Ecuyer
„ a l'accent un peu burlesque pour un
„ récit héroïque.

„ Tu sauras donc, qu'en arrivant à
„ Lyon.

„ Lyon “ . . Est-ce comme cela qu'on commence ? dit *Matta*. Pren ton Histoire d'un peu plus loin : les moindres particularités d'une vie comme la tienne méritent d'être contées ; mais surtout la manière dont tu saluas le Cardinal de *Richelieu* la première fois. On m'en a fait rire. Au reste , je te dispense de me parler des gentilleſſes de ton enfance , de la Généalogie , du Nom , & de la Qualité de tes Ancêtres : car tu n'en fais pas un mot.

„ Ah ! que tu fais le mauvais plaisant !
 „ Tu crois que tout le monde est de ton ignorance. Tu t'imagines donc , que
 „ je ne connois pas les *Menodaires* , ni les
 „ *Corisandes* , moi ! Je ne ſai peut-être
 „ pas , qu'il n'a tenu qu'à mon père d'être
 „ fils d'*HENRI IV*. Le Roi vouloit à tout
 „ te ſontes le reconnoître , & jamais ce
 „ traître d'homme n'y voulut conſentir.
 „ Voi un peu ce que ce ſeroit que les
 „ *GRAMMONTS* , ſans ce beau travers !
 „ Ils auroient le pas devant les *Céſars de*
 „ *Vendôme*. Tu as beau rire , c'eſt l'E-
 „ vangile. Mais venons à notre fait.
 „ On me mit au Collège de Pau , dans
 „ la vûë de me faire d'Egliſe ; mais com-
 „ me

„ me j'avois bien d'autres vûes , je n'a-
 „ vois garde d'y profiter : j'avois tel-
 „ lement le jeu dans la tête , que le Pré-
 „ cepteur & les Régens perdoient leur la-
 „ tin , en me le voulant apprendre. Le
 „ vieux *Brinon* , qui me servoit de Va-
 „ let de Chambre & de Gouverneur , a-
 „ voit beau me menacer de ma mère ; je
 „ n'étudiois que quand il me plaisoit ,
 „ c'est-à-dire , presque jamais. Cepen-
 „ dant , on me traitoit en écolier de ma
 „ qualité : j'eus toutes les Dignités de la
 „ Classe , sans les avoir méritées ; & je
 „ sortis du Collège à peu près comme
 „ j'y étois entré. On trouva que j'en sa-
 „ vois encore de reste pour l'Abbaye que
 „ mon frère avoit demandé pour moi.
 „ Il venoit d'épouser la Nièce d'un
 „ Ministre devant qui tous genoux flé-
 „ chissoient. Il voulut me présenter à lui.
 „ J'eus peu de peine à quitter mon pais ,
 „ & beaucoup d'impatience d'arriver à
 „ Paris. Mon frère m'ayant tenu quelque
 „ tems auprès de lui pour me dégourdir ,
 „ il me lâcha par la Ville , pour perdre
 „ l'air de la Campagne , & trouver celui
 „ du monde. Je l'attrapai si bien , que je
 „ ne voulus plus m'en défaire , quand il
 „ fut

„ fut question de me présenter à la Cour
 „ en équipage d'Abbé. Tu sçais comme
 „ on se mettoit alors. Tout ce qu'on ob-
 „ tint de moi fut de mettre une soutane
 „ par-dessus mes habits ; & mon frère,
 „ mourant de rire de mon habillement
 „ Ecclésiastique , voulut en faire rire les
 „ autres. J'avois la plus belle tête du mon-
 „ de , bien poudrée & bien frisée , par-
 „ dessus ma soutane , & par-dessous des
 „ bottines blanches & des éperons dorés.
 „ Le Cardinal , qui avoit l'esprit péné-
 „ trant , n'avoit garde de rire. Cette élé-
 „ vation de sentiment lui donna de l'om-
 „ brage. Il jugea de ce que seroit un gé-
 „ nie , qui à cet âge se moquoit de la
 „ Tonsure , & méprisoit le petit Collet.
 „ Quand mon frère m'eut remené chez
 „ lui : Or ça , notre petit Cadet , me dit-
 „ il , cela s'est passé à merveille , & votre
 „ ajustement nu-parti de Kobe , & d'Epée,
 „ a beaucoup réjouï la Cour ; mais ce n'est
 „ pas tout : il faut opter , mon petit Cava-
 „ lier. Voyez donc si vous en tenant à l'E-
 „ glise , vous voulez posséder de grands
 „ biens , & ne rien faire ; ou avec une pe-
 „ tite légitime , vous faire casser bras &
 „ jambes , pour être le Fructus Belli d'u-

ne

„ ne Cour insensible , & parvenir sur la
 „ fin de vos jours à la Dignité de Maré-
 „ chal de Camp , avec un œil de verre &
 „ une jambe de bois.

„ Je sçai , lui dis-je , qu'il n'y a aucune
 „ comparaison entre ces deux états , pour
 „ la commodité de la vie ; mais comme il
 „ faut chercher son salut préférablement
 „ à tout , je suis résolu de renoncer à l'E-
 „ glise , pour tâcher de me sauver ; à con-
 „ dition néanmoins , que je garderai mon
 „ Abbaye. Les remontrances & l'autori-
 „ té de mon frère furent inutiles pour
 „ m'en détourner ; & il falut bien me
 „ passer ce dernier article , pour m'en-
 „ tretenir à l'Académie.

„ Tu fais que je suis le plus adroit
 „ homme de France : ainsi j'eus bien-
 „ tôt appris tout ce qu'on y montre : &
 „ chemin faisant , j'appris encore ce qui
 „ perfectionne la jeunesse , & rend hon-
 „ nête-homme ; car j'appris encore tou-
 „ tes sortes de jeux aux cartes & aux
 „ dés. La vérité est , que je m'y crus d'a-
 „ bord beaucoup plus savant que je ne l'é-
 „ tois , comme je l'ai dans la suite éprouvé.

„ Ma mère , qui sçut le parti que je
 „ prenois , pleura la profession que j'a-

„ vois

„ vois quittée, & ne put se consoler
 „ de celle que j'avois prise. Elle avoit
 „ compté que dans l'Eglise je serois un
 „ Saint; elle compta que je serois un
 „ Diable dans le monde, ou tué à la
 „ Guerre. Je mourois d'envie d'y al-
 „ ler; mais comme j'étois encore trop
 „ jeune, il falut faire une Campagne à
 „ *Bidache*, avant que d'en faire une à
 „ l'Armée.

„ Quand je fus de retour auprès de
 „ ma mère, j'avois tellement l'air de la
 „ Cour & du Monde, qu'elle eut du
 „ respect pour moi, au lieu de me gron-
 „ der de mon entêtement pour les ar-
 „ mes. J'étois son Idole; & me trou-
 „ vant inébranlable, elle ne songea qu'à
 „ me garder le plus qu'elle pourroit,
 „ en attendant qu'on fit mon petit équi-
 „ page.

„ Le fidèle *Brimon*, qui me fut donné
 „ pour Valet de Chambre, devoit en-
 „ core faire la charge de Gouverneur &
 „ d'Ecuyer, parce que c'est peut-être le
 „ Gascon unique, qu'on verra jamais sé-
 „ rieux & rebarbatif au point où il l'est.
 „ Il répondit de ma conduite sur la bien-
 „ séance & la morale, & promit à ma
 „ mère

„ mère qu'il rendroit bon compte de ma
 „ personne dans les dangers de la Guerre.
 „ J'espère qu'il tiendra mieux sa parole à
 „ l'égard de ce dernier article, qu'il n'a
 „ fait sur les autres.

„ On fit partir mon équipage huit
 „ jours avant moi. C'étoit toujours au-
 „ tant de tems que ma mère gaignoit,
 „ pour me faire des exhortations. En-
 „ fin, après m'avoir bien conjuré d'avoir
 „ la crainte de Dieu devant les yeux, &
 „ l'amour du Prochain en recommanda-
 „ tion, elle me laissa partir sous la gar-
 „ de du Seigneur & du sage *Brinon*.

„ Dès la seconde poste, nous primes
 „ querelle. On lui avoit mis quatre-cens
 „ louis entre les mains pour ma campa-
 „ gne. Je les voulus avoir. Il s'y opposa
 „ fortement. *Vieux Faquin*, lui dis-je,
 „ est-ce à toi cet argent ; ou si on te l'a
 „ donné pour moi ? A ton avis, il me
 „ faudroit un Trésorier pour ne paier que
 „ par ordonnance. Je ne sçai si ce fut
 „ par pressentiment qu'il s'attrista ; mais
 „ ce fut avec des violences & des con-
 „ vulsions extrêmes, qu'il se vit con-
 „ traint de céder. On eût dit que je lui
 „ arrachois le cœur.

„ Je

„ Je me sentis plus léger & plus gai
 „ depuis le dépôt dont je l'avois soula-
 „ gé ; lui , au contraire , parut si accablé ,
 „ qu'on eût dit que je lui avois mis qua-
 „ tre-cens livres de plomb sur le dos , en
 „ lui ôtant ces quatre-cens pistoles. Il fa-
 „ lut fouëtter son cheval moi-même ,
 „ tant il alloit pesamment ; & se retour-
 „ nant de tems en tems , *Mr. le Cheva-*
 „ *valier* , me disoit-il , *ce n'est pas ain-*
 „ *si que Madame l'entend*. Ses réflexions
 „ & ses douleurs se renouvelloient à
 „ chaque poste ; car au lieu de don-
 „ ner dix sols au postillon , j'en donnois
 „ trente.

„ Nous arrivâmes enfin à Lyon. Deux
 „ Soldats nous arrêterent à la porte de
 „ la Ville , pour nous mener chez le
 „ Gouverneur. J'en pris un pour me
 „ conduire à la meilleure hôtellerie , &
 „ mis *Brinon* entre les mains de l'au-
 „ tre , pour aller rendre compte au Com-
 „ mandant de mon voyage , & de mes
 „ desseins.

„ Il y a d'aussi bons traiteurs à Lyon
 „ qu'à Paris ; mais mon soldat , selon la
 „ coutume , me mena chez un de ses
 „ amis , dont il me vanta la maison ,
 „ com-

„ comme le lieu de la Ville où l'on fai-
„ soit la chère la plus délicate, & où l'on
„ trouvoit la meilleure compagnie. L'hô-
„ te de ce palais étoit gros comme un
„ muid : il s'appelloit *Cerise*. Il étoit Suif-
„ se de nation, empoisonneur de pro-
„ fession, & voleur par habitude. Il me
„ mit dans une chambre assez propre, &
„ me demanda si je voulois manger en
„ compagnie, ou seul. Je voulus être
„ de l'auberge, à cause du beau-monde,
„ que le Soldat m'avoit promis dans cet-
„ te maison.

„ *Brinon*, que les questions du Gou-
„ verneur avoient impatienté, revint
„ plus renfrogné qu'un vieux singe ; &
„ voyant que je me peignois un peu pour
„ descendre : *Et que voulez-vous donc,*
„ *Monsieur ?* me dit-il : *Aller trotter par*
„ *la Ville ? Non ? N'est-ce pas assez trotté*
„ *depuis le matin ? Mangez un morceau,*
„ *Et couchez-vous à bonne heure, pour être*
„ *du matin à cheval à la pointe du jour.*
„ *Monsieur le Contrôleur*, lui dis-je, je ne
„ veux ni trotter par la Ville, ni manger
„ seul, ni me coucher à bonne heure. Je
„ veux souper en compagnie là-bas. *En*
„ *pleine auberge ?* s'écria-t-il. *Et Mon-*
„ *sieur,*

„ fleur, vous n'y songez pas. Je me donne
 „ au Diable, s'ils ne font une douzaine de
 „ Baragouineurs à jouer cartes & dés,
 „ qu'on n'entendrait pas Dieu tomer.

„ J'étois devenu insolent, depuis que
 „ je m'étois emparé de l'argent ; & vou-
 „ lant commencer à me soustraire de la
 „ domination de mon Gouverneur : Scen-
 „ vez-vous bien, Monsieur Brimon, lui
 „ dis-je, que je n'aime pas qu'un sot fasse
 „ le raisonneur ? Allez-vous-en souper,
 „ s'il vous plait, & que j'aye ici des che-
 „ vaux de poste avant le jour.

„ J'avois senti petiller mon argent au
 „ moment qu'il avoit lâché le mot de
 „ cartes & dés. Je fus un peu surpris de
 „ trouver la Salle où l'on mangeoit rem-
 „ plie de figures extraordinaires. Mon
 „ Hôte, après m'avoir présenté, m'assura
 „ qu'il n'y avoit que dix-huit ou vingt de
 „ ces Messieurs qui auroient l'honneur de
 „ manger avec moi. Je m'approchai d'u-
 „ ne table où l'on jouoit, & je faillis à
 „ mourir de rire. Je m'étois attendu à
 „ voir bonne compagnie & gros jeu ; &
 „ c'étoient deux Allemands qui jouoient
 „ au trictrac. Jamais chevaux de carosse
 „ n'ont joué comme ils faisoient ; mais

Tom. I.

C

, leur

„ leur figure, sur-tout, passoit l'imagi-
 „ nation. Celui, auprès de qui j'étois,
 „ étoit un petit *Ragot*, grasseillet &
 „ rond comme une boule. Il avoit une
 „ fraise, avec un chapeau pointu, haut
 „ d'une aune. Non, il n'y a personne,
 „ qui d'un peu loin, ne l'eût pris pour le
 „ dôme de quelque Eglise avec un clo-
 „ cher dessus. Je demandai à l'hôte ce
 „ que c'étoit? *Un Marchand de Basle*, me
 „ dit-il, *qui vient vendre ici des chevaux;*
 „ *mais je crois qu'il n'en vendra guères de*
 „ *la manière qu'il s'y prend; car il ne fait*
 „ *que jouer. Joue-t-il gros jeu?* lui dis-je.
 „ *Non pas à présent*, dit-il; *ce n'est que*
 „ *pour leur écot, en attendant le souper;*
 „ *mais quand on peut tenir le petit Mar-*
 „ *chand en particulier, il joue beau jeu.*
 „ *A-t-il de l'argent?* lui dis-je: *Oh, oh,*
 „ *dit le perfide Cerise, plutôt à Dieu que*
 „ *vous lui eussiez gagné mille pistoles & en*
 „ *être de moitié! nous ne serions pas long-*
 „ *tems à les attendre.*

„ Il ne m'en falut pas davantage pour
 „ méditer la ruine du *Chapeau pointu*. Je
 „ me remis auprès de lui pour l'étudier.
 „ Il jouoit tout de travers, écoles sur
 „ écoles, Dieu fait. Je commençois à
 „ me

„ me sentir quelques remords sur l'ar-
 „ gent que je devois gagner à une *petite*
 „ *Citrouille* qui en sçavoit si peu. Il per-
 „ dit son écot, on servit, & je le fis
 „ mettre auprès de moi. C'étoit une ta-
 „ ble de Réfectoire, où nous étions pour
 „ le moins vingt-cinq, malgré la pro-
 „ messe de mon Hôte.

„ Le plus maudit repas du monde fi-
 „ ni, toute cette cohue se dispersa, je
 „ ne sçai comment, à la réserve du *petit*
 „ *Suisse* qui se tint auprès de moi, & l'Hô-
 „ te qui se vint mettre de l'autre côté. Ils
 „ fumoient comme des Dragons, & le
 „ *Suisse* me disoit de tems en tems: *De-*
 „ *mande pardon à Monsieur de la liberté*
 „ *grande*; & là-dessus m'envoyoit des
 „ bouffées de tabac à m'étouffer. Mon-
 „ sieur *Cerise*, de l'autre côté, me de-
 „ manda la liberté de me demander si
 „ j'avois jamais été dans son Pais, & pa-
 „ rut surpris de me voir assez bon air,
 „ sans avoir voyagé en Suisse.

„ Le *petit Ragot*, à qui j'avois à fai-
 „ re, étoit aussi questionneur que l'au-
 „ tre. Il me demanda si je venois de l'ar-
 „ mée de Piémont; & lui ayant dit que
 „ j'y allois, il me demanda si je voulois

„ acheter des Chevaux ; qu'il en avoit
 „ bien deux cens , dont il me feroit bon
 „ marché. Je commençois à être enfumé
 „ comme un jambon ; & m'ennuyant du
 „ tabac & des questions , je proposai à
 „ mon homme de jouer une petite pis-
 „ tole au trictac , en attendant que nos
 „ gens eussent soupé. Ce ne fut pas sans
 „ beaucoup de façons qu'il y consentit ,
 „ en me demandant pardon de la *liberté*
 „ *grande*.

„ Je lui gagnai partie , revanche , &
 „ le tout , dans un clin d'œil ; car il se
 „ troubloit , & se laissoit enfler , que c'é-
 „ toit une bénédiction. *Brinon* arriva sur
 „ la fin de la troisième partie , pour me
 „ mener coucher. Il fit un grand signe
 „ de croix , & n'eut aucun égard à tous
 „ ceux que je lui faisois de sortir. Il fa-
 „ lut me lever pour lui en aller donner
 „ l'ordre en particulier. Il commença
 „ par me faire des reprimandes de ce
 „ que je m'encanaillois avec un vilain
 „ monstre comme cela. J'eus beau lui
 „ dire , que c'étoit un *gros marchand* qui
 „ avoit force argent , & qui ne jouoit
 „ non plus qu'un enfant. Lui , *Mar-*
 „ *chand* ? s'écria-t-il. *Ne vous y fiez pas ,*
 „ *Mr.*

„ *Mr. le Chevalier. Je me donne au Dia-*
 „ *ble, si ce n'est quelque Sorcier. Tai-toi,*
 „ *vieux fou, lui dis-je, il n'est non plus*
 „ *Sorcier que toi; c'est tout dire: Et pour*
 „ *te le montrer, je lui veux gagner qua-*
 „ *tre ou cinq cens pistoles avant de me cou-*
 „ *cher. En disant cela, je le mis dehors,*
 „ *avec défense de rentrer, ou de nous*
 „ *interrompre.*

„ *Le jeu fini, le petit Suisse débouton-*
 „ *na son haut-de-chausse, pour tirer un*
 „ *beau quadruple d'un de ses gouffets; &*
 „ *me le présentant, il me demanda par-*
 „ *don de la liberté grande, & voulut se*
 „ *retirer. Ce n'était pas mon compte. Je*
 „ *lui dis, que nous ne jouions que pour*
 „ *nous amuser; que je ne voulois point*
 „ *de son argent; & que s'il voulait, je*
 „ *lui jouerois les quatre Pistoles dans un*
 „ *tour unique. Il en fit quelque diffi-*
 „ *culté; mais il se rendit à la fin, & les*
 „ *regagna. J'en fus piqué. J'en rejouai*
 „ *une autre; la chance tourna; le dé*
 „ *lui devint favorable, les écoles cessè-*
 „ *rent; je perdis partie, revanche & le*
 „ *tout: les moitiés suivirent, le tout en*
 „ *fut. J'étois piqué; lui beau joueur, il*
 „ *ne refusa rien, & me gagna tout,*

„ sans que j'eusse pris six trous, en huit
 „ ou dix parties. Je lui demandai enco-
 „ re un tour pour cent pistoles ; mais
 „ comme il vit que je ne mettois pas au
 „ jeu ; il me dit qu'il étoit tard , qu'il fal-
 „ loit qu'il allât voir ses chevaux , & se
 „ retira , me demandant pardon de la li-
 „ berté grande. Le sang-froid dont il me
 „ refusa , & la politesse dont il fit la
 „ révérence , me piquèrent tellement ,
 „ que je fus tenté de le tuer. Je fus si
 „ troublé de la rapidité dont je venois
 „ de perdre jusqu'à la dernière pistole ,
 „ que je ne fis pas d'abord toutes les ré-
 „ flexions qu'il y a à faire sur l'état où
 „ j'étois réduit.

„ Je n'osois remonter dans ma cham-
 „ bre , de peur de *Brimon*. Par bonheur
 „ s'étant ennuyé de m'attendre , il s'étoit
 „ couché. Ce fut quelque consolation ,
 „ mais elle ne dura pas. Dès que je fus
 „ au lit , tout ce qu'il y avoit de funeste
 „ dans mon aventure se présenta à mon
 „ imagination. Je n'eus garde de m'en-
 „ dormir. J'envisageois toute l'horreur
 „ de mon désastre , sans y trouver de
 „ remède ; & j'eus beau tourner mon
 „ esprit de toutes façons , il ne me four-

„ nit

„ nit aucun expédient. Je ne craignois
 „ rien tant que l'aube du jour : elle ar-
 „ riva pourtant , & le cruel *Brinon* avec
 „ elle. Il étoit botté jusqu'à la ceintu-
 „ re ; & faisant claquer un maudit fouet
 „ qu'il tenoit à la main : *Debout , M. le*
 „ *Chevalier* , s'écria-t-il , en ouvrant mes
 „ rideaux ; *les chevaux sont à la porte , &*
 „ *vous dormez encore ! Nous devrions avoir*
 „ *déjà fait deux Postes. Ça de l'argent ,*
 „ *pour payer dans la maison. Brinon , lui*
 „ *dis-je d'une voix humiliée , fermez le*
 „ *rideau. Comment !* s'écria-t-il , *fermez le*
 „ *le rideau ! Vous voulez donc faire votre*
 „ *Campagne à Lyon ? Apparemment vous*
 „ *y prenez goût. Et le gros Marchand ,*
 „ *vous l'avez dévalisé ? Non pas , M. le*
 „ *Chevalier ? Cet argent ne vous profitera*
 „ *pas. Ce malheureux a peut-être une fa-*
 „ *mille ; & c'est le pain de ses enfans qu'il*
 „ *a joué , & que vous avez gagné. Cela va-*
 „ *loit-il la peine de veiller toute la nuit ?*
 „ *Que diroit Madame , si elle voyoit ce*
 „ *train ? Monsieur Brinon , lui dis-je , fer-*
 „ *mez , s'il vous plait, le rideau. Mais au*
 „ *lieu de m'obéir , on eût dit que le Dia-*
 „ *ble lui fourroit dans l'esprit ce qu'il y*
 „ *avoit de plus sensible & de plus pi-*

„ quant dans un malheur comme le
 „ mien. Et combien ? me disoit-il. Les
 „ cinq cent ? Que fera ce pauvre homme ?
 „ Souvenez-vous que je vous l'ai dit , Mon-
 „ sieur le Chevalier. Cet argent ne vous
 „ profitera pas. Est-ce quatre-cens ? trois ?
 „ deux ? Quoi ! ce ne seroit que cent Louis ?
 „ poursuivit-il , voyant que je branlois
 „ la tête à chaque somme qu'il avoit
 „ nommé. Il n'y a pas grand mal à cela ;
 „ 3 cent pistoles ne le ruineront pas , pour-
 „ vu que vous les ayez bien gagnées. Bri-
 „ non mon ami , lui dis-je avec un grand
 „ soupir , fermez le rideau ; je suis indi-
 „ gne de voir le jour.

„ Brinon tressaillit à ces tristes paro-
 „ les ; mais il pensa s'évanouir , quand
 „ je lui contai mon aventure. Il s'arracha
 „ les cheveux , fit des exclamations dou-
 „ loureuses , dont le refrain étoit tou-
 „ jours , *Que dira Madame ?* Et après s'é-
 „ tre épuisé en regrets inutiles : *Ça donc ,*
 „ *M. le Chevalier* , me dit-il , *que préten-*
 „ *dez-vous devenir ? Rien* , lui dis-je , *car*
 „ *je ne suis bon à rien.* Ensuite , comme
 „ j'étois un peu foulagé de lui avoir fait
 „ ma confession , il me passa quelques
 „ projets dans la tête , que je ne pus lui
 „ fai-

„ faire approuver. Je voulois qu'il allât
 „ en poste joindre mon équipage, pour
 „ vendre quelqu'un de mes habits. Je
 „ voulois encore proposer au Marchand
 „ de chevaux de lui en acheter bien cher
 „ à crédit, pour les revendre à bon mar-
 „ ché. *Brinon* se moqua de toutes ces
 „ propositions; & après avoir eu la cru-
 „ auté de me laisser long-tems tourmen-
 „ ter, il me tira d'affaire. Les parens
 „ font toujours quelque vilenie à leurs
 „ pauvres enfans. Ma mère avoit eu des-
 „ sein de me donner cinq cens Louis;
 „ elle en avoit retenu cinquante, tant
 „ pour quelques petites réparations à
 „ l'Abbaye, que pour faire prier Dieu
 „ pour moi. *Brinon* étoit chargé de cin-
 „ quante autres, avec ordre de ne m'en
 „ point parler, que dans quelque pres-
 „ sante nécessité. Elle arriva bien-tôt,
 „ comme tu vois.

„ Voilà, pour abrégé, le dénouement
 „ de cette première intrigue. Le jour m'a
 „ favorisé jusques ici; car je me suis vu
 „ quinze cens Louis, tous frais faits,
 „ depuis mon arrivée. La fortune est re-
 „ devenue mauvaise, il la faut corriger.
 „ Notre argent est au bas; eh bien, il

» y faut remédier «

Rien n'est plus aisé, dit *Matta*. Il n'y a qu'à trouver quelque Marchand de chevaux, aussi dupe que celui de Lyon. Mais à propos, le fidèle *Brinon* n'auroit-il point encore quelque réserve pour la dernière extrémité ? La voilà ma foi venue, & nous ne ferions pas mal de nous en servir.

La plaisanterie feroit de saison, lui dit le Chevalier, si tu savois où donner de la tête. Il faut de l'esprit de reste, pour en vouloir fourrer par-tout, comme tu prétens faire. Que Diable ! tu veux toujours badiner, sans songer que la conjoncture est des plus sérieuses pour nous. Écoute, je vai demain au quartier général ; je dînerai chez le Comte de *Caméran*, & je le prierai à souper.... Et où ? dit *Matta*. Ici, dit le Chevalier. Tu es fou, mon pauvre ami, dit l'autre. Voici apparemment un de tes projets de Lyon : tu fais que nous n'avons ni argent, ni crédit ; & pour raccommoder nos affaires, tu veux donner à souper.

Esprit bouché ! dit le Chevalier. Est-il possible, que depuis le tems que nous sommes ensemble, il ne te soit pas venu
le

le moindre brin d'imagination ? Le Comte de *Caméran* joue au Quinze, & moi aussi ; nous avons besoin d'argent, il n'en fait que faire ; je commanderai un excellent repas, il le payera. Fai-moi parler à ton Maître d'hôtel, & ne te mets en peine de rien, hormis de quelques précautions, qu'il est bon de prendre dans une occasion comme celle-ci. Comme quoi ? dit *Matta*. Voici comme quoi, dit le Chevalier ; car je vois bien qu'il te faut expliquer jusques aux choses les plus claires.

Tu commandes ici les Compagnies des Gardes, n'est-il pas vrai ? Dès que la nuit sera venue, tu feras prendre les armes à quinze ou vingt foldats, commandés par *La Place*, ton Sergent, & tu les posteras ventre à terre entre ci & le quartier général.... Comment, Mor... ! s'écria *Matta* : une embuscade ? Je crois, Dieu me pardonne, que tu prétens voler ce pauvre Savoyard. Si c'est là ton dessein, je te déclare que je n'en suis pas.... Pauvre esprit ! dit le Chevalier : voici le fait. Il y a de l'apparence, que nous lui gagnerons son argent. Les Piémontois, honnêtes-gens d'ailleurs, sont soupçonneux volontiers & défiants. Celui-ci com-

mande la cavalerie. Tu fais que tu ne saurois te taire, & tu es homme à lâcher quelque mauvaise plaisanterie pour l'inquiéter. S'il s'alloit mettre dans la tête qu'on l'a trompé, & qu'il vint à s'en repentir, que fait-on ce qu'il pourroit faire? Car il est d'ordinaire accompagné de huit ou dix hommes à cheval. C'est pourquoi, quelque ressentiment que la perte lui cause, il est bon de se mettre en état de n'en avoir point le démenti.

Embrasse-moi, cher Chevalier, dit *Matta*, se tenant les côtés: embrasse-moi; car tu es trop merveilleux. J'étois un bon sot, moi, de croire, quand tu m'as parlé de prendre des précautions, qu'il n'y avoit qu'à faire préparer une table & des cartes, ou peut-être faire provision de quelques dés de mauvaise foi. Je ne me ferois jamais avisé de faire soutenir un homme qui joue au Quinze, par un détachement d'infanterie. Il faut avouer que tu es déjà grand homme de guerre.

Le lendemain-venu, tout alla de point en point comme le Chevalier de GRAMMONT l'avoit projeté; l'infortuné *Camérac* donna dans le piège. On soupa le plus agréablement du monde, *Matta* but
cinq.

eing ou six grands coups, pour étouffer un reste de délicatesse qui l'inquiétoit. Le Chevalier DE GRAMMONT, brillant à son ordinaire, pensa faire mourir de rire un Convie, qu'il alloit bien-tôt rendre très-sérieux; & le bon *Caméran* mangeoit comme un homme dont les affections étoient partagées entre la bonne-chère & l'amour du jeu; c'est-à-dire, qu'il se hâtoit de manger, pour ne rien dérober au tems précieux qu'il destinoit au Quinze.

Le repas fini, le Sergent *La Place* posta son embuscade, & le Chevalier DE GRAMMONT entreprit son homme. Il avoit encore sur le cœur la perfidie du Suisse *Cerise*, & du Chapeau pointu. Cela fit qu'il s'arma d'insensibilité contre de foibles remords, & quelques scrupules, qui se levoient dans son ame. *Mama* ne voulant point être spectateur de l'hospitalité violée, se mit dans un fauteuil pour tâcher de dormir, tandis qu'on couperoit la gorge au pauvre *Caméran*.

Ils ne savoient d'abord que trois ou quatre pistoles, comme pour badiner; mais *Caméran* ayant été trois ou quatre fois de reste, il cava au plus fort, & le Jeu devint plus sérieux. Il fut encore de
reste,

reste , & il devint orageux ; les cartes volèrent par la chambre , & les exclamations éveillèrent *Matta*.

Comme il avoit la tête embrouillée de sommeil & chaude de vin , il se mit à rire des transports du Piémontois ; & au lieu de le consoler : Ma foi , mon pauvre Comte , lui dit-il , si j'étois dans votre place , je ne jouerois plus. Et pourquoi ? dit l'autre. Je ne sai , dit-il ; mais le cœur me dit , que votre guignon ne changera pas. Il faut voir , dit *Caméran* , en demandant des cartes. Voyez donc , dit *Matta* , & se rendormit. Mais ce ne fut pas pour long-tems. Toutes les cartes étoient également malheureuses pour le perdant. Il n'y rencontroit que des lardons ; & en dernier , il avoit beau montrer Quinze , cela ne servoit de rien. Nouvelles exclamations. Ne vous l'avois-je pas dit ? s'écria *Matta* , qui s'étoit réveillé en sursaut. Vous avez beau tempêter ; tant que vous jouerez , vous perdrez. Croyez-moi , les plus courtes folies sont les meilleures. Quittez ; car je me donne au Diable , s'il est possible que vous gagniez. Et d'où vient ? dit *Caméran* , qui commençoit à s'impatientser.

Vou-

Voulez-vous le savoir ? dit *Matta*. Ma foi , c'est que nous vous trompons.

Le Chevalier DE GRAMMONT , outré d'une raillerie d'autant plus mal placée , qu'elle avoit quelque air de vérité : Monsieur *Matta* , lui dit-il , trouvez-vous qu'il soit fort agréable , pour un homme qui joue aussi malheureusement que Monsieur le Comte , de lui rompre la tête de vos froides plaisanteries ? Pour moi , j'en suis si ennuyé , que je quitterois dans le moment , s'il ne perdoit pas tant qu'il fait. Un homme piqué ne craint rien tant qu'une telle menace ; & le Seigneur *Caméran* , se radoucissant , lui dit , qu'il n'y avoit qu'à laisser parler Mr. *Matta* , si cela ne l'offensoit pas ; que pour lui , cela ne lui faisoit aucune peine.

Le Chevalier DE GRAMMONT en usa bien plus honnêtement que le Suisse de Lyon n'avoit fait à son égard ; car il joua sur sa parole tant qu'il voulut. *Caméran* lui en fut si bon gré , qu'il perdit jusques à quinze cens pistoles , & les paya dès le lendemain. Pour *Matta* , il fut grondé de la belle manière de son intempérance de langue. Toute la raison , qu'en eut celui qui le reprimandoit , fut qu'il

qu'il y avoit de la conscience à laisser tromper le pauvre Savoyard, sans l'en avertir ; outre, disoit-il, qu'il eût été bien aise de voir son infanterie aux mains avec la cavalerie de *Caméran*, en cas qu'il eût voulu faire le mauvais.

Cette aventure les ayant remis en fonds, la fortune se déclara pour eux pendant le reste de la campagne ; & le Chevalier DE GRAMMONT, pour faire voir qu'il ne s'étoit saisi des effets du Comte, que par droit de représailles, & pour se dédommager de la perte qu'il avoit faite à Lyon, commença dès ce tems-là à faire l'usage de son argent, qu'on lui a vu faire depuis dans toutes les occasions. Il déterroit les malheureux, pour les secourir ; les Officiers, qui perdoient leurs équipages à la guerre, ou leur argent au jeu ; les soldats estropiés dans la tranchée : enfin tout éprouvoit sa libéralité ; mais sa manière d'obliger surpasse encore ses bienfaits. Tout homme, qu'on admire par ces endroits, réussit par-tout. Connus des soldats, il en étoit adoré. Les Généraux le trouvoient dans toutes les occasions, où il y avoit quelque chose à faire, & le cherchoient dans les autres.

tres. Dès qu'il vit la fortune déclarée pour lui, son premier soin fut de faire restitution, en mettant *Casséran* de part avec lui dans toutes les bonnes parties.

Un fonds inépuisable de bonne humeur & de vivacité lui fournissoit toujours quelque chose de nouveau dans les discours, & dans les actions. Je ne sai pour quelle occasion *M. de Turenne* commanda sur la fin du siège un corps séparé. Le Chevalier DE GRAMMONT le fut voir dans ses nouveaux quartiers. Il y trouva quinze ou vingt Officiers. *Mr. de Turenne* aimoit naturellement la joie. La seule présence du Chevalier l'inspiroit. Il fut charmé de sa visite, & par reconnaissance, il voulut le faire jouer. Le Chevalier de GRAMMONT lui dit, en le remerciant, qu'il avoit appris de son Précepteur, que quand on alloit chez ses amis, il n'étoit pas prudent d'y laisser son argent, ni honnête d'emporter le leur. Effectivement, dit *Mr. de Turenne*, il ne trouveroit, ni gros jeu, ni grand argent parmi nous; mais afin qu'il ne soit pas dit qu'on le laisse aller sans avoir joué, jouons chacun un cheval.

Le Chevalier DE GRAMMONT y consentit.

fentit. La Fortune, qui l'avoit suivi dans un lieu où il n'avoit pas compté qu'il en auroit besoin, lui fit gagner quinze ou seize chevaux en badinant; & voyant qu'il y avoit quelques visages consternés de la perte: Messieurs, leur dit-il, je serois fâché de vous voir retourner à pied de chez votre Général; il suffit que vous m'envoyiez tous vos chevaux demain, à la réserve d'un que je donne pour les cartes. Le Valet de chambre crut qu'il se moquoit. Je vous parle sérieusement, dit le Chevalier: je vous donne un cheval pour les cartes; & qui plus est, prenez celui que vous voudrez, excepté le mien. Effectivement, dit Mr. *de Turenne*, j'en suis charmé, pour la nouveauté du fait; car je ne crois pas qu'on ait vû jusqu'à présent donner un cheval pour les cartes.

Turin se rendit enfin. Le Baron *de Batteville*, qui l'avoit vaillamment défendu, & long-tems, eut une capitulation digne de sa résistance. Je ne fai si le Chevalier de GRAMMONT eut quelque part à la prise de cette place; mais je fai bien, que sous un Régne plus glorieux, & des armes par-tout victorieuses, sa
har-

hardiesse & son adresse en ont fait prendre quelques-unes depuis , à la vue de son Maître. C'est ce qu'on verra dans la suite de ces Mémoires.

CHAPITRE IV.

LA gloire dans les armes n'est tout au plus que la moitié du brillant qui distingue les Héros. Il faut que l'amour mette la dernière main au relief de leur caractère, par les travaux, la témérité des entreprises, & la gloire des succès. Nous en avons des exemples, non seulement dans les Romans, mais dans l'Histoire véritable des plus fameux guerriers, & des plus célèbres Conquérans.

Le Chevalier DE GRAMMONT & *Matta*, qui ne songeoient guère à ces exemples, ne laissèrent pas de songer qu'il étoit bon de s'aller délasser des fatigues du siège de *Turin*, en formant quelque siège aux dépens des beautés & des époux de *Turin*. Comme la campagne avoit fini de bonne heure, ils crurent qu'ils auroient le tems d'y faire quelques exploits.

ploits, avant que la fin des beaux jours les obligéât à repasser les Monts.

Ils se mirent donc en chemin, tels à peu près qu'*Amadis*, ou *Dam Galaor*, après avoir reçu l'accolade & l'Ordre de **Chevalerie**, **cherchant les aventures**, & courant après l'Amour, la Guerre, & les Enchantemens. Ils valoient bien ces deux frères; car s'ils ne savoient pas autrement *pourfendre géans, dérompre harais, & porter en croupes belles Dames*, sans leur parler de rien; ils savoient jouer, & les autres n'y connoissoient rien.

Ils arrivèrent à *Turin*, furent agréablement reçus, & fort distingués à la Cour. Cela pouvoit-il manquer? Ils étoient jeunes, bien-faits; ils avoient de l'esprit, & faisoient de la dépense. Dans quel pais du monde ne réussit-on pas avec de tels avantages? Comme *Turin* étoit alors celui de l'Amour & de la Galanterie, deux Etrangers de cet air, qui n'aimoient pas à s'ennuier, n'avoient garde d'ennuier les Dames de la Cour.

Quoique les hommes y fussent faits à peindre, ils n'avoient pas trop le don de plaire. Ils avoient du respect pour leurs femmes, & de la considération pour
les

les Etrangers ; & leurs femmes, encore mieux faites, avoient pour le moins autant de considération pour les Etrangers , & n'en avoient que médiocrement pour eux.

Madame Royale , digne Fille de HENRI IV. , rendoit sa petite Cour la plus agréable du monde. Elle avoit hérité des vertus de son Père , à l'égard des sentimens qui conviennent au sexe : & à l'égard de ce qu'on appelle la foiblesse des grands cœurs, Son Altesse n'avoit pas dégénéré.

Le Comte de Tames étoit son premier Ministre. Les affaires d'Etat n'étoient pas difficiles à manier durant son Ministère. Personne ne s'en plaignoit ; & cette Princesse paroissoit contente de sa capacité sur les autres : & voulant que tout ce qui composoit sa Cour le fût aussi, l'on y vivoit assez selon l'usage & les coutumes de l'ancienne Chevalerie.

Les Dames avoient chacune un Amant d'obligation , sans les volontaires , dont le nombre n'étoit point limité. Les Chevaliers déclarés portèrent les livrées de leurs Maitresses, leurs armes, & quelquefois leurs noms. Leur fonction étoit de ne
les

les point quitter en public, & de n'en point approcher en particulier; de leur servir par-tout d'Ecuier; & dans les Carroufels, de chamarrer leurs lances, leurs houffes, & leurs habits, des chiffres & des couleurs de chaque *Dulcinée*.

Matta n'étoit point ennemi de la galanterie; mais il l'auroit souhaité plus simple, que celle qu'on pratiquoit à *Turin*. Les formes ordinaires ne l'auroient pas choqué; mais il trouvoit de la superstition dans le culte & les cérémonies que l'Amour sembloit exiger mal-à-propos. Cependant, comme il avoit soumis sa conduite aux lumières du Chevalier DE GRAMMONT sur cet article, il falut suivre son exemple, & se conformer aux coutumes du *Pais*.

Ils-s'enrollèrent en même tems au service de deux beautés, que les premiers Chevaliers d'honneur cédèrent aussi-tôt par politesse. Le Chevalier DE GRAMMONT choisit Mademoiselle de *St. Germain*, & dit à *Matta* d'offrir ses services à Madame de *Senantes*. *Matta* le voulut bien, quoiqu'il eût mieux aimé l'autre. Mais le Chevalier DE GRAMMONT lui fit entendre, que Madame de *Senantes* lui con-

convenoit mieux. Comme il s'étoit bien trouvé de la capacité du Chevalier dans les premiers projets qu'ils avoient formé ensemble, il suivit ses instructions en amour, comme il avoit fait ses conseils sur le jeu.

Mademoiselle *de St. Germain*, dans le premier printems de son âge, avoit les yeux petits, mais fort brillans & fort éveillés. Ils étoient noirs comme ses cheveux. Elle avoit le teint vif & frais, quoiqu'il ne fût pas éclatant par sa blancheur. Elle avoit la bouche agréable, les dents belles, la gorge comme on la demande, & la plus aimable taille du monde. Elle avoit les bras bien formés, une beauté singulière dans le coude, qui ne lui servoit pas de grand' chose : ses mains étoient passablement grandes ; & la belle se consolait de ce que le tems de les avoir blanches n'étoit pas encore venu. Ses pieds n'étoient pas des plus petits ; mais ils étoient bien tournés. Elle laissoit aller cela tout comme il plaisoit au Seigneur, sans employer l'art pour faire valoir ce qu'elle tenoit de la Nature ; mais malgré cette nonchalance pour ses attraits, sa figure avoit quelque chose de si piquant,

que

que le Chevalier DE GRAMMONT s'y laissa prendre d'abord. Son esprit & son humeur étoient faits pour assortir le reste. Tout y étoit naturel, & tout en étoit agréable. C'étoit de l'enjouement, de la vivacité, de la complaisance, & de la politesse. Tout cela couloit de source ; point d'inégalité.

Madame la Marquise *de Senantes* passoit pour blonde. Il n'eût tenu qu'à elle de passer pour rousse ; mais elle aimoit mieux se conformer au goût du Siècle, que respecter ce'ui des Anciens. Elle avoit tous les avantages dont les cheveux roux sont accompagnés, sans aucun de leurs dégouts. Une attention continuelle corrigeoit ce qu'il pouvoit y avoir de trop à ces agrémens. Qu'importe, après tout, quand on est propre, si c'est par art ; ou naturellement. Il faut être bien malin, pour y regarder de si près. Elle avoit beaucoup d'esprit, autant de mémoire, plus de lecture, & beaucoup plus de panchant à la tendresse.

Elle avoit un mari, que la sagesse même eût fait conscience d'épargner. Il se piquoit d'être Stoïcien, & faisoit gloire d'être salop & dégoutant, en honneur de sa
Pro-

Profession. Il y réussissoit parfaitement ; car il étoit fort gros , & suoit en hiver comme en Été.

L'érudition & la brutalité sembloient être ses talens favoris. L'une & l'autre brilloient dans sa conversation , tantôt ensemble , tantôt tour à tour , mais toujours mal-à-propos. Il n'étoit point jaloux ; cependant , il ne laissoit pas d'être incommode. Il vouloit bien qu'on eût de l'attention pour sa femme , pourvu qu'on en eût davantage pour lui.

Dès que nos Avanturiers furent déclarés , le Chevalier DE GRAMMONT prit le verd , & farcit *Matta* de bleu. C'étoient les couleurs que donnoient leurs nouvelles Maîtresses. Ils entrèrent d'abord en fonction. Le Chevalier DE GRAMMONT apprit & pratiqua tout le cérémonial de cette galanterie , comme s'il n'eût jamais fait autre chose. *Matta* , d'ordinaire , en oublioit une moitié , & ne s'acquittoit pas trop bien de l'autre. Il ne pouvoit se souvenir , que sa Charge étoit de servir à la gloire , & non pas à l'utilité de sa Maîtresse.

Madame de Savoye donna dès le lendemain une Fête à la Venerie. Toutes

Tem, I.

D

les

les Dames en étoient. Le Chevalier DE GRAMMONT disoit tant de choses agréables & divertissantes à sa Maîtresse, qu'elle en rioit à gorge déployée. *Matta*, menant la sienne à son carosse, lui serra la main ; & au retour de cette promenade, il la pria d'avoir pitié de ses souffrances. C'étoit aller un peu vite ; & quoique Madame de *Sénantes* ne fût pas plus inhumaine qu'une autre, elle ne laissa pas d'être choquée, qu'on s'y prit si cavalièrement. Elle se crut obligée d'en témoigner quelque peu de ressentiment ; & retirant sa main, qu'on lui feroit de plus belle à cette déclaration, elle monta chez Madame Royale, sans regarder son nouvel Amant. *Matta*, sans s'imaginer qu'il l'eût offensée, la laissa faire, & fut chercher quelqu'un dans la Ville, qui voulût souper avec lui. Rien n'étoit plus facile, pour un homme de son caractère. Il trouva bien-tôt ce qu'il cherchoit ; fut long-tems à table, pour se remettre des fatigues de l'amour ; & se coucha fort content de sa journée.

Pendant tout cela, le Chevalier DE GRAMMONT faisoit parfaitement son devoir auprès de Mademoiselle de *Saint Germain* ;

main ; & sans préjudice à ses assiduités, il trouvoit le moyen de briller en chemin faisant par mille petits récits, qu'il mêloit à la conversation générale.

Madame de Savoye les écoutoit avec plaisir, & la solitaire *Sénantes* y donnoit son attention. Il s'en aperçut, & quitta sa Maîtresse, pour lui demander ce qu'elle avoit fait de *Matta*? *Moi!* dit-elle, *je n'en ai rien fait. Mais, je ne sçai ce qu'il n'auroit point fait de moi, si j'avois eu la bonté d'écouter ses très-humbles propositions* : & là-dessus, elle se mit à lui conter de quelle manière son Ami l'avoit traitée, dès le second jour de leur connoissance.

Le Chevalier DE GRAMMONT ne put s'empêcher d'en rire. Il lui dit, qu'il étoit un peu naïf, mais qu'elle en feroit contente dans la suite : & pour la consoler, il l'assura qu'il n'auroit pas autrement parlé, quand Son Altesse Royale eût été dans sa place; mais qu'il ne laisseroit pas de lui en laver la tête.

Il fut le lendemain dans sa chambre pour cela; mais il étoit parti dès le matin pour une partie de chasse, où ses connoissances de table l'avoient engagé la veille.

A son retour, il prit deux perdrix de sa chasse, & fut chez sa Maîtresse. On lui demanda, si c'étoit Monsieur qu'il venoit voir : il dit que non ; & le Suisse lui dit que Madame n'y étoit pas. *Matta* lui laissa ses deux Perdrix, & le pria de lui en faire présent de sa part.

La *Sénantes* étoit à sa toilette, se coeffoit de toute sa force en faveur de *Matta*, tandis qu'on lui refusoit la porte. Elle n'en savoit rien ; mais Monsieur son mari le savoit à merveille. Il avoit trouvé fort mauvais, que la première visite ne fût pas pour lui. C'est pourquoi, résolu qu'elle ne seroit pas pour sa femme, le Suisse en avoit reçu ses ordres, & pensa bien être battu pour le présent qu'on avoit laissé. Les Perdrix furent renvoyées sur l'heure ; & *Matta*, sans examiner pourquoi, ne fut pas fâché de les revoir. Il partit pour la Cour, sans changer d'habit. Il n'avoit garde de songer, qu'il n'y falloit pas paroître sans les couleurs de sa Dame. Il l'y trouva parée. Ses yeux lui parurent brillans, & sa personne ragoutante. Il commença dès ce jour à se faire bon gré de sa complaisance pour le Chevalier DE GRAMMONT ; cependant,
il

il remarqua qu'elle avoit l'air assez froid pour lui. Cela lui parut extraordinaire, après avoir tant fait pour elle. S'imaginant, qu'elle ignoroit toutes ces obligations, il fut l'en entretenir, & la gronda fort d'avoir renvoyé ses perdrix avec tant d'indifférence.

Elle ne savoit ce qu'il vouloit dire; & choquée de ce qu'il ne s'humilioit pas, après la reprimande qu'elle comptoit qu'on lui eût faite, elle lui dit, qu'il falloit qu'il eût trouvé des personnes de bonne composition en son chemin, puisqu'il prenoit des manières auxquelles on n'étoit pas encore accoutumé chez elle. *Matta* lui demanda comme quoi ses manières étoient donc si nouvelles? *Comme quoi!* dit-elle. *Le second jour que vous m'honorez de votre attention, vous me traitez comme si j'étois à votre service depuis mille ans. La première fois que je vous donne la main, vous me la serrez de toute votre force. Après ce début, je monte en carrosse, & vous à cheval: mais loin de vous tenir à la portière comme les autres, il ne part pas un lièvre que vous ne poussiez après; & vous étant bien amusé durant la promenade à prendre du tabac, sans songer à moi, vous ne vous en souvenez*

au retour , que pour me prier de mon des-honneur , en termes honnêtes , mais fort intelligibles. Aujourd'hui , vous me parlez de chasse , de perdrix , & d'une visite que vous avez apparemment rêvée comme tout le reste.

Le Chevalier DE GRAMMONT arriva, comme ils en étoient là. *Matta* fut grondé de ses empressemens. Son ami se tuoit de lui dire , qu'ils étoient insolens , plutôt que familiers. *Matta* s'excusoit du mieux qu'il pouvoit , mais toujours fort mal. Sa Maîtresse en eut pitié ; voulut bien recevoir ses excuses sur la manière , plutôt que son repentir sur le fait , & témoigna qu'il n'y avoit que l'intention qui pût justifier ou condamner ces transgressions ; qu'on pardonnoit ce que les mouvemens de tendresse faisoient hazarder ; mais qu'on ne pardonnoit point les témérités , qui n'étoient fondées que sur la facilité qu'on se promettoit de trouver. *Matta* jura , qu'il ne lui avoit ferré la main que par un excès d'amour , & qu'il ne lui avoit demandé du secours que par nécessité ; qu'il ne favoit pas la manière de demander des graces ; qu'il ne la trouveroit pas plus digne d'être aimée au bout d'un mois de service ,

vice, qu'elle la paroïssoit dans ce moment; & qu'il la prioit de se souvenir de lui, quand l'occasion s'en présenteroit. La *Sénantes* ne s'en offensa pas. Elle vit bien, qu'il ne falloit pas s'arrêter aux formalités de la sévère bienséance, en écoutant un homme de son caractère; & le Chevalier DE GRAMMONT, après cette espèce de raccommodement, fut songer à ses propres affaires auprès de Mademoiselle de *S^t. Germain*.

Ce n'étoit pas tout-à-fait son bon naturel, qui le portoit à se mêler de celles de *Matta*. Bien au contraire, dès qu'il s'aperçut que les panchans de Madame de *Sénantes* devenoient favorables pour lui-même, comme cette conquête lui parut plus facile que l'autre, il crut qu'il falloit s'en saisir, de peur qu'on ne la laissât échaper, & pour ne pas perdre tout son tems, en cas qu'il ne pût rien gagner auprès de la petite *Saint-Germain*.

Cependant, dès le même soir, pour conserver l'air de supériorité qu'il avoit usurpé sur la conduite de son ami malgré qu'il en eût, il lui fit des reproches d'avoir bien osé se montrer à la Cour en habit de campagne, & sans les couleurs de sa Maîtrise;

fe; de n'avoir pas eu l'esprit, ou la prudence, de rendre la première visite à Monsieur *de Sénantes*, au lieu de s'amuser à demander Madame; & pour toute conclusion, lui demanda, de quoi Diable il s'avisait de lui faire présent de deux méchantes perdrix rouges? Et pourquoi non? lui dit *Matta*. Ne faudroit-il point qu'elles fussent bleues aussi, à cause de la cocarde & du nœud d'épée bleu, que tu m'avois l'autre jour mis? Et va te promener, mon pauvre Chevalier, avec tes niaiseries. Je me donne au Diable, si dans quinze jours tu ne deviens plus sot que tous les benêts de *Turin*. Mais, pour répondre à toutes tes questions, je n'ai point été voir le Mari de Madame *de Sénantes*, parce que je n'ai que faire à lui; que c'est un animal qui me déplaît & me déplaira toujours. Pour toi, te voilà ravi d'être empanaché de verd, d'écrire des billets à ta Maitresse, & d'emplir tes poches de cédrat, de pistaches, & d'autres rogatons, dont tu farcis la pauvre fille malgré qu'elle en ait. Tu crois trouver la pie au nid; & qu'en lui chantant quelque chanson faite du tems de *Corisandre* & d'HENRI IV, tu peux lui jurer que tu l'as faite pour elle.

Heu-

Heureux de pouvoir mettre le cérémonial de la Galanterie en pratique, tu n'as point d'ambition pour l'essentiel. A la bonne heure. Chacun a sa façon de faire, aussi bien que son goût. Le tien est de baguenauder en amour ; & pourvu que tu fasses bien rire la *Saint-Germain*, tu ne lui en demandes pas davantage. Pour moi, qui suis persuadé que les femmes sont ici ce qu'elles sont ailleurs, je ne croirai jamais qu'elles s'offensent qu'on quitte quelquefois la bagatelle, pour en venir au sérieux. En tout cas, si Madame de *Sénantes* n'est pas de cette humeur, elle n'a qu'à se pourvoir ailleurs ; car je lui réponds bien, que je ne ferai pas long-tems le personnage d'estaffier auprès de sa personne.

Cette menace étoit des plus utiles. Madame de *Sénantes* le trouvoit à son gré ; pensoit à peu près de même, & ne demandoit pas mieux que d'en venir aux preuves. Mais *Matta* s'y prit tout de travers. Il étoit prévenu d'une telle aversion pour son mari, qu'il ne pouvoit se vaincre sur la moindre avance pour l'apprivoiser. On lui faisoit entendre, qu'il faloit commencer par endormir le Dragon avant

de posséder le Trésor : cela fut inutile. Quoiqu'il ne pût voir Madame de Sénantes que dans les assemblées publiques, il en étoit impatient, & lui faisant un jour ses plaintes : „ Ayez la bonté, Madame, lui dit-il, „ de me faire, savoir où vous „ logez. Il n'y a point de jour que je n'aie „ le trois fois chez vous, pour le moins, „ sans vous y avoir encore pû trouver. „ J'y couche pourtant d'ordinaire, lui dit-elle en riant ; „ mais je vous avertis, „ que vous ne m'y trouverez jamais, que „ vous n'y ayez trouvé Monsieur de Sénantes : je n'en suis pas la Maîtresse. Je „ ne vous le donne pas, poursuivit-elle, „ pour un homme, dont on voulût rechercher le commerce pour son agrément. Au contraire, je conviens que „ son humeur est assez bizarre, & ses „ manières peu gracieuses ; mais il n'y „ a rien de si farouche qu'on ne puisse „ familiariser avec un peu de soins & de „ complaisance. Il faut que je vous répète des vers à ce sujet. Je les ai „ retenus, parce qu'ils donnent un petit „ conseil, dont vous userez comme il „ vous plaira.

R O N-

R O N D E A U.

Mettez-vous bien dans la mémoire,
 Et retenez ces Documens,
 Vous, qui vous piquez de la gloire
 De réussir en faits galans,

*Ou qui voulez le faire croire.
 En équipage, en airs brutians,
 En lieux communs, en faux sermens,
 En habits, bijoux, dents d'ivoire,
 Mettez-voûs bien.*

*Ayez, pour plaire aux vieux Parens,
 Toujours en main nouvelle Histoire,
 Pour les Valets force Présens.
 Mais, eût-il l'humeur sombre & noire,
 Avec l'époux, malgré ses dents,
 Mettez-vous bien.*

Ma foi, Madame, dit *Matta*, le Ron-
 deau dira ce qu'il lui plaira : mais il n'y
 a pas moyen ; l'époux est trop sot.
 Quelle Diable de cérémonie, pour sui-
 vit-il. Quoi ! dans ce Pais-ci, on ne sau-
 roit voir la femme, sans être amoureux
 du mari !

Madame de Sénantes trouva cette ma-

nière de répondre très-offensante : & comme elle crut en avoir assez fait , pour le mettre dans le bon chemin , s'il en eût été digne , elle jugea qu'il ne valoit pas la peine qu'elle s'expliquât davantage , puisqu'il ne pouvoit se contraindre sur si peu de chose ; & dès ce moment , elle eut fait avec lui.

Le Chevalier DE GRAMMONT avoit donné congé à sa maîtresse a peu près dans le même tems ; il étoit tout-à-fait refroidi sur cette poursuite. Ce n'est pas que Mademoiselle *de Saint - Germain* ne fût plus digne que jamais de sa persévérance. Au contraire, ses agrémens se multiplioient à vue d'œil. Elle se couchoit avec mille charmes , & le lendemain paroissoit avec quelque chose de nouveau. La phrase de croire & d'embellir sembloit n'avoir été faite que pour elle. Le Chevalier DE GRAMMONT ne pouvoit disconvenir de ces vérités ; mais il n'y trouvoit pas son compte. Un peu moins de mérite , avec un peu moins de sagesse , eût été plus son fait. Il s'aperçut , qu'elle l'écoutoit avec plaisir , qu'elle rioit tant qu'il vouloit de ses Contes , & qu'elle recevoit ses billets & ses présens sans

scru-

scrupule ; mais qu'elle en vouloit demeurer là. Son adresse l'avoit tournée de toutes les manières, sans avoir pû lui tourner la tête. Sa femme de chambre étoit gagnée , ses parens , charmés de ses bons-mots , & de son assiduité, n'étoient jamais plus aises que quand ils le voyoient chez eux : bref , il avoit mis les préceptes du Rondeau de la *Sénantes* en usage , & tout livroit la petite *Saint-Germain* à ses embûches , si la petite *Saint-Germain* eût été d'humeur à se livrer ; mais elle ne le vouloit jamais. Il avoit beau lui dire , que la grace qu'il lui demandoit ne lui coûteroit rien ; que puisque ses trésors se trouvoient rarement compris dans le bien qu'une fille apporte en mariage , elle ne trouveroit personne , qui par une tendresse éternelle , & par une discrétion inviolable , en fut plus digne que lui. Il lui contoit ensuite , que jamais Mari n'avoit sçu donner la moindre idée de ce que l'Amour a d'agréable ; & qu'il n'y avoit rien de si différent , que les empressemens d'un Amant toujours tendre , toujours passionné , mais toujours respectueux , & la nonchalante indifférence d'un Epoux.

Ma-

Mademoiselle *de Saint-Germain* ne voulant pas prendre la chose sérieusement , pour n'être pas obligée de s'en offenser , lui dit , que comme c'étoit assez la coutume de son Pais de se marier , elle feroit bien aise d'en passer par-là , devant que de prendre connoissance de ces distinctions , & de ces détails merveilleux , qu'elle ne comprenoit pas extrêmement , & dont elle ne vouloit pas de plus grandes explications : qu'elle l'avoit bien voulu écouter pour cette fois , mais qu'elle le supplioit de ne lui plus parler sur ce ton , puisque ces sortes de conversations n'étoient point divertissantes pour elle , & qu'elles seroient très-inutiles pour lui. La Belle , qui rioit plus volontiers qu'une autre , savoit prendre un air fort sérieux , dès qu'il en étoit question. Le Chevalier DE GRAMMONT vit bien qu'elle lui parloit tout de bon ; & voyant qu'il lui faudroit un tems infini , pour lui faire changer de sentiment , il s'étoit tellement ralenti sur cette poursuite , qu'il ne la servoit plus que pour cacher les desseins qu'il avoit sur Madame *de Sévantes*.

Il voyoit cette Princesse fort choquée
du

du peu de complaisance de *Matta*. Cette apparence de mépris pour elle rebuta ce qu'elle avoit eu de plus favorable pour lui. Dans ces intentions, le Chevalier DE GRAMMONT lui dit qu'elle avoit raison, exagéra la perte que son ami faisoit, la mit mille fois au-dessus des charmes de la petite *Saint-Germain*, & demanda grâce pour lui-même, puisque son ami ne la méritoit pas. Il fut bien-tôt écouté favorablement sur cette proposition; & dès qu'ils furent d'accord, ils songèrent aux mesures qu'il falloit prendre, l'une pour tromper son Epoux, & l'autre son Ami. Cela n'étoit pas fort difficile. *Matta* n'étoit point défiant, & le gros *Sénantes*, auprès de qui le Chevalier DE GRAMMONT avoit déjà fait tout ce que l'autre n'avoit pas voulu faire, ne pouvoit se passer de lui. C'étoit beaucoup plus qu'il ne lui demandoit; car dès que le Chevalier DE GRAMMONT étoit chez Madame, son mari s'y trouvoit par politesse; & pour chose au monde, il ne les auroit laissés ensemble, de peur qu'ils ne s'ennuyassent sans lui.

Matta, qui ne favoit cependant pas qu'il fût disgracié, continuoît à servir sa

Mai-

Maîtresse à sa manière. Elle étoit convenue avec le Chevalier DE GRAMMONT, que les choses iroient en apparence selon le premier établissement ; & de cette manière, la Cour croyoit toujours que Madame de Sénantes ne songeoit qu'à *Matta*, tandis que son Ami ne songeoit qu'à Mademoiselle de *Saint-Germain*.

On faisoit de tems en tems de petites Loteries de bijoux. Le Chevalier DE GRAMMONT y mettoit toujours, en retiroit par hazard quelque chose, & sous prétexte des lots qu'il gagnoit, 'il achetoit mille choses qu'il donnoit imprudemment à la Sénantes, & la Sénantes les recevoit encore plus imprudemment. La petite *Saint-Germain* n'en tâtoit plus que bien rarement. Il y a des tracassiers partout. On fit des remarques sur ce procédé. Ceux qui les firent les communiquèrent à Mademoiselle de *Saint-Germain*. Elle fit semblant d'en rire ; mais elle ne laissa pas d'en être piquée. Rien n'est si commun au beau sexe, que de ne vouloir pas qu'une autre profite de ce qu'on refuse. Elle n'en fut pas bon gré à Madame de Sénantes. D'un autre côté, on fut demander à *Matta*, s'il n'étoit pas assez grand

grand pour faire lui-même ses présens à Madame *de Sénantes*, sans les envoyer par le Chevalier DE GRAMMONT? Cela le réveilla; car il ne s'en feroit jamais aperçû. Il n'en eut pourtant que des soupçons assez légers: & voulant s'en éclaircir, Il faut avouer, dit-il au Chevalier DE GRAMMONT, que l'amour se fait ici d'une façon toute nouvelle. On y sert sans gages, on s'adresse au mari, quand on est amoureux de la femme; & l'on fait des présens à la Maitresse d'un autre, pour se mettre bien avec la sienne. Madame *de Sénantes* t'est fort obligée de.... C'est toi-même, répondit le Chevalier DE GRAMMONT, puisque c'est sur ton compte. J'étois honteux de voir, que tu ne t'étois jamais avisé de lui faire le moindre petit présent. Sais-tu bien, que les gens sont faits si extraordinairement à cette Cour, qu'on croit que c'est plutôt par vilenie, que par inadvertance, que tu n'as pas eu le courage de donner la moindre bagatelle à ta Maitresse? Fi! que cela est ridicule, qu'il faille qu'on songe toujours pour toi!

Matta se laissa gronder, sans qu'il en fût autre chose; persuadé, qu'il l'avoit un peu mérité; outre qu'il n'étoit, ni assez
dé-

défiant, ni assez épris, pour y faire plus de réflexion. Cependant, comme il convenoit aux affaires du Chevalier DE GRAMMONT, qu'il fit connoissance avec Monsieur *de Sénantes*, il en fut tellement persécuté, qu'il le fit à la fin. Son ami fut l'introducteur de cette première visite. Sa Maîtresse lui fut bon gré de cet effort de complaisance, résolué pourtant qu'il n'en profiteroit pas ; & l'époux, ayant l'esprit en repos sur une civilité qu'il attendoit depuis long-tems, voulut dès le même soir leur donner à souper dans une petite maison, qu'il avoit en campagne, au bord de la rivière, à deux pas de la Ville.

Le Chevalier DE GRAMMONT répondit pour tous deux, accepta l'offre ; & comme c'étoit la seule que *Matta* n'eût pas refusée *de Sénantes*, il y consentit. Le mari vint chez eux, pour les prendre à l'heure marquée ; mais il n'y trouva que *Matta*. Le Chevalier DE GRAMMONT s'étoit mis à jouer tout exprès pour les laisser partir sans lui. *Matta* vouloit l'attendre, tant il avoit peur de se trouver seul avec Monsieur *de Sénantes* ; mais le Chevalier DE GRAMMONT les ayant envoyé prier d'aller toujours devant, & qu'il
feroit

seroit à eux dès que son jeu seroit fini , le pauvre *Matta* fut obligé de s'embarquer avec l'homme du monde qui lui revenoit le moins. Ce n'étoit pas l'intention du Chevalier DE GRAMMONT de le tirer si-tôt de cet embarras ; & le perfide ne les fut pas plutôt en campagne , qu'il fut chez Madame de *Sénantes* , sous prétexte d'y trouver encore son mari , pour aller ensemble où ils devoient souper.

La trahison étoit en beau train ; & comme il paroissoit à Madame de *Sénantes* , que l'indifférence de *Matta* ne méritoit pas autre chose de sa part , elle n'avoit pas de scrupule d'en être. Elle attendoit donc le Chevalier DE GRAMMONT avec des intentions d'autant plus favorables , qu'il y avoit long-tems qu'elle l'attendoit , & qu'elle avoit quelque curiosité pour une visite de sa part , dont son mari ne fût pas. Il est donc à croire , que cette première occasion ne se fût pas perdue , si Mademoiselle de *Saint - Germain* , qu'elle n'attendoit pas , ne fût arrivée presque en même tems que celui qu'elle attendoit.

Elle étoit plus jolie & plus enjouée ce jour-là , qu'elle ne l'avoit été de sa vie : cependant , on ne laissa pas de la trouver
fort

fort laide & fort ennuyante. Elle s'aperçut bien-tôt, qu'elle importunoit ; & ne voulant pas que ce fût pour rien qu'on lui voulût du mal, après avoir passé plus d'une grosse demi-heure à se divertir de leur inquiétude, & à faire mille petites fingeries, qu'elle voyoit bien ne pouvoir être plus mal placées, elle ôta ses coeßes, son écharpe, & tout l'attirail dont on se défait, quand on prétend s'établir familièrement quelque part pour le reste du jour. Le Chevalier DE GRAMMONT la maudissoit intérieurement, tandis qu'elle ne cessoit de lui faire la guerre sur la méchante humeur dont il étoit en si bonne compagnie. Madame *de Sénantes*, qui ne se possédoit pas mieux que lui, dit assez séchement, qu'elle étoit obligée d'aller chez Madame Royale. Mademoiselle *de Saint-Germain* lui dit, qu'elle auroit l'honneur de l'accompagner, si cela ne lui faisoit point de peine. On ne lui répondit pas grand' chose : & le Chevalier DE GRAMMONT, voyant qu'il étoit inutile de pousser sa visite plus loin, sortit de belle humeur.

Dès qu'il fut dehors, il fit partir un de ses Grifons, pour prier Monsieur *de Sénantes*
de

de vouloir bien se mettre à table avec sa compagnie, sans l'attendre, parce que le jeu ne finiroit peut-être pas si-tôt; mais qu'il feroit à lui devant la fin du repas. Après avoir dépêché ce courier, il mit une sentinelle à la porte de Madame *de Sénantes*, dans l'espérance que l'éternelle *Saint - Germain* en sortiroit avant elle; mais ce fut inutilement, & son espion lui vint dire au bout d'une heure d'impatience & d'agitations, qu'elles étoient sorties ensemble. Il vit bien, qu'il n'y auroit pas moyen de se voir ce jour-là, tout allant de travers pour ses desseins. Il falut donc se passer de Madame, pour aller trouver Monsieur.

Pendant que ces choses se passaient à la ville, *Matta* ne se divertissoit pas beaucoup à la campagne. Comme il étoit prévenu contre le Seigneur *de Sénantes*, tout ce que le Seigneur *de Sénantes* lui disoit ne faisoit que lui déplaire, Il maudissoit de bon cœur le Chevalier DE GRAMMONT du tête-à-tête qu'il lui procuroit. Il fut sur le point de s'en retourner quand il vit qu'il falloit se mettre à table sans un troisième.

Cependant, comme son hôte étoit as-
sez

sez délicat sur la bonne chère, qu'il avoit le meilleur vin & le meilleur cuisinier de tout le Piémont, la vûe du premier service le radoucît : & mangeant fort & ferme, sans faire attention à *Sénantes*, il se flatta que le souper finiroit, sans avoir rien à démêler avec lui ; mais il se trompa.

Dans le tems que le Chevalier DE GRAMMONT vouloit le mettre bien avec Monsieur de *Sénantes*, il en avoit fait un portrait fort avantageux. Pour lui donner envie de le connoître, dans l'étalage de mille autres qualités, connoissant l'entêtement qu'il avoit pour le nom d'érudition, il l'avoit assuré que c'étoit un des savans hommes de l'Europe.

Sénantes avoit donc attendu quelque trait de lecture, dès le commencement du souper, de la part de *Matta*, pour mettre la sienne en jeu ; mais il étoit bien loin de son compte. Personne n'avoit moins lû, personne aussi ne s'en soucioit moins, & personne n'avoit si peu parlé pendant un repas, que lui. Comme il ne vouloit point entrer en conversation, sa bouche ne s'étoit ouverte que pour manger, ou pour demander à boire.

L'au-

L'autre s'offensant d'un silence qui lui paroissoit affecté, las de l'avoir inutilement agacé sur d'autres sujets, crut qu'il en auroit quelque raison en le mettant sur l'amour & la galanterie, & l'attaqua de cette manière, pour entamer le sujet.

„ Comme vous êtes le galant de ma
 „ femme... Moi ! lui dit *Matta*, qui vou-
 „ loit faire le discret. Ceux qui vous
 „ l'ont dit, en ont menti. Morbleu !..
 „ Monsieur, dit *Sénantes*, vous le pre-
 „ nez là d'un ton qui ne vous convient
 „ guères. Car je veux bien vous appren-
 „ dre, malgré vos airs de mépris, que
 „ Madame de *Sénantes* en est peut-être
 „ aussi digne qu'aucune de vos Dames de
 „ France ; & que nous en avons vû, qui
 „ vous valoient bien, qui se sont fait un
 „ honneur de la servir. A la bonne heu-
 „ re, dit *Matta*. Je l'en crois très-digne :
 „ & puisque vous le voulez ainsi, je
 „ suis son serviteur & son galant pour
 „ vous obliger. “

Vous croyez peut-être, poursuivit l'autre, qu'il en va dans ce Pais-ci, comme dans le votre, & que les belles n'ont des Amans que pour leur accorder des faveurs. Désabusez-vous de cela, s'il vous plait ;

plaît ; & sachez , que quand même il en feroit quelque chose dans cette Cour , je n'en aurois aucune inquiétude. Rien n'est plus honnête , disoit *Matta* ; mais pourquoi n'en avoir aucune inquiétude ? Voici pourquoi , reprit-il. Je connois la tendresse de Madame de *Sénantes* pour moi : je connois sa sagesse envers tout le monde ; & plus que tout cela , je connois mon propre mérite.

Vous avez là de belles connoissances , Monsieur le Marquis , dit *Matta* : je les salue toutes trois. A votre santé. *Sénantes* en fit raison ; mais voyant que la conversation tomboit d'abord qu'on ne bâvoit plus , après deux ou trois santés de part & d'autre , il voulut faire une seconde tentative , & provoquer *Matta* par son fort , c'est-à-dire , du côté de l'éru-
dition.

Il le pria donc de lui dire en quel tems il croyoit que les Allobroges fussent venus s'établir dans le Piémont ? *Matta* , qui le donnoit au Diable avec ses Allobroges , lui dit , qu'il falloit que ce fût du tems des guerres civiles. J'en doute , dit l'autre. Tant qu'il vous plaira , dit *Matta*. Sous quel Consulat ? poursuivit
Sénan-

Sénantes Sous celui de la Ligue , quand les Guises firent venir les Lanfquenets en France , dit *Matta*. Mais que Diable cela fait-il ?

Monsieur de *Sénantes* étoit passablement prompt, & volontiers brutal : ainsi, Dieu fait de quelle manière la conversation se feroit tournée, si le Chevalier DE GRAMMONT ne fût survenu pour y mettre ordre. Il eut assez de peine à comprendre ce que c'étoit que leur débat ; mais l'un oublia les questions qui l'avoient choqué, l'autre les réponses, pour reprocher au Chevalier DE GRAMMONT cette fureur éternelle pour le jeu, qui faisoit qu'on ne pouvoit jamais compter sur lui. Le Chevalier DE GRAMMONT, qui se sentoît encore plus coupable qu'ils ne disoient ; prit le tout en patience, & se donna plus de tort qu'ils ne voulurent. Cela les apaisa. Le repas finit plus tranquillement qu'il n'avoit commencé. L'ordre fut rétabli dans la conversation ; mais il n'y put mettre la joie, comme il avoit coutume. Il étoit de très mauvaise humeur ; & comme il les pressoit à tout moment de sortir de table, Monsieur de *Sénantes* jugea qu'il avoit beaucoup per-

du. *Matta* dit au contraire, qu'il avoit beaucoup gagné; mais que la retraite avoit peut-être été malheureuse, faute de précautions, & lui demanda s'il n'avoit pas eu besoin du Sergent *la Place*, avec son embuscade?

Ce trait d'Histoire passoit l'érudition de *Sénantes*; & de peur que *Matta* ne s'avîsat de l'expliquer, le Chevalier DE GRAMMONT changea de discours, & voulut sortir de table; mais *Matta* ne le voulut pas. Cela le raccommoda dans l'esprit de *Sénantes*. Il prit cette complaisance sur son compte: cependant, ce n'étoit pas lui; mais c'étoit son vin, que *Matta* trouvoit à son gré.

Madame Royale, qui connoissoit le caractère de *Sénantes*, fut charmée du récit que le Chevalier DE GRAMMONT lui fit de cette fête & de cette conversation. Elle appella *Matta*, pour en savoir la vérité de lui-même. Il avoua, que, devant qu'il fût question des Allobroges, Monsieur de *Sénantes* l'avoit voulu querreller, parce qu'il n'étoit pas amoureux de sa femme.

Cette première connoissance faite de cette manière, il sembloit que toute la bon-

bonne volonté que *Sénantes* avoit d'abord eue pour le Chevalier DE GRAMMONT se fût tournée vers *Matta*. Il étoit tous les jours à sa porte , & *Matta* tous les jours chez sa femme. Cela ne convenoit point au Chevalier DE GRAMMONT. Il se repentit des reprimandes qu'il s'étoit avisé de faire à *Matta*, le voyant d'une assiduité qui rompoit toutes ses mesures. Madame de *Sénantes* en étoit encore plus embarrassée. Quelque esprit qu'on ait , on n'est point plaissant pour ceux qu'on importune ; elle eût été bien aise de n'avoir pas fait de certaines démarches inutilement.

Matta commençoit à trouver des charmes dans sa personne. Il en eût trouvé dans son esprit , si elle l'avoit voulu ; mais il n'y a pas moyen d'être de bonne humeur avec ceux qui traversent nos desfeins. Tandis que son goût augmentoit pour elle , le Chevalier DE GRAMMONT n'étoit occupé que des moyens qui pouvoient mettre son Avanture à fin. Voici le stratagème dont il se servit enfin , pour avoir la scène libre , en éloignant l'amant & le mari tout à la fois.

Il fit entendre à *Matta* , qu'il falloit

donner à souper chez eux à Monsieur de *Sénantes*, & se chargea de pourvoir à tout. *Matta* lui demanda si c'étoit pour jouer au Quinze, & l'assura qu'il auroit beau faire, qu'il mettroit ordre pour cette fois, qu'il ne s'engageât pas au jeu, pour le laisser tête-à-tête avec le plus sot Gentilhomme de l'Europe. Le Chevalier DE GRAMMONT n'avoit garde d'y songer, persuadé qu'il seroit impossible de profiter de cette occasion, de quelque manière qu'il s'y prit, & qu'on le relâteroit dans tous les coins de la ville, plutôt que de le laisser en repos. Toute son attention fut donc de rendre le repas agréable, de le faire durer, & d'y faire survenir quelques contestations entre *Sénantes* & *Matta*. Pour cet effet, il se mit d'abord de la plus belle humeur du monde; les autres s'y mirent à force de vin.

Le Chevalier DE GRAMMONT témoigna, qu'il étoit bien malheureux de n'avoir pu donner un petit concert de musique à Monsieur de *Sénantes*, comme il l'avoit résolu le matin; mais que les Musiciens s'étoient engagés. Le Marquis de *Sénantes* se fit fort de les avoir à sa maison de campagne le lendemain au soir,

&

DU COMTE DE GRAMMONT. 107

& pria la compagnie d'y souper. *Matta* leur demanda, que Diable ils vouloient faire de musique ; & soutint que cela n'étoit bon dans ces occasions , que pour des femmes , qui avoient quelque chose à dire à leurs amans , pendant que les violons étourdissoient les autres , ou pour des fots qui ne sçavoient que dire quand ces violons ne jouoient pas. On se moqua de ses raisonnemens : la partie fut liée pour le lendemain ; & les violons passèrent à la pluralité des voix. *Sénantes*, pour en consoler *Matta*, comme pour faire honneur au repas , porta force fantes. Il aima mieux lui faire raison de cette manière , que sur la dispute : & le Chevalier DE GRAMMONT , voyant qu'il ne falloit pas grand' chose pour leur échauffer la tête , ne demandoit pas mieux que de les voir aux mains par quelque nouvelle dissertation. Il avoit inutilement jeté de tems en tems quelque propos dans la conversation , pour parvenir à ses fins. S'étant heureusement avisé de lui demander le nom de famille de Madame son épouse , *Sénantes*, fort en généalogie , comme sont tous les fots qui ont de la mémoire , se mit à celle de Ma-

dame de *Sénantes*, par un embrouillement de filiations, qui ne finissoit point. Le Chevalier DE GRAMMONT fit semblant de l'écouter avec une grande attention : & voyant que *Matta* commençoit à perdre patience, il le pria d'écouter bien ce que Monsieur disoit, & qu'il n'y avoit rien de plus beau. Cela est bien galant, dit *Matta* : mais pour moi j'avoue, que si j'étois marié, j'aimerois mieux m'informer du véritable père de mes enfans, que de savoir quels sont les grands-pères de ma femme. *Sénantes*, se moquant de sa grossièreté, ne cessa point qu'il n'eût conduit les ancêtres de son épouse, de branche en branche, jusques à *Tolande de Sénantes*. Cela fait, il offrit de faire voir en moins d'une demi-heure, que les GRAMMONTS venoient d'Espagne. Eh ! que nous importe d'où les GRAMMONTS viennent ? lui dit *Matta*. Savez-vous bien, Monsieur le Marquis, qu'il vaut mieux ne rien savoir, que de savoir trop de choses ?

L'autre lui soutint le contraire avec chaleur, & préparoit un argument en forme, pour prouver qu'un ignorant est un sot. Mais le Chevalier DE GRAMMONT, qui

qui connoissoit *Matta*, ne douta point, qu'il n'envoyat promener le Logicien, s'il en venoit à la conclusion du Syllogisme. C'est pourquoi, se mettant entre deux, comme leurs voix commençoient à s'élever, il leur dit, que c'étoit se moquer, que de s'échauffer ainsi pour rien; & traita la chose sérieusement, afin qu'elle fût plus marquée. Le souper finit donc tranquillement, par le soin qu'il eut de supprimer les disputes, & d'admettre force vin en leur place.

Le lendemain, *Matta* fut à la chasse, le Chevalier DE GRAMMONT chez le baigneur, & *Sénantes* à sa maison de campagne. Tandis qu'il y préparoit toutes choses, sans oublier les violons, & que *Matta* chassoit dans la plaine, pour gagner de l'appetit, le Chevalier DE GRAMMONT pensoit à l'exécution de son projet.

Dès que la manière en fut réglée dans sa tête, on fut avertir sous main l'Officier des Gardes, qui servoit auprès de son Altesse, que Monsieur de *Sénantes* avoit eu quelques paroles avec Monsieur de *Matta* la nuit précédente en soupant; que l'un étoit sorti dès le matin, & qu'on

ne trouvoit point l'autre dans la ville.

Madame Royale, allarmée de cet avis, envoya promptement chercher le Chevalier DE GRAMMONT. Il parut surpris, quand Son Altesse en parla. Il avoua bien, qu'ils avoient eu quelques paroles; mais qu'il n'avoit pas cru que l'un ou l'autre s'en fût souvenu le jour d'après. Il dit, que si le mal n'étoit déjà fait, le plus court feroit de s'en assurer jusqu'au lendemain; & que si l'on pouvoit les trouver, il se faisoit fort de les raccomoder, sans qu'il en fût autre chose. Cela n'étoit pas difficile. On apprit chez Monsieur de *Sénantes* qu'il étoit à sa maison de campagne. On y fut: on le trouva; & l'Officier lui donna des gardes, sans lui dire autre chose, & le laissa fort étonné.

Dès que *Matta* fut revenu de sa chasse, Madame Royale envoya ce même Officier le prier de lui donner sa parole, qu'il ne sortiroit pas jusqu'au lendemain. Ce compliment le surprit. On ne lui en rendit aucune raison. Un bon repas l'attendoit: il mouroit de faim; & rien ne lui paroissoit si déraisonnable, que de l'obliger à la résidence dans cette

con-

conjoncture : mais il avoit donné sa parole ; & ne sachant ce que tout cela vouloit dire , toute sa ressource fut d'envoyer chercher son ami ; mais son ami ne le vint trouver qu'au retour de la campagne. Il y avoit trouvé *Sénantes* au milieu de ses violons , fort indigné de se voir prisonnier dans sa maison , sur le compte de *Matta* qu'il attendoit pour faire bonne chère. Il s'en plaignit aigrement au Chevalier DE GRAMMONT , & lui dit , qu'il ne croyoit pas l'avoir offensé ; mais que s'il aimoit tant le bruit , il le prioit de l'assurer , que pour peu que le cœur lui en dit , il auroit contentement à la première occasion. Le Chevalier DE GRAMMONT l'assura , que *Matta* n'y avoit jamais songé ; qu'il savoit au contraire , qu'il l'estimoit infiniment ; qu'il falloit que ce fût la tendresse extrême de Madame sa femme , qui s'étant alarmée sur le rapport des laquais qui les avoient servis à table , feroit allée chez Madame Royale , pour prévenir quelque accident funeste ; qu'il le croyoit d'autant plus qu'il avoit souvent dit à Madame de *Sénantes* , en parlant de *Matta* , que c'étoit la plus rude épée de France ;

comme en effet ce pauvre garçon ne se battoit jamais, sans avoir le malheur de tuer son homme.

Monsieur *de Sénantes*, un peu radouci, dit, qu'il étoit fort son serviteur, qu'il gronderoit bien sa femme de son impertinente tendresse, & qu'il mouroit d'envie de se revoir avec le cher *Matta*.

Le Chevalier DE GRAMMONT l'assura qu'il y alloit travailler, & recommanda bien à ses Gardes de ne point le laisser échaper, qu'ils n'eussent des ordres de la Cour; parce qu'il paroïssoit qu'il mouroit d'envie de se battre, & qu'ils en répondroient. Il n'en falut pas davantage pour le faire garder à vue, quoiqu'il n'en fût pas besoin.

Son homme étant en toute assurance de cette manière, il falut pourvoir à ses sûretés à l'égard de l'autre. Il regagna la ville; & dès que *Matta* le vit: „ Que
 „ Diable est-ce, lui dit-il, que cette belle
 „ farce qu'on me fait jouer? Pour moi,
 „ je ne connois plus rien aux sottes ma-
 „ nières de ce Pais-ci. D'où vient qu'on
 „ me met prisonnier sur ma parole? D'où
 „ vient? dit le Chevalier DE GRAM-
 „ MONT. C'est que tu es encore plus
 „ extra-

„ extraordinaire toi-même que tout cela.
 „ Tu ne faurois t'empêcher d'entrer en
 „ dispute avec un bourru, dont tu ne
 „ devrois faire que rire. Quelque valet
 „ officieux aura sans doute été redire le
 „ beau démêlé d'hier au soir. On t'a vu
 „ sortir de la ville dès le matin; *Sénan-*
 „ *tes* quelque tems après; en faut-il da-
 „ vantage, pour que Son Altesse Royale
 „ se soit cru obligée de prendre ces pré-
 „ cautions? *Sénantes* est aux arrêts; on
 „ ne te demande que ta parole: ainsi,
 „ bien loin de prendre la chose comme
 „ tu fais, j'envoyerois très-humblement
 „ remercier Son Altesse de la bonté qu'elle
 „ a de te faire arrêter; puisque ce n'est
 „ qu'en ta considération qu'elle s'inté-
 „ resse dans la chose: je m'en vai faire
 „ un tour au Palais, où je tâcherai d'é-
 „ claircir ce mystère. Cependant, com-
 „ me il n'y a guères d'apparence que
 „ cela se puisse raccommo-der de cette
 „ nuit, tu feras bien de commander à sou-
 „ per; car je suis à toi dans un moment.
 „ *Matta* le chargea de ne pas manquer à
 „ témoigner sa très-humble reconnoissan-
 „ ce à Madame Royale de ses bontés, quoi-
 „ qu'il ne craignit pas plus *Sénantes* qu'il

ne l'aimoit ; c'est tout dire.

Le Chevalier DE GRAMMONT revint au bout d'une demi-heure , avec deux ou trois des connoissances que *Matta* s'étoit faites à la chasse. Ces Messieurs avoient voulu venir sur le bruit de la querelle , & chacun offrit ses services séparément à *Matta* , contre l'unique & paisible *Sénantes*. *Matta* les ayant remerciés , les retint à souper , & se mit en robe de chambre.

Si-tôt que les choses furent dans le train que souhaitoit le Chevalier DE GRAMMONT , & que vers la fin du repas il vit trotter les fantés , à la ronde , il se tint assuré de son homme jusqu'au lendemain. Ce fut alors que le tirant à l'écart , avec la permission des conviés , il lui fit une fausse confidence pour déguiser une trahison véritable ; & lui dit , après avoir exigé plusieurs sermens de n'en jamais parler , qu'il avoit enfin obtenu de la petite *Saint-Germain* , qu'elle le verroit cette nuit. C'est pourquoi , qu'il alloit quitter la compagnie , sous prétexte d'aller jouer à la Cour ; qu'il le prioit de leur bien faire entendre , qu'il ne les quittoit que pour cela , parce que les Piémontois étoient volontiers soupçonneux. *Mat-*

sa lui promit de s'en acquitter discrètement ; lui dit qu'il feroit ses excuses , sans qu'il fût besoin de prendre congé de la compagnie ; & l'ayant embrassé , pour le féliciter sur l'heureux état de ses affaires , il le congédia le plutôt & le plus secrètement qu'il put , tant il eut peur qu'il ne manquât cette occasion.

Il se remit à table , charmé de la confiance qu'on venoit de lui faire , & de la part qu'il avoit au succès de cette aventure. Il fit fort le plaissant , pour donner le change à ses hôtes ; fit mille invectives contre la fureur du jeu , qui possédoit tellement ceux qui s'y livroient , qu'ils quittoient tout pour y passer les nuits. Il se moquoit tout haut de la folie du Chevalier DE GRAMMONT sur cet article , & tout bas de la crédulité des Piémontois , qu'il trompoit si finement.

Le repas ne finit que bien avant dans la nuit ; & *Matta* se coucha très-content de ce qu'il avoit fait pour son ami. Cet ami , cependant , jouissoit du fruit de sa perfidie , s'il en faut croire les apparences. La tendre *Sénantes* l'avoit reçu chez elle dans l'état où se met une personne qui veut rehausser le prix de sa reconnaissance.

noissance. Ses charmes n'étoient point négligés; & s'il y a des occasions où l'on déteste le traître, tandis que l'on profite de la trahison, celle-là n'en étoit pas: & quelque discret que fût le Chevalier DE GRAMMONT sur ses bonnes fortunes, il ne tint pas à lui qu'on ne crût le contraire. Quoi qu'il en soit, persuadé qu'en amour on gagne toujours de bonne guerre ce qu'on peut obtenir par adresse, on ne voit pas qu'il ait jamais témoigné le moindre repentir de cette supercherie. Mais il est tems que nous le tirions de la Gour de Savoie, pour le voir briller dans celle de France.

CHAPITRE V.

LE Chevalier DE GRAMMONT, de retour en France, y foutint merveilleusement la réputation qu'il avoit acquise ailleurs. Alerté au jeu; actif & vigilant en amour; quelquefois heureux, & toujours craint, dans les tendres commerces; à la guerre, égal dans les caprices de l'une & de l'autre fortune; d'un agrément

ment inépuisable dans la bonne, plein d'expédiens & de conseils dans la mauvaise.

Attaché d'inclination à Monsieur le Prince; témoin, &, si on ose le dire, compagnon de la gloire qu'il avoit acquise aux fameuses journées de Lens, de Norlingue, & de Fribourg; les récits, qu'il en a si souvent faits, n'ont rien diminué de leur éclat.

Tant qu'il n'eut que quelques scrupules de devoirs, & plusieurs avantages à sacrifier, il quitta tout pour suivre un homme, que de pressans motifs, & des ressentimens qui sembloient en quelque forte excusables, ne laissoient pas d'écarter du bon chemin. Il l'a suivi dans la première disgrâce de sa fortune, d'une constance dont on voit peu d'exemples. Mais il n'a pû tenir contre les sujets de plainte, qu'il lui a donnés dans la suite, & que ne méritoit pas cet attachement invincible pour lui. C'est pourquoi, sans craindre aucun reproche sur une conduite qui se justifioit assez d'elle-même, comme il étoit un peu sorti de son devoir pour entrer dans les intérêts de Monsieur le Prince, il crut pouvoir en sortir
pour

pour rentrer dans son devoir.

Sa paix fut bientôt faite à la Cour. De plus coupables y rentroient en grace, dès qu'ils le vouloient. La Reine, encore effrayée du péril où les troubles avoient mis l'Etat, au commencement de sa Régence, ne cherchoit qu'à ramener les esprits par la douceur. La Politique du Ministre n'étoit ni sanguinaire, ni vindicative. Ses maximes favorites étoient d'affoupir, plutôt que d'employer les derniers remèdes; de se contenter de ne rien perdre dans la guerre, sans se mettre en frais pour gagner quelque chose sur les ennemis; de souffrir qu'on dit beaucoup de mal de lui, pourvu qu'il amassât beaucoup de bien; & de pousser la minorité tout aussi loin qu'il lui feroit possible.

Cette avidité d'amasser ne se borneroit pas à mille moyens que lui en fournissoit l'autorité dont il étoit revêtu: son industrie n'avoit pour objet que le gain. Il aimoit naturellement le jeu; mais il ne jouoit que pour s'enrichir, & trompoit tant qu'il pouvoit pour gagner.

Le Chevalier DE GRAMMONT, à qui il trouvoit beaucoup d'esprit, & auquel il voyoit beaucoup d'argent, fut bien-tôt
de

de son goût & de son jeu. Il s'aperçut des subtilités & de la mauvaife foi du Cardinal, & crut qu'il lui étoit permis de mettre en ufage les talens que la nature lui avoit donnés, non feulement pour s'en défendre, mais pour l'attaquer dans les occasions. Ce feroit ici le lieu de parler de fes aventures; mais qui peut les conter avec affez d'agrément & de légèreté, pour remplir l'attente de ceux qui en auroient déjà entendu parler? C'est en vain qu'on écriroit mot pour mot fes Narrations divertiffantes: il femble que leur fel s'évapore fur le papier; & de quelque manière qu'elles y foient placées, la vivacité ne s'y trouve plus.

Il fuffira donc de dire, que dans les occasions où l'adrefle fut réciproquement employée, le Chevalier emporta l'avantage; & que s'il fit mal fa cour au Miniftre, il eut la confolation de voir que ceux qui s'étoient laiffés gagner ne retirèrent pas dans la fuite de grandes utilités de leur complaifance. Cependant, ils ref-tèrent toujours dans une foumiffion rampante, tandis que, dans mille rencontres, le Chevalier DE GRAMMONT ne fe contraignoit guères fur fon chapitre. En
voici une.

L'Ar-

L'Armée d'Espagne, commandée par Monsieur le Prince & par l'Archiduc, assiégeoit *Arras*. La Cour s'étoit avancée jusqu'à *Peronne*. Les troupes ennemies auroient donné, par la prise de cette Place, de la réputation à leur armée. Elles en avoient besoin ; car celles de France étoient depuis quelque tems en possession d'avoir par-tout de l'avantage sur elle.

Monsieur le Prince soutenoit un parti chancelant, autant que leurs lenteurs, & leurs irrésolutions ordinaires, le permettoient ; mais comme aux événemens de la guerre, il faut agir indépendamment dans de certaines occasions, qui ne se retrouvent plus lorsqu'on les laisse échapper, toute sa capacité leur étoit souvent inutile. L'Infanterie Espagnole ne s'étoit jamais relevée, depuis la bataille de *Rocroi* ; & celui qui l'avoit ruinée par cette victoire, en combattant contre eux, étoit le seul, qui, commandant alors pour eux, pût réparer le mal qu'il leur avoit fait. Mais la jalousie des Chefs, & la méfiance du Conseil, lui lioient les mains.

Cependant, *Arras* ne laissoit pas d'être vivement attaquée. Le Cardinal voyoit

oit assez la honte qu'il y avoit à laisser prendre cette Place à sa barbe, & presque à la vûe du Roi. D'un autre côté, c'étoit beaucoup hazarder que d'en tenter le secours. Monsieur le Prince n'étoit pas homme à négliger la moindre précaution, pour la sûreté de ses Lignes. Quand on en attaque sans les forcer, on ne se retire pas comme on veut. Plus les efforts sont vifs, plus le désordre est grand dans la retraite; & Monsieur le Prince étoit l'homme du monde qui faisoit le mieux profiter de ses avantages. L'Armée, que commandoit Monsieur de *Turenne*, plus foible de beaucoup que celle des ennemis, étoit pourtant la seule ressource qu'on eût de ce côté-là. Cette Armée battue, la prise d'*Arras* n'étoit pas la seule disgrâce qu'on eût à craindre.

Le génie du Cardinal, heureux pour les conjonctures où des négociations peu sincères tiroient d'un mauvais pas, s'effrayoit à la vûe d'un péril pressant, & d'un événement décisif. Il crut, que faisant le siège de quelqu'autre Place, sa prise dédommageroit de celle d'*Arras*; mais Monsieur de *Turenne*, qui pensoit tout autrement que le Cardinal, prit la
résol.

réfolution de marcher aux ennemis , & ne lui en donna l'avis , qu'après s'être mis en marche. Le Courier arriva au fort de ses inquiétudes , & redoubla ses allarmes ; mais il n'y avoit plus moyen de s'en dédire.

Le Maréchal , dont la haute réputation lui avoit acquis la confiance des troupes , n'avoit pas manqué de prendre son parti , devant qu'un ordre précis de la Cour pût l'interdire. L'occasion étoit de celles où les difficultés rehaussent la gloire du succès. Quoique la capacité du Général rassurat un peu la Cour , on étoit à la veille d'un événement qui devoit terminer , de manière ou d'autre , les allarmes & les espérances ; & tandis que le reste des courtisans raisonnoit diversement sur ce qui devoit arriver , le Chevalier DE GRAMMONT se mit en tête de s'en éclaircir par lui-même. Sa résolution surprit assez la Cour. Ceux qui avoient autant vu d'occasions que lui , sembloient dispensés de ces sortes d'empressements : mais ses amis lui en parlèrent en vain.

Le Roi lui en fcut bon gré. La Reine n'en parut pas moins contente. Il l'assura , qu'il lui rapporteroit de bonnes nouvelles.

velles. Elle lui promet de l'embrasser , s'il tenoit parole. Le Cardinal lui en promet autant. Il ne fit pas grand cas de cette promesse ; mais il la crut sincère , parce qu'elle ne devoit rien coûter.

Il partit à l'entrée de la nuit , avec *Casseau* , que Monsieur de *Turenne* avoit dépêché vers Leurs Majestés. Le Duc d'*York* , & le Marquis d'*Humieres* , commandoient sous ses ordres. Le dernier étoit de jour ; & à peine paroissoit-il , quand le Chevalier arriva. Le Duc d'*York* ne le reconnut pas d'abord ; mais le Marquis d'*Humieres* courant à lui les bras ouverts , „ Je „ me doutois bien , dit-il , que si quel- „ qu'un nous venoit voir de la Cour , „ dans une occasion comme celle-ci , ce „ seroit le Chevalier DE GRAMMONT. Eh „ bien , poursuivit-il , que fait-on à *Peronne* ? On y a grand peur , dit le Che- „ valier. Et que croit-on de nous ? On „ croit , poursuivit-il , que si vous bat- „ tez Monsieur le Prince , vous n'aurez „ fait que votre devoir ; & si vous êtes „ battus , on croira que vous êtes des „ fous & des ignorans , d'avoir tout ris- „ qué , sans égard aux conséquences. Voi- „ là ; dit le Marquis d'*Humieres* , une „ non-

non-

„ nouvelle bien consolante , que tu nous
 „ apportes. Veux-tu que nous te me-
 „ nions au quartier de Monsieur *de Tu-*
 „ *renne* , pour lui en faire part ? ou si tu
 „ aimes mieux te reposer dans le mien :
 „ car tu as couru toute la nuit , & peut-
 „ être n'as-tu pas eu plus de repos la pré-
 „ cédente ? Où prends-tu que le Cheva-
 „ lier DE GRAMMONT ait jamais eu be-
 „ soin de dormir ? lui répondit-il. Fai-
 „ moi seulement donner un cheval , afin
 „ que j'aye l'honneur d'accompagner Mr.
 „ le Duc *d'York* ; car , apparemment , il
 „ n'est en campagne de si bon matin , que
 „ pour visiter quelques postes.

La Garde avancée n'étoit qu'à la por-
 tée du canon de celle des Ennemis. Dès
 qu'ils y furent : „ J'aurois envie , „ dit
 le Chevalier DE GRAMMONT , de pousser
 „ jusques à la Vedette , qu'ils ont avan-
 „ cée sur cette hauteur. J'ai des amis &
 „ des connoissances dans leur Armée ,
 „ dont je voudrois bien demander des
 „ nouvelles. Monsieur le Duc *d'York*
 „ voudra bien me le permettre. “ A ces
 mots , il s'avança. La Vedette , le voyant
 venir droit à son poste , se mit sur ses
 gardes. Le Chevalier s'arrêta dès qu'il en
 fut

fut à portée. La Vedette répondit au signe qu'il lui fit, & en fit un autre à l'Officier, qui, s'étant déjà mis en marche sur les premiers mouvemens qu'il avoit vû faire au Chevalier, fut bien-tôt à lui. Voyant le Chevalier DE GRAMMONT seul, il ne fit point de difficulté de le laisser approcher. Il pria cet Officier de faire enforte qu'il pût avoir des nouvelles de quelques parens qu'il avoit dans leur Armée, & en même tems lui demanda si le Duc d'Arscot étoit au siège. „ Mr. lui dit-il, „ le voilà qui vient de mettre „ pied à terre sous ces arbres, que vous „ voyez sur la gauche de notre grande „ Garde. Il n'y a qu'un moment qu'il „ étoit ici, avec le Prince d'Aremberg „ son frère, le Baron du Limbec, & Lou- „ vigny. Pourrois-je les voir sur parole ? lui dit le Chevalier. „ Monsieur, dit-il, „ s'il m'étoit permis de quitter mon poste, j'aurois l'honneur de vous y accompagner : mais je vai leur envoyer dire que Monsieur le Chevalier DE GRAMMONT souhaite de leur parler : & après avoir détaché un Cavalier de sa garde vers eux, il revint. „ Monsieur, lui dit le Chevalier DE GRAMMONT, „ puis-

„ puis-je vous demander comment je suis
 „ connu de vous ? Est-il possible , lui dit
 l'autre , „ que Mr. le Chevalier DE GRAM-
 „ MONT ne reconnoisse pas *la Motte* , qui
 „ a eu l'honneur de servir si long-tems
 „ dans son régiment ? Quoi ! c'est toi ,
 „ mon pauvre *la Motte* ? Vraiment , j'ai
 „ eu tort de ne te pas reconnoître ; quoi-
 „ que tu sois dans un équipage bien dif-
 „ férent de celui que je te vis la première
 „ fois à Bruxelles , lorsque tu montrois
 „ à danser les Triolets à Madame la Du-
 „ chesse de *Guise* : & j'ai peur que tes af-
 „ faires ne soient pas en aussi bon état
 „ qu'elles étoient la campagne d'après
 „ que je t'eus donné cette Compagnie
 „ dont tu parles. “ Ils en étoient là ,
 quand le Duc d'*Arscot* , suivi de ceux dont
 on vient de parler , arriva au galop. Le
 Chevalier DE GRAMMONT fut embrassé
 de toute la Troupe avant que de pouvoir
 leur parler. Bientôt arrivèrent une infini-
 té d'autres connoissances , avec autant
 de curieux des deux partis , qui le voy-
 ant sur la hauteur , s'y assembloient avec
 tant d'empressement , que les deux Ar-
 mées , sans dessein , sans trêve , & sans
 supercherie , s'alloient mêler en conver-
 sation ,

sation , si par hazard Monsieur *de Turenne* ne s'en fût apperçu de loin. Ce spectacle le surprit. Il y accourut ; & le Marquis *d'Humières* lui conta l'arrivée du Chevalier DE GRAMMONT , qui avoit voulu parler à la Vedette , avant que d'aller au quartier général. Il ajouta, qu'il ne comprenoit pas comment Diable il avoit fait , pour rassembler les deux Armées autour de lui , depuis un moment qu'il les avoit quittés. „ Effectivement, dit Monsieur *de Turenne*, „ voilà un homme bien extraordinaire. Mais il est juste „ qu'il nous vienne un peu voir , après „ avoir rendu sa première visite aux ennemis : & à ces mots , il fit partir un Aide de camp , pour rappeler les Officiers de son Armée , & pour dire au Chevalier DE GRAMMONT l'impatience qu'il avoit de le voir.

Cet ordre arriva dans le tems qu'il en vint un semblable aux Officiers des ennemis. Monsieur le Prince , averti de cette paisible entrevue , n'en avoit point été surpris , d'abord qu'on lui eût dit que c'étoit le Chevalier DE GRAMMONT. Il avoit seulement ordonné à *Luffan* de rappeler les Officiers , & de prier le Che-

valier qu'il pût lui parler le lendemain sous ces mêmes arbres. Il le promit, en cas que Monsieur *de Turenne* le trouvât bon, comme il n'en doutoit point.

On le reçut aussi agréablement dans l'armée du Roi, qu'on avoit fait dans celle des Ennemis. Monsieur *de Turenne* estimoit sa franchise, autant qu'il étoit charmé de son esprit. Il lui sçut bon gré d'être le seul des Courtisans qui le fût venu voir dans une conjoncture comme celle-là. Les questions qu'il lui fit sur la Cour, étoient moins pour en apprendre des nouvelles, que pour se divertir de la manière dont il lui en conteroit les inquiétudes & les différentes allarmes. Le Chevalier DE GRAMMONT lui conseilla de battre les ennemis, s'il ne vouloit être chargé de l'événement d'une entreprise qu'il voyoit que le Cardinal ne lui avoit pas ordonnée. Monsieur *de Turenne* lui promit de faire de son mieux pour suivre cet avis, & lui promit de plus, qu'en cas qu'il réussit, il lui feroit tenir parole par la Reine. Il ajouta, qu'il n'étoit pas fâché que Monsieur le Prince eût souhaité de lui parler. Ses mesures étoient prises pour l'attaque des lignes. Il en entretint le Chevalier

valier DE GRAMMONT en particulier , & ne lui cacha que le jour de l'exécution. Cela fut inutile. Il avoit trop vû , pour ne pas juger , par ses lumières & les observations qu'il fit , que , dans le poste qu'il avoit pris , la chose ne se pouvoit plus différer.

Il partit le lendemain pour son rendez-vous , accompagné d'un Trompette ; & à l'endroit que Monsieur *de Luffan* lui avoit marqué la veille , il trouva Monsieur le Prince. Dès qu'il eut mis pied à terre , „ Est-il possible , lui dit il , en l'embrassant , „ que ce soit le Chevalier DE „ GRAMMONT , & que je le voye dans le „ parti contraire ? C'est vous-même que „ j'y vois , répondit le Chevalier DE GRAMMONT ; „ & je m'en rapporte à „ vous , Monseigneur , si c'est la faute „ du Chevalier DE GRAMMONT , ou la „ votre , que nous ne soyons plus dans „ le même parti. Il faut l'avouer , dit Monsieur le Prince , „ s'il y en a qui „ m'ont abandonné comme des ingrats „ & des misérables , tu m'as quitté comme j'ai quitté moi-même , en honnête „ homme , qui croit avoir raison. Mais „ oublions tous sujets de ressentiment ,

„ & di-moi ce que tu viens faire ici , toi ,
 „ que je croyois à *Peronne* avec la Cour ?
 „ Le voulez-vous favoir ? dit-il. Je viens,
 „ ma foi , vous sauver la vie. Je vous
 „ connois : vous ne sauriez vous empê-
 „ cher d'être au milieu des Ennemis dans
 „ un jour d'occasion. Il ne vous faudroit
 „ qu'avoir votre cheval tué sous vous ,
 „ & être pris les armes à la main , pour
 „ être traité par ce Cardinal-ci , comme
 „ votre oncle *de Montmorency* le fut par
 „ l'autre. Je viens donc vous tenir un
 „ cheval tout prêt , en cas de semblable
 „ malheur , afin qu'on ne vous coupe pas
 „ la tête. Ce ne seroit pas la première
 „ fois , dit Monsieur le Prince en riant ,
 „ que tu m'aurois rendu de ces services ;
 „ quoique le danger alors fût moins
 „ grand , qu'il pourroit l'être à présent ,
 „ si j'étois pris.

De cette conversation ils tombèrent
 sur des discours moins sérieux. Monsieur
 le Prince le questionna sur la Cour , sur
 les Dames , sur le Jeu , sur l'Amour ; &
 revenant insensiblement à la conjoncture
 dont il étoit question , le Chevalier DE
 GRAMMONT , ayant demandé des nou-
 velles des Officiers de sa connoissance ,
 qui

qui étoient restés auprès de lui, Monsieur le Prince lui dit qu'il ne tiendrait qu'à lui d'aller jusqu'aux Lignes, où il pourroit voir, non-seulement ceux dont il demandoit des nouvelles, mais la disposition des quartiers & tous les retranchemens. Le Chevalier DE GRAMMONT y consentit; & Monsieur le Prince, après lui avoir tout montré, l'ayant remené jusqu'à leur rendez-vous, „ Hé bien, „ Chevalier, lui dit-il, quand crois-tu „ que nous te revoyions? Ma foi, lui dit-il, „ vous venez d'en user si galamment, que je ne veux point vous le „ cacher. Tenez-vous prêt une heure „ avant le jour; car vous pouvez compter, que nous vous attaquerons demain au matin. Je ne vous en avertis „ rois peut-être pas, si l'on m'en avoit fait „ confidence; mais quoi qu'il en soit, „ fiez-vous à ma parole. „ Non, tu ne te démens point, dit Monsieur le Prince, en l'ayant encore embrassé. Le Chevalier DE GRAMMONT regagna le Camp de Monsieur de Turenne à l'entrée de la nuit. Tout s'y disposoit à l'attaque des Lignes, & ce n'étoit plus un secret parmi les troupes.

„ Eh bien, Monsieur le Chevalier, on
 „ a été bien aise de vous voir, lui dit
 Monsieur *de Turenne*; „ & Monsieur le
 „ Prince vous aura bien fait des ques-
 „ tions & des amitiés? Il en a usé le plus
 „ civilement du monde, lui dit le Che-
 valier DE GRAMMONT; „ & pour me
 „ faire voir qu'il ne me prenoit pas pour
 „ un espion, il m'a mené jusqu'aux Re-
 „ tranchemens, & aux Lignes, où il m'a
 „ fait voir de quoi vous bien recevoir.
 „ Et qu'en croit-il? Il est persuadé, que
 „ vous l'attaquerez cette nuit, ou de-
 „ main à la petite pointe du jour; car
 „ vous autres grands Capitaines, pour-
 suivit le Chevalier, „ vous connoissez
 „ la manœuvre les uns des autres, que
 „ c'est une merveille. “

Monsieur *de Turenne* reçut volontiers
 cette louange d'un homme qui n'en don-
 noit pas indifféremment à tout le monde.
 Il lui communiqua la disposition des atta-
 ques, en lui témoignant qu'il étoit bien
 aise qu'un homme, qui avoit vû tant d'oc-
 casions, fût témoin de celle-là, & qu'il
 comptoit pour beaucoup de l'avoir auprès
 de lui. Mais comme il crut qu'il n'avoit
 pas trop du reste de cette nuit pour se re-
 poser,

poser, après avoir passé l'autre sans dormir, il le laissa au Marquis *d'Humières*, qui lui donnoit à souper, & qui le logeoit.

La journée suivante fut celle des Lignes d'*Arras*, où Monsieur *de Turenne* victorieux vit ajoûter un nouvel éclat à sa gloire; & dans laquelle le Prince de *Condé*, quoique vaincu, ne perdit rien de celle qu'il avoit acquise ailleurs.

Il y a tant de relations de cette fameuse journée, qu'il seroit superflu d'en parler ici. Le Chevalier DE GRAMMONT, à qui comme volontaire il étoit permis de se trouver par-tout, en a rendu meilleur compte que pas un autre. Monsieur *de Turenne* se trouva bien d'une activité, qui ne l'abandonnoit, ni en paix, ni en guerre, & d'une présence d'esprit, qui lui fit porter des ordres comme venans du Général, si à propos, que Monsieur *de Turenne*, délicat d'ailleurs sur ces matières, l'en remercia, quand l'affaire fut finie, en présence de tous les Officiers, & le chargea d'en porter la première nouvelle à la Cour.

Il ne faut d'ordinaire, pour ces expéditions, que trouver les Postes bien four-

nies , être en haleine, ou s'être pourvu de relais ; mais il eut bien d'autres obstacles à surmonter. En premier lieu , des partis d'Ennemis , répandus de tous côtés , s'opposoient à son passage. Ensuite , des courtisans avides & officieux , qui dans ces occasions se postent sur les avenues , pour escamoter la nouvelle d'un pauvre courrier. Cependant , son adresse le sauva des uns , & trompa les autres.

Il avoit pris , pour , l'escorter jusqu'à moitié chemin de *Bapaume* , huit ou dix Maîtres commandés par un Officier de sa connoissance ; persuadé que le plus grand danger seroit entre le camp & la première poste. Il n'eut pas fait une lieue , qu'il en fut convaincu. L'Officier le suivoit de près ; & se retournant vers lui , „ Si vous
 „ n'êtes pas bien monté , dit-il , je vous
 „ conseille de regagner le Camp ; car moi ,
 „ je vai bien-tôt passer à toute bride.
 „ Monsieur , lui dit l'Officier , j'espère
 „ vous tenir compagnie , quelque train
 „ que vous alliez , jusqu'à ce que vous
 „ soyez en lieu de sûreté. J'en doute ,
 „ lui dit-il ; „ car voilà des Messieurs. qui se
 „ disposent à vous venir voir. Eh ! ne
 „ voyez vous pas , lui répondit cet Offi-
 cier ,

cier, „ que ce font de nos gens, qui font „ repaître leurs chevaux? Non; mais je „ vois fort bien que ce font des Cravat- „ tes de l'Armée ennemie: “ & là-des- „ fus, lui ayant fait remarquer qu'ils mon- „ toient à cheval, il ordonna aux Cava- „ liers qui l'escortoient, de se disposer pour „ faire diversion, & donna des deux vers *Bapanne*.

Il montoit un Anglois fort vite; mais „ s'étant enfourné dans un chemin creux, „ dont le terrain étoit mol & bourbeux, il „ eut à ses trousses Messieurs les Cravat- „ tes, qui jugeant que c'étoit quelque Offi- „ cier de considération, n'avoient eu garde „ de prendre le change, & s'étoient atta- „ chés à le poursuivre, sans se mettre en „ peine des autres. Le mieux monté du par- „ ti commençoit à l'approcher; car les che- „ vaux Anglois, qui vont vite comme le „ vent en terrain uni, se démêlant assez mal „ des mauvais chemins, le Cravatte avoit „ le mousqueton haut, & lui crioit de loin „ bon quartier. Le Chevalier DE GRAM- „ MONT, qui voyoit qu'on gagnoit sur lui, „ & que quelques efforts que fit son cheval „ dans un terrain pesant, il seroit joint à la „ fin, quitta tout à coup le chemin de *Ba- „ panne*;

paume, pour se jeter dans une chauffée à droite, qui s'en éloignoit. Dès qu'il y fut, s'arrêtant, comme pour écouter la proposition du Cravatte; il laissa prendre un peu d'haleine à son cheval; tandis que l'autre, qui croyoit qu'il ne l'attendoit que pour se rendre, faisoit tous ses efforts, pour s'en mettre en possession, & crevoit son cheval, pour arriver avant le reste de ses compagnons, qui suivoient à la file.

Un moment de réflexion fit envisager au Chevalier DE GRAMMONT la désagréable aventure que ce seroit au sortir d'une victoire si glorieuse, & des périls d'un combat si bien disputé, d'être pris par des coquins, qui ne s'y étoient point trouvés; & au lieu d'être reçu en triomphe, & d'être embrassé d'une grande Reine, pour la nouvelle importante dont il étoit chargé, de se voir trainé en chemise par les vaincus.

Pendant cette courte méditation, le Cravatte éternel s'étoit approché jusques à la portée de sa carabine, qu'il présentoit toujours, en lui offrant bon quartier. Mais le Chevalier DE GRAMMONT, à qui cette offre, & la manière dont on la faisoit, déplaisoient également, fit un petit signe de la main, pour qu'on cessât de le

COUR.

coucher en joue ; & sentant son cheval en haleine, il baissa la main, partit comme un éclair, & laissa son Cravatte si étonné, qu'il ne s'avisâ pas seulement de lui tirer son coup.

Dès qu'il eut gagné *Bapaume*, il prit des chevaux frais. Celui qui commandoit dans la Place avoit toutes sortes d'égards pour lui. Il l'assura que personne n'avoit encore passé, qu'il lui seroit fidèle, & qu'il arrêteroit tous ceux qui viendroient après lui, excepté les Couriers de Monsieur de *Turenne*.

Il ne lui restoit plus qu'à se garantir de ceux qui devoient se mettre à l'affut aux environs de *Peronne*, pour courir d'aussi loin qu'ils le verroient, & porter sa nouvelle à la Cour, sans la savoir. Il savoit que le Maréchal *Du-Plessis*, celui de *Villeroy* & *Gaboury*, s'en étoient vantés à Monsieur le Cardinal, avant son départ. Ce fut donc pour éluder cette embuscade, qu'il prit deux Cavaliers bien montés à *Bapaume* ; & dès qu'il fut à une lieue de la Ville, après leur avoir donné à chacun deux louis d'or, pour être fidèles, il leur ordonna de prendre les devans, de faire fort les effrayés, de dire à ceux qui les

questionneroient, „ que tout étoit perdu, que le Chevalier DE GRAMMONT „ étoit resté à *Bapaume*, n'étant pas pressé de porter une mauvaise nouvelle; & „ que pour eux, ils avoient été poursuivis par des Cravattes répandus par-tout „ depuis la défaite. “

Tout réussit comme il l'avoit projeté. Les Cavaliers furent interceptés par *Gaboury*, dont l'empressement avoit devancé les deux Maréchaux; mais quelques questions qu'on leur fit, ils jouèrent si bien leur rôle, que la consternation avoit déjà gagné *Peronne*, & que des bruits incertains de la défaite se disoient à l'oreille parmi les Courtisans, lorsque Monsieur le Chevalier DE GRAMMONT arriva.

Rien ne rehausse tant le prix d'une bonne nouvelle, que la fausse allarme d'une mauvaise. Cependant, quoique la sienne fût accompagnée de ce relief, il n'y eut que Leurs Majestés qui la reçurent avec les transports de joie qu'elle méritoit.

La Reine lui tint parole de la meilleure grace du monde. Elle l'embrassa devant tous les Courtisans. Le Roi n'y parut pas moins sensible; mais le Cardinal, soit

soit pour diminuer le mérite d'une nouvelle, qui demandoit une récompense de quelque prix, soit par le retour de cette insolence que lui donnoit la prospérité, fit semblant de ne le pas écouter d'abord : & ayant appris ensuite, que les Lignes avoient été forcées, que l'Armée d'Espagne étoit battue, & qu'*Arras* étoit secouru : „ Et Monsieur le Prince, dit-il, „ est-il pris ? Non, dit le Chevalier DE GRAMMONT. „ Il est donc mort ? ajouta le Cardinal. „ Encore moins, répondit le Chevalier DE GRAMMONT. „ Belle Nouvelle ! dit le Cardinal, d'un air de mépris. A ces mots, il passa dans le cabinet de la Reine, avec Leurs Majestés. Il le fit heureusement pour le Chevalier DE GRAMMONT, qui n'auroit pas manqué de lui faire quelque réponse emportée, dans l'indignation que lui donnoient ces deux belles questions, & la conclusion qu'il en avoit tirée.

La Cour étoit remplie des espions de son Eminence. Une foule de Courtisans & de curieux l'ayant environné, selon la coutume, il fut bien aise de dire devant les esclaves du Cardinal une partie de ce qu'il avoit sur le cœur, & qu'il lui

lui auroit peut-être dit à lui-même, en reprenant son air ironique. » Ma foi, » Messieurs, dit-il, rien n'est tel que d'avoir du zèle & de l'empressement pour les Rois & les grands Princes, dans les services qu'on leur rend. Vous avez vu l'air gracieux que Sa Maj. m'a fait: vous êtes témoins comme la Reine m'a tenu parole; mais pour Monsieur le Cardinal, il a reçu ma nouvelle, comme s'il n'y gagnoit pas plus qu'il n'a fait à la mort de *Pierre Mazarin*. «

Il y avoit là de quoi faire évanouir des gens qui se feroient intéressés sincèrement pour lui; & la fortune la mieux établie eût été ruinée par une plaisanterie beaucoup moins sensible dans d'autres tems. Car il la faisoit en présence de témoins, qui n'attendoient que l'occasion de la pouvoir rendre dans toute sa malignité, pour se faire un mérite de leur vigilance auprès d'un Ministre puissant & absolu. Le Chevalier DE GRAMMONT en étoit trop persuadé: cependant, quelque inconvénient qu'il en prévît, il ne laissa pas de s'en applaudir.

Les rapporteurs s'acquittèrent dignement de leur devoir. Cependant, l'affai-

re tourna tout autrement qu'ils ne l'avoient espéré. Le lendemain, comme le Chevalier DE GRAMMONT étoit au diner de Leurs Majestés, le Cardinal y vint; & s'approchant de lui, comme tout le monde s'en éloignoit par respect, „ Chevalier, lui dit-il, la nouvelle que vous avez apportée est bonne. Leurs Majestés en sont contentes: & pour vous montrer, que je crois y gagner beaucoup plus qu'à la mort de *Pierre Mazarin*, si vous voulez venir diner chez moi, nous jouerons; car la Reine vous veut donner de quoi: & cela, par-dessus le premier marché. “

Voilà de quelle manière le Chevalier DE GRAMMONT avoit osé choquer un si puissant Ministre; & voilà tout le ressentiment qu'en témoigna le moins vindicatif de tous les Ministres. Il y avoit véritablement quelque chose de grand à un homme de son âge, de ne respecter l'autorité des Ministres qu'autant qu'ils étoient respectables par leur mérite. Il s'en applaudissoit avec toute la Cour, & se laissoit agréablement flatter d'avoir seul osé conserver quelque espèce de liberté dans une servitude générale. Mais ce fut peut-être

être l'impunité de cette insulte au Cardinal , qui lui attira depuis quelques inconvéniens sur des témérités moins heureusement hasardées.

Cependant , la Cour revint. Le Cardinal , qui sentoît bien qu'il n'y avoit plus moyen de tenir son Maître en tutelle , accablé de soins & de maladies , comblé de trésors dont il ne savoit que faire , & raisonnablement chargé de la haine publique ; tourna toutes ses pensées à terminer le plus utilement qu'il pourroit pour la France un Ministère qui l'avoit si cruellement agitée. Ainsi , tandis qu'il mettoit sur pié les commencemens sincères d'une paix ardemment désirée , les plaisirs & l'abondance commençoient à régner dans la Cour.

Les fortunes du Chevalier DE GRAMMONT y furent long-tems diverses dans l'amour & dans le jeu. Estimé des Courtisans , recherché des beautés qu'il ne servoit pas , redoutable à celles qu'il servoit , mieux traité de sa fortune que de l'amour , mais se dédommageant de l'un par l'autre ; toujours gai , toujours vif , & dans les commerces essentiels toujours honnête homme.

C'est

C'est dommage qu'il faille interrompre ici la suite de son histoire par un intervalle de quelques années, comme on a déjà fait dans le commencement de ces Mémoires. Il n'y a point de vuide, qu'on ne doive regretter, dans une vie dont les moindres particularités ont eu quelque chose de divertissant ou de singulier. Mais, soit qu'il ne les ait pas cru dignes d'occuper une place parmi les autres événemens, ou qu'il n'en ait conservé qu'une idée confuse, il faut passer à des endroits de ces fragmens plus éclaircis, pour en venir au sujet de son Voyage en Angleterre.

La Paix des Pyrenées, le Mariage du Roi, le retour de Monsieur le Prince, & la mort du Cardinal, donnoient une autre face à l'Etat. Toute la France avoit les yeux sur son Roi. Rien ne l'égalait, ni pour les graces de sa personne, ni pour la grandeur de son air; mais on ne lui connoissoit pas encore ce génie supérieur, qui remplissant ses Sujets d'admiration, l'a dans la suite rendu si redoutable à toute l'Europe. L'amour & l'ambition, ressorts invisibles des intrigues & des mouvemens de toutes les Cours, étoient attentifs aux premières démarches qu'il feroit. Les plaisirs

firs se promettoient un empire souverain sur un Prince tenu dans l'éloignement des connoissances nécessaires pour gouverner ; & l'ambition ne se flattoit de régner dans la Cour , que sur l'esprit de ceux qui pouvoient se disputer le ministère : mais on fut surpris de voir tout à coup briller des lumières qu'une prudence en quelque façon nécessaire avoit long - tems dissimulées.

Une application ennemie des délices , qui s'offrent à cet âge , & qu'une puissance illimitée refuse rarement , l'attacha tout entier aux soins du Gouvernement. Tout le monde admira ce changement merveilleux ; mais tout le monde n'y trouva pas son compte. Les Grands devinrent petits devant un Maître absolu. Les Courtisans n'approchoient qu'avec vénération du seul objet de leurs respects & du seul arbitre de leur fortune. Ceux qui n'agüeres étoient de petits Tyrans dans leurs Provinces , ou dans les Places frontières , n'en étoient plus que les Gouverneurs. Les graces , selon le bon plaisir du Maître , s'accordoient , tantôt au mérite , tantôt aux services. Il n'étoit plus question d'importuner ou de menacer la Cour pour en obtenir. Le

Le Chevalier DE GRAMMONT regardoit comme un prodige l'attention de son Maître pour les soins de son Etat. Il ne pouvoit comprendre qu'on voulût l'assujettir à cet âge aux règles qu'il s'étoit prescrites, & qu'on ôtât tant d'heures aux plaisirs pour les donner aux devoirs ennuyeux & aux fonctions fatigantes du Gouvernement; mais il louoit le Seigneur de ce qu'on n'avoit désormais plus d'hommages à rendre, ni plus de cour à faire, qu'à celui auquel ils étoient légitimement dûs. Impatient des cultes serviles qu'on rend à la fortune d'un Ministre, il n'avoit pas fléchi devant l'autorité des Cardinaux qui s'étoient succédés. Jamais il n'avoit encouragé le pouvoir arbitraire du premier, ni donné ses suffrages aux artifices de l'autre: mais aussi jamais il n'avoit tiré du Cardinal *de Richelieu* qu'une Abbaye qu'on ne pouvoit refuser à sa qualité; & jamais il n'avoit eu de *Mazarin* que ce qu'il lui avoit gagné au jeu.

L'expérience de plusieurs années à la suite d'un grand Capitaine, lui avoit donné de la capacité pour la guerre: mais
dans

dans une paix universelle, il n'en étoit plus question. Il jugea, qu'au milieu d'une Cour florissante en beautés, & abondante en argent, il ne devoit s'occuper que du soin de plaire à son Maître, de faire valoir les avantages que la nature lui avoit donnés pour le jeu, & de mettre en usage de nouveaux stratagèmes en amour.

Il réussit assez bien dans les deux premiers de ces projets : & comme il s'étoit dès lors établi pour maxime de sa conduite, de s'attacher uniquement au Roi dans toutes les vues de son établissement ; de ne respecter la faveur, que lorsqu'elle seroit soutenue du mérite ; de se faire aimer des Courtisans, & craindre des Ministres ; de tout oser pour rendre de bons offices, & de ne rien entreprendre aux dépens de l'innocence ; il se vit bien-tôt des plaisirs du Roi, sans que l'envie des Courtisans en parût révoltée. Le jeu lui fut favorable ; mais l'amour ne le fut pas : ou ; pour mieux dire, l'inquiétude & la jalousie l'emportèrent sur sa prudence naturelle, dans une conjoncture où il en avoit le plus de besoin.

La

La Motte Houdancourt étoit une des filles de la Reine-Mère. Quoique ce ne fût pas une beauté éclatante, elle avoit ôté des amans à la célèbre *Meneville*. Il suffisoit alors, que le Roi jettât les yeux sur une jeune personne de la Cour, pour ouvrir son cœur aux espérances, & souvent à la tendresse; mais, s'il lui parloit plus d'une fois, les Courtisans se le ténoient pour dit; & ceux qui avoient eu des prétentions ou de l'amour, retiroient très-humblement l'un & l'autre, pour ne lui offrir plus que des respects. Mais le Chevalier DE GRAMMONT s'avisa de faire tout le contraire: peut-être, pour conserver un caractère de singularité, qui ne valoit rien dans cette occasion.

Il n'avoit jamais songé à elle; mais dès qu'il la crut honorée de l'attention de son Maître, il crut qu'elle méritoit la sienne: & s'étant mis sur les rangs, il lui devint bien-tôt fort incommode, sans lui persuader qu'il fût fort amoureux. Elle se laissa de ses persécutions. Il ne se rebuta point, pour ses mauvais traitemens, ni pour ses menaces. Ses premières tracasseries ne firent pas beaucoup d'éclat, parce qu'elle
espéra

espéra qu'il s'en corrigeroit ; mais s'étant témérairement obstiné dans ses manières, elle s'en plaignit. Ce fut alors , qu'il s'aperçut , que si l'amour rend les conditions égales , ce n'est pas entre rivaux. Il fut banni de la Cour : & ne trouvant aucun lieu en France qui pût le consoler de ce qu'il y regrettoit le plus , la présence & la vue de son Maître ; après avoir fait quelques légères réflexions sur sa disgrâce , & quelques petites imprécations contre celle qui la caufoit , il prit enfin la résolution de passer en Angleterre.

CHAPITRE VI.

LA curiosité de voir un homme également fameux par ses forfaits , & par son élévation , avoit déjà fait passer une première fois le Chevalier DE GRAMMONT en Angleterre. La raison d'Etat se donne de beaux privilèges. Ce qui lui paroît utile devient permis ; & tout ce qui est nécessaire est honnête en fait de Politique. Tandis que le Roi d'Angleterre cherchoit la protection d'Es-
pagne

pagne dans les Pais-Bas, ou celle des Etats en Hollande, d'autres Puissances envoyoient une célèbre Ambassade à *Cromwel*.

Cet homme, dont l'ambition s'étoit ouvert le chemin à la Puissance Souveraine par de grands attentats, s'y maintenoit par des qualités dont l'éclat sembloit l'en rendre digne. La nation la moins soumise qui soit en Europe subissoit patiemment un joug qui ne lui laissoit pas seulement l'ombre d'une liberté dont elle est si jalouse: & *Cromwel*, Maître de la République, sous le titre de Protecteur, craint dans le Royaume, plus redoutable encore au dehors, étoit au plus haut point de gloire, lorsque le Chevalier DE GRAMMONT le vit: mais, il ne lui vit aucune apparence de Cour. Une partie de la Noblesse proscrite, l'autre éloignée des affaires; une affectation de pureté dans les mœurs, au lieu du luxe que la pompe des Cours étale: tout cela n'offroit que des objets tristes & sérieux dans la plus belle Ville du monde; & le Chevalier DE GRAMMONT ne remporta de ce voyage que l'idée du mérite d'un scélérat, & l'admiration de quelques beaux

tés cachées , qu'il n'avoit pas laissé de dé-
terrer.

Ce fut toute autre chose au voyage dont nous allons parler. La joie du rétablissement de la Royauté paroissoit encore par-tout. La Nation, avide de changement & de nouveauté, goûtoit le plaisir d'un Gouvernement naturel, & sembloit respirer au sortir d'une longue oppression. Enfin, ce même peuple, qui, par une abjuration solennelle, avoit exclu jusques à la postérité de son Prince légitime, s'épuisoit en Fêtes, & en Réjouissances, pour son retour.

Il y avoit près de deux ans qu'il étoit rétabli, lorsque le Chevalier DE GRAMMONT arriva. La réception qu'il eut dans cette Cour lui fit bien-tôt oublier l'autre; & les engagements qu'il prit dans la suite en Angleterre, adoucirent le regret d'avoir quitté la France.

C'étoit une belle retraite pour un Exilé de son caractère. Tout y flattoit son goût: & si les aventures qu'il y eut ne furent pas les moins considérables, ce furent sans doute les plus agréables qu'il ait eues. Mais avant que d'en parler, il ne sera pas hors de propos de donner une idée de la

la Cour d'Angleterre, telle qu'elle étoit alors.

La nécessité des affaires avoit exposé CHARLES II, dès sa première jeunesse, aux travaux & aux périls d'une guerre sanglante. L'étoile du Roi son Père ne lui avoit laissé pour héritage, que sa mauvaise fortune & ses disgraces. Elles l'accueillirent par-tout; mais ce ne fut qu'après avoir lutté jusqu'à l'extrémité contre une fortune ennemie, qu'il s'étoit soumis aux décrets de la Providence.

Ce qu'il y avoit de grand pour la Noblesse, ou pour la fidélité, l'avoit suivi dans son exil; & ce qu'il y avoit de plus distingué parmi la jeunesse, s'étant rassemblé dans la fuite auprès de sa personne, composoit une Cour digne d'une meilleure fortune.

L'abondance & les prospérités, qui ne font, à ce qu'on prétend, que corrompre les sentimens, ne trouvèrent rien à gâter dans une Cour indigente & vagabonde. La nécessité, au contraire, qui fait mille biens, malgré qu'on en ait, leur tenoit lieu d'éducation: & l'on ne voyoit que de l'émulation parmi eux sur la gloire, sur la politesse, & sur la vertu.

Au milieu d'une petite Cour si florissante en mérite, le Roi d'Angleterre étoit repassé deux ans avant le tems dont on parle, pour monter sur un Trône, qu'il devoit, selon les apparences, remplir aussi dignement que les plus glorieux de ses prédécesseurs. La magnificence étalée dans cette occasion s'étoit renouvelée à son Couronnement. La mort du Duc de *Glocester*, & celle de la Princesse Royale, qui la suivit de près, avoient interrompu ces magnificences par un long deuil, dont on sortit enfin, pour se préparer à la réception de l'Infante de Portugal.

Ce fut au fort des fêtes que l'on faisoit pour cette nouvelle Reine, dans tout l'éclat d'une Cour brillante, que le Chevalier DE GRAMMONT vint contribuer à sa magnificence, & à ses plaisirs.

Tout accoutumé qu'il fût à la grandeur de celle de France, il fut surpris de la politesse & de la pompe de celle d'Angleterre. Le Roi ne cédoit à personne, ni pour la taille, ni pour la mine. Il avoit l'esprit agréable, l'humeur douce & familière. Son ame susceptible d'impressions opposées, étoit compatissante pour les

les malheureux , inflexible pour les scélérats , & tendre jusqu'à l'excès. Il étoit capable de tout dans les affaires pressantes , & incapable de s'y appliquer quand elles ne l'étoient pas. Son cœur étoit souvent la dupe , plus souvent encore l'esclave de ses engagements.

Le Duc d'*York* étoit d'un caractère bien différent. On lui attribuoit un courage à toute épreuve : une religion inviolable pour sa parole : de l'économie dans les affaires , de la hauteur , de l'application , de la fierté , placées chacune en leur rang. Observateur scrupuleux des règles du devoir & des loix de la justice , il passoit pour ami fidèle , & pour implacable ennemi.

Sa morale & sa justice , quelque tems combattues par la bienfaisance , en avoient enfin triomphé , en reconnoissant Mademoiselle *Hyde* , fille d'honneur de Madame la Princesse Royale , qu'il avoit secrètement épousée en Hollande. Son père , dès-lors Ministre d'Angleterre , appuyé de cette nouvelle protection , se vit bien-tôt à la tête des affaires , & pensa les gâter. Ce n'est pas qu'il manquât de

capacité : mais il avoit encore plus de présumption.

Le Duc d'*Ormond* avoit la confiance & l'estime de son Maître. Il en étoit digne par la grandeur de ses services, l'éclat de son mérite & de sa naissance, & les biens qu'il avoit abandonnés pour suivre la fortune de son Maître. Les Courtisans mêmes n'osèrent murmurer de le voir Grand-Maître de la Maison du Roi, premier Gentilhomme de la Chambre, & Vice-Roi d'Irlande. C'étoit justement le Maréchal DE GRAMMONT, par le caractère de l'esprit & la noblesse des manières : & comme le Maréchal DE GRAMMONT, c'étoit l'honneur de la Cour de son Maître.

Le Duc de *Buckingham*, & le Comte de *Saint-Albans*, étoient en Angleterre ce que l'on a vû en France : l'un plein d'esprit & de feu, dissipoit sans éclat les biens immenses où il étoit rentré : l'autre, d'un génie médiocre, s'étoit élevé de rien à une fortune considérable, & sembloit l'augmenter en perdant au jeu, & en tenant une grosse table.

Le Chevalier de *Barklay*, depuis Comte de *Falmouth*, étoit confident & favori du

du Roi, commandoit la Compagnie des Gardes du Duc d'*Torch*, & le gouvernoit lui-même. Il n'avoit rien de brillant dans l'extérieur. Son esprit étoit à peu près de même : mais ses sentimens étoient dignes de la fortune qui l'attendoit, lorsque sur le point de son élévation, il fut tué sur mer. Jamais le désintéressement n'a si bien marqué la noblesse d'une ame. Il n'avoit pour objet que la gloire de son Maître. Son crédit n'étoit employé qu'à lui faire récompenser les services, ou répandre des graces sur le mérite. Si poli dans le commerce, qu'il paroïssoit humilié par la faveur ; & si vrai dans tous ses procédés, qu'on ne l'eût pas pris pour un homme de Cour.

Les fils du Duc d'*Ormond*, & ses neveux, avoient été à la Cour du Roi dans son exil, & ne la deshonoreroient pas depuis son retour. Le Comte d'*Arran* avoit une adresse singulière dans toutes sortes d'exercices : grand joueur de paume & de guitarre, & galant avec assez de succès. Le Comte d'*Offery*, son frère aîné, n'avoit pas tant de brillant, mais beaucoup d'élévation & de probité.

L'aîné des *Hamiltons*, leur cousin, étoit

l'homme de la Cour qui se mettoit le mieux. Il étoit bien fait de sa personne, & possédoit ces talens heureux, qui mènent à la fortune, & qui font réussir en amour. C'étoit le Courtisan le plus assidu, l'esprit le mieux tourné, les manières les plus polies, & l'attention la plus régulière pour son Maître, qu'on pût avoir. Personne ne dansoit mieux, & personne n'étoit si coquet : mérite qu'on comptoit pour quelque chose dans une Cour, qui ne respiroit que les fêtes & la galanterie. Il n'est pas étonnant, qu'avec ces qualités il ait occupé dans la suite la place de Mylord *Falmouth* : mais il est étonnant, que la même destinée l'ait enlevé, comme si cette guerre n'eût été déclarée que contre le mérite, & que ce genre de combat n'eût été fatal qu'aux espérances presque certaines d'une fortune éclatante. Cela n'arriva pourtant que quelques années après.

Le beau *Sidney*, moins dangereux qu'il ne le paroissoit, avoit trop peu de vivacité, pour soutenir le fracas dont menaçoit sa figure : mais c'étoit le petit *Germain*, sur qui pleuyoient de tous côtés les bonnes fortunes. Le vieux *Saint-Albans*,

bans, son oncle, l'avoit dès long-tems adopté, quoique cadet de tous les neveux. On sçait quelle table le bon-homme tenoit à Paris, tandis que le Roi son Maître mouroit de faim à Bruxelles, & que la Reine Mère, sa Maîtresse, ne faisoit pas grand' chère en France.

Germain, soutenu de l'opulence de son oncle, n'avoit pas eu de peine à faire une figure considérable à son arrivée chez la Princesse d'*Orange*. Les pauvres Courtisans du Roi son frère n'avoient rien à lui disputer sur l'équipage & la magnificence; & ces deux articles font souvent autant de chemin en amour, que le vrai mérite. Il n'en faut point d'autre exemple; car quoiqu'il fût brave, & bien Gentilhomme, il n'avoit ni actions d'éclat, ni naissance distinguée, pour lui donner du relief: & pour sa figure, il n'y avoit pas de quoi se récrier. Il étoit petit: il avoit la tête grosse, & les jambes menues. Son visage n'étoit pas désagréable; mais il avoit de l'affectation dans le port & dans les manières. Il n'avoit pour tout es-
 ric, qu'une routine d'expressions, qu'il employoit tantôt pour la raillerie, tantôt pour les déclarations, selon que l'oc-

casion s'en présentoit. Voilà sur quoi se fondeoit un mérite si redoutable en amour.

La Princesse Royale y fut prise toute la première. Mademoiselle *Hyde* avoit fait quelques pas sur ceux de sa Maîtresse. Ce fut ce qui le mit d'abord en crédit. Sa réputation s'étoit établie en Angleterre avant son arrivée. Il ne faut que de la prévention dans l'esprit des femmes, pour trouver de l'accès dans leurs cœurs. *Germain* les trouva dans des dispositions si favorables pour lui, qu'il n'eut plus qu'à parler.

Ce fut en vain, qu'on s'aperçut, qu'une réputation si légèrement établie étoit encore plus foiblement soutenue. L'entêtement continua. La Comtesse de *Castelmaine*, vive & connoisseuse, suivit le faux brillant qui l'avoit séduite; & quoique détrompée sur une vogue qui promettoit tant, & qui tenoit si peu, son entêtement ne voulut point se démentir. Elle soutint la gageure, jusqu'au point de se brouiller avec le Roi; tant elle avoit bien placé sa confiance pour la première fois.

Tels étoient les Héros de la Cour. Pour les Beautés, on ne pouvoit s'y
tour-

tourner sans en voir. Celles de réputation étoient cette même Comtesse de *Castelmaine*, depuis Duchesse de *Cleveland*, Madame de *Chesterfield*, Madame de *Shrewsbury*, Mesdames *Roberts*, Madame *Middleton*, Mesdemoiselles *Brouk*, & cent autres du même éclat, qui brilloient à la Cour; mais c'étoient Mademoiselle d'*Hamilton*, & Mademoiselle *Stuart*, qui en étoient le principal ornement.

La nouvelle Reine n'y ajouta guères d'éclat, ni par sa présence, ni par sa suite. Cette suite étoit alors composée de la Comtesse de *Panetra*, passée avec elle en qualité de Dame d'atour; de six monstres, qui se disoient Filles d'honneur; & d'une *Duegua*, autre monstre, qui se portoit pour Gouvernante de ces rares beautés.

Pour les hommes, c'étoient *Francisco de Mélo*, frère de la *Panetra*, & un certain *Taurauvédez*, qui se faisoit appeller Dom *Pédro Francisco Correo de la Sylva*; fait à peindre, mais plus fou lui seul que tous les Portugais ensemble. Il étoit beaucoup plus fier de ses noms, que de sa bonne mine; mais le Duc de *Buckingham*, plus fou que lui, mais plus railleur, y

ajouta celui de *Pierre du Bois*. Il en fut tellement indigné , qu'après beaucoup de plaintes inutiles , & quelques menaces sans effet , le pauvre *Correo de la Sylva* fut contraint de quitter l'Angleterre, tandis que l'heureux Duc de *Buckingham* héritoit d'une Nimphe Portugaise qu'il lui avoit enlevée , aussi-bien que deux de ses noms , & qui étoit plus affreuse encore que les Filles de la Reine. Il y avoit outre cela six Aumôniers, quatre Boulangers , un Parfumeur Juif , & un certain Officier , apparemment sans fonction , qui s'apelloit le Barbier de l'Infante. *Catherine de Bragançe* n'avoit garde de briller dans une Cour charmante , où elle venoit régner. Elle ne laissa pas d'y réussir assez dans la suite. Le Chevalier de GRAMMONT , dès long-tems connu de la famille Royale , & de la plupart des hommes de la Cour , n'eut qu'à faire connaissance avec les Dames. Il ne lui fallut point d'interprète pour cela. Elles parloient toutes assez pour s'expliquer , & toutes entendoient le François assez bien , pour ce qu'on avoit à leur dire.

La Cour étoit toujours grosse chez la Reine. Elle l'étoit moins chez la Duchesse ;

chesse; mais elle y étoit plus choisie. Cette Princesse avoit l'air grand, la taille assez belle, peu de beauté, beaucoup d'esprit, & tant de discernement pour le mérite, que tout ce qui en avoit dans l'un ou l'autre sexe, étoit distingué chez elle. Un air de grandeur dans toutes ses manières la faisoit considérer comme née dans un rang qui la mettoit si près du Trône. La Reine-Mère étoit de retour après le mariage de Madame: & c'étoit dans sa Cour, que les deux autres se rassembloient.

Le Chevalier DE GRAMMONT fut bientôt du goût de tout le monde. Ceux qui ne l'avoient pas encore vû furent surpris qu'un François pût être de son caractère. Le retour du Roi, qui avoit attiré toutes sortes de Nations dans sa Cour, y avoit un peu décrié les François; car loin que les personnes de distinction y eussent paru des premiers, on n'avoit vû que de petits étourdis, plus fots & plus emportés les uns que les autres, méprisant tout ce qui ne leur ressembloit pas, & croyant introduire le bel air en traitant les Anglois d'étrangers dans leur propre Pais.

Le Chevalier de GRAMMONT, au contraire, familier avec tout le monde, s'accoutumoit à leurs coutumes, mangeoit de tout, louoit tout, & s'accoutumoit facilement à des manières qu'il ne trouvoit ni grossières ni sauvages ; & faisant voir une complaisance naturelle, au lieu de l'impertinente délicatesse des autres, toute l'Angleterre fut charmée d'un esprit qui dédommageoit agréablement de ce qu'on avoit souffert du ridicule des premiers.

Il fit d'abord sa cour au Roi, & fut de ses plaisirs. Il jouoit gros jeu, & ne perdoit que rarement. Il trouvoit si peu de différence aux manières & à la conversation de ceux qu'il voyoit le plus souvent, qu'il ne lui paroissoit pas qu'il eût changé de Pais. Tout ce qui peut occuper agréablement un homme de son humeur s'offroit partout aux divers pan-chans qui l'entraînoient, comme si les plaisirs de la Cour de France l'eussent quitté, pour l'accompagner dans son exil.

Il étoit tous les jours retenu pour quelques repas ; & ceux qui voulurent le régaler à leur tour furent obligés enfin de prendre leurs mesures, & de le prier huit ou

ou dix jours avant celui auquel ils devoient lui donner à manger. Ces empressemens deviennent fatiguans à la longue : mais comme ces devoirs semblent indispensables pour un homme de son caractère , & que c'étoient les plus honnêtes gens de la Cour qui l'en ascabloient, il en subit la nécessité de bonne grace ; mais il se conserva toujours la liberté de souper chez lui.

L'heure de ses repas , à la vérité , dépendoit du jeu ; c'est-à-dire, qu'elle étoit fort incertaine : mais on y mangeoit délicatement, avec l'aide d'un valet ou deux, qui s'entendoient en bonne chère , qui ne servoient pas mal , & qui voloient encore mieux.

La Compagnie n'étoit pas nombreuse à ces petits repas , mais elle étoit choisie. Ce qu'il y avoit de meilleur à la Cour en étoit d'ordinaire ; mais l'homme du monde qui lui convenoit le plus pour ces occasions n'y manquoit jamais. C'étoit le célèbre *Saint-Evremond*, Historien exact, mais trop libre, du *Traité des Pyrenées*, exilé comme lui, quoique pour des raisons fort différentes.

La

La fortune, heureusement pour l'un & pour l'autre, l'avoit conduit en Angleterre, quelque tems avant le Chevalier DE GRAMMONT, après avoir eu le tems de se repentir en Hollande de la beauté de cette fameuse Satyre.

Le Chevalier DE GRAMMONT étoit dès ce tems-là son Héros. Ils avoient l'un & l'autre ce que l'expérience du grand monde, & le commerce des honnêtes gens, peuvent ajoûter aux naturels heureux. *Saint-Evreumont*, moins occupé des entêtement frivoles, faisoit de tems en tems de petites leçons au Chevalier DE GRAMMONT : & par des réflexions sur le passé, tâchoit à le redresser sur le présent, ou à l'instruire sur l'avenir.

„ Vous voilà, lui disoit-il, dans le
 „ plus agréable train de vie, qu'un hom-
 „ me de votre humeur puisse souhaiter.
 „ Vous faites les délices d'une Cour rou-
 „ te jeune, toute vive, & toute galan-
 „ te. Pas une partie de plaisir, que le
 „ Roi ne vous y mette. Vous jouez du
 „ matin jusqu'au soir ; ou, pour mieux di-
 „ re, du soir au matin, sans sçavoir ce
 „ que c'est que de perdre. Loin de lais-
 „ ser ici l'argent que vous y avez appor-
 „ té.

„ té, comme vous faites ailleurs, vous
 „ l'avez doublé, triplé, multiplié, pres-
 „ que au-delà de vos souhaits, malgré
 „ cette dépense exorbitante que vous fai-
 „ tes imperceptiblement. Voilà, sans dou-
 „ te, la plus heureuse situation du mon-
 „ de. Tenez-vous-y, Chevalier; & n'al-
 „ lez pas gâter vos affaires, par le re-
 „ nouvellement de vos vieux péchés.
 „ Fuyez l'amour, en cherchant les autres
 „ plaisirs. Il ne vous a pas été favorable
 „ jusqu'à présent. Vous savez ce que la
 „ galanterie vous coûte. Tout le monde
 „ ici n'en fait pas tant que vous. Jouez
 „ fort & ferm, & réjouissez la Cour
 „ par votre agrément. Divertissez le Roi
 „ par votre esprit, & vos récits singu-
 „ liers. Mais fuyez des engagemens ca-
 „ pables de vous ôter ce mérite, & de
 „ vous faire oublier que vous êtes étran-
 „ ger, & banni, dans cet heureux sé-
 „ jour.

„ La fortune peut se lasser de vous y
 „ favoriser. Que fussiez-vous devenu, si
 „ votre dernière disgrâce vous eût ac-
 „ cueilli dans ces épuisemens d'argent où
 „ nous vous avons vû? Ménagez ce Dieu
 „ nécessaire, en renonçant à l'autre. On
 „ s'en-

„ s'ennuyera plutôt de ne vous plus voir
 „ à la Cour de France, que vous ne vous
 „ lasserez de celle-ci; mais quoi qu'il en
 „ soit, faites provision d'argent. Quand
 „ on en a beaucoup, on se console de
 „ son exil. Je vous connois, mon cher
 „ Chevalier. S'il vous vient en tête de
 „ séduire une femme, ou de supplanter
 „ un homme, les gains du jeu ne suffi-
 „ ront pas pour vos présens & pour vos
 „ corruptions. Non, le jeu, tout favo-
 „ rable qu'il vous puisse être, ne vous
 „ sauroit tant faire gagner, que l'amour
 „ vous fera perdre, si vous y succom-
 „ bez.

„ Vous êtes en possession de mille
 „ qualités brillantes qui vous distinguent
 „ ici: libéral, officieux, poli, délicat,
 „ & pour l'agrément de l'esprit, inimi-
 „ table. Dans un examen rigoureux,
 „ peut-être tout cela ne se trouveroit-il
 „ pas au pied de la lettre. Mais ce sont
 „ de beaux endroits; & puisqu'on vous
 „ les passe, ne vous montrez point ici
 „ par d'autres. Car en amour, vous n'é-
 „ tes rien moins que ce que je viens de
 „ dire, si tant est qu'on puisse donner le
 „ nom d'amour à vos façons de faire.

„ Mon

„ Mon petit faquin de Philosophe, dit
 le Chevalier DE GRAMMONT, „ tu fais
 „ ici le Caton de Normandie. . . Est-ce
 „ que jé mens? poursuivit *Saint-Evre-*
mont. „ N'est-il pas vrai, que, dès qu'u-
 „ ne femme vous plaît, votre premier
 „ soin est d'apprendre si elle est aimée
 „ d'un autre; & le second, de la faire
 „ enrager? car de vous en faire aimer,
 „ n'est que le dernier de vos soins. Vous
 „ ne vous mettez d'ordinaire sur les
 „ rangs, que pour troubler le repos de
 „ quelqu'autre. Une Maîtresse, qui n'au-
 „ roit pas d'Amans, seroit sans appas pour
 „ vous, & sans prix pour elle, si elle en
 „ avoit. Tous les lieux par où vous avez
 „ passé n'en fournissent-ils pas mille
 „ exemples? Parlerai-je de votre coup
 „ d'essai à *Turin*, du tour que vous fîtes
 „ à Fontainebleau au courier de la Prin-
 „ cesse Palatine, que vous volâtes sur le
 „ grand chemin? Et ce bel exploit n'é-
 „ toit que pour vous mettre en posses-
 „ sion de quelques marques de sa ten-
 „ dresse pour un autre, & pouvoir lui
 „ donner de la confusion & des inquié-
 „ tudes, par des reproches & par des me-
 „ naces, que vous n'étiez pas en droit
 „ de lui faire.

„ Qui

„ Qui jamais, avant vous, s'étoit avisé
 „ de se mettre en embuscade sur un de-
 „ gré, pour troubler un homme en bon-
 „ ne fortune, pour le retirer par le pied
 „ à moitié monté dans la chambre de sa
 „ Maîtresse ? Cependant, voilà comme
 „ il vous plut d'en user pour votre ami
 „ le Duc de *Buckingham*, comme il se
 „ glissoit la nuit chez... ; & cela sans
 „ être seulement son rival. Que de gri-
 „ sons en campagne pour la d'*Olonne* !
 „ Que de stratagèmes, de supercheries,
 „ & de persécutions pour la Comtesse
 „ de *Fiesque* ; elle, qui peut-être vous
 „ eût été fidèle, si vous ne l'aviez for-
 „ cée vous-même à ne l'être pas ! En der-
 „ nier lieu, (car le détail de vos iniquités
 „ feroit infini,) permettez-moi de vous
 „ demander pourquoi vous êtes ici ? N'en
 „ sommes-nous pas obligés à ce mauvais
 „ génie, qui vous a témérairement inf-
 „ piré la tracasserie jusques dans les amu-
 „ semens galans de votre Maître ? Soyez
 „ donc sage ici sur ce chapitre. Toutes
 „ les places sont prises auprès des Beau-
 „ tés de la Cour : & de quelque doci-
 „ lité que soient les Arg ois à l'égard
 „ de leurs épouses, ils ne sont point gens

„ à s'accoutumer aux inconstances d'une
 „ Maitresse , ni à souffrir patiemment les
 „ avantages d'un rival. Laissez-les en re-
 „ pos , & ne vous faites point inutile-
 „ ment haïr.

„ Vous ne réussirez point auprès de
 „ celles qui ne sont pas mariées. On veut
 „ ici des desseins sérieux , & du fonds de
 „ terre. Vous avez aussi peu de l'un que
 „ de l'autre. Chaque Pais a ses manières.
 „ En Hollande , les filles sont de facile
 „ accès & de bonne composition ; & dès
 „ qu'elles sont mariées , ce sont autant
 „ de Lucrèces. Chez vous , les femmes
 „ sont fort coquettes avant le mariage ,
 „ & beaucoup plus après : mais pour ici ,
 „ c'est un miracle , quand une fille écou-
 „ te sur un autre ton que celui du Sa-
 „ crement ; & je ne vous crois pas en-
 „ core assez abandonné du Seigneur , pour
 „ y songer. “

Tels étoient les Sermons de *Saint-Evre-
 mont* ; mais il avoit beau prêcher ; le Che-
 valier DE GRAMMONT ne l'écoutoit que
 pour le plaisir : & quoiqu'il convint des
 vérités , il faisoit peu de cas des con-
 seils. En effet , se laissant des faveurs de
 la fortune , ce fut justement en ce tems-

là qu'il se mit à poursuivre celles de l'amour.

La *Middleton* fut la première qu'il attaqua. C'étoit une des plus belles femmes de la Ville, peu connue encoire à la Cour; assez coquette, pour ne rebuter personne; assez magnifique, pour vouloir aller de pair avec celles qui l'étoient le plus; mais trop mal avec la fortune, pour pouvoir en soutenir la dépense. Tout cela convenoit au Chevalier DE GRAMMONT. Ainsi, sans s'amuser aux formalités, il ne s'adressa qu'à son portier pour être introduit, & choisit un de ses Amans pour son confident.

Cet Amant, qui avoit bien autant d'esprit qu'un autre, est le Comte de *Ranallagh* d'aujourd'hui, & s'appelloit *Jones* en ce tems-là. Ce qui l'engageoit à servir le Chevalier DE GRAMMONT étoit le dessein de traverser un rival des plus dangereux, & d'être relaié par un autre d'une dépense qui commençoit à peser. Le Chevalier DE GRAMMONT pourvut à l'un & à l'autre comme il l'avoit souhaité.

Bientôt grifons furent en campagne; Lettres & présens trotterent. On l'écouta tant qu'il voulut; on se laissa lorgner;

en répondit même : mais ce fut tout. Il s'aperçut, que la belle prenoit volontiers, mais qu'elle ne donnoit que peu. Cela fit, que, sans renoncer à ses prétentions sur elle, il se mit à chercher fortune ailleurs.

Il y avoit une des filles d'honneur de la Reine, qui s'apelloit *Warmestré*. C'étoit une beauté toute différente de l'autre. La *Middleton*, bien faite, blonde, & blanche, avoit dans les manières & le discours quelque chose de précieux & d'affecté. L'indolente langueur, dont elle se paroît, n'étoit pas du goût de tout le monde. On s'endormoit aux sentimens de délicatesse qu'elle vouloit expliquer sans les comprendre ; & elle ennuyoit, en voulant briller. A force de se tourmenter là-dessus, elle tourmentoit tous les autres ; & l'ambition de passer pour bel-esprit ne lui a donné que la réputation d'ennuyeuse, qui subsistoit longtemps après sa beauté.

L'autre étoit brune. Elle n'avoit point de taille, encore moins d'air ; mais avec des couleurs très-vives, c'étoit des yeux pleins de feu, des regards agaçans, qui n'épargnoient rien pour engager, & qui pro-

promettoient tout pour retenir. La fuite n'a que trop fait voir qu'elle consentoit à ce qu'ils promettoient de plus téméraire.

C'étoit entre ces deux Dées, que flottoient les vœux du Chevalier DE GRAMMONT, & ses présens étoient partagés. Les gants parfumés, les miroirs de poche, les étuis garnis, les pâtes d'abricots, les essences, & autres menues denrées d'amour, arrivoient de Paris chaque semaine, avec quelque nouvel habit pour lui; mais à l'égard des présens plus solides, comme vous diriez boucles d'oreilles, diamans, brillans, & belles guinées de Dieu, cela se trouvoit en espèce dans la Ville de Londres, & les belles s'en accommodoient, comme si cela fût venu de plus loin.

La beauté de Mademoiselle *Stuart* commençoit alors à faire du bruit. La Comtesse de *Castelmaine* s'aperçut que le Roi la regardoit. Mais au lieu de s'en allarmer, elle favorisa tant qu'elle put ce nouveau goût, soit par une imprudence ordinaire à celles qui se croient au-dessus des autres, soit qu'elle voulût par cet amusement détourner l'attention du
Roi

Roi du commerce qu'elle avoit avec *Germain*. Elle ne se contentoit pas de paroître sans inquiétude sur une distinction dont toute la Cour commençoit à s'apercevoir ; elle affecta d'en faire sa favorite, la mit de tous les soupers qu'elle donnoit au Roi ; & dans la confiance de ses propres charmes, poussant la témérité jusqu'au bout, elle la retenoit souvent à coucher. Le Roi, qui ne manquoit guère à venir chez la *Castelmaine* avant qu'elle se levât, ne manquoit guère aussi d'y trouver Mademoiselle *Stuart* au lit avec elle. Les objets les plus indifférens ont des attraits dans un nouvel entêtement. Cependant, l'imprudente *Castelmaine* ne fut point jalouse que cette rivale parût auprès d'elle en cet état ; sûre, quand bon lui sembleroit, de triompher de tout ce que ces occasions auroient eu de plus avantageux pour la *Stuart* : mais il en alla tout autrement.

Le Chevalier DE GRAMMONT voyoit ce manège, sans y pouvoir rien comprendre ; mais comme il étoit attentif aux panchans du Roi, il se mit à lui faire la cour, en exagérant le mérite de cette nouvelle Maîtresse, C'étoit une figure de plus

plus d'éclat, qu'elle n'étoit touchante. On ne pouvoit avoir guères moins d'esprit, ni plus de beauté. Tous ses traits étoient beaux & réguliers; mais sa taille ne l'étoit pas. Cependant, elle étoit menue, assez droite, & plus grande que le commun des femmes. Elle avoit de la grace, dansoit bien, parloit François, mieux que sa langue naturelle; elle étoit polie, possédoit cet air de parure, après lequel on court, & qu'on n'attrape guères, à moins que de l'avoir pris en France, dès sa jeunesse. Tandis que ses charmes faisoient leur chemin dans le cœur du Roi, ceux de la *Castelmaine* se donnoient du bon tems au gré de tous ses caprices.

Madame *Hyde* tenoit un rang assez considérable parmi les Beautés, qu'une prévention aveugle avoit coëffées du mérite de *Germain*. Elle venoit d'épouser un homme qu'elle avoit aimé. Par ce mariage, elle étoit belle-sœur de Madame la Duchesse, brillante par son propre éclat, pleine d'agrément & d'esprit. Cependant elle crut, que, tant qu'on ne parleroit point d'elle pour *Germain*, tout les autres avantages ne feroient rien pour
sa

sa gloire ; & ce fut pour y mettre la dernière main , qu'elle s'avisa de se jeter à sa tête.

Elle étoit d'une taille médiocre ; elle avoit la peau d'une blancheur éblouissante , les mains jolies , & le pied surprenant , en Angleterre même. Une longue habitude avoit tellement attendri ses regards , que ses yeux ne s'ouvroient qu'à la Chinoise ; & quand elle lorgnoit , on eût dit qu'elle faisoit quelque chose de plus.

Germain la reçut d'abord ; mais ne sachant bien-tôt qu'en faire , il trouva bon de la sacrifier à la *Castelmaine*. Le sacrifice ne lui déplut pas. C'étoit beaucoup pour sa gloire , d'avoir enlevé *Germain* à tant de concurrentes ; mais ce n'étoit rien pour le reste.

Jacob Hall , fameux danseur de corde , étoit en vogue à Londres dans ce tems-là. Sa disposition & sa force charmoient en public : on voulut voir ce que c'étoit en particulier ; car on lui trouvoit , dans son habit d'exercice , toute une autre conformation , & bien d'autres jambes , que celles du fortuné *Germain*. Le Voltigeur ne trompa point les conjectures de la

Castelmaine, à ce que prétendoient celles du Public, & ce que publioient maints couplets de chansons, beaucoup plus à l'honneur du Danseur, que de la Comtesse; mais elle se mit bien au-dessus de tous ces petits bruits, & n'en parut que plus belle.

Pendant que la satyre s'exerçoit à ses dépens, on se battoit tous les jours pour les faveurs d'une autre beauté, qui n'en étoit guères plus chiche qu'elle. C'étoit *Madame de Shrewsbury*.

Le Comte d'*Arran*, qui l'avoit servie des premiers, n'avoit pas été des derniers à la quitter. Cette beauté, moins fameuse pour ses conquêtes, que pour les malheurs qu'elle a causés, mettoit son plus grand mérite à être plus semillante que les autres. Comme personne ne pouvoit se vanter d'avoir été seul dans ses bonnes grâces, personne aussi ne pouvoit se plaindre d'en avoir été mal reçu.

Germain trouva mauvais, qu'elle ne lui eût point fait d'avances, sans considérer qu'elle n'en avoit pas le tems. Sa gloire en fut piquée; mais ce fut mal-à-propos qu'il s'avisa de l'enlever à ses autres amans.

Tko-

Thomas Howard, frère du Comte de *Carlile*, en étoit un. Il n'y avoit point d'homme en Angleterre, ni plus brave, ni mieux fait. Quoique son air fût froid, & que ses manières parussent douces & pacifiques, personne n'étoit ni plus fier, ni plus emporté. La *Shrewsbury* donnant tête baissée dans les premières agaceries de l'invincible *Germain*, *Howard* ne le trouva pas bon. Elle s'en mit peu en peine; cependant, comme elle vouloit le ménager, elle consentit à recevoir une collation qu'il lui avoit si souvent proposée, qu'elle n'osa plus s'en défendre: un certain jardin, appelé *Spring-Garden*, devoit être la scène de cette fête.

Dès que la partie fut liée, *Germain* en fut averti sous main. *Howard* avoit une Compagnie dans le Régiment des Gardes; & un des soldats de cette Compagnie jouoit assez bien de la musette. Cette musette fut de la fête; & *Germain* se trouva dans le jardin comme par hazard: enflé de ses premières prospérités, il s'étoit mis sur son air vainqueur, pour achever cette dernière conquête. Dès qu'il parut dans le jardin, la *Shrewsbury* parut sur le balcon.

Je ne ſçai comme elle trouva ſon Héros ; mais *Howard* ne le trouva pas à ſon gré. Cela n'empêcha pas qu'il ne montrat au premier ſigne qu'elle lui fit ; & ne ſe contentant pas de faire le petit tyran dans une fête qui n'étoit pas à ſon intention , après s'être emparé des lorgneries de la Belle , il épuifa ſes lieux communs & toute ſa petite ironie , à railler le repas & à tourner la muſique en ridicule.

Howard n'étoit pas grand railleur , mais comme il étoit encore moins endurant , trois fois le feſtin fut ſur le point d'être enſanglanté ; mais trois fois il ſupprima ſon impétuoſité naturelle , pour faire éclater ailleurs ſon reſſentiment ſans obſtacle.

Germain , ſans faire attention à ſa mauvaſe humeur , pourſuivit ſa pointe , parla toujours à *Madame de Shrewsbury* , & ne la quitta point qu'après le repas.

Il ſe coucha , fier de ce triomphe , & fut réveillé le lendemain par un Cartel. Il prit pour ſecond *Gillis Rawling* , homme de bonne fortune , & gros joueur. *Howard* ſe ſervit de *Dillon* , adroit & brave , fort honnête-homme , & par malheur intime ami de *Rawling*.

Dans

Dans ce combat, la fortune ne fut point pour les favoris de l'amour. Le pauvre *Rawling* y fut tué tout roide; & *German*, percé de trois grands coups d'épée, fut porté chez son oncle, avec fort peu de signes de vie.

Pendant que le bruit de cet événement occupoit la Cour, selon les divers intérêts que l'on y prenoit, le Chevalier DE GRAMMONT eut avis par *Jones*, son ami, son confident, & son rival, qu'un autre s'empressoit auprès de la *Middleton*. C'étoit *Montaigu*, peu dangereux pour sa figure, mais fort à craindre par son assiduité, par l'adresse de son esprit, & par d'autres talens qui sont comptés pour quelque chose, quand il est permis de les faire valoir.

Il n'en falloit pas la moitié tant, pour mettre en mouvement toute la vivacité du Chevalier DE GRAMMONT sur la concurrence. Ses inquiétudes réveillèrent en lui ce que le désir de vengeance, le malin vouloir, & l'expérience, peuvent imaginer d'expédiens, pour troubler le repos d'un rival, & pour désespérer une maîtresse. Son premier mouvement fut de lui renvoyer ses lettres, & de lui rede-

mander son argent , avant que de commencer à la tourmenter ; mais rejetant ce projet , comme indigne de l'injustice qu'on lui faisoit , il étoit sur le point de travailler à la désolation de la pauvre *Middleton* , lorsqu'il vit par hazard Mademoiselle d'*Hamilton*. Dès ce moment , plus de ressentiment contre la *Middleton* , plus d'empressement pour la *Warmestré* , plus d'inconstance , plus de vœux flottans. Cet objet les fixa tous ; & de ses anciennes habitudes , il ne lui resta que l'inquiétude & la jalousie.

Ses premiers soins furent de plaire ; mais il vit bien qu'il falloit , pour réussir , s'y prendre tout autrement qu'il n'avoit fait jusqu'alors.

La famille de Mademoiselle d'*Hamilton* , assez nombreuse , occupoit une maison grande & commode près de la Cour. Celle du Duc d'*Ormond* n'en bougeoit. Ce qu'il y avoit de plus distingué dans Londres s'y trouvoit tous les jours. Le Chevalier DE GRAMMONT y fut reçu selon son mérite , & sa qualité. Il s'étonna d'avoir employé tant de tems ailleurs ; mais après avoir fait cette connoissance , il n'en chercha plus.

Tout

Tout le monde convenoit , que Mademoiselle d'*Hamilton* étoit digne de l'attachement le plus sincère & le plus sérieux. Rien n'étoit meilleur que sa naissance , & rien de plus charmant que sa personne.

CHAPITRE VII.

LE Chevalier DE GRAMMONT , peu content de ses galanteries , se voyant heureux sans être aimé , devint jaloux sans-être amoureux. La *Midleton* , comme on a dit , alloit éprouver comme il s'y prenoit pour tourmenter , après avoir éprouvé ce qu'il favoit pour plaire.

Il fut la chercher chez la Reine , où il y avoit bal. Elle y étoit ; mais par bonheur pour elle , Mademoiselle d'*Hamilton* y étoit aussi. Le hazard avoit fait , que , de toutes les belles personnes de la Cour , c'étoit celle qu'il avoit le moins vûe , & celle qu'on lui avoit le plus vantée. Il la vit donc pour la première fois de près , & s'aperçut qu'il n'avoit rien vû dans la Cour avant ce moment. Il

l'entretint; elle lui parla. Tant qu'elle dansa, ses yeux furent sur elle; & dès ce moment, plus de ressentiment contre la *Middleton*. Elle étoit dans cet heureux âge, où les charmes du beau sexe commencent à s'épanouir. Elle avoit la plus belle taille, la plus belle gorge, & les plus beaux bras du monde. Elle étoit grande & gracieuse jusques dans le moindre de ses mouvemens. C'étoit l'original, que toutes les femmes copioient pour le goût des habits, & l'air de la coëffure. Elle avoit le front ouvert, blanc & uni; les cheveux bien plantés, & dociles pour cet arrangement naturel, qui coûte tant à trouver. Une certaine fraîcheur, que les couleurs empruntées ne sauroient imiter, formoit son teint. Ses yeux n'étoient pas grands; mais ils étoient vifs, & ses regards signifioient tout ce qu'elle vouloit. Sa bouche étoit pleine d'agréemens, & le tour de son visage parfait. Un petit nez délicat & retrouffé n'étoit pas le moindre ornement d'un visage tout aimable. Enfin, à son air, à son port, à toutes les graces répandues sur sa personne entière, le Chevalier DE GRAMMONT ne douta point qu'il n'y eût de quoi former

mer des préjugés avantageux sur tout le reste. Son esprit étoit à peu près comme sa figure. Ce n'étoit point par ces vivacités importunes, dont les faillies ne font qu'étourdir, qu'elle cherchoit à briller dans la conversation. Elle évitoit encore plus cette lenteur affectée dans le discours, dont la pesanteur assoupit; mais sans se presser de parler, elle disoit ce qu'il falloit, & pas davantage. Elle avoit tout le discernement imaginable, pour le solide & le faux brillant; & sans se parer à tout propos des lumières de son esprit, elle étoit réservée, mais très-juste dans ses décisions. Ses sentimens étoient pleins de noblesse; fiers à outrance, quand il en étoit question. Cependant, elle étoit moins prévenue sur son mérite, qu'on ne l'est d'ordinaire, quand on en a tant. Faite comme on vient de dire, elle ne pouvoit manquer de se faire aimer; mais loin de le chercher, elle étoit très-difficile sur le mérite de ceux qui pouvoient y prétendre.

Plus le Chevalier DE GRAMMONT étoit persuadé de ces vérités, plus il s'efforçoit de plaire, & de persuader à son tour. Son esprit amusant, sa conversation vive, lé-

H 5 gère,

gère , & toute nouvelle , le faisoient écouter ; mais il étoit embarrassé de ce que les présens , qui faisoient si promptement leur chemin dans son ancienne méthode , n'étoient plus de saison dans celle dont il falloit désormais se servir.

Il avoit un vieux valet de chambre , nommé *Termes* , hardi voleur , & menteur encore plus effronté. Il avoit coutume de partir de Londres toutes les semaines , pour les commissions dont on a parlé ; mais depuis la disgrâce de la *Middleton* , & l'avanture de la *Warmestre* , le Seigneur *Termes* n'étoit plus employé que pour les habits que son Maître faisoit venir de Paris , & ne s'acquittoit pas toujours fidèlement de cette commission , comme on va voir.

La Reine avoit de l'esprit ; & mettoit tous ses soins à plaire au Roi , par les complaisances qui coutoient le moins à sa tendresse. Elle étoit attentive aux plaisirs & aux amusemens qu'elle pouvoit fournir , sur-tout lorsqu'elle devoit en être.

Elle avoit imaginé pour cet effet une mascarade galante , où ceux qu'elle nomma pour danser , devoient représenter différentes Nations. Elle donna du tems
pour

pour s'y préparer ; & durant ce tems on peut croire que les Tailleurs, les Couturières, & les Brodeurs, ne furent pas sans occupation. Les beautés, qui devoient en être, n'étoient guères plus tranquilles : cependant, Mademoiselle d'*Hamilton* eut assez de loisir, pour faire deux ou trois petites Pièces, dans une conjoncture si favorable pour le ridicule qu'on pouvoit donner aux impertinentes de la Cour. Il y en avoit deux qui l'étoient par excellence. L'une étoit Madame de *Monfery*, femme de son cousin germain, & l'autre étoit une fille d'honneur de la Duchesse, qu'on appelloit *Blake*.

La première, que son mari n'avoit pas assurément épousée pour ses beaux yeux ; étoit faite comme la plupart des riches héritières, pour qui l'équitable nature semble avare de ses richesses, à mesure qu'elles sont comblées de celles de la fortune. Elle avoit la taille de toutes sans l'être ; mais elle boitoit avec plus de raison. Car de deux jambes infiniment courtes ; elle en avoit une qui l'étoit beaucoup plus que l'autre. Un visage assortissant

mettoit la dernière main au desagrément de sa figure.

Mademoiselle *Blake* étoit une autre espèce de ridicule. Sa taille n'étoit ni bien ni mal. Son visage étoit de la dernière fadeur, & son teint se fouroit par-tout, avec deux petits yeux reculés, garnis de paupières blondes, longues comme le doigt; avec ces attrait, elle se mettoit en embuscade pour surprendre les cœurs; mais elle s'y feroit tenue en vain, sans l'arrivée du Marquis de *Brisacier*. Le Ciel sembloit les avoir faits l'un pour l'autre. Il avoit tout ce qu'il faut, dans l'extérieur & dans les manières, pour éblouir une créature de son caractère. Il parloit éternellement, sans rien dire; & rencherissoit dans ses habits sur les modes les plus outrées. La *Blake* crut que tout ce fracas s'adressoit à elle; & le Seigneur *Brisacier* crut que ces longues paupières de la *Blake* n'avoient jamais couché que lui en joue. On s'aperçut du bien qu'ils se vouloient: cependant, ils n'en étoient qu'aux muets interprètes, quand Mademoiselle d'*Hamilton* s'avisa de se mêler de leurs affaires.

Elle voulut faire les choses dans l'ordre,

dre, & commença par sa cousine *Monfery*, à cause de sa qualité. Les deux entêtémens de cette dernière étoient la danse & la parure. La magnificence des habits n'étoit pas soutenable avec sa figure: mais quoique la danse fût encore plus insoutenable, elle ne manquoit pas un bal de la Cour, & la Reine avoit assez de complaisance pour le public, pour ne jamais manquer de la faire danser; mais il n'y eût pas moyen de la mettre d'une fête aussi sérieuse & aussi magnifique que cette mascarade. La *Monfery* s'échoit d'impatience, pour les ordres qu'elle attendoit.

Ce fut sur cette inquiétude, dont Mademoiselle d'*Hamilton* fut avertie, qu'elle forma le dessein de se donner une petite fête, aux dépens de cette folle. La Reine envoyoit des billets à celles qu'elle nommoit, dans lesquels la manière dont elles devoient se mettre étoit marquée. Mademoiselle d'*Hamilton* fit écrire un billet tout semblable, pour Madame de *Monfery*, en Babilonienne.

Elle assembla son Conseil pour aviser aux moyens de le faire tenir. Ce Conseil étoit composé de ses frères & d'une sœur,
qui

qui se divertissoient volontiers aux dépens de ceux qui le méritoient. Après avoir consulté quelque tems , on vint à bout de faire tenir ce billet en main propre. Milord *Monfery* ne faisoit que de sortir d'avec elle , quand elle le reçut. Il étoit fort honnête-homme , assez sérieux , fort sévère , & mortel ennemi du ridicule. La laideur de sa femme ne lui étoit pas tant à charge , que celui qu'elle se donnoit dans toutes les occasions qui s'en présentoient. Il se crut en sureté dans celle dont il étoit question ; ne croyant pas que la Reine voulût gâter sa mascarade en la nommant : cependant , comme il connoissoit la fureur dont sa femme se donnoit en spectacle par sa danse & par sa parure , il venoit de l'exhorter bien sérieusement à se contenter d'être spectatrice de cette fête , quand même la Reine auroit la cruauté de l'en mettre. Il prit ensuite la liberté de lui faire voir le peu de rapport qu'il y avoit entre sa figure & celle des personnes auxquelles la danse & l'éclat sont permis. Son sermon finit enfin par une défense expresse de briguer dans cette fête une place qu'on ne songeroit pas à lui donner. Mais loin de prendre cet avis en bonne part ,
elle

elle se mit en tête que lui seul avoit détourné la Reine de lui faire un honneur qu'elle souhaitoit ardemment ; & si-tôt qu'il fut sorti , son dessein fut de s'aller jeter aux pieds de Sa Majesté , pour en demander justice. Ce fut justement dans ces dispositions qu'elle reçut le billet. Elle le baïsa trois fois ; & sans égard aux défenses de son mari , elle monta promptement en carosse , pour s'informer chez tous les Marchands qui trafiquoient au Levant , de quelle manière les Dames de qualité s'habilloient à Babilone.

Le panneau qu'on tendoit à Mademoiselle *Blake* , étoit d'une autre espèce. Elle étoit d'une confiance sur ses appas , & d'une crédulité sur leurs effets , à donner dans tout ce qu'on vouloit. *Brisacier* , qu'elle en croyoit dûement atteint , avoit l'esprit orné de lieux-communs & de chansonnettes. Il chantoit faux avec méthode , & mettoit sans cesse en avant l'un & l'autre de ces talens heureux. Le Duc de *Buckingham* le gâtoit autant qu'il pouvoit , par les louanges qu'il donnoit à sa voix & à son esprit.

La *Blake* , qui n'entendoit presque point le François , se régla sur cette autorité ,

té, pour admirer l'un & l'autre. On s'aperçut, que toutes les paroles qu'il lui chantoit ne faisoient mention que de blondes, & que, prenant toujours la chose pour elle, les paupières s'en humilioient par reconnoissance & par pudeur. Ce fut sur ces observations, qu'on résolut de mettre en jeu la *Blake*, dès qu'il en seroit tems.

Pendant que ces petits projets se formoient, le Roi, qui ne cherchoit qu'à faire plaisir au Chevalier DE GRAMMONT, lui demanda s'il vouloit être de la mascarade, à la charge de mener Mademoiselle d'*Hamilton*. Il ne se piquoit pas d'être assez danseur, pour une occasion comme celle là. Cependant, il n'avoit garde de refuser cette proposition. „ Sire, dit-il, „ de toutes les bontés qu'il vous a plu „ me témoigner, depuis que je suis ici, „ cette dernière m'est la plus sensible; & „ pour vous en témoigner ma reconnoissance, je vous promets de vous rendre de bons offices auprès de la petite „ *Stewart*. “ Il le disoit, parce qu'on venoit de lui donner un appartement séparé du reste des filles de la Reine, & que les respects des Courtisans commençoient à se

se tourner vers elle. Le Roi reçut agréablement la plaifanterie : & l'ayant remercié d'une offre si nécessaire ; „ Monsieur „ le Chevalier, lui dit-il, de quelle manière vous mettrez-vous pour le bal ? „ Je vous laisse le choix des Nations. Si cela est, reprit le Chevalier DE GRAMMONT, „ je m'habillerai à la Française, „ pour me déguiser ; car l'on me fait déjà l'honneur de me prendre pour un Anglois dans votre Ville de Londres. „ J'aurois, sans cela, quelque envie de me mettre à la Romaine ; mais de peur de me faire des affaires avec le Prince „ *Robert*, qui prend si chaudement les intérêts d'*Alexandre* contre Mylord „ *Janet*, qui se déclare pour *César*, je „ n'ose plus m'habiller en Héros. Du „ reste, quoique j'aye la danse cavalière, „ avec l'oreille & de l'esprit j'espère me „ tirer d'affaire : de plus, Mademoiselle „ d'*Hamilton* mettra bien ordre, qu'on „ n'aura pas trop d'attention pour moi. „ Quant à mon habillement, je ferai partir *Termes* demain matin ; & si je ne „ vous fais voir à son retour l'habit le „ plus galant que vous ayez encore vu, „ tenez-moi pour la Nation la plus des-
hono-

honorée de vôte mascarade.

Fermes partit avec des instructions réitérées sur le sujet de son voyage , & son Maître redoublant d'impatience dans une conjoncture comme celle-là , le Courier ne pouvoit pas encore être débarqué , qu'il commençoit à compter les momens , dans l'attente de son retour. Il s'en occupa jusqu'à la veille du bal. Ce fut ce jour-là que Mademoiselle d'*Hamilton* & sa petite société prirent pour l'exécution de leur dessein.

Les gans de *Martial* étoient fort à la mode dans ce tems-là. Elle en avoit quelques paires , par hazard. Elle en envoya une à Mademoiselle *Blake* , accompagnée de quatre aunes de ruban du jaune le plus pâle qui se pût trouver , & elle y joignit ce billet.

„ Vous étiez l'autre jour plus charman-
 „ te que toutes les blondes de l'univers.
 „ Je vous vis hier encore plus blonde que
 „ vous ne l'étiez ce jour-là. Si vous con-
 „ tinuez , que deviendra mon cœur ?
 „ Mais il y a long-tems qu'il est la proie
 „ de vos yeux marcaffins. Serez-vous de-
 „ main de la mascarade ? Mais peut-il y
 „ avoir des charmes dans une fête où vous
 „ ne

„ ne seriez pas ? N'importe ; je vous re-
 „ connoîtrai dans quelque déguisement
 „ que vous foyez. Mais je ferai mieux
 „ éclairci de mon fort par le présent que
 „ je vous envoie. Vous porterez des
 „ nœuds de ce ruban à vos cheveux, &
 „ ces gans baisseront les plus belles mains
 „ du monde. “

Ce billet , avec le présent , furent ren-
 dus à la *Blake* , avec le même succès qu'on
 avoit fait tenir celui de Babilonienne à
 Madame de *Monfery*. On venoit d'en ren-
 dre compte à Mademoiselle d'*Hamilton* ,
 quand cette même *Monfery* lui vint ren-
 dre visite. Elle paroïssoit fort affairée.
 L'heure commençoit à la gagner , quand
 sa cousine la pria de passer dans son ca-
 binet. Dès qu'elles y furent : „ Je vous
 „ demande le secret , dit la *Monfery*, pour
 „ celui que je vai vous dire. N'admirez-
 „ vous point comme les hommes sont
 „ faits ? Ne vous y fiez pas trop , ma ché-
 „ re cousine. Mylord *Monfery* , qui , de-
 „ vant notre mariage , auroit passé les
 „ jours & les nuits à me voir danser , s'a-
 „ vise à present de me le défendre , &
 „ dit que cela ne me convient pas. Ce
 „ n'est pas tout ; il m'en a si souvent re-
 „ battu

„ battu les oreilles au sujet de la masca-
 „ rade, que je suis obligée de lui cacher
 „ l'honneur que la Reine m'a fait de me
 „ nommer. Cependant, je suis étonnée
 „ qu'on ne me fasse pas savoir qui doit
 „ me mener. Mais si vous saviez la peine
 „ qu'on a de trouver dans cette maudite
 „ Ville de quoi se mettre en Babilonien-
 „ ne, vous auriez pitié de ce que j'ai souffert depuis le tems qu'on m'a nommée;
 „ outre que ce qu'il m'en coûte passe toute imagination. “

Ce fut en cet endroit, que l'envie de rire, qui n'avoit fait qu'augmenter à mesure que Mademoiselle d'*Hamilton* l'avoit supprimée, la vainquit enfin par un éclat immodéré. La *Monservy* lui en scût bon gré, ne doutant point que ce ne fût de la bizarrerie de son époux. Mademoiselle d'*Hamilton* lui dit, que tous les maris étoient à-peu-près de même; qu'il ne faisoit pas s'embarrasser de leurs fantaisies; qu'elle ne savoit pas qui devoit la mener dans la mascarade; mais que, puisqu'elle étoit nommée, celui qui l'étoit avec elle ne lui manqueroit pas; qu'elle ne comprenoit pourtant pas qu'il ne fût pas encore déclaré, à moins qu'il n'eût aussi quelque épou-

épouse fantasque , qui lui eût interdit la danse.

Cette conversation finie , la *Monfery* fortit avec empressement , pour tâcher de savoir quelques nouvelles de son danseur. Ceux qui trempoient dans le complot , rioient à gorge déployée de sa visite avec Mademoiselle d'*Hamilton*, quand Mylord *Monfery* leur en fit une à son tour ; & tirant Mademoiselle d'*Hamilton* à l'écart , „ Ne sçauriez-vous point, dit-il , s'il y a „ quelque bal dans la Ville demain? Non , dit-elle. „ Pourquoi? Parce, dit-il , que je „ viens d'apprendre que ma femme fait „ de grands préparatifs d'habits. Je sçai „ bien qu'elle n'est pas de la mascarade ; „ j'y ai mis bon ordre ; mais comme elle „ a le Diable au corps pour la danse , je „ meurs de peur qu'elle ne se donne „ quelque nouveau ridicule , malgré toutes mes précautions. Encore si c'étoit parmi la Bourgeoisie , dans quelque lieu retiré , je n'en serois pas en „ peine. “

On le rassura le mieux qu'on put ; & l'ayant congédié , sous prétexte de mille choses qu'on avoit à faire pour le jour suivant, Mademoiselle d'*Hamilton* se crut en

en liberté pour le reste de la journée , lorsqu'elle vit arriver une certaine Mademoiselle *Price* , Fille d'honneur de Madame la Duchesse. C'étoit justement ce qu'elle cherchoit. Il y avoit quelque tems que cette fille & la *Blake* se harpilloient au sujet de *Dongan* , que la *Price* avoit enlevé à cette dernière. La haine subsistoit encor entre ces deux divinités.

Quoique les Filles d'honneur ne fussent point nommées pour la mascarade , elles y devoient assister ; & par conséquent ne rien négliger pour y briller. Mademoiselle d'*Hamilton* avoit encor une paire de gans pareille à celle qu'elle avoit envoyée à la *Blake* ; elle en fit présent à sa rivale , avec quelques nœuds du même ruban , qui sembloit fait exprès pour elle , brune comme elle étoit. La *Price* lui en fit mille remercimens , & lui promit de s'en faire honneur au bal. „ Vous me ferez plaisir , dit-elle ; „ mais si vous dites qu'une bagatelle comme cela vient de moi , je ne „ vous le pardonnerai jamais. Au reste , lui dit-elle , „ n'allez pas ôter le Marquis „ de *Brisacier* à cette pauvre *Blake* , comme vous avez fait *Dongan*. Je sçai bien „ qu'il ne tient qu'à vous. Vous avez de „ l'es-

„ l'esprit ; vous parlez François , & pour
 „ peu qu'il vous eût entretenue , l'autre
 „ n'auroit que faire d'y prétendre. “ Il
 n'en falut pas davantage. La *Blake* n'é-
 toit que ridicule & coquette. Mademoi-
 selle *Price* étoit ridicule & coquette , &
 quelque chose de plus.

Le jour du bal venu, la Cour plus bril-
 lante que jamais , étala toute sa magnifi-
 cence dans cette mascarade. Ceux qui la
 devoient composer , étoient assemblés , à la
 réserve du Chevalier DE GRAMMONT.
 On s'étonna qu'il arrivât des derniers
 dans cette occasion , lui dont l'empresse-
 ment étoit si remarquable dans les plus
 frivoles : mais on s'étonna bien plus de le
 voir enfin paroître en habit de Ville qui
 avoit déjà paru. La chose étoit monstreu-
 euse pour la conjoncture , & nouvelle
 pour lui. Vainement portoit-il le plus
 beau point , la perruque la plus vaste &
 la mieux poudrée qu'on pût voir ; son
 habit , d'ailleurs magnifique , ne conve-
 noit point à la fête.

Le Roi , qui s'en aperçut d'abord :
 „ Chevalier DE GRAMMONT , lui dit-il ;
 „ Termes n'est donc point arrivé ? „ Par-
 „ donnez-moi , Sire , dit-il , Dieu merci.
 „ Com-

„ Comment ! Dieu merci , dit le Roi. Lui
 „ feroit-il arrivé quelque chose par les
 „ chemins ? Sire, dit le Chevalier DE
 GRAMMONT, „ voici l'Histoire de mon
 „ habit, & de Mr. *Termes*, mon Cou-
 „ rier. “ A ces mots, le bal tout prêt à
 commencer fut suspendu. Tous ceux qui
 devoient danser faisant un cercle autour
 du Chevalier DE GRAMMONT, il pour sui-
 vit ainsi son récit.

„ Il y a deux jours que ce coquin de-
 „ voit être ici, suivant mes ordres, &
 „ ses sermens. On peut juger de mon
 „ impatience tout aujourd'hui, voyant
 „ qu'il n'arrivoit pas. Enfin, après l'a-
 „ voir bien maudit, il n'y a qu'une heu-
 „ re qu'il est arrivé, crotté depuis la tête
 „ jusqu'aux pieds, botté jusqu'à la ceintu-
 „ re, fait enfin comme un excommunié.
 „ Eh bien ! Monsieur le Faquin, lui dis-
 „ je, voilà de vos façons de faire ; vous
 „ vous faites attendre jusqu'à l'extrémité ;
 „ encore est-ce un miracle que vous foyez
 „ arrivé. Oui, mor.....dit-il, c'est un mi-
 „ racle. Vous êtes toujours à gronder.
 „ Je vous ai fait faire le plus bel habit du
 „ monde, que Monsieur le *Duc de Guise*
 „ lui-même a pris la peine de comman-
 „ der.

„ der. Donne-le donc, bourreau, lui dis-
 „ je. Monsieur, dit-il, si je n'ai mis dou-
 „ ze brodeurs après, qui n'ont fait que
 „ travailler le jour & la nuit, tenez-moi
 „ pour un infame. Je ne les ai pas quittés
 „ d'un moment. Et où est-il, dis-je, traî-
 „ tre, qui ne fais que raisonner dans le
 „ tems que je devrois être habillé? Je l'a-
 „ vois, dit-il, empaqueté, serré, ployé,
 „ que toute la pluye du monde n'en eût
 „ point approché. Me voilà, poursuivit-
 „ il, à courir jour & nuit, connoissant
 „ votre impatience, & qu'il ne faut pas
 „ lanterner avec vous..... Mais, où est-il,
 „ m'écriai-je, cet habit si bien empaqueté?
 „ Péri, Monsieur, me dit-il, en joignant
 „ les mains. Comment, péri! lui dis-je
 „ en sursaut. Oui, péri, perdu, abîmé.
 „ Que vous dirai-je de plus? Quoi! le
 „ paquebot a fait naufrage? lui dis-je.
 „ Oh! vraiment, c'est bien pis, comme
 „ vous allez voir, me répondit-il. J'étois
 „ à une demi-lieue de Calais hier au ma-
 „ tin, & je voulus prendre le long de la
 „ mer, pour faire plus de diligence; mais
 „ ma foi, l'on dit bien vrai, qu'il n'est
 „ rien tel que le grand chemin; car je
 „ donnai tout au travers d'un sable mou-
 „ Tom. I. I „ vant,

„ vant, où j'enfonçai jusques au menton.
 „ Un fable mouvant auprès de Calais !
 „ lui dis-je. Oui, Monsieur, me dit-il,
 „ & si bien fable mouvant, que je me
 „ donne au Diable, si on me voyoit au-
 „ tre chose que le haut de la tête, quand
 „ on m'en a tiré. Pour mon cheval, il a
 „ falu plus de quinze hommes pour l'en
 „ sortir ; mais pour mon porte-manteau,
 „ où malheureusement j'avois mis votre
 „ habit, jamais on ne l'a pû trouver. Il
 „ faut qu'il soit pour le moins une lieue
 „ sous terre.

„ Voilà, Sire, poursuivit le Cheva-
 „ lier DE GRAMMONT, „ l'aventure & le
 „ récit que m'en a fait cet honnête-hom-
 „ me. Je l'aurois infailliblement tué, si
 „ je n'avois eu peur de faire attendre Ma-
 „ demoiselle d'*Hamilton*, & si je n'avois
 „ été pressé de vous donner avis du fable
 „ mouvant, afin que vos couriers pren-
 „ nent soin de l'éviter. “

Le Roi se tenoit les côtés de rire ; quand
 le Chevalier DE GRAMMONT reprenant
 la parole ; „ A propos, Sire, dit-il,
 „ j'oubliois de vous dire, que, pour aug-
 „ menter ma mauvaise humeur, je me
 „ suis vû arrêter, comme je sortois de
 „ ma

„ ma chaise, par un diable de fantôme
 „ en masque, qui me vouloit à toute for-
 „ ce persuader que la Reine m'avoit or-
 „ donné de danser avec elle; & comme
 „ je m'en suis défendu le moins brutale-
 „ ment qu'il m'a été possible, elle m'a char-
 „ gé de m'informer ici qui doit la mener,
 „ & m'a prié de l'envoyer prendre inces-
 „ samment. Ainsi, Votre Majesté ne fe-
 „ roit point mal de donner ses ordres
 „ pour cela; car elle s'est mise en embus-
 „ cade dans un carosse pour saisir tous
 „ les passans à la porte de Withall. Au
 „ reste, je vous puis dire, que c'est une
 „ chose à voir que son habillement. Il
 „ faut qu'elle ait plus de soixante aunes
 „ de gaze & de toile d'argent autour
 „ d'elle, sans compter une espèce de pi-
 „ ramide sur la tête, garnie de cent mille
 „ brimborions. “

Ce dernier récit étonna toute l'assem-
 blée, à la réserve de ceux qui avoient part
 à l'aventure. La Reine assura, que tout
 ce qu'elle avoit nommé pour le bal étoit
 présent: & le Roi, après quelques mo-
 mens de réflexion: „ Je parie, dit-il, que
 „ c'est la Duchesse de Newcastle. Et moi,
 dit Mylord *Monfery*, s'approchant de

Mademoiselle d'*Hamilton* , „ je parie que „ c'est une autre folle , car je me trompe „ fort , si ce n'est ma femme .

Le Roi voulut qu'on allât s'informer qui c'étoit , & qu'on la fit venir. Mylord *Monsery* s'offrit à cette commission , par le pressentiment qu'on vient de dire , & ne fit pas mal. Mademoiselle d'*Hamilton* ne fut pas fâchée que ce fût lui, sçachant bien qu'il ne se trompoit pas dans sa conjecture. La plaisanterie auroit été beaucoup plus loin qu'elle n'avoit prétendu , si la Princesse de Babilone eût paru dans ses atours .

Le bal ne fut pas trop bien exécuté, s'il faut parler ainsi , tant qu'on ne dansa que les danses sérieuses. Cependant il y avoit d'aussi bons danseurs , & d'aussi belles danseuses , qu'il y en eût au monde , dans cette assemblée ; mais comme le nombre n'en étoit pas grand , on quitta les danses Françaises , pour se mettre aux contre-danses. Quand ceux qui étoient de la mascarade en eurent dansé quelques-unes , le Roi trouva bon de mettre en jeu les troupes auxiliaires , tandis qu'on se reposerait. Les filles de la Reine & celles de la Duchesse furent menées par
ceux

ceux qui étoient de la mascarade.

Ce fut alors qu'on eut le tems de prêter quelque attention à la *Blake* ; & l'on trouva que le billet , qu'on lui avoit fait rendre de la part de *Brisacier* , faisoit son effet. Elle étoit arrivée plus jaune qu'un coing. Ses cheveux blonds étoient farcis de ce ruban couleur de citron qu'elle y avoit mis par complaisance : & pour éclaircir *Brisacier* de son fort , elle portoit souvent à sa tête ses mains victorieuses , garnies des gans dont il étoit question. Mais si l'on fut surpris d'une coëffure qui la rendoit plus blaffarde que jamais , elle fut bien autrement surprise de voir la *Price* partager avec elle de point en point le présent de *Brisacier*. La surprise se changea bientôt en jalousie ; car sa rivale n'avoit pas manqué de l'accrocher de conversation sur ce qu'on lui avoit insinué la veille : & *Brisacier* n'avoit pas manqué de donner tête baissée dans ces premières agaceries , sans faire la moindre attention à la blonde *Blake* , ni aux signes qu'elle se tuoit de faire , pour l'instruire de son heureuse destinée.

La *Price* étoit ronde & ragotte , & par conséquent , ne dansoit point. Le Duc de

Buckingham, qui mettoit le Marquis de *Brisacier* sur les rangs le plus souvent qu'il pouvoit, vint le prier de la part du Roi de mener la *Blake*, sans sçavoir ce qui se passoit alors dans le cœur de cette Nimphe. *Brisacier* s'en défendit sur le mépris qu'il avoit pour les contre-danses. La *Blake* crut que c'étoit elle qu'on méprisoit ; & voyant qu'il s'étoit remis en conversation avec sa mortelle ennemie, elle se mit à danser, sans sçavoir ce qu'elle faisoit. Quoique son indignation & sa jalousie fussent assez marquées pour en divertir la Cour, il n'y eut que Mademoiselle d'*Hamilton*, & ses complices, qui en eurent le plaisir entier. Leur satisfaction fut complete ; car bientôt arriva *Monfery*, encore tout interdit de la vision dont le Chevalier DE GRAMMONT avoit fait le portrait. Il apprit à Mademoiselle d'*Hamilton* que c'étoit la *Monfery* en propre personne, mille fois plus extravagante qu'elle ne l'avoit jamais été ; qu'il avoit eu toutes les peines du monde à la remettre chez elle, avec une sentinelle à la porte de sa chambre. Le Lecteur trouvera peut-être qu'on s'est trop arrêté sur ces incidens frivoles ; & peut-être aura-t-il raison : passons à d'autres.

Tout

Tout rioit au Chevalier DE GRAMMONT dans la nouvelle tendresse qui l'occupoit. Il n'étoit pas sans rivaux : mais ce qu'il y avoit de plus extraordinaire, c'est qu'il étoit sans inquiétude. Il connoissoit leur esprit & celui de Mademoiselle d'*Hamilton*.

De ses amans , le plus considérable & le moins déclaré étoit Monsieur le Duc d'*Torch* ; mais il avoit beau s'en cacher , la Cour étoit trop faite à ses manières , pour douter de son goût pour elle. Il ne jugea pas à propos de déclarer des sentimens , qu'il ne convenoit pas à Mademoiselle d'*Hamilton* d'apprendre ; mais il lui parloit tant qu'il pouvoit , & la lorgnoit d'une grande assiduité. Comme la chasse étoit son plaisir favori , cet exercice l'occupoit une partie du jour. Il en revenoit d'ordinaire assez fatigué : mais la présence de Mademoiselle d'*Hamilton* le réveillait , quand elle se trouvoit chez la Reine , ou chez la Duchesse. C'étoit là , que , n'osant lui parler de ce qu'il avoit sur le cœur , il l'entretenoit de ce qu'il avoit dans la tête. Il lui contoit des merveilles de la prudence des renards , de la proesse des chevaux , lui faisoit un dé-

tail de bras cassés, de jambes démisées, d'épaules disloquées, & d'autres aventures curieuses & divertissantes : après quoi, ses yeux lui disoient le reste, jusqu'à ce que le sommeil interrompit leur conversation ; car ces tendres truchemens ne laissoient pas de se fermer quelquefois au fort de leur lorgnerie.

La Duchesse ne fut point alarmée d'une passion que sa rivale ne regardoit rien moins que sérieusement, & dont elle prenoit la peine de se divertir avec tout le respect du monde. Au contraire, comme elle avoit du goût & de l'estime pour elle, jamais elle ne la traita plus gracieusement.

Les deux *Rouffels*, oncle & neveu, étoient deux autres rivaux du Chevalier DE GRAMMONT. L'oncle avoit bien soixante ans. Son courage & sa fidélité l'avoient distingué dans les guerres civiles. Sa passion & ses desseins pour Mademoiselle d'*Hamilton* parurent à la fois ; mais sa magnificence ne parut qu'à demi dans les galanteries que la tendresse inspire. Il n'y avoit pas longtems que l'on avoit quitté le ridicule des chapeaux pointus, pour tomber dans l'autre extrémité. Le
vieux

vieux *Roussel*, effrayé d'une chute si terrible, voulut prendre un milieu qui le rendit remarquable. Il l'étoit encore par sa constance envers les pourpoints taillés, qu'il a soutenus longtems après leur suppression universelle; mais ce qui surprenoit le plus étoit un certain mélange d'avarice & de libéralité, sans cesse en guerre l'une avec l'autre, depuis qu'il y étoit avec l'amour.

Son neveu n'étoit alors que cadet de la famille; mais la succession de son oncle le regardoit: & quoiqu'il en eût le soin pour son établissement, & qu'il eût encore plus le soin de ménager l'esprit de cet oncle pour s'en assurer, il ne put éviter sa destinée. La *Middleton* le traitoit avec assez de préférence; mais ses faveurs ne purent le garantir des charmes de *Mademoiselle d'Hamilton*. Sa figure n'auroit rien eu de choquant, s'il l'eût laissée dans son naturel; mais il étoit guindé dans toutes ses allures, taciturne à donner des vapeurs; cependant un peu plus ennuyant quand il parloit.

Le Chevalier DE GRAMMONT, en plein repos sur toutes les concurrences, s'engageoit de plus en plus, sans former d'au-

tres projets , ni concevoir d'autres espérances , que celle de se rendre agréable. Quoique la passion fût hautement déclarée , personne à la Cour ne la regardoit que comme ces habitudes de galanterie , qui ne vont qu'à rendre justice au mérite.

Son Philosophe (a) en jugea tout autrement : & voyant , que sans compter un redoublement infini de magnificence & de soins , il avoit regret aux heures qu'il donnoit au jeu , qu'il ne cherchoit plus ces longues & agréables conversations , qu'ils avoient d'ordinaire ensemble ; & que ce nouvel empressement l'enlevoit par-tout à lui-même :

„ Monsieur le Chevalier , lui dit-il ,
 „ il me semble que vous laissez depuis
 „ quelque tems les beautés de la Ville &
 „ leurs amans bien en repos. La *Middle-*
 „ *ton* fait impunément de nouvelles con-
 „ quêtes , & de vos présens vous souf-
 „ frez qu'elle vous crève les yeux sans
 „ la moindre avanço. La pauvre *Warmes-*
 „ *tré* vient d'accoucher tranquillement
 „ au milieu de la Cour , sans que vous
 „ en

(a) Saint-Evreumont.

„ en ayez soufflé. Je l'avois bien prévu,
 „ Monsieur le Chevalier : vous avez fait
 „ connoissance avec Mademoiselle d'*Ha-*
 „ *milton* : & chose qui ne vous étoit ja-
 „ mais arrivée, vous voilà véritablement
 „ amoureux : mais voyons un peu ce qui
 „ vous en peut arriver. Je ne pense pas,
 „ en premier lieu, que vous espériez de
 „ la mettre à mal. Elle est telle, & par
 „ sa naissance, & par son mérite, que si
 „ vous étiez en possession des titres &
 „ des biens de votre maison, vous se-
 „ riez excusable de vous présenter sur
 „ un pied sérieux, quelque ridicule qu'il
 „ y ait dans le mariage en général. Car
 „ si vous ne voulez que de l'esprit, de
 „ la sagesse, & les trésors de la beauté,
 „ vous ne sauriez mieux vous adresser :
 „ mais pour vous, qui n'avez que mé-
 „ diocrement de ceux de la fortune, vous
 „ ne sauriez vous adresser plus mal.

„ Car votre frère de *Toulangeon*, de
 „ l'humeur dont je le connois, n'aura
 „ pas la complaisance de se laisser mou-
 „ rir, pour favoriser vos prétentions. Mais
 „ posons le cas que vous ayez tout le
 „ bien qu'il faudroit pour l'une & pour
 „ l'autre, & c'est beaucoup dire, con-

„ noïſſez-vous la délicateſſe, pour ne
 „ pas dire la bizarrerie, de cette Princeſſe
 „ ſur un pareil engagement ? Sçavez-
 „ vous, qu'il n'a tenu qu'à elle d'avoir
 „ les meilleurs partis d'Angleterre ? Le
 „ Duc de *Richemont* l'a recherchée des
 „ premiers ; mais quoiqu'il fût amoureux,
 „ il étoit intéreſſé. Cependant, le Roi,
 „ voyant qu'il ne tenoit qu'au bien, pris
 „ ſur lui cet article, en conſidération du
 „ Duc d'*Ormond*, du mérite & de la naiſ-
 „ ſance de Mademoiſelle d'*Hamilton*, &
 „ des ſervices de Monsieur ſon père :
 „ mais choquée qu'un homme qui fai-
 „ ſoit l'amoureux eût marchandé, fai-
 „ ſant d'ailleurs réflexion ſur ſon carac-
 „ tère dans le monde, elle n'a pas jugé
 „ qu'il fût aſſez important d'être Du-
 „ cheſſe de *Richemont*, au hazard de ce
 „ qu'il y auroit à craindre d'un homme
 „ brutal & débauché.

„ Votre petit *Germain*, malgré tout
 „ le bien de ſon oncle, & l'éclat de ſa
 „ propre réputation, n'y a-t-il pas échoué ?
 „ A-t-elle jamais voulu ſeulement regar-
 „ der *Henry Howard*, qui eſt à la veille
 „ d'être le premier Duc d'Angleterre,
 „ & qui poſſède actuellement tout le bien

„ de

„ de la maison de *Nortfolck* ? Je tombe
 „ d'accord, que c'est un bœuf ; mais
 „ quelle autre dans toute l'Angleterre
 „ ne passeroit pas par - dessus la pesan-
 „ teur de son esprit, & le peu d'agrément
 „ de sa figure, pour être, avec trois-cens
 „ mille livres de rente, la première Du-
 „ chesse du Royaume ?

„ Pour achever en peu de mots, My-
 „ lord *Falmouth* m'a dit lui-même, qu'il
 „ l'avoit toujours regardée comme la seu-
 „ le chose qui manquoit à son bonheur ;
 „ mais qu'au milieu de tout l'éclat de sa
 „ fortune, il n'avoit osé lui déclarer ses
 „ sentimens ; qu'il se sentoît assez de foi-
 „ ble, ou trop de fierté, pour se con-
 „ tenter de l'obtenir du seul consente-
 „ ment de ses parens ; & quoique les
 „ premiers refus des belles ne fussent
 „ comptés pour rien, il savoit de quel
 „ air elle recevoit ceux dont la person-
 „ ne ne lui étoit point agréable. Après
 „ cela, Monsieur le Chevalier, voyez
 „ de quelle manière vous prétendez vous
 „ y prendre ; car vous êtes amoureux ;
 „ vous l'allez être de plus en plus : & plus
 „ vous le ferez, moins ferez-vous capable
 „ des réflexions que vous pourriez faire à
 „ présent.

„ Mon

„ Mon pauvre Philosophe, répondit le
 Chevalier DE GRAMMONT, „ tu fais bien
 „ le Latin, tu fais des Vers, tu fais la
 „ marche & connois la nature des étoi-
 „ les du Ciel; mais pour les Astres de
 „ la Terre, tu n'y connois rien. Tu ne
 „ m'as rien appris de Mademoiselle d'*Ha-*
 „ *milton*, que le Roi ne m'ait dit, il n'y
 „ a pas trois jours. Tant mieux, qu'elle
 „ ait refusé les Ostrogoths dont tu viens
 „ de parler. Si elle en avoit voulu, je
 „ n'en voudrois pas, quoique je l'aime
 „ à la folie. Ecoute bien ce que je te vai
 „ dire. Je me suis mis dans la tête de l'é-
 „ pouser: & je veux que mon Pédago-
 „ gue *Saint-Evremond* lui-même soit le
 „ premier à m'en savoir gré. Quant à
 „ l'établissement, je ferai ma paix avec
 „ le Roi: je lui demanderai qu'elle soit
 „ Dame du Palais, il me l'accordera.
 „ *Toulongeon* crévera, sans que je l'aide,
 „ ou que je l'en empêche: & Mademoi-
 „ selle d'*Hamilton* aura *Semeat* avec le
 „ Chevalier DE GRAMMONT, pour la
 „ dédormager des *Northfolks* & des *Ri-*
 „ *chemonts*. Eh bien! as-tu quelque cho-
 „ se à dire contre ce projet? car je pa-
 „ rie cent louis, qu'il en ira comme je
 „ dis. “ C'é-

C'étoit dans ce tems-là, que la faveur de Mademoiselle *Stuart* étoit si déclarée, qu'on voyoit bien qu'il ne lui manquoit que de l'art dans sa conduite, pour être aussi Maitresse de l'esprit du Roi, qu'elle l'étoit de son cœur. L'occasion étoit belle, pour ceux qui avoient de l'expérience & de l'ambition. Le Duc de *Buckingham* se mit en tête de la gouverner, pour se mettre bien dans l'esprit du Roi. Dieu sçait quel Gouverneur & quelle tête, pour en conduire une autre. Cependant, c'étoit l'homme du monde le plus capable de s'insinuer dans un esprit comme celui de Mademoiselle *Stuart*. Elle avoit un caractère d'enfance dans l'humeur, qui la faisoit rire de tout : & son goût pour les amusemens frivoles, quoique naturels, ne sembloit permis qu'à l'âge de douze ou treize ans. Tout en étoit, hors les poupées. Le colin-maillard étoit de ses passe-tems les plus heureux. Elle faisoit des châteaux de cartes, quand on jouoit le plus gros jeu chez elle ; & l'on n'y voyoit que des Courtisans empressés autour d'elle, qui lui en fournissoient les matériaux, ou de nouveaux Architectes, qui tâchoient de l'imiter.

Elle

Elle ne laissoit pas de se plaire à la Musique, & d'avoir quelque goût pour le chant. Le Duc de *Buckingham*, qui faisoit les plus beaux bâtimens de cartes qu'on pût voir, chantoit agréablement. Elle ne haïssoit point la médifance: il en étoit le père & la mère: il faisoit des Vaudevilles, inventoit des contes de vieilles, dont elle étoit folle; mais son talent particulier étoit d'attraper le ridicule, & les discours des gens, & de les contrefaire en leur présence, sans qu'ils s'en aperçussent. Bref, il sçavoit faire toutes sortes de personnages, avec tant de grace & d'agrément, qu'il étoit difficile de se passer de lui, quand il vouloit bien prendre la peine de plaire. Il s'étoit donc rendu si nécessaire aux amusemens de la *Stuart*; qu'elle le faisoit chercher par-tout, lorsqu'il ne suivoit pas le Roi chez elle.

Il étoit parfaitement bien fait, & croyoit l'être beaucoup plus qu'il ne l'étoit. Quoiqu'il eût beaucoup d'esprit, sa vanité lui fit prendre sur son compte des gracieusetés qui n'étoient que pour ses bouffonneries & son badinage. Séduit enfin par la bonne opinion de son mérite, il oublia son premier projet, & sa
Mai-

Maitresse Portugaise, pour se prévaloir d'un goût auquel il s'étoit mépris : mais dès qu'il voulut prendre un personnage sérieux auprès de Mademoiselle *Stuart*, il fut renvoyé si loin, qu'il abandonna tout-à-coup l'un & l'autre de ses dessein sur elle. On peut dire néanmoins, que la familiarité qu'elle lui avoit procurée auprès du Roi ouvrit le chemin à cette faveur où il s'est élevé dans la suite.

Mylord *Arlington* entreprit le projet que le Duc de *Buckingham* venoit d'abandonner, & voulut s'emparer de l'esprit de la Maitresse pour gouverner celui du Maître. Il y avoit pourtant de quoi contenter un homme de plus de mérite & de plus de naissance que lui, dans la fortune qu'il avoit déjà faite. Ses premières Négociations avoient été pendant le traité des Pyrenées. Quoiqu'il n'y eût pas réussi pour les intérêts de son Maître, il n'y avoit pas tout-à-fait perdu son tems : car il avoit parfaitement attrapé par son extérieur le sérieux & la gravité des Espagnols ; & dans les affaires, il imitoit assez bien leur lenteur. Il avoit une cicatrice au travers du nez, que couvroit une longue mouche, ou, pour mieux dire,

re, une petite emplâtre en lozange.

Les blessures du visage y donnent d'ordinaire certain air violent & guerrier, qui ne sied pas mal. C'étoit tout le contraire à son égard; & cette emplâtre remarquable s'étoit tellement accommodée à l'air mystérieux du sien, qu'elle sembloit y ajouter quelque chose d'important & de capable.

Arlington, à l'abri de cette contenance composée, d'une grande avidité pour le travail, & d'une impénétrable stupidité pour le secret, s'étoit donné pour grand Politique; & n'ayant pas le loisir de l'examiner, on l'avoit crû sur sa parole, & on l'avoit fait Secrétaire & Ministre d'Etat sur sa mine.

Son ambition ne pouvant se borner à ces établissemens, après s'être pourvu de plusieurs belles maximes, & de quelques exemples historiques, il avoit obtenu de Mademoiselle *Stuart* une audience pour les étaler, en lui faisant offre de ses très-humbles services & de ses avis les mieux raisonnés, pour se conduire dans le poste où il avoit plû au Ciel & à sa vertu de l'élever. Mais il n'en étoit qu'à l'exorde de son discours, quand elle se souvint qu'il

qu'il étoit à la tête de ceux que le Duc de *Buckingham* avoit coûtume de contrefaire : & comme sa présence & ses discours renouvelloient exactement le ridicule qu'on lui avoit donné, jamais elle ne put s'empêcher de lui faire un éclat de rire au nez, d'autant plus outré, qu'elle avoit longtems] combattu.

Le Ministre en fut indigné : son orgueil étoit digne du poste qu'il occupoit, & sa délicatesse sur la gloire méritoit tous les ridicules qu'on lui donnoit. Il la quitta brusquement, avec tous les beaux conseils qu'il lui avoit préparés, tenté de les porter à la *Castelmaine*, & de s'unir à ses intérêts, ou bien de quitter le parti de la Cour, pour déclamer en plein Parlement contre les griefs de l'Etat, & faire passer un acte pour la suppression des Maîtresses; mais sa prudence l'emporta sur les ressentimens, & ne songeant plus qu'à jouir délicieusement des biens de la fortune, il envoya chercher une femme en Hollande, pour mettre le comble à sa félicité.

Hamilton étoit l'homme de la Cour le plus capable de réussir dans le dessein où le Duc de *Buckingham*, & Mylord *Arlington*

gton venoient d'échouer. Il se l'étoit mis en tête : mais sa coquetterie naturelle vint à la traverse, & lui fit négliger le projet du monde le plus utile, pour courir inutilement après les avances & les agaceries que la Comtesse de *Chesterfield* s'avisait de lui faire. C'étoit une des plus agréables femmes qu'on pût voir. Elle avoit la plus jolie taille du monde, quoiqu'elle ne fût pas fort grande. Elle étoit blonde, & elle en avoit l'éclat & la blancheur, avec tout ce que les brunes ont de vif & de piquant. Elle avoit de grands yeux bleus, & des regards extrêmement séduisans. Ses manières étoient engageantes, son esprit amusant & vif; mais son cœur toujours ouvert aux tendres engagements, n'étoit point scrupuleux sur la constance, ni délicat sur la sincérité. Elle étoit fille du Duc d'*Ormond*. *Hamilton* étoit son cousin germain. Ils se voyoient tant qu'ils vouloient, sans conséquence : mais dès qu'elle lui eut fait dire un mot par ses yeux, il ne songea plus qu'à lui plaire, sans se souvenir de sa légèreté, ni des obstacles qui s'opposoient à ses desseins. Celui de s'établir dans la confiance de Mademoiselle *Stuart* ne lui fut plus

plus de rien, comme on vient de dire : mais elle se trouva bientôt en état de se passer des instructions qu'on avoit prétendu lui donner pour sa conduite. Elle avoit fait tout ce qu'il falloit pour augmenter la passion du Roi, sans intéresser sa vertu par les dernières complaisances : mais les empressemens d'un Amant passionné, qui trouve toutes les occasions favorables, sont difficiles à combattre, plus difficiles encore à vaincre : & la faiblesse de Mademoiselle *Stuart* n'en pouvoit plus, lorsque la Reine fut attaquée d'une fièvre violente, qui la mit bientôt à l'extrémité.

Ce fut alors qu'elle se fût bon gré d'une résistance, qui ne lui avoit pas peu coûté. Mille espérances de grandeur & de gloire s'emparèrent de son esprit : & les nouveaux respects, qu'on lui rendit par-tout, contribuèrent à les augmenter. La Reine fut abandonnée des Médecins. Le petit nombre de Portugaises qu'on n'avoit point renvoyées, remplissoit la Cour de cris lugubres, & le bon naturel du Roi s'attendrit par l'état où lui parut une Princesse qu'il n'aimoit pas, à la vérité, mais qu'il estimoit beaucoup. Elle
l'ai-

l'aimoit tendrement , & croyant lui parler pour la dernière fois , elle lui dit , que la sensibilité qu'il témoignoit pour sa mort auroit de quoi lui faire regretter la vie : mais que n'ayant pas assez de charmes pour mériter sa tendresse , elle avoit du moins la consolation en mourant de faire place à quelque épouse , qui en fût plus digne , & à laquelle le Ciel accorderoit peut-être une bénédiction qu'il lui avoit refusée. A ces mots , elle lui arrosa la main de quelques larmes qu'il crut les dernières. Il y joignit les siennes : & sans s'imaginer qu'elle dût le prendre au mot , il la conjura de vivre pour l'amour de lui. Jamais elle ne lui avoit défobéi : & quelques dangereux que soient les mouvemens soudains , quand on est entre la mort & la vie , ce transport de joie , qui lui devoit être fatal , la sauva ; & cet attendrissement merveilleux du Roi fit un effet , dont tout le monde ne loua pas également le Ciel.

Il y avoit déjà quelque tems que *Germain* étoit remis de ses blessures ; cependant , la *Castelmaine* , trouvant sa santé tout aussi déplorable que devant , se mit inutilement en tête de ramener le cœur
du

du Roi ; car malgré la tendresse de ses pleurs & la violence de ses emportemens , Mademoiselle *Stuart* le retint tout pour elle. Tantôt c'étoient des promenades , où les beautés de la Cour à cheval faisoient assaut de graces & d'attraits ; quelquefois bien , quelquefois mal , mais toujours de leur mieux. D'autres fois , on voyoit sur la rivière un spectacle que la seule ville de Londres peut offrir.

La Tamise lave les bords du vaste & peu magnifique Palais des Rois de la Grande-Bretagne. C'étoit des degrés de ce Palais que la Cour descendoit pour s'embarquer sur ce fleuve à la fin de ces jours d'Été , dont la chaleur & la poussière ne permettent pas la promenade du Parc. Un nombre infini de bateaux découverts , qui portoient tous les charmes de la Cour & de la Ville , faisoient cortége aux berges , où étoit la Famille Royale. Les collations , la Musique , & les feux d'artifice en étoient. Le Chevalier DE GRAMMONT en étoit toujours aussi ; & c'étoit un grand hazard , quand il n'y mettoit pas quelque chose du sien , pour surprendre agréablement par quelque trait de magnificence & de galanterie. Tantôt c'étoient des
con-

concerts entiers de voix & d'instrumens, qu'il faisoit venir de Paris à la fourdine, & qui se déclaroient inopinément au milieu de ces navigations. Souvent c'étoient des ambigus, qui partoient aussi de France, pour rencherir au milieu de Londres sur les collations du Roi. La chose étoit quelquefois au-delà de ses espérances : quelquefois elle y répondoit moins : mais il est constant qu'elle lui coûtoit toujours infiniment.

Mylord *Falmouth* étoit un de ceux qui avoient le plus d'estime & de considération pour lui. Cette profusion le mit en peine : & comme il alloit souvent souper avec lui sans façon, un jour qu'il y trouva *Saint-Evremond* seul, & un repas pour six personnes, qu'on auroit priées dans les formes ; „ Il ne faut point, dit-il, s'adressant au Chevalier DE GRAMMONT, „ me savoir gré de cette visite. Je viens „ du coucher, où le discours n'a roulé „ que sur vous ; & je vous assure, que „ la manière dont le Roi s'est expliqué „ sur ce qui vous regarde, ne vous auroit pas fait le plaisir que j'en ai ressenti. Vous sçavez bien, qu'il y a longtemps qu'il vous offre ses bons offices „ au-

„ auprès du Roi de France ; & pour moi ,
 „ poursuivit-il en riant , „ vous savez bien
 „ que je l'en solliciterois , si je ne crai-
 „ gnois de vous perdre dès que votre
 „ paix seroit faite : mais graces à Ma-
 „ demoiselle *d'Hamilton* , vous n'en êtes
 „ pas trop pressé. Cependant , j'ai ordre
 „ du Roi mon Maître , de vous dire ,
 „ qu'en attendant que le votre vous ren-
 „ de ses bonnes graces , il vous donne
 „ une pension de quinze-cent Jacobus.
 „ C'est peu pour la figure que fait le
 „ Chevalier DE GRAMMONT parmi nous ;
 „ mais ce sera , dit-il en l'embrassant ,
 „ pour lui aider à nous donner à sou-
 „ per. “

Le Chevalier DE GRAMMONT reçut
 comme il devoit l'offre d'une grace qu'il
 ne jugea pas à propos d'accepter. „ Je
 „ reconnois , dit il , les bontés du Roi
 „ dans cette proposition ; mais j'y recon-
 „ nois encore mieux le caractère de My-
 „ lord *Falmouth* : & je le supplie d'assu-
 „ rer Sa Majesté , que j'en ai toute la re-
 „ connoissance du monde. Le Roi mon
 „ Maître ne me laissera pas manquer , lors-
 „ qu'il voudra bien me rappeler. En at-
 „ tendant , je vai vous faire voir de
 Tom. I. K „ quoi

„ quoi donner encore quelques soupers
 „ à Messieurs les Anglois. “

Il fit apporter , en disant cela , son coffre fort , & lui montra sept à huit mille guinées , du plus bel or du monde. Mylord *Falmouth* , voulant mettre au profit du Chevalier DE GRAMMONT le refus d'une offre si avantageuse , en fit le récit à Monsieur de *Comminge* , alors Ambassadeur en Angleterre , & Monsieur de *Comminge* ne manqua pas de faire valoir à la Cour de France le mérite de ce refus.

Hyde-Park , comme on fait , est le Cours de Londres. Rien n'étoit tant à la mode dans la belle saison , que cette promenade. C'étoit le rendez-vous de la magnificence & des appas. Tout ce qui avoit de beaux yeux , ou de beaux équipages , s'empressoit à ce rendez-vous. Le Roi ne s'y déplaçoit pas.

Comme il n'y avoit pas longtems que les carrosses à glaces étoient en usage , les Dames avoient de la peine à s'y renfermer. Elles préféroient infiniment le plaisir d'être vûes presque toutes entières , aux commodités des carrosses modernes. Celui qu'on avoit fait pour le Roi ,
 n'a-

n'avoit pas trop bon air. Le Chevalier DE GRAMMONT s'étant imaginé qu'on pouvoit inventer quelque chose de galant, qui tint de l'ancienne mode, & qui renchérît sur la nouvelle, fit secrètement partir *Termes*, avec toutes les instructions nécessaires. Le Duc de *Guise* fut encore chargé de cette Commission; & le courrier au bout d'un mois, s'étant par la grace de Dieu sauvé cette fois des sables mouvans, fit passer heureusement en Angleterre la calèche la plus galante & la plus magnifique qu'on ait jamais vûe.

Le Chevalier DE GRAMMONT avoit ordonné qu'on y mit quinze-cent louis, & le Duc de *Guise*, qui étoit de ses amis, y en fit mettre jusqu'à deux mille, pour l'obliger. Toute la Cour fut dans l'admiration de la magnificence de ce présent: & le Roi, charmé de l'attention du Chevalier DE GRAMMONT pour les choses qui lui pouvoient être agréables, ne pouvoit se lasser de l'en remercier; mais il ne voulut recevoir un présent de cette conséquence, qu'à condition qu'il n'en refuseroit pas quelqu'autre de sa part.

La Reine s'imaginant que cette brillante machine pourroit lui porter bonheur,

voulut s'y faire voir la première, avec Madame la Duchesse d'*York*. Madame de *Castelmaine*, qui les y avoit vûes, s'étant mis dans la tête qu'on étoit plus belle dans ce carrosse que dans un autre, pria le Roi de vouloir lui prêter ce char merveilleux, pour y représenter le premier beau jour de Hyde-Parc. La *Stuart* eut la même envie, & le demanda pour le même jour. Comme il n'y avoit pas moyen de mettre ensemble deux Divinités, dont la première union s'étoit changée en haine mortelle, le Roi fut fort embarrassé; car chacune y vouloit être la première.

La *Castelmaine* étoit grosse, & menaçoit d'accoucher avant terme, si sa rivale avoit la préférence. Mademoiselle *Stuart* protesta qu'on ne la mettroit jamais en état d'accoucher, si on la refusoit. Cette menace l'emporta sur l'autre. Les fureurs de la *Castelmaine* furent telles, qu'elle en pensa tenir sa parole; & l'on tient, que ce triomphe coûta quelque peu d'innocence à sa rivale.

La Reine-Mère, qui, sans faire des tracasseries, ne laissoit pas de les aimer, eut la bonté de se divertir de cet événement selon sa coutume. Elle prit occasion de
fai-

faire la guerre au Chevalier DE GRAMMONT sur ce qu'il avoit jetté cette pomme de discorde parmi de telles concurrentes. Elle ne laissa pas de lui donner, en présence de toute la Cour, les louanges que méritoit un présent si magnifique. Mais d'où vient, lui dit-elle, que vous êtes ici sans équipage, vous qui faites une si grosse dépense ? Car on dit que vous n'avez pas seulement un laquais, & que c'est un galopin de la rue, qui vous éclaire, avec une de ces torches de poix, dont ils empuantissent toute la Ville ? „ Madame, lui dit-il, le Chevalier DE GRAMMONT n'aime point le faste. Mon Link, dont vous parlez, est affectionné pour mon service ; outre que c'est un des braves hommes du monde. Votre Majesté ne connoit pas la Nation des Links. Elle est trop charmante. On ne sauroit faire un pas la nuit, qu'on n'en voye accourir une douzaine. La première fois que je fis connoissance avec eux, je retins tous ceux qui m'offroient leurs services ; si bien, qu'en arrivant à White-Hall, j'en avois bien deux cens autour de ma chaise. Le spectacle étoit nouveau ; car ceux qui m'a-

„ voient vû passer avec cette illumina-
 „ tion , avoient demandé quel enterre-
 „ ment c'étoit. Ces Messieurs ne laissè-
 „ rent pas d'entrer en différend, sur
 „ quelques douzaines de schelins que je
 „ leur avois jettés ; & celui dont Votre
 „ Majesté fait mention , en ayant battu
 „ trois ou quatre lui seul, je le retins
 „ pour sa valeur. Non, Madame, je ne
 „ compte pour rien la parade des car-
 „ rosses & des laquais. Je me suis vû
 „ cinq ou si valets-de-chambre à la fois,
 „ sans avoir jamais eu de domestique en
 „ livrée, excepté mon Aumônier *Pouss-*
 „ *satin*. Comment ! dit la Reine , en éclat-
 „ tant de rire , un Aumônier portant vos
 „ couleurs ? Ce n'étoit pas apparemment
 „ un Prêtre ? Pardonnez-moi , Madame,
 „ dit-il , & le premier Prêtre du Mon-
 „ de , pour la danse Basque. Chevalier,
 „ dit le Roi , „ je veux que vous nous con-
 „ tiez tout-à-l'heure l'Histoire de l'Au-
 „ mônier *Poussatin*.



CHAPITRE VIII.

„ **S**ire, dit-il, Monsieur le Prince as-
 „ siégeoit Lérída. La Place n'étoit
 „ rien ; mais Dom *Grégorio Brice* étoit
 „ quelque chose. C'étoit un de ces Es-
 „ pagnols de la vieille roche, vaillant
 „ comme le Cid, fier comme tous les
 „ *Gusmans* ensemble , & plus galant que
 „ tous les *Abencerrages* de Grenade. Il
 „ nous laissa faire les premières appro-
 „ ches de sa Place, sans donner le moin-
 „ dre signe de vie. La Maréchal DE
 „ GRAMMONT, dont la maxime étoit
 „ qu'un Gouverneur qui fait grand tin-
 „ tamarre d'abord, & qui brule ses faux-
 „ bourgs, pour faire une belle défense,
 „ la fait d'ordinaire assez mauvaise, n'au-
 „ gura pas bien pour nous de la polites-
 „ se de *Grégoire de Brice* ; mais Monsieur
 „ le Prince, couvert de gloire, & fier
 „ des Campagnes de Rocroy, de Nor-
 „ lingue, & de Fribourg, pour insult-
 „ ter la Place & le Gouverneur, fit mon-
 „ ter la première tranchée en plein jour
 „ par son Régiment, à la tête duquel
 „ K 4 „ mar-

» marchoient vingt-quatre violons, com-
 » me si c'eût été pour une nôce.

» La nuit venue, nous voilà tous à
 » goguenarder, nos violons à jouer des
 » airs tendres, & grande chère par-tout.
 » Dieu fait les brocards qu'on jettoit au
 » pauvre Gouverneur & à sa fraise, que
 » nous nous promettions de prendre l'un
 » & l'autre dans vingt-quatre heures. Ce-
 » la se passoit à la tranchée, d'où nous
 » entendimes un cri de mauvais augu-
 » re, qui partoît du rempart, & qui ré-
 » péta deux ou trois fois, Alerte à la mu-
 » raille. Ce cri fut suivi d'une salve de
 » canon & de mousquetterie, & cette sal-
 » ve d'une vigoureuse sortie, qui, après
 » avoir culbuté la tranchée, nous mena
 » battant jusqu'à notre grande garde.

» Le lendemain, *Grégorio Brice* en-
 » voya, par un trompette, des présens
 » de glace & de fruits à Monsieur le
 » Prince, priant bien humblement Son Al-
 » tesse de l'excuser s'il n'avoit point de
 » violons, pour répondre à la sérénade
 » qu'il avoit eu la bonté de lui donner;
 » mais que s'il avoit pour agréable la Mu-
 » sique de la nuit précédente, il tâcheroit
 » de la faire durer tant qu'il lui feroit
 » l'hon-

„ l'honneur de rester devant sa Place. Le
 „ Bourreau nous tint parole ; & dès que
 „ nous entendions, Alerte à la muraille,
 „ nous n'avions qu'à compter sur une
 „ sortie, qui nettoyoit la tranchée, com-
 „ bloit nos travaux, & qui tuoit ce que
 „ nous avions de meilleur en soldats & en
 „ Officiers. Monsieur le Prince en fut si
 „ piqué, qu'il s'opiniâtra, malgré le sen-
 „ timent des Officiers généraux, à con-
 „ tinuer un siège, qui pensa ruiner son
 „ Armée, & qu'il fut encore obligé de
 „ lever assez brusquement.

„ Comme nos troupes se retiroient,
 „ Dom *Grégoire*, bien loin de se donner
 „ de ces airs que prennent les Gouver-
 „ neurs en pareille occasion, ne fit de
 „ sortie, que pour envoyer faire un
 „ compliment plein de respect à Mon-
 „ sieur le Prince. Le Seigneur *Brice* par-
 „ tit quelque tems après, pour rendre
 „ compte à Madrid de sa conduite, &
 „ pour en recevoir la récompense. Votre
 „ Majesté sera peut-être bien aise de sa-
 „ voir le traitement qu'on fit au petit
 „ *Brice*, après la plus brillante action que
 „ les Espagnols eussent faite de toute la
 „ guerre. On le mit à l'Inquisition.

„ Quoi ! dit la Reine Mère , à l'Inquisition , pour ses services ? Non pas tout-
 „ à-fait pour ses services, dit-il; mais sans é-
 „ gard à ses services, on le traita comme je
 „ viens de dire, pour un petit trait de ga-
 „ lanterie , que je conterai tantôt au Roi.

„ La Campagne de Catalogne finie de
 „ cette manière , nous revenions médio-
 „ crement couverts de Lauriers. Mais
 „ comme Mr. le Prince en avoit fait pro-
 „ vision en d'autres rencontres , & qu'il
 „ avoit de grands desseins en tête , il eut
 „ bientôt oublié cette petite disgrâce.
 „ Nous ne faisons que goguenarder pen-
 „ dant le voyage. Monsieur le Prince étoit
 „ le premier à nous mettre en train sur
 „ son siège. Nous fîmes quelques cou-
 „ plets de ces *Lérida* , qui ont tant couru,
 „ afin qu'on n'en fit pas de plus mauvais.
 „ Nous n'y gagnames rien ; nous eumes
 „ beau nous traiter cavalièrement dans
 „ nos chansons , on en fit à Paris où l'on
 „ nous traitoit encoore plus mal. Nous ar-
 „ rivames enfin à Perpignan un jour de
 „ fête. Une troupe de Catalans , qui
 „ dansoient au milieu de la rue , vinrent
 „ danser sous les fenêtres de Monsieur
 „ le Prince , pour lui faire honneur.

„ Mr.

„ Mr. *Pouffatin*, couvert d'un petit casa-
 „ quin noir, dançoit au milieu de cette
 „ troupe, comme un vrai possédé. Je
 „ reconnus d'abord la danse de notre
 „ Pays aux sauts & aux bonds qu'il faisoit.
 „ Monsieur le Prince fut charmé de sa dis-
 „ position, & de sa légèreté. Je le fis
 „ venir après la danse, & lui ayant de-
 „ mandé ce qu'il étoit, Prêtre indigne à
 „ votre service, Monseigneur, me dit-il.
 „ Je m'appelle *Pouffatin*, & suis de Béarn.
 „ J'allois en Catalogne, pour servir d'Au-
 „ mônier dans l'Infanterie; car, Dieu
 „ merci, je vai bien du pied: mais puis-
 „ que la guerre est heureusement finie,
 „ s'il plaisoit à Votre Grandeur de me
 „ prendre à son service, je la suivrois par-
 „ tout, & la servirois fidèlement. Mr.
 „ *Pouffatin*, lui dis-je, ma Grandeur n'a
 „ pas besoin autrement d'Aumônier; mais
 „ puisque vous êtes de si bonne volonté, je
 „ veux bien vous prendre à mon service.

„ Monsieur le Prince, présent à toute
 „ cette conversation, fut ravi de me voir
 „ un Aumônier. Comme le pauvre *Pouf-
 „ satin* étoit fort délabré, je n'eus pas le
 „ tems de le mettre en équipage à Per-
 „ pignan: mais lui ayant fait donner le

„ jastaucorps d'un des laquais du Maré-
 „ chal DE GRAMMONT, qui restoit avec
 „ l'équipage, je le fis monter derrière le
 „ carrosse de Monsieur le Prince, qui
 „ mouroit de rire toutes les fois qu'il
 „ voyoit la mine peu orthodoxe que
 „ le petit *Poussatin* avoit en livrée jau-
 „ ne.

„ Dès que nous fumes à Paris, on en
 „ fit le conte à la Reine, qui d'abord en
 „ fut un peu surprise. Cela n'empêcha
 „ pas qu'elle ne voulût voir danser mon
 „ Aumônier. Car en Espagne, il n'est pas
 „ tout-à-fait si rare de voir danser les Ec-
 „ clésiastiques, que de les voir en livrée.

„ *Poussatin* fit des merveilles devant
 „ la Reine; mais comme sa danse étoit
 „ un peu vive, elle ne put supporter l'o-
 „ deur que son agitation violente répandit
 „ dans son cabinet. Les Dames lui
 „ demandèrent quartier. Il y avoit de
 „ quoi vaincre tous les parfums, & tou-
 „ tes les essences, dont elles étoient
 „ munies. *Poussatin* ne laissa pas d'en rem-
 „ porter beaucoup de louanges, & quel-
 „ ques louis.

„ J'obtins au bout de quelque tems un
 „ petit Bénéfice de Campagne pour mon

„ Au-

„ Aumônier, & j'ai sçu depuis que *Poussatin* prêchoit avec la même légèreté dans son village, qu'il dansoit aux noces de ses Paroissiennes. “

Le conte de *Poussatin* divertit fort le Roi. La Reine ne trouva plus si mauvais qu'on l'eût mis en Livrée. Le traitement de *Grégoire Brice* la scandalisa bien davantage; & voulant justifier la Cour d'*Espagne* sur un procédé qui paroissoit si dur, Chevalier DE GRAMMONT, dit-elle, quelle Hérésie dans l'Etat vouloit introduire ce Gouverneur, dont vous venez de parler? De quel attentat contre la Religion étoit-il accusé; pour qu'on le mit à l'Inquisition? Madame, dit-il, l'Histoire n'en est pas trop bonne à conter devant Votre Majesté. C'étoit une petite gentillesse d'Amour, à la vérité, mal placée. Le pauvre *Brice* n'avoit aucune mauvaise intention. Son crime n'auroit pas mérité le fouet dans le plus sérieux Collège de France, puisque ce n'étoit que pour donner une preuve de tendresse à certaine petite Espagnolette, qui avoit les yeux sur lui dans une occasion solennelle.

Le Roi voulut un détail précis de l'avant-

vanture ; & le Chevalier DE GRAMMONT fatifit fa curiosité , dès que la Reine & le reste de la Cour ne fut plus à portée de l'entendre. Il faisoit bon l'écouter, quand il faisoit quelque récit ; mais il ne faisoit pas bon se trouver en son chemin, par la concurrence, ou par le ridicule. Il est vrai qu'il n'y avoit que peu de gens à la Cour d'*Angleterre* qui eussent alors mérité son indignation. Le seul *Roussel* étoit de tems en tems l'objet de ses railleries ; encore le traitoit-il bien doucement, en comparaisant de ce qu'il avoit de coutume de faire à l'égard d'un rival.

Ce *Roussel* étoit un des fiers Danseurs d'*Angleterre* ; je veux dire, pour les contre-danses. Il en avoit un recueil de deux ou trois cens en tablature, qu'il dançoit toutes à livre ouvert ; & pour prouver qu'il n'étoit pas vieux, il dançoit quelquefois jusqu'à extinction. Sa danse ressembloit assez à ses habits ; il y avoit vingt ans que la mode en étoit passée.

Le Chevalier DE GRAMMONT voyoit bien qu'il étoit fort amoureux ; & quoi qu'il vit bien aussi qu'il n'en étoit que plus ridicule, il ne laissa pas de s'allarmer du dessein qu'il apprit qu'il avoit de faire demander

mander Mademoiselle *d'Hamilton* ; mais il fut bientôt délivré de cette inquiétude.

Roussel, sur le point de faire un voyage, crut qu'il étoit dans l'ordre d'informer sa Maîtresse de ses desseins, avant son départ. Le Chevalier DE GRAMMONT étoit un grand obstacle aux audiences qu'on fouhaitoit d'elle ; mais un jour qu'on le vint chercher, pour jouer chez Madame de *Castelmaine*, *Roussel* prit son tems, & s'adressant à Mademoiselle *d'Hamilton*, d'un air moins embarrassé qu'on n'a ordinaire dans ces occasions, il lui fit sa déclaration de cette manière : Je suis frère du Comte de *Bedfort*. Je commande le Régiment des Gardes. J'ai trois mille Jacobus de rente, & quinze mille en argent comptant. Je viens, Mademoiselle, vous les offrir, avec ma personne. L'un des présens ne vaut pas grand' chose sans l'autre, j'en conviens : c'est pourquoi je les mets ensemble. On m'a conseillé d'aller aux eaux, pour un petit asthme, qui vraisemblablement ne durera pas longtems ; car il y a plus de vingt ans que je l'ai. Si vous me jugez digne du bonheur d'être à vous, je ferai la proposition à Monsieur

fleur votre père, à qui je n'ai pas cru devoir m'adresser avant que de savoir vos sentimens. Mon neveu *Guillaume* ne fait encore rien de mon dessein ; mais je crois qu'il n'en fera pas fâché, quoiqu'il se voie par là frustré d'un bien assez considérable ; car il a beaucoup d'égards pour moi : outre qu'il s'attache volontiers auprès de vous depuis qu'il s'aperçoit que je vous aime. Je suis fort aise qu'il me fasse sa cour par ses assiduités ici ; car il ne faisoit que dépenser son argent auprès de cette coquine de *Middleton*, au lieu qu'il ne lui en coûte rien à présent dans la meilleure compagnie d'Angleterre.

Mademoiselle *d'Hamilton* avoit eu quelque peine à s'empêcher de rire pendant cette harangue. Cependant, elle lui témoigna qu'elle étoit fort honorée de ses intentions pour elle ; encore plus obligée de ce qu'il avoit bien voulu la consulter avant de les déclarer à ses parens. Il fera, lui dit-elle, assez tems de leur en parler à votre retour des eaux ; car je ne vois pas beaucoup d'apparence qu'ils disposent de moi, que vous ne soyez revenu. En tout cas, si l'on me pressoit beaucoup, votre neveu *Guillaume* aura soigné
de

de vous en avertir. Ainsi, vous n'avez qu'à partir quand il vous plaira ; mais gardez vous bien de négliger votre santé, pour précipiter vôtre retour.

Le Chevalier DE GRAMMONT apprit le détail de cette conversation, & s'en divertit le mieux qu'il put ; car il y avoit de certaines circonstances de la déclaration, qui ne laissoient pas de l'allarmer, malgré le ridicule des autres. Enfin, il ne fut pas fâché de son départ. Il en reprit un ton plaissant, & fut conter au Roi la grace que Dieu lui faisoit de lui ôter un rival si dangereux. Il est donc parti, Chevalier ? lui dit le Roi. Surement, Sire, dit-il. J'ai eu l'honneur de le voir embarquer dans un Cochemen, avec son asthme, & son équipage de campagne ; la perruque à calotte proprement renouée avec un ruban feuille morte, & le chapeau ambigu couvert d'un étui de toile cirée, qui lui sied à merveille. Ainsi, je n'aurai plus à faire qu'à *Guillaume Roussel*, qu'il laisse Résident auprès de Mademoiselle *d'Hamilton* ; & pour lui, je ne le crains, ni sur son compte, ni sur celui de son oncle. Il est trop amoureux lui-même, pour appuyer les intérêts d'un autre ;

&

& comme il n'a qu'une méthode de faire valoir les siens, sçavoir de sacrifier le portrait ou quelques Lettres de la *Middleton*, j'ai, ma foi, de quoi faire paroli de ces fortes de faveurs. J'avouë qu'il m'en couste un peu.

Puis que vos affaires vont si bien du côté des *Rouffels*, lui dit le Roi, je veux bien vous apprendre que vous êtes délivré d'un autre rival beaucoup plus à craindre pour vous, s'il n'étoit déjà marié. Mon Frère est nouvellement amoureux de Madame de *Chesterfield*. Que de bénédictions à la fois ! s'écria le Chevalier DE GRAMMONT ; je lui fai si bon gré de cette inconstance, que je-le servirois de bon cœur auprès de sa nouvelle Maîtresse, s'il n'avoit *Hamilton* pour rival. Votre Majesté ne sçauroit trouver mauvais que je serve le frère de ma Maîtresse contre le vôtre. *Hamilton* n'a pourtant pas si besoin de secours dans une affaire comme celle-ci, que le Duc d'*York*, lui dit le Roi : mais de l'humeur dont je connois Milord *Chesterfield*, il ne souffrira pas si patiemment que le bon *Shrewsbury*, qu'on se batte pour sa femme. Il mérite pourtant assez la même destinée. Voi-

ci ce que c'étoit que ce Milord *Chesterfield*.

Il avoit le visage fort agréable, la tête assez belle, peu de taille, & moins d'air. Il ne manquoit pas d'esprit. Un long séjour en Italie lui avoit communiqué la cérémonie dans le commerce des hommes, & la défiance dans celui des femmes. Il avoit été fort haï du Roi, parce qu'il avoit été fort aimé de la *Castelmaine*. Le bruit commun étoit qu'il avoit eu ses bonnes grâces, avant qu'elle fût mariée; & comme ni l'un ni l'autre ne s'en défendoit, on le croyoit assez volontiers.

Il avoit recherché la fille aînée du Duc d'*Ormond*, dans le tems qu'il avoit l'esprit encore rempli de sa première passion. Celle du Roi pour la *Castelmaine*, & l'établissement qu'il espéroit par cette alliance, firent qu'il pressa ce mariage avec autant d'ardeur, que s'il eût été passionnément amoureux. Il avoit donc épousé Madame de *Chesterfield* sans l'aimer, & vécu quelque tems avec elle d'une froideur à ne lui pas permettre de douter de son indifférence. Elle étoit fine & délicate sur le mépris; elle en fut affligée d'abord, indignée dans la suite; & dans le tems que
son

son époux commençoit à lui faire voir qu'il l'aimoit, elle eut le plaisir de lui faire voir qu'elle ne l'aimoit plus.

Ils en étoient dans ces termes, lors qu'elle s'avisa d'ôter *Hamilton*, comme elle venoit de faire son époux, à tout ce qui lui restoit de tendresse pour la *Castelmaine*. La chose ne lui fut pas difficile. Le commerce de l'une étoit désagréable par l'impolitesse de ses manières, ses hauteurs à contre-tems, & ses imaginations & inégalités perpétuelles. La *Chesterfield*, au contraire, savoit armer ses attraits de tout ce qu'il y a de séduisant dans l'esprit d'une femme qui veut plaire.

Elle étoit, outre cela, plus à portée de lui faire des avances, qu'à nul autre. Elle logeoit chez le Duc d'*Ormond*, à *White-Hall*. *Hamilton*, comme on a dit, y avoit les entrées libres à toutes heures. Son extrême froideur, ou plutôt le dégoût qu'elle témoignoit pour les nouveaux empressements de son mari, réveillèrent le penchant naturel qu'il avoit aux soupçons. Il se douta qu'elle n'avoit pu tout d'un coup passer de l'inquiétude à l'indifférence pour lui, sans quelque objet caché d'un nouvel entêtement; & selon la maxime de
tous

tous les jaloux, il mit finement en campagne son expérience & son industrie, pour la découverte d'une chose qui devoit troubler son repos.

Hamilton, qui le connoissoit, se mit de son côté sur ses gardes; & plus ses affaires s'avançoient, plus il étoit attentif à lui en ôter jusqu'aux moindres soupçons. Il lui faisoit les confidences les plus belles & les moins sincères du monde sur sa passion pour la *Castelmaine*; se plaignoit de ses emportemens, & lui demandoit à deux genoux ses conseils, pour réussir auprès d'une personne dont lui seul avoit véritablement possédé les affections.

Chesterfield, que ces discours flattoient, lui promit sa protection de meilleure foi qu'on ne l'avoit demandée. *Hamilton* n'étoit donc plus embarrassé que de la conduite de Madame de *Chesterfield*, de qui les gracieusetés se déclaroient un peu trop hautement à son gré. Mais tandis qu'il étoit discrètement occupé à régler le panchant qu'elle marquoit en sa faveur, & à la conjurer de tenir ses regards en bride, elle donnoit audience à ceux du Duc d'*York*; & qui plus est, leur faisoit des réponses assez favorables.

Il crut s'en appercevoir, comme tout le monde : mais il crut que tout le monde s'y trompoit comme lui. Le moyen de croire ses yeux, sur ce que ceux de la *Chesterfield* sembloit dire à ce nouveau rival. Il ne trouvoit pas de vraisemblance à se figurer qu'un esprit comme le sien pût avoir du gout pour des manières, dont ils avoient mille fois ri tête à tête ; mais ce qu'il jugeoit encore moins possible, étoit qu'elle voulût commencer une autre aventure, sans avoir mis la dernière main à celles où ses avances l'avoient engagée. Cependant, il se mit à l'observer de plus près ; & toutes les découvertes, qu'il fit par ses observations, lui firent voir que si elle ne le trompoit, elle en avoit bien envie. Il prit la liberté de lui en dire deux mots ; mais elle le prit si haut, & le traita tellement de visionnaire, qu'il parut confus, sans être convaincu. Toute la satisfaction qu'elle lui fit, fut de lui dire fièrement, qu'il méritoit, que des reproches si déraisonnables fussent mieux fondés.

Milord *Chesterfield* avoit pris les mêmes allarmes ; & ne doutant plus, par les observations qu'il avoit faites de son côté, qu'il

qu'il n'eût trouvé l'heureux amant, qui s'étoit emparé du cœur de sa femme, il se tint pour dit : & sans la fatiguer d'inutiles reproches, il ne chercha plus que de quoi la confondre, avant que de prendre son parti.

Comment, après tout, rendre raison du procédé de *Madame de Chesterfield*, si on ne l'attribue à cette maladie de la plupart des coquettes, qui charmées de l'éclat, mettent tout en usage pour enlever la conquête d'un autre, & n'épargnent rien pour la retenir.

Mais avant que de passer au détail de cette aventure, jettons la vue sur les fortunes galantes de Son Altesse, avant la déclaration de son mariage : parlons même de ce qui précéda cette déclaration. Il est permis de s'écarter un peu du fil de son récit, lors que les faits véritables & peu connus répandent sur la digression une variété qui la rend excusable. Voyons ce qui en arrivera.

Le Mariage du Duc d'*Torck*, avec la Fille du Chancelier, n'avoit manqué d'aucune des circonstances qui rendent les unions de cette nature valides à l'égard du Ciel. L'intention de part & d'autre,

la

la cérémonie dans les formes, les témoins, & le point essentiel du Sacrement, en avoient été.

Quoique l'Epouse ne fût pas absolument belle, comme il n'y avoit rien à la Cour d'Hollande qui l'effaçât, le Duc, dans les premières douceurs de ce mariage, loin de s'en repentir, sembloit ne souhaiter le rétablissement du Roi, que pour le déclarer avec éclat; mais dès qu'il se vit possesseur d'un rang qui touchoit de si près au Trône; que la possession de Mademoiselle *Hyde* n'avoit plus de charmes nouveaux pour lui; que l'Angleterre, si fertile en beautés, étaloit ce qu'elle avoit de plus rare dans la Cour du Roi son Frère; & qu'il se voyoit l'unique exemple d'un Prince qui d'une élévation suprême fût descendu si bas, il se mit à faire des réflexions. D'un côté, son mariage lui paroïssoit horriblement mal assorti de toutes les manières. Il se souvint que *Germain* ne l'avoit engagé dans un commerce avec Mademoiselle *Hyde*, qu'après lui avoir fait voir, par certains petits exemples, la facilité d'y réussir. Il envisageoit son mariage comme un attentat contre le respect & l'obéissance qu'il devoit au Roi.

L'in-

L'indignation qu'en auroit la Cour, & tout le Royaume, s'offrit à ses yeux, avec l'impossibilité d'obtenir le consentement du Roi sur une chose qu'il sembloit par mille raisons être obligé de lui refuser. D'un autre côté, se présentoient les larmes & le desespoir de la pauvre *Hyde*; mais plus que cela, les remords d'une conscience, dont la délicatesse commençoit dès lors à lui vouloir du mal.

Au milieu de ces différentes agitations, il s'ouvrit à Milord *Falmouth*, & le consulta sur le parti qu'il devoit prendre. Il ne pouvoit mieux s'adresser pour ses intérêts, ni plus mal pour Mademoiselle *Hyde*. *Falmouth* lui soutint d'abord, non seulement qu'il n'étoit pas marié, mais qu'il étoit impossible qu'il y eût jamais songé; qu'un mariage étoit nul pour lui, sans le consentement du Roi, quand même le parti se fût trouvé d'ailleurs sortable: mais, que c'étoit une moquerie, de mettre en jeu la fille d'un petit Avocat, que la faveur du Roi venoit de faire Pair du Royaume sans Noblesse, & Chancelier sans capacité: qu'à l'égard de ses scrupules, il n'avoit qu'à vouloir bien écouter des gens, qui l'instruiraient à

fond de la conduite que Mademoiselle *Hyde* avoit tenue , avant qu'il la connût, & que, pourvu qu'il ne leur dit point que la chose fût déjà faite , il auroit bientôt de quoi le déterminer.

Le Duc *d'York* consentit, & Milord *Falmouth* ayant assemblé son Conseil , & ses témoins , les mena dans le cabinet de Son Altesse , après les avoir instruits de ce qu'on leur vouloit. Ces Messieurs étoient le Comte *d'Arran*, *Germain*, *Talbot* & *Killebrew* ; tous gens d'honneur , mais qui préféroient infiniment celui du Duc *d'York* à celui de Mademoiselle *Hyde* , & qui de plus étoient révoltés , avec toute la Cour , contre l'insolente autorité du premier Ministre.

Le Duc leur ayant dit , après une espèce de préambule , que quoiqu'ils n'ignorassent pas sa tendresse pour Mademoiselle *Hyde* , ils pouvoient ignorer à quels engagemens cette tendresse l'avoit porté ; qu'il se croyoit obligé de tenir toutes les paroles qu'il avoit pû lui donner ; mais que comme l'innocence des personnes de son âge étoit exposée d'ordinaire aux médisances d'une Cour , & que de certains bruits , faux ou véritables , s'étoient ré-

répandus au sujet de sa conduite; il les prioit comme amis, & leur ordonnoit, par tout ce qu'ils lui devoient, de lui dire sincèrement ce qu'ils en sçavoient, d'autant qu'il étoit résolu de régler sur leurs témoignages les desseins qu'il avoit pour elle. On se fit un peu tirer l'oreille d'abord, & l'on fit semblant de n'oser prononcer sur une matière si sérieuse & si délicate; mais le Duc *d'York* ayant réitéré ses instances, chacun se mit à déduire par le menu ce qu'il savoit, & peut-être ce qu'il ne savoit pas, de la pauvre *Hyde*. On y joignit toutes les circonstances qu'il falloit, pour appuyer le témoignage; par exemple, le Comte *d'Arran*, qui parla le premier, déposa, que dans la gallerie de Hons-laerdyk, où la Comtesse *d'Offery*, sa belle-sœur, & *Germain*, jouoient un jour aux quilles, Mademoiselle *Hyde* avoit fait semblant de se trouver mal, & s'étoit retirée dans une chambre, au bout de la gallerie; que lui déposant l'avoit suivie, & que lui ayant coupé son lacet, pour donner plus de vraisemblance aux vapeurs, il avoit fait de son mieux pour la secourir, ou pour la desennuyer. *Talbot* dit qu'elle lui avoit donné un rendez-vous dans le cabinet du

Chancelier , tandis qu'il étoit au Conseil ; à telles enseignes , que n'ayant pas tant d'attention aux choses qui étoient sur la table , qu'à celles qui les occupoient alors , ils avoient fait répandre toute l'encre d'une bouteille sur une dépêche de quatre pages , & que le singe du Roi , qu'on accusoit de ce désordre , en avoit été long-tems en disgrâce.

Germain indiqua plusieurs endroits , où il avoit eu des audiences longues & favorables. Cependant tous ces chefs d'accusation ne rouloient que sur quelques tendres privautés , ou tout au plus , sur ce qu'on appelle les menus plaisirs d'un commerce ; mais *Killegrew* , voulant renchérir sur ces foibles dépositions , dit tout net , qu'il avoit eu l'honneur de ses bonnes grâces. Il avoit l'esprit vif & badin , & savoit donner un tour agréable à ses récits par des figures gracieuses & sensibles. Il assura qu'il avoit trouvé l'heure du berger , dans un certain cabinet construit au dessus de l'eau , à toute autre fin que d'être favorable aux empressemens amoureux ; qu'il avoit eu pour témoins de son bonheur trois ou quatre cygnes qui pouvoient bien avoir été témoins du bonheur

heur de bien d'autres dans ce même cabinet, vû qu'elle y alloit souvent, & qu'elle s'y plaïsoit fort.

Le Duc d'*Torck* trouva cette dernière accusation outrée; persuadé qu'il avoit par devers lui des preuves suffisantes du contraire. Il remercia Messieurs les témoins à bonne fortune de leur franchise, leur imposa silence à l'avenir sur ce qu'ils venoient de lui déclarer, & passa dans l'appartement du Roi.

Dès qu'il fut dans son Cabinet, Milord *Falmouth*, qui l'avoit suivi, conta ce qui se venoit de passer au Comte d'*Offery*, qu'il trouva chez le Roi. Ils se doutèrent bien de ce qui faisoit la conversation des deux frères; car elle fut longue. Le Duc d'*Torck* en sortant, parut tellement ému, qu'ils ne doutèrent point que tout n'allât mal pour la pauvre *Hyde*. Milord *Falmouth* commençoit à s'attendrir de sa disgrâce, & se repentoit un peu de la part qu'il y avoit eue, lorsque le Duc d'*Torck* lui dit de se trouver, avec le Comte d'*Offery*, chez le Chancelier dans une heure.

Ils furent un peu surpris, qu'il eût la dureté d'annoncer lui-même cette accablante nouvelle. Ils trouvèrent, à l'heure

marquée Son Altesse dans la chambre de Mademoiselle *Hyde*. Ses yeux paroissoient mouillés de quelques larmes, qu'elle s'efforçoit de retenir. Le Chancelier, appuyé contre la muraille, leur parut bouffi de quelque chose. Ils ne doutèrent point que ce ne fût de rage & de desespoir. Le Duc *d'York* leur dit, de cet air content & serene, dont on annonce les bonnes nouvelles ; Comme vous êtes les deux hommes de la Cour que j'estime le plus, je veux que vous ayez les premiers l'honneur de saluer la Duchesse *d'York* : la voilà.

La surprise ne seroit de rien, & l'étonnement n'étoit pas de saison dans cette conjoncture. Ils en étoient pourtant si remplis, que pour s'en cacher, ils se jetterent vite à genoux pour lui baiser la main, qu'elle leur tendit avec autant de grandeur & de majesté, que si de sa vie elle n'eût fait autre chose.

Le lendemain la nouvelle en fut publique ; & toute la Cour s'empressa par devoir à lui témoigner des respects, qui devinrent très-sincères dans la suite.

Les petits-mâtres, qui avoient déposé contre elle à toute autre intention que ce qu'ils voyoient, se trouvèrent fort décon-

cer-

certés. Les femmes ne sont pas trop d'humeur à pardonner de certaines injures; & quand elles se promettent le plaisir de la vengeance, elles n'y vont pas de main morte: cependant ils n'en eurent que la peur.

La Duchesse *d'York*, instruite de tout ce qui s'étoit dit dans le cabinet sur son chapitre, loin d'en témoigner du ressentiment, affecta de distinguer par toutes sortes de gracieusetés & de bons offices ceux qui l'avoient attaquée par des endroits si sensibles. Jamais elle ne leur en parla, que pour louer leur zèle; & pour leur dire que rien ne marquoit plus le dévouement d'un honnête-homme, que de prendre un peu sur sa probité, pour donner aux intérêts d'un Maître, ou d'un ami. Rare exemple de prudence & de modération, non-seulement pour le sexe, mais pour ceux qui se parent le plus de Philosophie dans le notre.

Le Duc *d'York*, ayant mis sa conscience en repos, par la déclaration de son mariage, crut qu'il pouvoit donner un peu de bon tems à son inconstance, en vertu de ce généreux effort. Il se prit donc à ce qui se trouva d'abord sous sa

main. Ce fut Madame *de Carneguy*, qui s'étoit trouvée sous la main de bien d'autres. Elle étoit encore assez belle, & sa bonté naturelle ne fit pas beaucoup languir son nouvel Amant. Tout alla le mieux du monde pendant quelque tems. Milord *Carneguy*, son époux, étoit encore en Ecosse : mais son père étant mort subitement, il en revint aussi subitement, avec le nom de *Soubash* ; que sa femme haïssoit, mais qu'elle prit encore plus patiemment que son retour. Il avoit eu quelque vent de l'honneur qu'on lui faisoit, pendant son absence. Il ne voulut point faire le jaloux d'abord ; mais comme il étoit bien aise de s'éclaircir sur la vérité du fait, il tenoit l'œil sur ceux de sa femme. Il y avoit long-tems que les choses étoient entre elle & le Duc *d'York*, à ne plus s'amuser à la bagatelle ; cependant, comme ce retour les obligeoit à quelques égards, il n'alloit plus chez elle que dans les formes, c'est-à-dire, toujours accompagné de quelqu'un pour y donner un air de visite.

En ce tems-là, *Talbot* revint de Portugal. Ce commerce s'étoit établi pendant son absence ; & sans sçavoir ce que
c'é-

c'étoit que Madame *Southask*, il apprit que son maître en étoit amoureux.

Il y fut mené, pour figurer, à quelques jours de-là. Le Duc le présenta. Quelques complimens se firent de part & d'autre, après lesquels il crut devoir laisser à Son Altesse la liberté de faire le sien, & se retira dans l'antichambre. Cette antichambre donnoit sur la rue. *Talbot* se mit à la fenêtre, pour y regarder les passans.

Il étoit de la meilleure volonté du monde pour ces sortes d'occasions; mais il étoit si sujet aux distractions, & aux inadvertances, qu'il avoit laissé bonnement à Londres la lettre de compliment, dont le Duc l'avoit chargé pour l'Infante de Portugal; & ne s'en étoit aperçu, que dans le tems qu'on le menoit à son Audience.

Il étoit donc en sentinelle, comme nous avons dit; fort attentif à ses instructions, lorsqu'il vit arrêter un carrosse à la porte, sans s'en mettre en peine, & moins encore d'un homme, qu'il en vit sortir, & qu'il entendit bientôt monter.

Le Diable, qui ne devoit pas être malin dans ces rencontres, lui amenoit Mi-

L 5 lord

lord *Southask* en personne. On avoit eu soin de renvoyer l'équipage de Son Altesse, parce que la *Southask* avoit assuré que son époux étoit allé faire un tour aux Dogues, aux Ours, & aux Taureaux : spectacles qui l'amusoient agréablement, & dont il ne revenoit d'ordinaire que fort tard. Il n'eut garde de s'imaginer qu'il y eût si bonne compagnie au logis, n'y voyant aucun carrosse ; mais s'il fut d'abord surpris de voir *Talbot* tranquillement assis dans l'antichambre de sa femme, son étonnement ne dura guères. *Talbot* ne l'avoit point vu depuis qu'on étoit revenu de Flandres ; & sans s'imaginer qu'il eût changé de nom, Eh, bon jour, *Carneguy* : Bon jour, mon gros cochon, lui dit-il, en lui tendant la main : d'où Diable fors-tu, qu'on ne t'a point vu depuis Bruxelles ? Que viens-tu faire ici ? N'en voudrois-tu point aussi à la *Southask* ? Si cela est, mon pauvre ami, tu n'as qu'à tirer pays ; car je t'apprens que le Duc d'*York* en est amoureux ; & je te veux bien confier, qu'à l'heure que je te parle, il est là-dedans, qui lui en dit deux mots.

Southask interdit, comme on peut se l'ima-

l'imaginer , n'eut pas le tems de répondre à ces belles questions. *Talbot* le mit dehors comme son ami ; & comme son serviteur , lui conseilla de chercher fortune ailleurs. *Southask* , ne sachant rien de mieux à faire pour lors , remonta dans son carrosse ; & *Talbot* , charmé de l'aventure , mouroit d'envie que le Duc fortit , pour lui en faire le récit : mais il fut bien surpris de trouver que le Comte n'avoit plus rien de plaissant pour ceux qui en étoient de quelque chose ; surtout , il trouva fort mauvais , que cet animal de *Carneguy* n'eût changé de nom , que pour s'attirer la confiance qu'il venoit de lui faire.

Cet incident rompit un commerce , auquel le Duc *d'York* n'eut pas grand regret : & bien lui prit de son indifférence ; car le traître de *Southask* se mit à préparer une vengeance , par laquelle , sans employer le fer , ni le poison , il eût tiré quelque satisfaction de ceux qui l'avoient offensé , pour peu que leur intrigue eût encore duré.

Il chercha dans les lieux les plus infames , le mal le plus infame qu'ils pussent fournir , & le trouva ; mais sans être

vengé qu'à demi : car après avoir passé par les remèdes extrêmes, pour s'en défaire, Madame sa femme ne fit que lui rendre son présent, n'ayant plus de commerce avec celui pour lequel on l'avoit industrieusement préparé.

Madame *Roberts* brilloit en ce tems-là. Sa beauté frappoit d'abord ; cependant, avec tout l'éclat des plus belles couleurs, avec tout celui de la jeunesse, avec tout ce qui rend une femme ragoutante, elle ne touchoit pas. Le Duc d'*York* n'auroit pas laissé d'y trouver son compte, si des difficultés presque invincibles n'eussent fait échouer ses bonnes intentions pour elle. Milord *Roberts*, mari de la belle, étoit un vieux sacripante, incommode & revêche au possible, amoureux à la désespérer ; & pour surcroît de malédiction, résident perpétuel auprès de sa personne.

Elle s'aperçut de l'attention que Son Altesse avoit pour elle, & laissa voir qu'elle étoit assez portée à la reconnoissance. Cela redoubla les empressemens, & toutes les marques de tendresse, qu'il put lui donner de loin ; mais l'éternel *Roberts* redoublant de vigilance & d'assiduité, à mesure que ces approches se faisoient,

soient, on eut recours à tout ce qui pouvoit le rendre traitable. On tâcha de l'émouvoir par l'avarice & l'ambition. Des personnes qui avoient part à sa confiance, lui dirent qu'il ne tiendrait qu'à lui que Madame *Roberts*, si digne d'être à la Cour, n'y fût reçue dans un poste considérable, auprès de la Reine, ou de la Duchesse. On le fonda sur un Gouvernement dans sa Province. On lui proposa de vouloir bien se charger de l'administration du bien, que le Duc *d'Orck* avoit en Irlande, dont on lui laissoit la disposition absolue, moyennant qu'il partit en diligence, pour n'y rester qu'autant qu'il jugeroit à propos.

Il entendit parfaitement ce que vouloient dire ces propositions : il en comprit tout l'avantage ; mais l'ambition & l'avarice eurent beau le tenter, il ne les écouta pas, & jamais le maudit vieillard ne voulut être cocu. Ce n'est pas toujours l'aversion, ni la peur qu'on en a, qui garantissent de la destinée. Le vilain le savoit à merveille ; c'est pourquoi sous prétexte d'un pèlerinage à *Sainte Vinyfrede*, *Vierge* & *Martyre*, qui communiqueoit la fécondité aux femmes, il n'eut point

point de repos, qu'il n'eût mis les plus hautes montagnes du Pays de Galles entre la fiemme, & le dessein qu'on avoit eu de faire ce miracle à Londres, après son départ.

Le Duc fut quelque tems occupé des seuls plaisirs de la chasse; ou du moins, ce ne fut que par des amusemens passagers qu'il donna dans ceux de l'Amour: mais ces goûts s'étant passés avec le souvenir de Madame *Roberts*, ses regards & ses vœux se tournèrent vers Mademoiselle *Brouk*, & ce fut au fort de cette poursuite, que Madame de *Chesterfield* se mit d'elle-même entre ses mains, comme nous allons dire, en reprenant la suite de son Histoire.

Le Comte de *Bristol*, ambitieux, & toujours inquiet, avoit essayé toutes sortes de moyens, pour se mettre en crédit auprès du Roi. Comme c'étoit ce même *Digby*, dont *Buffy* fait mention dans ses Annales, il suffira de dire, qu'il n'avoit pas changé de caractère; il savoit que l'amour & les plaisirs gouvernoient un Maître, qu'il gouvernoit à l'exclusion du Chancelier; ainsi c'étoit fêtes sur fêtes chez lui; le luxe & la délicatesse régnoient
dans

dans ces repas nocturnes, qui font l'enchaînement des autres voluptés. De tous ces repas étoient Mesdemoiselles *Brouk*, ses parentes. Elles étoient toutes deux faites pour donner de l'amour, & pour en prendre. C'étoit bien ce qu'il falloit au Roi. *Bristol* voyoit les choses en train de lui donner bonne opinion de son projet; mais la *Castelmaine*, nouvellement en possession de toute la tendresse du Roi, ne fut pas d'humeur alors de la partager avec une autre, comme elle fit sottement depuis, en méprisant Mademoiselle *Stewart*. Dès qu'elle eut le vent de ces menées, sous prétexte de vouloir être de toutes les parties, elle les troubla. Le Comte de *Bristol* n'eut qu'à rengainer ses desseins, & Mademoiselle *Brouk* ses avances. Le Roi n'osoit plus y songer; mais Monsieur son frère voulut bien se charger de son refus, & Mademoiselle *Brouk* accepta l'offre de son cœur, en attendant qu'il plût au Ciel de disposer autrement d'elle: ce qui arriva bien-tôt de cette manière.

Le Chevalier *Denam*, comblé de richesses, aussi-bien que d'années, avoit passé sa jeunesse au milieu de tous les plaisirs,

sirs, que sans scrupule on se permet à cet âge. C'étoit un des plus beaux génies que l'Angleterre ait produit pour les ouvrages d'esprit, satirique & gouguenard dans ses poésies. Il n'y pardonnoit, ni aux froids écrivains, ni aux maris jaloux, ni à l'épouse. Tout y respiroit les bons-mots & les contes agréables; mais sa raillerie la plus fine & la plus piquante rouloit d'ordinaire sur les aventures du mariage : & comme s'il eût voulu soutenir la vérité de ce qu'il en avoit écrit dans sa jeunesse, il prit pour femme, à l'âge de soixante & dix-neuf ans, cette Mademoiselle *Brouk*, dont nous parlons, qui n'en avoit que dix-huit.

Le Duc d'*York* l'avoit un peu négligée, quelque tems auparavant; mais les circonstances d'un mariage si mal assorti réveillèrent ses empressements. Elle, de son côté, lui laissa concevoir des espérances prochaines d'un bonheur, auquel mille égards s'étoient opposés avant son mariage. Elle vouloit être de la Cour; & pour la promesse qu'elle exigeoit d'être, Dame du Palais de la Duchesse, elle étoit sur le point de lui en faire une autre, ou de payer comptant, lorsque la *Chesterfield*,
au

au milieu de ce traité, fut tentée par son mauvais destin de lui ôter son Amant, pour inquiéter tant de monde.

Cependant, comme elle ne pouvoit voir le Duc qu'aux assemblées publiques, il falloit de nécessité qu'elle y fit de grands fraix en avances, pour le séduire; & comme c'étoit le lorgneur le moins circonspect de son tems, toute la Cour fut instruite d'un commerce à peine ébauché.

Ceux qui parurent les plus attentifs à leur conduite, n'étoient pas les moins intéressés. *Hamilton* & Milord *Chesterfield*, les observoient de près; mais la *Denam*, piquée de ce qu'on avoit couru sur son marché, prit la liberté de se déchaîner de toute sa force contre sa rivale. *Hamilton* s'étoit flatté jusques-là, que la vanité seule intéresseroit le cœur de Madame de *Chesterfield* dans cette avanture; mais il fut bientôt détrompé; de quelque indifférence qu'elle eût d'abord donné dans cette intrigue, elle n'en sortit pas de même. On fait souvent plus de chemin qu'on ne veut, quand on se permet des agaceries, qu'on croit sans conséquence. Le cœur a beau n'y pas avoir de part au.

com-

commencement, il n'est pas sûr qu'il n'en prenne dans la fuite.

Tout respiroit à la Cour, comme on l'a déjà dit, les jeux, les plaisirs, & tout ce que les panchans d'un Prince tendre & galant inspirent de magnificence & de politesse. Les beautés vouloient charmer, & les hommes ne cherchoient qu'à plaire. Chacun, enfin, faisoit valoir ses talens le mieux qu'il pouvoit. Les uns se signaloient par la danse, d'autres par l'air & la magnificence, quelques-uns par l'esprit, beaucoup par la tendresse, & peu par la constance. Il y avoit un certain Italien à la Cour, fameux pour la guitarrre. Il avoit du génie pour la Musique; & c'est le seul, qui de la guitarre ait pû faire quelque chose. Mais sa composition étoit si gracieuse & si tendre, qu'il auroit donné de l'harmonie au plus ingrat de tous les instrumens. La vérité est que rien n'étoit plus difficile que de jouer à sa manière. Le goût du Roi pour ses compositions avoit tellement mis cet instrument à la mode, que tout le monde en jouoit bien ou mal; & sur la toilette des belles, on étoit aussi sûr de voir une guitarre, que d'y trouver du

rou-

rouge & des mouches. Le Duc *d'York* en jouoit paſſablement, & le Comte *d'Arran*, comme *Franciſco* lui-même. Ce *Fran-ciſque* venoit de faire une Sarrabande, qui charmoit, ou déſoloit tout le monde. Car toute la guitarrerie de la Cour ſe mit à l'apprendre, & Dieu ſait la raclerie univerſelle que c'étoit. Le Duc *d'York* prétendoit ne la pas bien ſavoir, & pria Milord *Arran* de la jouer devant lui. Madame de *Cheſterfield* avoit la meilleure guitarre d'Angleterre. Le Comte *d'Arran*, qui vouloit jouer de ſon mieux, mena Son Alteſſe à l'appartement de Madame ſa ſœur. Elle étoit logée à la Cour, chez le Duc *d'Ormond* ſon père; & cette merveilleuſe guitarre y logeoit avec elle. Je ne ſai ſi la choſe avoit été conoertée; mais il eſt certain qu'ils trouvèrent la Dame & la guitarre au logis. Ils y trouvèrent auſſi Milord *Cheſterfield*, tellement effrayé de cette viſite inopinée, qu'il fut quelque tems avant que de ſonger à ſe lever, pour la recevoir avec le reſpect qu'il lui devoit.

La jaloſie lui monta d'abord à la tête, comme une vapeur maligne. Mille ſoupçons, plus noirs que l'encre, s'emparé-

parèrent de son imagination. Ils ne firent que croître & embellir; car tandis que le frère jouoit de la guitarre, la sœur jouoit de la prunelle, comme s'il n'y eût point eu d'ennemi en campagne. Cette Sarabande fut répétée plus de vingt fois. Le Duc assura qu'on ne pouvoit mieux jouer. La *Chesterfield* se récria sur la pièce; mais son époux, qui vit bien que c'étoit à lui qu'on la jouoit, la trouva détestable. Cependant, quoiqu'il souffrit mort & passion, de ce qu'il falloit se contraindre, tandis qu'on se contraignoit si peu devant lui, il étoit résolu de voir à quoi cette visite aboutiroit; mais il n'en fut pas le maître. Comme il avoit l'honneur d'être Chambellan de la Reine, on lui vint dire qu'elle le demandoit. Son premier mouvement fut de dire qu'il étoit malade; le second, de croire que la Reine, qui l'envoyoit chercher si mal à propos, étoit du complot. Enfin après toutes les extravagantes idées d'un homme soupçonneux, & toutes les irrésolutions d'un jaloux rétif dans le péril, il fallut partir.

Il étoit de la plus jolie humeur du monde, en arrivant chez la Reine. Les
 allar-

allarmes font pour les jaloux ce que les défastres font pour les malheureux. Ils arrivent rarement seuls , & ne cessent jamais de persécuter. Il apprit qu'on l'avoit mandé pour une Audience que la Reine donnoit à sept ou huit Ambassadeurs de Moscovie. A peine commençoit-il à maudire les Moscovites , que son beau-frère parut , & s'attira toutes les imprécations qu'il donnoit à l'Ambassade. Il ne douta plus qu'il ne fût d'intelligence avec ceux qu'il venoit de laisser ensemble ; & dans son cœur , il lui en scût le gré que méritoit ce bon office. Il eut bien de la peine à s'empêcher de lui témoigner sur le champ ce qu'il pensoit d'une telle conduite. Il ne crut pas qu'il fût besoin d'autre preuve du commerce de sa femme , que ce qu'il venoit de voir ; mais avant la fin de ce même jour , il trouva de quoi se persuader qu'on avoit profité de son absence , & de l'honnêteté de son officieux beau-frère. Il passa tranquillement cette nuit , & comme il falloit , ou crever , ou communiquer ses chagrins & ses conjectures , il ne fit que rêver & se promener le lendemain jusqu'à l'heure du Park. Il fut

fut à la Cour; il cherchoit quelqu'un, & s'imaginoit qu'on devinoit le sujet du trouble qui l'agitoit. Il évitoit tout le monde; mais à la fin, *Hamilton* se trouvant sur son chemin, il crut que c'étoit ce qu'il lui falloit; & l'ayant prié qu'ils pussent faire un tour de promenade ensemble à Hyde-Park, il le prit dans son carrosse, & ils arrivèrent au Cours en grand silence de part & d'autre.

Hamilton, qui le vit tout jaune & tout rêveur, s'imagina qu'il ne venoit que de s'apercevoir de ce que tout le monde voyoit depuis long-tems. *Chesterfield*, après un petit préambule, qui ne signifioit pas grand-chose, lui demanda comme ses affaires alloient auprès de Madame de Castelmaine. *Hamilton*, qui vit bien que cette question n'alloit pas au fait, ne laissa pas de l'en remercier; & comme il méditoit quelque réponse, Madame votre cousine, lui dit *Chesterfield*, est extrêmement coquette, & il ne tiendrait qu'à moi de croire qu'elle n'est pas extrêmement sage. *Hamilton* trouva ce dernier article un peu fort; & s'étant mis à le refuter, Mon Dieu, lui dit *Milord Chesterfield*, vous voyez, aussi-bien que
 tou-

toute la Cour, les airs qu'elle se donne. Les maris sont toujours les derniers à qui l'on parle de ce qui les regarde, mais ils ne sont pas toujours les derniers à s'en appercevoir. Je ne suis pas surpris, que m'ayant fait d'autres confidences, vous m'ayez caché celle-là ; mais comme je me flatte de quelque part dans votre estime, je serois fâché que vous crussiez que je suis assez sot, pour ne rien voir, quoique je sois assez honnête pour ne rien dire. Cependant, on outre tellement les choses, qu'il faut à la fin que je prenne un parti. Dieu me préserve de faire le jaloux ; le personnage est odieux : mais aussi je ne prétens pas qu'une patience ridicule me rende la fable de la ville. Soyez donc juge par les choses que je vai vous dire, si je dois m'armer d'indolence, ou si je dois prendre des mesures pour m'en garantir.

Son Altesse me fit hier l'honneur de venir voir ma femme. *Hamilton* tressaillit à ce début. Oui, poursuivit l'autre, il se donna cette peine, & *Mr. d'Arran* prit celle de nous l'amener. N'admirez-vous pas qu'un homme de sa naissance fasse un tel personnage ? Quelle fortune peut-

peut-il espérer auprès de celui qui l'employe à ces indignes services ? Mais il y a longtems que nous le connoissons pour la plus pauvre espèce d'Angleterre , avec sa guitarre & ses autres nigauderics. *Chesterfield*, après cette légère ébauche du mérite de son beau-frère , se mit à conter les observations qu'il avoit faites pendant la visite , & lui demanda ce qu'il croyoit de son cousin *d'Arran* , qui les avoit si bonnement laissés ensemble. Cela vous surprend donc ? poursuivit-il. Or , écoutez , si j'ai raison de croire que la fin de cette belle visite se soit passée dans la dernière innocence. Madame de *Chesterfield* est aimable , il en faut convenir : mais il s'en faut beaucoup qu'elle ne soit aussi merveilleuse qu'elle se l'imagine. Vous savez qu'elle a le pied vilain ; mais vous ne savez pas qu'elle a la jambe encore plus vilaine. Pardonnez-moi , disoit *Hamilton* en lui-même ; & l'autre , continuant sa description , Elle l'a grosse & courte , poursuivit-il ; & pour diminuer ces défauts , autant que cela se peut , elle ne porte presque jamais que des bas verds.

Hamilton ne pouvoit deviner à quoi
Dia-

Diable tout cela viſoit , & *Chesterfield* , devinant ſa penſée , Donnez-vous un peu de patience , lui dit-il ; je me trouvai hier chez Mademoiſelle *Stuart* , après l'Audience de ces damnés Moſcovites. Le Roi venoit d'y arriver ; & comme ſi le Duc eût juré de me pourſuivre partout ce jour-là , il vint un moment après. La converſation roula ſur la figure extraordinaire des Ambaſſadeurs. Je ne ſai où ce fou de *Craſs* avoit pris que les Moſcovites avoient tous de belles femmes , & que leurs femmes avoient toutes la jambe belle. Le Roi ſoutint qu'il n'y en avoit point de ſi belles que celles de Mademoiſelle *Stuart*. Elle , pour ſoutenir la gaudeur , ſe mit à la montrer juſqu'au deſſus du genou. On étoit prêt de ſe proſterner , pour en adorer la beauté ; car eſſectivement , il n'y en a point de plus belle. Mais le Duc tout ſeul ſe mit à la critiquer. Il ſoutint qu'elle étoit trop menue ; & prononça qu'il n'y avoit rien de tel qu'une jambe plus groſſe & moins longue ; & conclut enfin , qu'il n'y avoit point de ſalut pour une jambe ſans bas verds. C'étoit , ſelon moi , déclarer qu'il en venoit de voir , & qu'il en avoit en-

core la mémoire toute fraîche.

Hamilton ne savoit quelle contenance tenir, pendant un récit qui lui donnoit à peu près les mêmes conjectures. Il haussa les épaules, en disant foiblement que les apparences étoient souvent trompeuses; que Madame de *Chesterfield* avoit la foiblesse de toutes les belles, qui croient que leur mérite s'établit sur le nombre des adorateurs; & que quelques airs qu'elle se fût imprudemment donnés, pour ne pas rebuter Son Altesse, il n'y avoit pas d'apparence qu'elle voulût consentir à de plus grandes complaisances pour l'engager. Il avoit beau donner des consolations, qu'il ne sentoît pas; *Chesterfield* vit bien qu'il ne pensoit rien moins que ce qu'il disoit; mais il lui fut bon gré de la part qu'il lui voyoit prendre à ses intérêts.

Hamilton eut hâte de se trouver chez lui, pour écrire pis que pendre à Madame sa cousine. Le stile de ce billet ne ressembloit en rien à celui des premiers qu'il lui avoit écrits. Les reproches, l'aigreur, la tendresse, les menaces, & tout l'attirail d'un Amant, qui croit gronder avec raison, composoient cette épître. Il fut

fut la rendre en main propre , de peur d'accident.

Jamais elle ne lui parut si belle que dans ce moment , & jamais ses yeux ne lui témoignèrent tant de bonne volonté. Son cœur en fut attendri ; mais il ne voulut pas perdre les jolies choses qu'il avoit mises dans sa lettre. Elle lui serra la main , en la recevant. Cette action acheva de le désarmer. Il eût donné toutes choses , pour ravoir cette lettre. Il lui sembloit , dans ce moment , qu'il n'y avoit pas un mot de vrai dans tout ce qu'il lui reprochoit. Son mari lui parut un visionnaire , un imposteur , & rien moins que ce qu'il avoit cru quelques momens auparavant ; mais ces remords venoient un peu tard. Il venoit de rendre son billet , & la *Chesterfield* avoit marqué tant d'impatience & tant d'empressement de trouver un moment pour le lire , après l'avoir reçu , que tout sembloit la justifier , & le confondre. Elle se défit tellement quellement d'une visite sérieuse qui l'assiégeoit , pour passer dans son cabinet. Il se crut trop coupable , pour oser attendre son retour. Il sortit avec la compagnie ; mais il n'osa jamais se présenter devant elle le lendemain

pour avoir une réponse à sa lettre. Il la trouva pourtant à la Cour, & ce fut la première fois, depuis leur commerce, qu'il ne l'avoit point cherchée. Il se tenoit à l'écart, n'osoit lever les yeux sur elle, & paroissoit d'un embarras à faire rire, ou à faire pitié, lorsque s'étant approché de lui, N'est-il pas vrai, dit-elle, que vous voilà dans la situation du monde la plus fotte, pour un homme d'esprit? vous voudriez n'avoir point écrit; vous voudriez une réponse; vous n'en espérez pas: cependant vous la souhaitez & la craignez également. Je vous en ai pourtant fait une. Elle n'eut que le tems de lui dire ces trois ou quatre mots; mais ce fut d'un air & d'un regard à lui faire croire, que c'étoit *Vénus*, avec toutes ses graces, qui venoit de lui parler. Il étoit auprès d'elle; quand le jeu de la Reine commença. Elle s'y mit. Il étoit en peine de savoir quand ou par où sortiroit cette réponse, lorsqu'elle le pria de vouloir bien mettre quelque part ses gants & son éventail. Il les reçut, avec le billet dont il étoit question. Il n'avoit rien trouvé de sévère ni d'ennemi dans le discours qu'elle lui avoit tenu; c'est

c'est pourquoi, se hâtant d'ouvrir son billet, voici ce qu'il y trouva.

Vos emportemens sont si ridicules, que c'est vous faire grâce, que de les attribuer à un excès de tendresse, qui vous tourne la tête. Il faut avoir bien envie d'être jaloux, pour le devenir de celui dont vous me parlez. Bon Dieu! quel Amant, pour donner de l'inquiétude à un homme d'esprit! Et quel esprit, pour s'être emparé du mien! N'avez-vous point de honte, de donner dans les visions d'un jaloux, qui n'a rapporté que cela d'Italie? La Fable des Bas verts, qui s'est trouvée l'objet de ses caprices, vous a pu séduire par des circonstances si pitoyables! Que ne s'est-il vanté, dans les confidences qu'il vous a faites, d'avoir mis en pièces ma pauvre guitare? Cet Exploit vous auroit peut-être plus convaincu que tout le reste. Rentrez en vous-même; Et si vous m'aimez, louez la fortune, de ce qu'une jalousie si mal fondée détourne l'attention qu'on devoit avoir sur mes sentimens pour l'homme le plus aimable. Et le plus dangereux de la Cour.

Hamilton pensa pleurer de tendresse, à ces marques d'une bonté, dont il se croyoit indigne. Il ne se contenta pas de

porter la bouche avec transport sur toutes les parties de ce billet; il baïsa trois ou quatre fois ses gants & son éventail. Le jeu fini, la *Chesterfield* les reçut de ses mains, & lut dans ses yeux toute la joie que son billet avoit répandu dans son ame. Il n'avoit garde de se contenter de ce que ses regards avoient pu lui marquer; il courut chez lui, pour lui en écrire quatre fois autant.

Que cette lettre fut différente de l'autre! Peut-être ne valoit-elle pas tant; car on n'a pas tant d'esprit, quand on demande pardon, que quand on offense: & il s'en faut bien que le stile des douceurs ne soit aussi touchant dans une lettre, que celui des invectives.

Quoi qu'il en soit, la paix fut faite; leur intelligence devint plus vive, après cette querelle; & la *Chesterfield*, pour le rendre aussi tranquille qu'il avoit été défiant, se paroit à tous momens d'un feint mépris pour son rival, & d'une aversion sincère pour son mari.

La confiance qu'il en prit fut telle, qu'il consentit qu'elle donneroit au public quelques appatences en faveur du Duc, pour sauver celles de leur commerce

merce secret. Ainsi rien ne troubloit le repos de son cœur, que l'impatience de trouver une occasion favorable, pour mettre le comble à ses vœux. Il lui sembloit qu'il ne tenoit qu'à elle de la faire naître. Elle s'en défendoit par les obstacles dont elle faisoit le dénombrement, & qu'elle ne demandoit pas mieux que de lui voir lever avec toute son industrie & tous ses empressements.

Cela lui fermoit la bouche; & tandis qu'il y travailloit, & qu'il étoit dans l'admiration comment deux personnes, qui se vouloient tant de bien, & qui étoient d'accord, ne pouvoient parvenir qu'aux souhaits, la fortune fit éclater une aventure imprévûe, qui ne lui permit plus de douter, ni du bonheur de son rival, ni des perfidies de sa maîtresse.

Les revers de la fortune épargnent souvent, lorsqu'on craint le plus; & souvent ils accablent lorsqu'on les mérite, & qu'on les prévoit le moins. *Hamilton* étoit au milieu de la lettre la plus tendre & la plus passionnée qu'il eut jamais écrite à Madame de *Chesterfield*, lorsque son mari vint lui annoncer les particularités de cette dernière découverte. Il n'eut

que le tems de cacher cet ouvrage galant parmi d'autres papiers, tant on étoit venu dans sa chambre avec précipitation. Il avoit encore le cœur & l'esprit si remplis de ce qu'il écrivoit à Madame de *Chesterfield*, que son mari fut d'abord mal reçu dans ses accusations ; outre qu'il arrivoit mal à propos , à son gré , de toutes les façons. Il fallut pourtant l'écouter , & le premier moment d'attention lui fit bien changer de sentimens. Il ouvroit de grands yeux , à mesure qu'on lui contoit des circonstances d'une indiscretion si outrée , qu'elles lui paroissent incroyables , malgré les particularités du fait. Vous avez raison d'en être surpris , lui dit *Chesterfield* , en finissant ; mais pour peu que vous doutiez de ce que je viens de dire , il ne vous sera pas difficile de trouver des témoins , pour le confirmer : car la scène de ces tendres familiarités n'a pas été moins publique , que l'est la chambre où l'on joue chez la Reine , & cette chambre étoit alors , Dieu merci , honnêtement remplie de monde. La *Denam* s'est apperçue la première de ce qu'ils croyoient finement cacher dans la foule. Vous jugez bien com-

me

me la *Denam* a tenu le cas secret. La vérité est qu'elle s'est adressée à moi tout le premier ; comme j'entrois , pour m'avertir d'avertir ma femme , que d'autres pourroient s'apercevoir de ce qu'il ne tenoit qu'à moi d'aller voir.

Madame votre cousine jouoit, comme je vous ai dit. Le Duc étoit assis auprès d'elle. Je ne sai ce que sa main étoit devenue ; mais je sai bien qu'il s'en falloit jusqu'au coude, qu'on ne lui vit le bras tout entier. J'étois derrière eux , dans la place que la *Denam* venoit de quitter. Il me vit, en se retournant, & fut si troublé de ma présence, qu'il pensa deshabiller Madame de *Chesterfield* en retirant sa main. Je ne sai s'ils se sont apperçus qu'on les ait découverts ; mais je sai bien que Madame *Denam* mettra bon ordre que personne ne l'ignore. Je vous avoue que je suis dans un embarras que je ne puis vous exprimer. Je ne balancerois pas à prendre mon parti, si les ressentimens m'étoient permis contre celui qui m'outrage. Pour elle, je saurois bien m'en faire raison ; si toute indigne qu'elle est d'aucun ménagement, je n'avois des égards pour une famille illustre, qu'un

M s. éclat

éclat digne d'une telle injure mettroit au désespoir. Vous y avez par-là quelque intérêt; vous êtes de mes amis, & je vous ouvre mon cœur sur la chose du monde la plus délicate. Voyons donc ensemble ce que je dois faire dans une occasion si désagréable.

Hamilton, plus interdit & plus confondu que lui, n'étoit pas trop en état de lui donner des conseils. Il n'écoutoit que la jalousie, & ne respiroit que la vengeance. Mais ces mouvemens s'étant un peu calmés, sur l'espoir qu'il y avoit de la calomnie, ou du moins de l'exagération, dans ce que l'on imputoit à la *Chesterfield*, il pria son mari de suspendre ses résolutions, jusqu'à-ce qu'il fût plus amplement informé du fait. Il l'assura pourtant, s'il trouvoit que les choses fussent comme il venoit de le dire, qu'il fermeroit les yeux à tous autres intérêts que les siens.

Ils se séparèrent là-dessus; & dès les premières enquêtes, *Hamilton* trouva presque tout le monde instruit d'une aventure, à laquelle chacun ajoutoit quelque chose en la contant. Le dépit & le ressentiment s'allumoient dans son

cœur,

cœur, à mesure que toute sa tendresse pour elle s'y éteignoit.

Il ne tenoit qu'à lui de la voir, pour lui faire tous les reproches qu'on est pressé de faire dans ces occasions. Mais il étoit trop en colère, pour en donner des marques, qui eussent attiré quelque éclaircissement. Il se considéroit comme le seul qui fût véritablement outragé dans cette aventure, ne comptant pour rien l'injure d'un époux, en comparaison de celle d'un amant.

Il courut chez Milord *Chesterfield*, dans le transport qui l'aveugloit, & lui dit qu'il en avoit assez appris, pour lui donner enfin un conseil, qu'il suivroit lui-même en cas pareil; qu'il n'y avoit plus à balancer, s'il vouloit sauver une femme si sottement prévenue, & qui peut-être n'avoit pas encore perdu toute son innocence, en perdant toute sa raison; qu'il falloit incessamment la mener à la campagne; & que pour ne lui pas donner le tems de se reconnoître, le plus tôt seroit le mieux.

Milord *Chesterfield* n'eut pas de peine à suivre un conseil, qu'il avoit déjà regardé comme le seul qu'on lui pût don-

ner en ami. Mais la femme, qui ne se doutoit pas encore qu'on eût fait cette nouvelle découverte sur sa conduite, crut qu'il se moquoit, lorsqu'il lui dit qu'il falloit se préparer à partir pour la campagne, dans deux jours. Elle se l'imagina d'autant plus, qu'on étoit au cœur d'un hyver extrêmement rude; mais elle s'aperçut bientôt que c'étoit tout de bon. Elle connut à l'air & aux manières de son mari, qu'il croyoit avoir quelque sujet bien fondé de la traiter avec cette hauteur; & voyant tous les parens froids & sérieux sur les plaintes qu'elle leur en fit, elle n'espéra plus dans cet abandonnement universel, qu'en la tendresse d'*Hamilton*. Elle comptoit bien qu'elle seroit éclaircie par lui d'un malheur, dont elle ignoroit la cause, & que sa passion trouveroit enfin un moyen de rompre un voyage, dont elle se flattoit qu'il seroit encore plus outré qu'elle; mais c'étoit s'attendre à la pitié d'un crocodile.

Enfin, comme elle vit arriver la veille de son départ, que tous les préparatifs d'un long voyage étoient faits, qu'elle recevoit les visites d'adieu dans les formes,

mes, & que cependant elle n'avoit aucune nouvelle d'*Hamilton*, sa patience & son espoir furent à bout dans cet état funeste. Quelques larmes l'auroient soulagée; mais elle aima mieux se contraindre sur ce soulagement, que d'en donner le plaisir à son époux. Le procédé d'*Hamilton* lui paroïsoit inconcevable; & ne le voyant point paroître, elle trouva moyen de lui faire tenir ce billet.

Seriez-vous du nombre de ceux, qui sans daigner m'apprendre pour quel crime on me traite en esclave, consentent à mon enlèvement? Que veulent dire votre silence & votre inaction, dans une conjoncture où votre tendresse devoit être la plus vive? Je touche au moment de mon départ; & j'ai honte de sentir que vous me le faites envisager avec horreur, puis que j'ai raison de croire que vous en êtes moins touché qu'aucun autre. Faites-moi du moins savoir où l'on m'entraîne; ce qu'on veut faire de moi dans les déserts; & pourquoi vous puissiez, avec toute la Terre, changé pour une personne que toute la terre n'obligeroit pas à changer, si votre foiblesse ou votre ingratitude ne vous rendoient indigne de sa tendresse.

Ce

Ce billet ne fit que l'endurcir, & le rendre plus fier de sa vengeance. Il avoit à longs traits le plaisir de la voir au désespoir, parce qu'il ne doutoit pas que sa douleur & le regret de son départ ne fussent pour un autre. Il se complaisoit merveilleusement dans la part qu'il avoit à son affliction, & se faisoit bon gré du conseil qu'il avoit imaginé, pour la séparer d'un rival peut-être sur le point d'être heureux. Ainsi, fortifié qu'il étoit contre sa propre tendresse, par tout ce que les ressentimens jaloux ont de plus impitoyable, il la vit partir d'une indifférence, qu'il n'eut garde de lui cacher. Ce traitement imprévu, se joignant à tant de disgraces réunies pour l'accabler tout d'un coup, pensa véritablement la mettre au désespoir.

La Cour fut remplie du bruit de cet événement. Personne n'ignoroit le motif de ce prompt départ; mais peu de gens approuvèrent le procédé de Milord *Chesterfield*. On regardoit avec étonnement en Angleterre un homme, qui avoit la malhonnêteté d'être jaloux de sa femme; mais dans la Ville, ce fut un prodige inconnu jusqu'alors, de voir un mari recourir

courir à ces moyens violens , pour prévenir ce que craint & ce que mérite la jalousie. On excusoit pourtant le pauvre *Chesterfield*, autant qu'on l'osoit, sans s'attirer la haine publique, en accusant la mauvaise éducation qu'il avoit eue. Toutes les mères promirent bien à Dieu que leurs enfans ne mettroient jamais le pied en Italie, pendant leurs vies, pour en rapporter cette vilaine habitude de contraindre leurs femmes.

Comme ce fut longtems l'entretien de la Cour, le Chevalier DE GRAMMONT, qui ne favoit pas l'histoire à fond, parut plus déchainé contre cette tyrannie, que tous les Bourgeois de Londres ensemble; & ce fut à ce sujet qu'il produisit des paroles nouvelles sur cette fatale Sarrabande, qui malheureusement avoit eu tant de part à l'aventure. Elles passaient pour être de lui; mais si *St. Evremont* y avoit travaillé, ce n'étoit pas assurément le plus beau de ses ouvrages, comme on verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IX.

TOut homme, qui croit que son honneur dépend de celui de sa femme, est un fou, qui se tourmente, & qui la desesperé; mais celui qui naturellement jaloux, a par dessus ce malheur, celui d'aimer sa femme, & de vouloir qu'elle ne respire que pour lui, est un forcené, que les tourmens de l'Enfer ont accueilli dès ce monde, sans que personne en ait pitié. Tous les raisonnemens, que l'on fait sur ces malheureux états du mariage, vont à conclure que les précautions sont inutiles avant le mal, & la vengeance odieuse après.

- Les Espagnols, tyrans de leurs femmes, plutôt par tradition, que par jalousie, se contentent de pourvoir à la délicatesse de leur honneur, par les Duegnes, les grilles, & les verroux. Les Italiens, dont les soupçons sont circonspects, & les ressentimens vindicatifs, ont différentes méthodes de conduite entre eux. Les uns se mettent l'esprit en repos, tenant leurs femmes sous des serrures, qu'ils croient im-

impénétrables. D'autres renchérissement, par diverses précautions, sur tout ce que les Espagnols peuvent imaginer pour la captivité du beau sexe. Mais la plupart tiennent que dans un péril inévitable, ou dans une transgression manifeste, le plus sûr est d'assassiner.

O vous, Nations benignes, qui loin de recevoir ces habitudes féroces, & ces coutumes barbares, laissez bonnement la bride sur le cou de vos heureuses moitiés, vous passez sans chagrin & sans allarmes vos paisibles jours, dans toutes les douceurs d'une indolence domestique.

Chesterfield avoit bien affaire de s'aller tirer du pair de ses patiens compatriotes, pour faire éplucher, par un ridicule éclat, les particularités d'une aventure qu'on auroit peut-être ignorée hors de la Cour, & qu'on auroit oubliée par-tout au bout d'un mois: mais dès qu'il eut le dos tourné, pour se mettre en marche avec sa prisonnière, & l'attirail dont on le flattoit qu'elle l'avoit pourvu, Dieu fait comme on donna sur son arrière-garde. Les *Rocheesters*, les *Midlesex*, les *Sydleys*, les *Ethereges*, & toute la troupe des beaux esprits,

esprits, mirent au jour force *Vaudevilles*, qui divertissoient le public à ses dépens.

Le Chevalier DE GRAMMONT les trouva spirituels & récréatifs, comme on dit; & dans tous les lieux où ce sujet étoit traité, voulant produire le supplément qu'il y avoit fait. C'est une chose singulière, disoit-il, que la campagne, qu'on peut appeller la potence ou les galères d'une jeune personne, ne soit faite, en ce pays-ci, que pour les malheureuses, & non pas pour les coupables! La pauvre petite *Chesterfield*, pour quelques lorgnades d'imprudence, se voit d'abord trouffée par un mari fâcheux, qui vous la mène passer les Fêtes de Noël dans un château de plaisance, à cinquante lieues d'ici; tandis qu'il y en a mille, qu'on laisse dans la liberté de tout faire, qui la prennent bien aussi; & dont la conduite enfin mériteroit tous les jours vingt coups de bâton. Je ne nomme personne, Dieu m'en garde; mais la *Midleton*, la *Denam*, les filles de la Reine, celles de la Duchesse, & cent autres répandent leurs faveurs à droit & à gauche, sans qu'on en souffle. Pour Madame de *Schrewsbury*, c'est une bénédiction.

Je

Je m'en vai parier qu'elle feroit tous les jours tuer son homme, qu'elle n'en iroit que la tête plus levée. On diroit qu'elle a des indulgences plénières pour sa conduite. Ils sont trois ou quatre, qui portent chacun une aune de ses cheveux en brasselets, faits qu'on y trouve à redire. Cependant, il sera permis qu'un bourru comme *Chesterfield* exerce une tyrannie pareille, & toute nouvelle en ce païs-ci, sur la plus jolie femme d'Angleterre, pour un rien ! Mais s'il en croit être bon marchand, je suis son valet. Les précautions n'y font ma foi rien ; & souvent une femme, qui ne songeoit point à mal si on la laissoit en repos, s'y voit portée par vengeance, ou réduite par nécessité ; c'est l'Evangile. Ecoutez ce qu'en dit la Sarrabande de *Francisco*.

*Que sert tout votre effort jaloux ?
L'Amour est trop fort ,
Et quelque peine
Que l'on prenne ,
Elle est vaine ,
Quand deux cœurs une fois sont d'accord ,*
11

*Il faut devant vous
 Cacher ce qu'on fait de plus doux.
 On contraint ses plus chers desirs ;
 On prend cent plaisirs.
 Mais, pour les soins
 De cent témoins ,
 En secret on n'aime pas moins.*

Telles étoient les paroles, dont le Chevalier DE GRAMMONT passoit pour Auteur. La justesse, ni le tour, n'y brilloient point excessivement ; mais comme elles contenoient quelques vérités, qui flattoient le génie de la Nation, & de ceux qui prenoient les intérêts du beau sexe, toutes les Dames les voulurent avoir, pour les apprendre à leurs enfans.

Pendant tout ceci, le Duc d'York, qui ne voyoit plus Madame de Chesterfield, ne se fit pas de grands efforts pour l'oublier. Son absence avoit pourtant des circonstances bien sensibles pour un homme qui causoit son éloignement : mais il y a des tempéramens heureux, qui se consolent de tout, parce qu'ils ne sentent rien vivement. Cependant, comme son cœur ne
pou-

pouvoit demeurer dans l'inutilité, dès qu'il eut oublié la *Chesterfield*, il se ressouvint de ce qu'il avoit aimé devant, & peu s'en fallut que Mademoiselle *d'Hamilton* ne lui causât une rechute de tendresse.

Il y avoit à Londres un Peintre assez renommé pour les portraits. Il s'appelloit *Lely*. La grande quantité de peintures du fameux *Van-Dyck*, répandues en Angleterre, l'avoit beaucoup perfectionné. De tous les modernes, c'est celui, qui dans le gout de tous ses ouvrages a le mieux imité sa manière, & qui en a le plus approché. La Duchesse *d'York* voulut avoir les portraits des plus belles personnes de la Cour. *Lely* les peignit. Il employa tout son art dans l'exécution. Il ne pouvoit travailler à de plus beaux sujets. Chaque portrait parut être un chef-d'œuvre; & celui de Mademoiselle *d'Hamilton* parut le plus achevé. *Lely* avoua qu'il y avoit pris plaisir. Le Duc *d'York* en eut à le regarder, & se mit à lorgner tout de nouveau l'original. Il n'y avoit rien à faire là pour ses espérances; & dans le même tems que sa tendresse, inutilement réveillée pour elle, allarmoît celle du Chevalier

lier DE GRAMMONT ; la *Denam* s'avisa de remettre sur pied le Traité, qu'on avoit si mal à propos interrompu. Bientôt on en vit la conclusion. Quand les deux parties sont de bonne-foi dans les négociations, on ne perd pas le tems à chicaner. Tout cela alla bien d'un côté ; cependant, je ne sai quelle fatalité mit obstacle aux prétentions de l'autre. Le Duc pressa fort la Duchesse de mettre la *Denam* en possession de cette charge, qui faisoit l'objet de son ambition : mais comme elle n'étoit pas caution des articles secrets du Traité, quoiqu'elle eût paru jusqu'alors commode pour les inconstances, & soumise aux volontés du Duc, il lui parut dur & deshonorable, de recueillir chez elle une rivale, qui l'exposeroit à faire un assez triste personnage au milieu de sa Cour. Cependant elle se vit sur le point d'y être forcée par autorité, lors qu'un obstacle beaucoup plus funeste interdit pour jamais à la pauvre *Denam* l'espérance de cette charge fatale, qu'elle briguoit avec empressement.

Le vieux *Denam*, naturellement jaloux, le devenoit de plus en plus, & sentoit qu'il avoit raison. Sa femme étoit jeu-

jeune & belle, lui vieux & dégoûtant. Quelle raison de se flatter que le Ciel voulût le dispenser du sort des maris de son âge & de sa figure ? Il se le disoit continuellement ; mais aux complimens qu'on lui fit de tous côtés, sur la charge que Madame sa femme alloit avoir auprès de la Duchesse, il se dit tout ce qu'il falloit pour se pendre, s'il en eût eu la fermeté. Le traître aima mieux éprouver son courage contre une autre. Il lui falloit des exemples, pour exercer ses ressentimens dans un pays privilégié. Celui de Milord *Chesterfield* ne suffisoit pas pour ce qu'il méditoit ; outre qu'il n'avoit pas de maison de campagne où mener l'infortunée *Denam*. Ainsi le vieux scélérat lui fit faire un voyage bien plus long, sans sortir de Londres. La mort impitoyable l'enleva du milieu de ses plus chères espérances, & de ses plus beaux jours.

Comme personne ne douta qu'il ne l'eût empoisonnée, la populace de son quartier tint conseil pour le lapider, dès qu'il sortiroit ; mais il se tint renfermé, pour pleurer la mort de sa femme, jusqu'à ce que leur fureur fût apaisée par un enterrement magnifique, dans lequel
il

il fit distribuer au peuple quatre fois plus de vin brulé, qu'on n'en avoit bu dans aucun enterrement en Angleterre.

Pendant que la ville craignoit quelque grand désastre, pour l'expiation de ces funestes effets de la jalousie, *Hamilton* n'étoit pas tout-à-fait si content qu'il s'étoit flatté de l'être, après le départ de Madame de *Chesterfield*. Il n'avoit consulté que les mouvemens du dépit, dans ce qu'il avoit fait. Sa vengeance étoit satisfaitte, mais son amour ne l'étoit pas; & depuis l'absence de ce qu'il aimoit encore, malgré ses ressentimens, ayant eu le loisir de faire quelques réflexions, qu'une injure récente ne permet jamais d'écouter, A quoi bon, disoit-il, m'être si fort pressé de rendre malheureuse une personne, qui, toute coupable qu'elle soit, peut seule faire mon bonheur? Maudite jalousie! poursuivoit-il, plus cruelle encore pour ceux qui tourmentent, que pour ceux qui sont tourmentés! Que m'importe d'avoir arraché la *Chesterfield* aux espérances & aux desirs d'un rival plus heureux, si je ne l'ai pu faire, sans m'arracher à ce qu'il y avoit de plus cher & de plus sensible aux panchans de mon cœur?

Quan-

Quantité d'autres raisonnemens de cette force, & tous hors de saison, lui prouvant nettement, que dans un engagement comme le sien, il valoit encore mieux partager avec un autre, que de ne rien avoir, il se remplissoit l'esprit de vains repentirs, & d'inutiles remords, lorsqu'il reçut une lettre de celle qui les caufoit; mais une lettre tellement propre à les augmenter, qu'il se regarda comme le plus grand scélerat de l'univers, après l'avoir lue. La voici.

Vous serez aussi surpris de cette lettre, que je la fus de l'air impitoyable, dont vous vîtes mon départ. Je veux croire que vous vous étiez imaginé des raisons, qui justifioient dans votre esprit un procédé si peu concevable. Si vous êtes encore dans la dureté de ces sentimens, ce sera vous faire plaisir, que de vous apprendre ce que je souffre dans la plus affreuse des prisons. Tout ce qu'une campagne a de plus triste, dans cette saison, s'offre par-tout à ma vue. Assiégée par d'impénétrables boues, d'une fenêtre je vois des rochers, de l'autre des précipices; mais de quelque côté que je tourne mes regards dans la maison, j'y rencontre ceux d'un jaloux moins supportables en-

core que les tristes objets qui m'environnent. J'ajouterois aux malheurs de ma vie celui de paroître criminelle aux yeux d'un homme , qui devoit m'avoir justifiée contre les apparences convaincantes , si , par une innocence avérée j'étois en droit de me plaindre , ou de faire des reproches. Mais comment se justifier de si loin ? Et comment se flatter que la description d'un séjour épouvantable ne vous empêchera pas de m'écouter ? Mais êtes-vous digne que je le souhaite ? Ciel ! que je vous haïrois , si je ne vous aimois à la fureur. Venez donc me voir une seule fois , pour entendre ma justification ; Et je suis persuadée , que si vous me trouvez coupable , après cette visite , ce ne sera pas envers vous. Notre Argus part demain , pour un Procès , qui le retiendra huit jours à Chester. Je ne sçai s'il le gagnera ; mais je sçai bien qu'il ne tiendra qu'à vous qu'il n'en perde un qui lui tient pour le moins autant au cœur , que celui qu'il va solliciter.

Il y avoit dans cette lettre de quoi faire donner tête baissée dans une aventure plus téméraire que celle qu'on lui proposoit , quoiqu'elle fût assez gaillarde. Il ne voyoit pas trop bien comment elle feroit pour se justifier ; mais elle l'assuroit qu'il

qu'il feroit content du voyage : & c'étoit tout ce qu'il demandoit pour lors.

Il avoit une parente auprès de Madame de *Chesterfield*. Cette parente, qui l'avoit bien voulu suivre dans son exil, étoit entrée quelque peu dans leur confiance. Ce fut par elle qu'il reçut cette lettre, avec toutes les instructions nécessaires sur son départ & sur son arrivée. Dans ces sortes d'expéditions, le secret est nécessaire, du moins avant que d'avoir mis l'aventure à fin. Il prit la poste, & partit de nuit, animé d'espérances si tendres & si flatteuses, qu'en moins de rien, en comparaison du tems & des chemins, il eut fait cinquante mortelles lieues. A la dernière poste, il renvoya discrètement son postillon. Il n'étoit pas encore jour ; & de peur des rochers, & des précipices, dont elle avoit fait mention, il marchoit avec assez de prudence, pour un homme amoureux.

Il évita donc heureusement tous les mauvais pas ; & suivant ses instructions, il mit pied à terre à certaine petite cabane, qui joignoit les murs du parc. Le lieu n'étoit pas magnifique ; mais comme il avoit besoin de repos, il y trouva ce

qu'il falloit pour cela. Il ne se soucioit point de voir le jour, & se soucioit encore moins d'en être vû; c'est pourquoi s'étant renfermé dans cette retraite obscure, il y dormit d'un profond sommeil jusqu'à la moitié du jour. Comme il sentit une grande faim à son réveil, il mangea fort & ferme; & comme c'étoit l'homme de la Cour le plus propre, & que la femme d'Angleterre la plus propre l'attendoit, il passa le reste de la journée à se décrasser, & à se faire toutes les préparations que le tems & le lieu permettoient; sans daigner ni mettre la tête un moment dehors, ni faire la moindre question à ses hôtes. Enfin les ordres qu'il attendoit avec impatience arrivèrent à l'entrée de la nuit, par une espèce de grison, qui lui servant de guida, après avoir erré pendant une demi-heure dans les boues d'un parc de vaste étendue, le fit enfin entrer dans un jardin, où donnoit la porte d'une salle basse. Il fut posté vis-à-vis de cette porte, par laquelle on devoit bientôt l'introduire dans des lieux plus agréables. Son guide lui donna le bon soir. La nuit se ferma; mais la porte ne s'ouvrit point.

On

On étoit à la fin de l'Hyver : cependant il sembloit qu'on ne fût qu'au commencement du froid. Il étoit crotté jusques aux genoux, & sentoît, que pour peu qu'il prit encore l'air dans ce jardin, la gelée mettroit toute cette crotte à sec. Ce commencement d'une nuit fort âpre & fort obscure eût été rude pour un autre ; mais ce n'étoit rien pour un homme, qui se flattoit d'en passer si délicieusement la fin. Il ne laissa pas de s'étonner de tant de précautions dans l'absence du mari. Son imagination, que mille tendres idées réchauffoient, le soutint quelque tems contre les cruautés de l'impatience, & contre les rigueurs du froid ; mais il la sentit petit à petit refroidir ; & deux heures, qui lui parurent deux siècles, s'étant passées sans qu'on lui donnât le moindre signe de vie, ni de la porte, ni des fenêtres, il se mit à faire quelques raisonnemens en lui-même sur l'état présent de ses affaires, & sur le parti qu'il y avoit à prendre dans cette conjoncture. Si nous frappions à cette maudite porte, disoit-il ; car encore est-il plus honorable, si le malheur m'en veut, de périr dans la maison, que de

mourir de froid dans le jardin. Il est vrai, reprenoit-il, que ce parti peut exposer une personne, que quelque accident imprévu met peut-être à l'heure qu'il est encore plus au désespoir que moi. Cette pensée le munit de tout ce qu'il pouvoit avoir de patience & de fermeté contre les ennemis qui le combattoient. Il se mit à se promener à grands pas, résolu d'attendre le plus longtems qu'il seroit possible, sans en mourir, la fin d'une aventure, qui commençoit si tristement. Tout cela fut inutile ; & quelque mouvement qu'il se donnât, envelopé d'un gros manteau, l'engourdissement commençoit à le saisir de tous côtés, & le froid dominoit en dépit de tout ce que les empressemens de l'amour ont de plus vif. Le jour n'étoit pas loin ; & dans l'état où la nuit l'avoit mis, jugeant que ce seroit désormais inutilement que cette porte enforcée s'ouvreroit, il regagna du mieux qu'il put l'endroit d'où il étoit parti pour cette merveilleuse expédition.

Il fallut tous les fagots de la petite maison, pour le dégeler. Plus il songeoit à son aventure, plus les circonstances lui en paroissoient bizarres & incompréhensibles.

fibles. Mais loin de s'en prendre à la charmante *Chesterfield*, il avoit mille différentes inquiétudes pour elle. Tantôt il s'imaginait que son mari pouvoit être incopinément revenu ; tantôt que quelque mal subit l'avoit faisie ; enfin , que quelque obstacle s'étoit malheureusement mis à la traverse , pour s'opposer à son bonheur , justement au fort des bonnes intentions qu'on avoit pour lui. Mais , disoit-il , pourquoi m'avoir oublié dans ce maudit jardin ? Quoi ! ne pas trouver un petit moment , pour me faire au moins quelque signe , puisqu'on ne pouvoit , ni me parler , ni me recevoir ? Il ne savoit à laquelle de ces conjectures s'en tenir , ni que répondre aux questions qu'il s'étoit faites ; mais comme il se flatta que tout iroit mieux la nuit suivante , après avoir fait vœu de ne plus remettre le pied dans ce malencontreux jardin , il ordonna qu'on l'avertit , d'abord qu'on demanderoit à lui parler , se coucha dans le plus méchant lit du monde , & ne laissa pas de s'endormir , comme il eût fait dans le meilleur. Il avoit compté de n'être réveillé que par quelque lettre , ou quelque message , de Madame de *Chesterfield* ;

mais il n'avoit pas dormi deux heures , qu'il le fut par un grand bruit de cors & de chiens. La chaumière , qui lui ser-voit de retraite , touchoit , comme nous avons dit , les murailles du Parc. Il appella son hôte , pour savoir un peu que Diable c'étoit que cette chasse , qui sembloit être au milieu de sa chambre , tant le bruit augmentoit en approchant. On lui dit que c'étoit Monseigneur , qui couroit le lièvre dans son Parc. Quel Monseigneur ? dit-il , tout étonné. Monseigneur le Comte de *Chesterfield* , répondit le païsan. Il fut si frappé de cette nouvelle , que dans sa première surprise , il mit la tête sous les couvertures , croyant déjà le voir entrer , avec tous ses chiens. Mais dès qu'il fut un peu revenu de son étonnement , il se mit à maudire les caprices de la fortune ; ne doutant pas que le retour inopiné d'un jaloux importun , n'eût causé toutes les tribulations de la nuit précédente.

Il n'y eut plus moyen de se rendormir , après une telle allarme. Il se leva , pour repasser dans son esprit tous les stratagèmes qu'on a coutume d'employer , pour tromper , ou pour éloigner un vilain mari ,

ri, qui s'avisoit de négliger son procès, pour obséder sa femme. Il achevoit de s'habiller, & commençoit à questionner son hôte, lorsque le même grison, qui l'avoit conduit au jardin, lui rendit une lettre, & disparut sans attendre la réponse. Cette lettre étoit de sa parente, & voici ce qu'elle contenoit.

Je suis au désespoir d'avoir innocemment contribué à vous attirer dans un lieu, où l'on ne vous fait venir que pour se moquer de vous. Je m'étois opposée au projet de ce voyage, quoique je fusse persuadée que sa tendresse seule y eût part : mais elle vient de m'en désabuser. Elle triomphe dans le tour qu'elle vous a joué. Non-seulement son mari n'a bougé d'ici ; mais il y reste par complaisance. Il la traite le mieux du monde ; & c'est dans leur raccommolement qu'elle a sçu que vous lui aviez conseillé de la mener à la campagne. Elle en a conçu tant de dépit & d'aversion pour vous, que de la manière dont elle m'en vient de parler, ses ressentimens ne sont pas encore satisfaits. Consolerez-vous de la haine d'une créature, dont le cœur ne méritoit pas votre tendresse. Partez. Un plus long séjour ici ne feroit que vous attirer quelque nouvelle

disgrace. Je n'y resterai pas longtems. Je la connois, Dieu merci. Je ne me repens pas de la compassion que j'en ai d'abord eue; mais je suis dégoutée d'un commerce, qui ne convient guère à mon humeur.

L'étonnement, la honte, le dépit, & la fureur, s'emparèrent de son cœur, après cette lecture. Les menaces ensuite, les invectives, & les desirs de vengeance, excitèrent tour à tour son aigreur & ses ressentimens; mais après y avoir bien pensé, tout cela se réduisit à prendre doucement son petit cheval de poste, pour remporter à Londres un bon rhume, par-dessus les desirs & les tendres empressemens qu'il en avoit apportés. Il s'éloigna de ces perfides lieux, avec un peu plus de vitesse qu'il n'y étoit arrivé, quoiqu'il n'eût pas à beaucoup près la tête remplie d'aussi agréables pensées. Cependant, quand il se crut hors de portée de rencontrer Milord *Chesterfield* & sa chasse, il voulut un peu se retourner, pour avoir au moins le plaisir de voir la prison où cette méchante bête étoit renfermée; mais il fut bien surpris de voir une très-belle maison, située sur le bord d'une rivière, au milieu d'une cam-

campagne la plus agréable & la plus rian-
te qu'on pût voir. Au Diable le préci-
pice, ou le rocher, qu'il y vit. Ils n'é-
toient que dans la lettre de la perfide.
Nouveau sujet de ressentiment & de con-
fusion, pour un homme qui s'étoit cru
savant dans les ruses, aussi-bien que dans
les foibleffes du beau sexe, & qui se
voyoit la dupe d'une coquette, qui se
raccommoît avec un époux, pour se
venger d'un amant.

Il regagna la bonne Ville, prêt à sou-
tenir contre tous, qu'il faut être de bon
naturel, pour se fier à la tendresse d'une
femme qui nous a déjà trompés; mais
qu'il faut être fou, pour courir après.

Comme cette aventure n'avoit pas
beaucoup de beaux endroits pour lui,
le voyage & ses circonstances furent sup-
primés, autant qu'il lui fut possible; mais
comme on peut croire que la *Chesterfield*
n'en garda pas le secret, le Roi l'apprit,
& lui en ayant fait son compliment, il
voulut un ample détail de cette expé-
dition. Le Chevalier DE GRAMMONT
étoit présent à ce récit; & n'ayant que
fort peu déclamé contre la trahison qu'on
lui avoit faite, Si elle a eu tort, dit-il,

de pousser la chose si loin, vous avez en tort aussi de revenir sur vos pas, comme un étourdi. Je m'en vai parier cent pistoles, qu'elle s'est repentie plus d'une fois d'un ressentiment que vous méritiez assez, pour le tour que vous lui aviez joué. Les femmes aiment la vengeance; mais elles ne tiennent pas toujours leur colère; & si vous eussiez resté dans le voisinage jusqu'au lendemain, je veux avoir les bras cassés, si l'on ne vous eût fait amende honorable pour l'affront de la première nuit. *Hamilton* n'en tomba pas d'accord. Le Chevalier DE GRAMMONT voulut soutenir sa thèse par un exemple; & s'adressant au Roi, Sire, dit-il, Votre Majesté peut avoir connu *Marion de l'Orme*. La créature de France qui avoit le plus de charmes étoit celle-là. Quoiqu'elle eût de l'esprit comme les Anges, elle étoit capricieuse comme un Diable. Cette Princesse m'ayant donné un rendez-vous, s'étoit avisée de me l'ôter, pour le donner à un autre. Elle m'écrivit le plus joli billet du monde, tout rempli du desespoir où elle étoit d'un mal de tête, qui l'obligeoit à garder le lit, & qui la priveroit du plaisir

sir

sir de me voir jusqu'au lendemain. Ce mal de tête, soudainement arrivé, me parut suspect ; & ne doutant point que ce ne fût une défaite : O , parbleu , Madame la coquette , dis-je en moi-même , si vous ne jouissez pas du plaisir de me voir aujourd'hui , vous ne jouirez pas de celui d'en voir un autre.

Voilà tous mes grifons en campagne , dont les uns battoient l'estrade autour de sa maison , tandis que les autres assiégeoient sa porte. Un de ces derniers me vint dire que personne n'étoit entré chez elle de toute l'après dinée ; mais qu'un petit laquais en étoit sorti sur la brune ; qu'il l'avoit suivi jusques dans la rue St. Antoine , où ce laquais en avoit rencontré un autre , auquel il avoit dit seulement un mot ou deux. Il ne m'en fallut pas davantage , pour me confirmer dans mes soupçons , & pour former le dessein d'être de la partie , ou bien de la rompre.

Comme il y avoit fort loin du baigneur où je logeois , jusques au fond du marais , dès que la nuit fut venue , je montai à cheval , sans vouloir qu'on me suivit. Dès que j'eus gagné la Place
Roya-

Royale, le grifon en sentinelle m'affura qu'il n'étoit encore entré personne chez Mademoiselle *de l'Orme*. Je pouffai vers la rue St. Antoine; & justement, comme je sortois de la Place Royale, j'y vis entrer un homme à pied, qui se cachoit de moi tant qu'il pouvoit; mais il eut beau faire, je le reconnus. C'étoit le Duc *de Brissac*. Je ne doutai point que ce ne fût le rival de cette nuit. Je m'approchai donc de lui, faisant semblant de douter si je ne me trompois point; en mettant pied à terre, d'un air fort empressé, *Brissac*, mon ami, lui dis-je, il faut que tu me fasses un plaisir de la dernière importance: J'ai un rendez-vous, pour la première fois, chez une personne à quatre pas d'ici. Comme ce n'est que pour prendre des mesures, je n'y serai pas longtemps. Prête moi ton manteau, si tu m'aimes, & promène un peu mon cheval, en attendant mon retour. Sur-tout, ne t'éloigne pas d'ici. Tu vois que j'en use librement; mais, c'est, comme tu sçais, à la charge d'autant. Je pris son manteau, sans attendre sa réponse. Il prit la bride de mon cheval, & me conduisit

fit de l'œil. Cela ne lui servit de rien ;
 car après avoir fait semblant d'entrer
 dans une porte vis-à-vis de lui , je me
 coulai par dessous les arcades jusqu'à la
 porte de la Nymphé *de l'Orme* ; on l'ou-
 vrit d'abord que j'eus frappé. J'étois si
 bien envelopé du manteau de *Briffac* ,
 qu'on me prit pour lui. La porte se re-
 ferma , sans qu'on m'eût fait la moin-
 dre question ; & comme je n'en avois
 point à faire , je fus droit à la cham-
 bre de la Demoiselle. Je la trouvai sur
 un lit de repos dans le deshabillé le
 plus galant , & le plus agréable du mon-
 de. Jamais elle n'avoit été si belle , ni
 si surprise ; & la voyant toute interdite,
 Qu'est-ce , ma belle ? lui dis-je. Il
 me paroît que voilà une petite migrai-
 ne bien parée. Le mal de tête est appa-
 remment passé. Point du tout , dit-elle ,
 je n'en puis plus ; & vous me ferez plai-
 sir de vous en aller , & de me laisser met-
 tre au lit. Pour vous laisser mettre au
 lit , oui , lui dis-je : mais pour m'en al-
 ler , non , ma petite infante. Le Chevalier
 DE GRAMMONT n'est pas un sot ; on ne
 se pare pas avec tant de soin , pour rien.
 Vous verrez pourtant que c'est pour rien ,
 mé

me dit-elle ; car assurément , il n'en fera pas autre chose pour vous. Quoi ! dis-je , après m'avoir promis un rendez-vous..... Eh bien , me dit-elle brusquement , quand je vous en aurois promis cinquante , c'est à moi de les tenir , si je veux , & à vous de vous en passer , si je ne le veux pas. Cela seroit bon , lui dis-je , si ce n'étoit pour le donner à un autre. Elle , aussi fière que celles qui ont le plus d'innocence , & aussi prompte que celles qui en ont le moins , s'emporta sur un soupçon , qui lui donnoit plus de chagrin que de confusion ; & voyant qu'elle montoit sur ses grands chevaux , Mademoiselle , lui dis-je , ne le prenons pas , s'il vous plaît , sur ce ton. Je sais ce qui vous inquiète. Vous avez peur que *Brissac* ne me trouve avec vous ; mais ayez sur cela l'esprit en repos. Je l'ai rencontré près de chez vous ; & Dieu merci , j'ai mis bon ordre qu'il ne vous rende pas si-tôt visite. Je lui dis cela d'un air un peu tragique. Elle en parut troublée d'abord , & me regardant avec surprise , Que voulez-vous donc dire du Duc de *Brissac* ? me dit-elle. Je veux dire , répondis-je , qu'il est au bout de la rue ,
qui

qui promène mon cheval ; & si vous ne voulez pas m'en croire , vous n'avez qu'à y envoyer un de vos gens , ou à voir son manteau , que je viens de laisser dans votre antichambre. Voilà l'éclat de rire qui la prend , au fort de son étonnement ; & me jettant les bras au col , Mon Chevalier , me dit-elle , je n'y saurois plus tenir ; tu es trop aimable , & trop extraordinaire , pour ne te pas tout pardonner. Je lui racontai comme la chose s'étoit passée. Elle en pensa mourir de rire ; & nous étant séparés fort bons amis , elle m'assura que mon rival n'avoit qu'à promener des chevaux tant qu'il lui plairoit , & qu'il ne mettroit de la nuit le pied chez elle.

Je le trouvai fidèlement dans l'endroit où je l'avois laissé. Je lui fis mille excuses de l'avoir fait attendre si longtems , & mille remerciemens de sa complaisance. Il me dit que je me moquois ; que ces complimens ne se faisoient point entre amis ; & pour me convaincre qu'il m'avoit rendu ce petit service de bon cœur , il voulut à toute force tenir la tête de mon cheval , tandis que j'y remontois. Je lui donnai bien le bon soir , en lui rendant son manteau , & je me rendis chez mon
bai-

baigneur également content de la maîtresse & du rival. Voilà, poursuivit-il, comme il ne faut qu'un peu de patience & d'adresse, pour défarmer la colère des belles, & pour mettre jusques à leurs supercheries à profit.

Il avoit beau divertir par ses récits, instruire par ses exemples, & ne paroître à la Cour que pour y répandre la joie universelle. Il y avoit trop longtems qu'il étoit le seul étranger à la mode. La fortune jalouse de la justice qu'on rend au mérite, & qui veut que les félicités dépendent de ses caprices, lui suscita deux compétiteurs dans la possession où il étoit de charmer toute l'Angleterre; & ces compétiteurs étoient d'autant plus dangereux, que le bruit de leurs différens mérites étoit arrivé, devant eux, pour disposer les suffrages de la Cour en leur faveur.

Ils venoient faire voir en leurs personnes ce qu'il y avoit de plus accompli dans la robe & dans l'épée. L'un étoit le Marquis de *Flamarin*, triste objet des tristes élégies de la Comtesse de la *Suze*. L'autre étoit le Président *Tambonneau*, très humble & très obéissant serviteur & berger

ger de la belle *Luine*. Comme ils arrivèrent ensemble, ils firent ce qu'ils purent pour briller de concert. Leurs talens étoient aussi différens que leurs figures. *Tambonneau*, passablement laid, fondeoit ses espérances sur beaucoup d'esprit, qu'on ne lui trouva pas ; & *Flammarin*, par son air, & par sa taille, brignoît une admiration, qu'on lui refusoit tout net.

Ils étoient convenus de se prêter mutuellement du secours pour réussir. C'est pourquoi, dans leurs premières visites, l'un représentoit, & l'autre portoit la parole. Mais il s'en fallut beaucoup qu'ils ne trouvassent les Dames en Angleterre du gout de celles qui rendoient leurs noms fameux en France. La Rhétorique de l'un ne fit que blanchir auprès du beau sexe ; & la bonne mine de l'autre ne le distingua que pour le menuet, dont il fut l'introducteur en Angleterre, & qu'il dansoit avec assez de succès. On étoit trop accoutumé dans cette Cour à l'esprit de *Saint-Evremond*, & aux agrémens naturels & singuliers de son Héros, pour être séduit par les apparences. Cependant ; comme les Anglois en général ont une espè-

espèce de penchant pour ce qui sent le gladiateur, on fit grâce à *Flamarin*, en faveur d'un duel, qui le chassant de son pays, lui servoit de recommandation chez eux.

Mademoiselle *d'Hamilton* eut d'abord l'honneur d'être distinguée par *Tambonneau*. Il crut qu'elle avoit tout l'esprit qu'il falloit, pour démêler la délicatesse du sien : & charmé de voir qu'il n'y avoit rien de perdu dans sa conversation, ni pour le tour, ni pour l'expression, ni pour la finesse des pensées, il lui faisoit souvent la grâce de causer avec elle; & peut-être ne se fût-il jamais apperçu qu'il l'ennuyoit, si s'en tenant à cet étalage d'éloquence, il ne se fût mis en tête d'affaillir son cœur. C'étoit un peu trop, pour la complaisance de Mademoiselle *d'Hamilton*, qui croyoit n'en avoir déjà que trop eu pour les figures de son discours. On le pria de faire ailleurs l'essai de ses fleurettes séduisantes, & de ne pas perdre le mérite de sa première constance, par une infidélité qui seroit très inutile.

Il suivit ce conseil en homme sage & docile; & quelque tems après, retournant aux pieds de ses premières habitu-

des

des en France, il se mit à faire provision de politique, pour ces négociations importantes, auxquelles il s'est vû depuis employé.

Ce ne fut qu'après son départ, que le Chevalier DE GRAMMONT fut informé de la déclaration galante qu'il avoit faite. La confidence n'en valoit pas la peine. Cependant, cela ne laissa pas de lui sauver quelque peu de ridicule, avant son départ. Son collègue *Flamarin*, dénué de ce support, s'aperçut qu'il ne feroit plus en Angleterre les progrès qu'il avoit espéré de l'amour & de la fortune. Mais Milord *Falmouth*, toujours attentif à la gloire de son Maître pour le secours des illustres affligés, pourvut à sa subsistance, & Madame *de Southask* à ses plaisirs. Il eut une pension du Roi, & d'elle tout ce qu'il voulut. Trop heureux qu'elle n'eût plus de présens à lui faire, que celui de son cœur.

Ce fut en ce tems-là que *Talbot*, dont on a fait mention, & qu'on a vu depuis Duc de *Tirconel*, devint amoureux de Mademoiselle *d'Hamilton*. Il n'y avoit point à la Cour d'homme de meilleur air. Il n'étoit que cadet d'une Maison, à la vérité

té fort ancienne, mais considérable par l'éclat ou les biens. Cependant, quelque distrait qu'il fût d'ailleurs, comme il étoit appliqué à sa fortune, qu'il étoit bien avant dans la faveur du Duc d'*York*, qu'il avoit mis cette faveur à profit, & que la fortune lui avoit été favorable au jeu, il avoit si bien fait, qu'il se voyoit en possession de quarante mille livres de rente en fonds de terre. Il s'offrit à Mademoiselle d'*Hamilton*, avec cet établissement & des espérances presque certaines d'être Pair du Royaume, par le crédit de son Maître; & par dessus tout cela, tant de sacrifices qu'il lui plairoit des lettres, des portraits, & des cheveux de la *Schrewsbury*: curiosités, qui véritablement ne sont comptées pour rien en ménage, mais qui faisoient foi de son mérite en amour.

Cette concurrence n'étoit pas à mépriser; & le Chevalier DE GRAMMONT la jugea d'autant plus dangereuse pour les intérêts de son cœur, qu'il voyoit *Talbot* passionnément amoureux; qu'il n'étoit pas homme à se rebuter pour un refus; qu'il n'étoit pas fait de manière à s'attirer du mépris ou des froideurs pour ses empressements;

semens ; & qu'outre cela , ses frères commençoient à fréquenter la maison. De ses frères , l'un étoit Aumonier de la Reine , Jésuite intrigant , & grand faiseur de mariages : l'autre étoit ce qu'on appelle Moine Séculier , qui n'avoit de son Ordre que le libertinage & la réputation qu'on leur attribue ; du reste , libre par-tout , divertissant par rencontre , mais en possession de dire des vérités offensantes , & de rendre de bons offices.

Dans les réflexions du Chevalier DE GRAMMONT sur toutes ces choses , il avoit de quoi donner de l'inquiétude. Le peu de disposition que témoignoit Mademoiselle d'*Hamilton* pour les prétentions de ce rival , n'étoit pas capable de le rassurer. Elle ne pouvoit répondre que de ses intentions , & dépendoit absolument de celles de ses parens. Mais la fortune , qui sembloit l'avoir pris sous sa protection en Angleterre , le délivra de ces nouvelles inquiétudes.

Talbot s'étoit dès longtems porté pour patron des Irlandois opprimés. Ce zèle pour sa nation étoit fort louable ; mais il n'étoit pas tout-à-fait désintéressé. De tous ceux que son crédit avoit fait rétablir
dans

dans une partie de leurs biens, il avoit écorné quelque petite chose; mais comme chacun y trouvoit son compte, personne n'y trouvoit à redire. Cependant, comme il est difficile de se contenir, quand la fortune, ou la faveur, se mêlent de tout ce qu'on entreprend, il y eut quelques airs d'indépendance dans son procédé, qui choquèrent l'autorité du Duc *d'Ormond*, pour lors Vice-Roi d'Irlande. Il lui fit connoître, avec assez de hauteur, qu'il n'en étoit pas content. Il y avoit assurément quelque différence entre le crédit & le rang de l'un & de l'autre. Le parti le plus prudent pour *Talbot* étoit la soumission & les déférences; mais comme ce parti lui parut le moins généreux, il fit le fier, & ne s'en trouva pas bien. Car s'étant emporté mal à propos à quelque discours qu'il ne lui convenoit pas de tenir, ni au Duc *d'Ormond* de pardonner, on le mit à la Tour, d'où voyant bien qu'il ne sortiroit pas qu'il n'eût fait toutes les soumissions qu'il falloit au Duc *d'Ormond*, il y employa ses amis, & fit beaucoup plus, pour sortir de ce pas, qu'il n'eût fallu pour s'en garantir. Il perdit,
par

par ce démêlé, tout espoir d'entrer dans une famille, qui n'avoit garde après cela d'écouter aucune proposition de sa part.

Il falut un peu prendre sur lui, pour se défaire d'une passion, qui avoit fait dans son cœur beaucoup plus de progrès, que cette brouillerie n'avoit fait de bien à ses affaires. Il crut qu'elles avoient besoin de sa présence en Irlande, & qu'il n'avoit plus que faire de celle de Mademoiselle *d'Hamilton*, pour oublier une tendresse, qui troubloit encore son repos. Son départ suivit de près cette résolution.

Il étoit gros joueur, & raisonnablement distrait. Le Chevalier DE GRAMMONT lui avoit gagné trois ou quatre cens Guinées la veille de son emprisonnement. Cette aventure lui avoit ôté de la tête l'exactitude de payer dès le lendemain, selon sa coutume; & cela lui étoit tellement sorti de l'esprit, qu'il ne s'en souvint pas, après qu'il fut en liberté. Le Chevalier DE GRAMMONT, qui le voyoit partir, sans lui donner le moindre signe de vie sur sa dette, crut qu'il falloit lui souhaiter un bon

voyage; & l'ayant rencontré chez le Roi, comme il venoit d'en prendre congé; *Talbot*, lui dit-il, si vous avez besoin de mes services ici, pendant votre absence; vous n'avez qu'à dire. Vous savez que le vieux *Roussel* a laissé son Neveu, pour solliciter ses intérêts auprès de Mademoiselle *d'Hamilton*. Si vous voulez, je prendrai soin des vôtres. Adieu, bon voyage. N'allez pas tomber malade par les chemins; mais si cela vous arrivoit, souvenez-vous de moi dans votre testament. *Talbot*, que ce compliment fit d'abord souvenir de la dette, en fit un grand éclat de rire, & lui dit, en l'embrassant, Mon cher Chevalier, je vous fais si bon gré de l'offre que vous venez de me faire, que je vous laisse ma Maîtresse, & vai vous envoyer votre argent.

Le Chevalier DE GRAMMONT étoit tout plein de ces façons honnêtes de rafraichir la mémoire de ceux qui l'avoient un peu tardive sur le payement. Voici comme il s'y prit longtems après, au sujet de Milord *Conwalis*. Ce Milord *Conwalis* avoit épousé la fille de *Fax*, Trésorier de la Maison du Roi, l'homme

me d'Angleterre le plus riche, & le plus réglé. Son beau-fils, au contraire, étoit un petit hanne-ton, grand dissipateur, qui jouoit volontiers, qui perdoit tant qu'on vouloit, mais qui ne payoit pas de même. Son beau-père, qui n'avoit garde d'approuver sa conduite, ne laissoit pas de payer, en la redressant. Le Chevalier DE GRAMMONT lui avoit gagné mille ou douze cens guinées, qui n'arrivoient point, quoiqu'il fût sur son départ, & qu'il eût pris congé de *Con-*
walis préférentement aux autres. Cela l'obligea d'écrire un billet, que l'on trouvera Laconique. Le voici.

Milord,

Souvenez vous du Comte DE GRAM-
MONT, & n'oubliez pas le Chevalier
Fax.

Pour en revenir à *Talbot*, il partit plus touché, que ne le paroît un homme qui fait présent de sa Maîtresse. Son séjour en Irlande, ni le soin de ses affaires, ne le guérèrent pas tout-à-fait; & s'il se trouva dégagé des fers de Mademoiselle d'*Hamilton* à son retour, ce ne fut que pour en prendre d'autres. Le chan-

gement qu'il trouva dans l'une & dans l'autre Cour causa le sien. Disons comment.

Nous n'avons parlé des filles de la Reine jusqu'à présent, que pour faire mention de Mademoiselle *Stewart* & de Mademoiselle *de Warmestré*. Les autres étoient Mademoiselle *Balantin*, Mademoiselle *de la Garde*, & Mademoiselle *Bardou*, toutes filles d'honneur, comme il plaisoit à Dieu.

La *Balantin* n'avoit point de beauté. C'étoit une bonne créature, à qui l'embonpoint & quelque fraîcheur tenoient lieu de mérite, & qui n'ayant pas l'esprit d'être coquette dans les formes, faisoit tout de son mieux pour contenter le monde par sa complaisance. Mademoiselle *de la Garde* & Mademoiselle *Bardou*, toutes deux Françaises, avoient été placées par la Reine-Mère. La première étoit une petite moricaude, qui s'entremettoit des affaires de ses compagnes : & l'autre vouloit à toute force être admise au rang des Filles d'honneur, quoiqu'elle ne fût que logée parmi les autres, & qu'on lui en contestât à tous momens les titres & les fonctions.

On

On ne pouvoit guère être plus laide, avec une aussi jolie taille; mais en récompense, sa laideur étoit rehaussée par tout ce qui pouvoit y donner de l'éclat. On se servoit d'elle, pour danser avec *Flamarin*; & quelquefois, sur la fin d'un bal, armée de castagnettes & d'effronterie, elle se mettoit à danser quelque sarabande figurée, qui faisoit rire la Cour. Il faut maintenant voir ce que devint tout cela.

Comme Mademoiselle *Stuart* ne servoit que rarement auprès de la Reine, on ne comptoit plus sur elle. Les autres défilèrent presque en même tems, par différentes aventures. Voici celle de Mademoiselle *Warmestré*, dont on a dit quelque chose, au sujet du Chevalier DE GRAMMONT.

Milord *Taffe*, fils aîné du Comte de *Carlingford*, s'étoit imaginé qu'il étoit amoureux d'elle; & la *Warmestré*, non seulement s'imagina qu'il étoit vrai, mais elle compta qu'il ne manqueroit pas de l'épouser à la première occasion: & en attendant, elle crut qu'il falloit le recevoir tout de son mieux. Il avoit fait confidence de ses affaires au Duc de *Richemont*.

mont. Ils s'aimoient beaucoup ; mais ils aimoient encore plus le vin. Le Duc de *Richemont*, malgré sa naissance, ne brilloit que médiocrement à la Cour ; & le Roi le considéroit encore moins que ne faisoient les courtisans. Ce fut apparemment pour se mettre mieux dans son esprit, qu'il s'avisa de devenir amoureux de Mademoiselle *Stuart*. La confiance fut mutuelle entre *Taffe* & lui, sur leurs engagemens. Voici les mesures qu'ils prirent pour leur conduite. La petite *la Garde* fut chargée de dire à Mademoiselle *Stuart*, que le Duc de *Richemont* mouroit d'amour pour elle, & que toutes les fois qu'il la lorgnoit en public, cela vouloit dire qu'il étoit tout prêt à l'épouser, dès qu'elle en auroit le loisir.

Taffe n'eut point de commission à donner pour Mademoiselle *Warmestre* à la petite Ambassadrice. Tout étoit réglé de ce côté-là ; mais elle fut chargée de ménager certaines facilités, qui manquoient encore à la liberté de leur commerce ; comme, par exemple, de la voir à toute heure du jour & de la nuit chez elle. Cela paroissoit difficile ; mais on en vint à bout.

La

La Gouvernante des Filles, qui pour toutes choses au monde n'auroit voulu faire la commode qu'en tout bien & tout honneur, consentit qu'on souperoit, tant qu'on voudroit, chez Mademoiselle *Warmeſtré*, pourvu que ce fût à bonne intention, & qu'elle fût de la partie. La bonne Dame aimoit les huitres vertes, & ne haïſſoit pas le vin d'Eſpagne. Elle trouvoit donc à coup ſûr dans chacun de ſes repas deux barils d'huitres, l'un pour manger avec la compagnie, & l'autre pour emporter : & dès qu'elle avoit pris ſa doſe de vin, elle prenoit congé de l'aſſemblée.

C'étoit à peu près du tems que Monſieur le Chevalier DE GRAMMONT avoit jetté les yeux ſur elle, qu'on menoit ce petit train de vie dans ſa chambre. Dieu fait les pâtés de jambon, les bouteilles de vin, & les autres provisions de ſa libéralité, qui ſ'y conſommoient !

Au milieu de ces bombances nocturnes, & de cet innocent commerce, un parent de *Killegraw* vint ſolliciter un procès à Londres. Il le gagna ; mais il y penſa perdre l'eſprit.

C'étoit un Gentilhomme de campagne, veuf depuis six mois, & possesseur de quinze à seize mille livres de rente. Le pauvre homme, qui n'avoit que faire à la Cour, y fut voir son cousin *Killegrew*, qui n'avoit que faire de sa visite. Il y vit Mademoiselle *Warmestré*; & dès cette première vue, en devint amoureux. Cela ne fit qu'augmenter : si bien, que n'ayant plus de repos, ni le jour, ni la nuit, il falloit avoir recours aux remèdes extrêmes; c'est-à-dire, qu'un beau matin, il fut trouver son cousin *Killegrew*, lui conta sa chance, & le pria bien instamment de demander Mademoiselle *Warmestré* en mariage de sa part.

Killegrew pensa tomber de son haut, en apprenant son dessein. Il ne pouvoit cesser d'admirer quelle créature, entre toutes celles de Londres, il s'étoit fourré dans la tête, pour en faire sa femme. Il fut quelque tems sans le vouloir croire; mais quand il vit que c'étoit tout de bon, il se mit à lui faire le dénombrement des dangers & des inconvéniens qu'il y avoit dans une entreprise si téméraire. Il lui dit qu'une fille élevée à la Cour étoit un terrible meuble pour la campagne; que ce

fe-

feroit en troubler le repos par tous les vacarmes de l'enfer, que de l'y mener malgré qu'elle en eût; que s'il consentoit à ne l'y pas mener, il n'avoit qu'à faire un petit calcul de ce qu'il faudroit en équipage, en table, en habits, & en fraix de jeu, pour l'entretenir à Londres, mais selon ses caprices; qu'il n'avoit qu'à supputer ensuite combien lui dureroient ses quinze mille livres de rente.

L'autre avoit déjà supputé tout cela; mais trouvant sa raison moins pressante que son amour, il demeura ferme dans sa résolution: & *Killegrew*, cédant à ses importunités, fut offrir son cousin pieds & poings liés à la victorieuse *Warmeslré*. Comme il n'avoit rien tant appréhendé qu'une complaisance de sa part, rien ne l'étonna tant que le mépris avec lequel elle reçut sa proposition. La hauteur, avec laquelle elle le refusa, lui fit croire qu'elle étoit bien sûre de son fait avec Milord *Tasse*, & lui fit admirer tout de nouveau comment cette Princesse avoit pu trouver deux hommes d'humeur à l'épouser. Il se pressa d'annoncer ce refus, avec toutes ses circonstances les plus offensantes, comme la nouvelle la plus sa-

lutaire qu'il pût apprendre à son cousin ; mais son cousin ne se le tint pas pour dit. Il s'imagina que *Killegrew* lui déguisoit la vérité , par les raisons qu'il lui avoit déjà exposées ; & n'osant plus lui en parler , il prit la résolution de la voir lui-même. Il réveilla tout son courage pour cette entreprise , & médita son compliment ; mais dès qu'il eut ouvert la bouche pour le faire , elle lui dit qu'il auroit pu s'épargner la peine de venir dans sa chambre , pour lui parler d'une sottise affaire , dont elle avoit donné la réponse à *Killegrew* ; qu'elle n'en avoit , ni n'en auroit , de sa vie , d'autre à lui faire. Cela fut dit avec toute la dureté , dont on accompagne les refus qu'on fait aux importuns.

Il en fut plus affligé , qu'il n'en fut confus. Tout lui devint odieux dans Londres , & lui-même plus que tout le reste. Il en partit , sans voir son cousin ; regagna sa maison de campagne : & croyant qu'il lui seroit impossible de vivre sans l'inhumaine , il résolut de faire son possible pour mourir.

Mais tandis que , pour vaguer à sa douleur , il s'étoit soustrait au commerce
des

des chiens & des chevaux ; c'est-à-dire , qu'il renonçoit aux plus chères délices d'un Gentilhomme de campagne , la dédaigneuse *Warmestre* , surprise apparemment , pour avoir mal compté , prit la liberté d'accoucher au beau milieu de la Cour.

Une aventure si publique fit l'éclat qu'on peut s'imaginer. Toute la pruderie de la Cour en fut déchainée ; celles principalement , qui n'étoient plus d'âge , ou de figure , à donner de ces scandales , en demandoient justice. Mais la Gouvernante des filles , à qui l'on auroit pu s'en prendre , assura que ce n'étoit rien , & qu'elle avoit de quoi fermer la bouche aux médifans. Elle eut une audience de la Reine , pour en développer le mystère ; & elle exposa comme quoi la chose s'étoit passée de son aveu , c'est-à-dire , en tout bien & en tout honneur.

La Reine envoya demander à Milord *Tasse* , s'il reconnoissoit Mademoiselle *Warmestre* pour sa femme. Il assura très respectueusement qu'il ne reconnoissoit , ni Mademoiselle *Warmestre* , ni son enfant ; qu'il s'étonnoit comment on vouloit plutôt lui en faire honneur , qu'à un

autre. La malheureuse *Warmestré*, plus indignée de cette réponse, qu'affligée de la perte d'un tel amant, quitta la Cour, dès qu'elle le put, résolue de quitter le monde à la première occasion.

Killegrew, sur le point de faire un voyage, quand cette aventure arriva, crut qu'il ne feroit point mal de prendre son chemin par la maison de son déplorable cousin, pour lui en faire part; & dès qu'il le vit, sans ménager la délicatesse de son amour, ou de ses sentimens, il lui en fit durement le récit. Toutes les couleurs, qui peuvent donner de l'indignation, y furent employées, pour le faire crever de honte & de ressentiment.

Nous lisons que l'officieux *Tiridate* se laissa doucement mourir, au récit de la mort de *Mariamne*; mais le tendre cousin de *Killegrew*, s'étant dévotement mis à genoux, leva les yeux au Ciel, & fit cette Oraison.

Loué soit le Seigneur, d'une petite disgrâce, qui fera peut-être le bonheur de ma vie! Que sait-on, si la belle Warmestré ne voudra point de moi à présent, & si je n'aurai pas le bonheur de passer mes jours
avec;

avec une femme que j'adore, & dont je puis espérer des héritiers ? Oui da , dit Killegrew , plus confondu que l'autre n'auroit dû l'être ; vous pouvez compter sur l'un & l'autre. Je ne doute pas qu'elle ne vous donne la main , dès qu'elle sera relevée ; & ce seroit une grande malice à elle , qui en fait faire , de vous laisser manquer d'enfans. Je vous conseille de prendre toujours celui qu'elle vient d'avoir , en attendant les autres.

Ce qui fut dit fut fait , nonobstant la raillerie. Cet amant fidèle la rechercha , comme il eût pu faire la chaste *Lucrece* , ou la belle *Hélène*. Sa passion ne fit qu'augmenter , après l'avoir épousée : & la généreuse *Warmestré* , touchée d'abord de reconnoissance , la fut enfin d'inclination ; ne lui donna pas un enfant , dont il ne fût le père ; & depuis qu'il y a des ménages heureux & tranquilles en Angleterre , jamais il n'y en a eu de si fortuné.

Quelque tems après , Mademoiselle *Balantini* , que cet exemple n'avoit point effrayée , eut la prudence de quitter la Cour , avant que d'en être chassée. La désagréable *Bardou* la suivit de près ; mais ce fut pour d'autres raisons. On s'ennuya
de

de la Sarrabande, comme de son visage. Le Roi, pour ne plus les revoir, ni l'une, ni l'autre, leur fit donner une petite pension. Il ne restoit donc plus que la petite *Mademoiselle de la Garde* à pourvoir. Elle n'avoit, ni assez de vices, ni de vertus, pour être chassée de la Cour, ou pour y rester. Dieu fait ce qu'elle seroit devenue, si le Seigneur *Silvius*, personnage qui n'avoit rien de ce que promettoit le nom Romain qu'il avoit pris, n'eût aussi pris pour femme l'Infante de la *Garde*.

On a fait voir que toutes ces Princesses méritoient qu'on les chassât, ou pour leurs dérèglemens, ou pour leur laideur : cependant, celles qui les remplacèrent, trouvèrent le moyen de les faire regretter, si l'on en excepte *Mademoiselle Wels*.

C'étoit une grande fille, faite à peindre, qui se mettoit bien, qui marchoit comme une Déesse, & dont le visage, fait comme ceux qui plaisent le plus, étoit un de ceux qui plaisoient le moins. Le Ciel y avoit répandu certain air d'incertitude, qui lui donnoit la physionomie d'un mouton qui rêve. Cela donnoit mau-
vaïse

vaîse opinion de son esprit ; & par malheur, son esprit faisoit bon sur tout ce que l'on en croyoit. Cependant, comme elle étoit fraîche, & qu'elle paroîssoit neuve, le Roi, que la belle *Stuart* ne gâtoit pas sur la finesse des pensées, voulut voir si les sens ne trouveroient pas mieux leur compte avec Mademoiselle *Wels*, que les sentimens avec son esprit. Cette épreuve ne lui fut pas difficile. Elle étoit d'une famille Royale ; & comme son père avoit fidèlement servi *Charles I.* elle crut qu'il ne falloit pas se révolter contre *Charles II.* Ce commerce n'eut pas des suites fort avantageuses pour elle. On prétendoit qu'elle avoit fait un peu moins de défenses qu'il ne falloit ; qu'elle s'étoit rendue à discrétion, sans être vivement pressée : & d'autres disoient, que Sa Majesté se plaignoit de quelques autres facilités encore moins engageantes. Le Duc de *Buckingham* fit un couplet de chanson sur ce sujet, dans lequel le Roi parle à *Progers*, confident de ses menus plaisirs. L'allusion de *Wels*, qui veut dire puits, fait toute la pensée du couplet. En voici le sens.

Quand

*Quand le Roi de ce puits sentit l'horreur
profonde,*

Progers, s'écria-t-il, que suis-je devenu ?

Ah ! depuis que j'y sonde,

*Si je n'avois cherché que le centre du
monde,*

J'y serois parvenu.

Mademoiselle *Wels*, avec cette espèce d'Anagramme sur son nom, & ces remarques sur sa personne, ne laissoit pas de briller entre toutes ses nouvelles compagnes. C'étoient Mesdemoiselles *Leviston*, *Filding*, & *Bointon*, peu dignes qu'on en fasse mention dans ces Mémoires ; & nous les laisserons dans l'obscurité, jusqu'à-ce qu'il plaise à la fortune de les en retirer.

Telle étoit en filles d'honneur la nouvelle Cour de la Reine. Celle de la Duchesse d'*Torck* fut presque renouvelée dans le même tems ; mais quant au choix qu'elle en fit, cette Princesse montra bien, par une recrue brillante, que l'Angleterre avoit de grandes ressources en beautés. Avant que d'en parler, voyons un

un peu ce que c'étoient que les premières filles d'honneur, & par quel hazard elles sortirent de chez Son Altesse.

Outre Mademoiselle *Blake*, & Mademoiselle *Price*, dont on a déjà parlé, la chambre avoit été composée de Mademoiselle *Bagett* & de Mademoiselle *Hubert*, Doyenne de la Communauté.

La *Blake*, qui n'avoit jamais véritablement sçu ce qui l'avoit brouillée avec le Marquis de *Brisacier*, s'en étoit pris à cette lettre fatale, qu'elle avoit reçue de sa part, dans laquelle, sans l'avertir que la *Price* devoit porter des gants & du ruban jaune, comme elle, il ne lui parloit que de sa blonderie & de ses yeux marcaffins. Elle s'imagina que c'étoit quelque chose de bien merveilleux, puisqu'on y comparoit ses regards; & voulant, à quelque tems de là, sçavoir toute la vertu de l'expression, elle demanda ce que vouloit dire marcaffin. Il n'y a point de sangliers en Angleterre; & ceux à qui elle s'adressa, lui dirent que c'étoit un cochon de lait. Cette injure la confirma dans tout ce qu'elle avoit soupçonné de sa perfidie. *Brisacier*, plus étonné de son changement, qu'elle n'é-

toit

toit indignée de sa prétendue noirceur, la regarda comme une créature encore plus capricieuse qu'elle n'étoit fade, & la planta là; mais le Chevalier *Yarboroughs*, aussi blond qu'elle, s'offrit, au fort de son dépit, en fut écouté favorablement: & le fort fit ce mariage, pour voir ce que produiroit une union si blaffarde.

Mademoiselle *Price* avoit de l'esprit; & comme elle n'étoit pas d'une figure à s'attirer beaucoup de vœux, & qu'elle vouloit pourtant en avoir, loin de faire la rencherie, quand l'occasion s'en présentoit, elle ne marchandait seulement pas. Elle avoit de l'emportement dans sa colère, aussi-bien que dans sa tendresse. Cela l'avoit exposée à quelques inconvéniens. Elle avoit très-mal à propos pris querelle avec une jeune créature, que Milord *Rochester* aimoit. Ce commerce avoit été jusqu'alors assez secret. Elle eut l'imprudence de faire tout de son mieux pour le rendre public, & s'attira le plus dangereux ennemi qu'il y eût dans l'Univers. Jamais homme n'a écrit avec plus d'agrément, de délicatesse, & de facilité; mais la plus implacable des plumes, en fait de satire, étoit la sienne.

La

La pauvre *Price*, qui l'avoit bien voulu mériter, y paroissoit chaque jour sous une figure nouvelle. Tout étoit plein de Vaudevilles, dont son nom étoit le refrain, & sa conduite le sujet. Quel moyen d'y tenir, dans une Cour, où l'on étoit avide des moindres choses qui venoient de Milord *Rochester*. Il ne lui fallut plus que la perte d'un amant, & la découverte qui s'ensuivit, pour mettre le comble aux persécutions qu'on lui faisoit.

Dongan mourut en ce tems-là. C'étoit un garçon de mérite, auquel *Blancfort*, depuis Comte de *Traversham*, succéda dans la charge de Lieutenant des Gardes du Corps de son Altesse. Mademoiselle *Price* l'avoit tendrement aimé. Sa mort la mit au désespoir; mais son inventaire pensa la faire devenir folle. Certaine cassette cachetée de tous côtés en étoit. Elle étoit adressée de la main du défunt à Mademoiselle *Price*; mais loin de la recevoir, elle n'eut pas seulement le courage de la regarder. La Gouvernante crut qu'il étoit de sa prudence de la recevoir, au refus de la *Price*, & de son devoir de la remettre entre les mains de la Duchesse, comptant bien qu'elle étoit

qui s'en trouva fort honorée, comme Madame sa tante fort obligée du soin qu'elle avoit de la petite fille.

Bientôt le bruit véritable ou faux de cette singularité se répandit dans la Cour. On y étoit assez grossier, pour n'avoir jamais entendu parler de ce raffinement de l'ancienne Grèce sur les goûts de la tendresse; & l'on se mit en tête que l'illustre *Hubert*, qui paroissoit si tendre pour les belles, étoit quelque chose de plus que ce qu'elle paroissoit.

Les chansons commencèrent à lui faire compliment sur ces nouveaux attributs; & ses compagnes commencèrent à la craindre, sur la foi de ces chansons. La Gouvernante, toute allarmée de ces bruits, consulta Milord *Rochester*, sur le péril où sa nièce paroissoit exposée. Elle ne pouvoit mieux s'adresser. Il lui conseilla de la retirer des mains de Mademoiselle *Hubert*, & fit si bien, qu'elle tomba dans les siennes. La Duchesse, trop généreuse, pour ne pas traiter de visions ce que l'on imputoit à cette fille, & trop équitable, pour la condamner sur des chansons, l'ôta de la chambre, pour la faire servir auprès de sa personne.

Ma-

Mademoiselle *Baget* étoit la seule, qui véritablement eût quelque air de sagesse & de beauté, dans cette première chambre. Elle avoit les traits beaux & réguliers : Elle avoit ce teint rembruni, qui plait tant, quand il plait. Il plaisoit beaucoup en Angleterre, parce qu'il y étoit rare. Elle rougissoit de tout, sans rien faire dont elle eût à rougir. Milord *Falmouth* jetta les yeux sur elle. Ses vœux furent mieux reçus, que n'avoient été ceux de Mademoiselle *Hubert* ; & quelque tems après, l'amour l'éleva, du poste de fille d'honneur de la Duchesse, à un rang que toutes les filles d'Angleterre auroient pu envier.

La Duchesse *d'York*, pour former sa nouvelle Cour, voulut voir toutes les jeunes personnes qui s'offrirent ; & sans égards aux recommandations, ne choisit que ce qu'elle trouva de plus beau.

Mademoiselle *Jennings*, & Mademoiselle *Temple*, étoient à la tête. Elles effaçoient tellement les deux autres qu'on choisit, que nous ne ferons mention que d'elles.

Mademoiselle *Jennings*, parée des premiers trésors de la jeunesse, étoit de la plus

plus éclatante blancheur qui fut jamais. Ses cheveux étoient d'un blond parfait. Quelque chose de vif & d'animé défendoit son teint du fade, qui d'ordinaire se mêle dans une blancheur extrême. Sa bouche n'étoit pas la plus petite ; mais c'étoit la plus belle bouche du monde. La nature l'avoit embellie de ces charmes qu'on ne peut exprimer, & les Graces y avoient mis la dernière main. Le tour de son visage étoit gracieux, & sa gorge naissante étoit de même éclat que son teint. Pour achever en un mot, sa figure donnoit une idée de l'aurore, ou de la Déesse du Printems, telles que Messieurs les Poètes nous les offrent dans leurs brillantes peintures. Mais comme il n'étoit pas juste qu'une seule personne possédât tous les trésors de la beauté, sans aucuns défauts, il y auroit eu quelque chose à refaire à ses bras & à ses mains, pour les rendre dignes du reste. Son nez n'étoit pas de la dernière délicatesse, & ses yeux faisoient un peu grace, tandis que sa bouche, & le reste de ses appas, portoient mille coups jusques au fond du cœur.

Avec cette aimable figure, elle étoit
tou-

toute petillante d'esprit & de vivacité. Ses gestes, & tous ses mouvemens, étoient autant d'impromptus. Sa conversation étoit séduisante, quand elle vouloit plaire; fine & délicate, quand elle vouloit donner du ridicule; mais comme son imagination l'emportoit souvent, & qu'elle commençoit de parler, avant que d'achever de penser, ses expressions ne signifioient pas toujours ce qu'elle vouloit: & ses paroles rendoient quelquefois trop peu, quelquefois beaucoup trop, les choses qu'elle pensoit.

Mademoiselle *Temple*, à peu près du même âge, étoit brune, en comparaison d'elle. Sa taille étoit jolie. Elle avoit les dents belles, les yeux tendres, le teint frais, le sourire agréable, & l'air spirituel. Voilà ce que c'étoit que son extérieur. Il seroit difficile de dire ce que c'étoit que le reste; car elle étoit simple, glorieuse, crédule, soupçonneuse, coquette, sage, fort suffisante, & fort sotte.

Dès que ces nouveaux Astres parurent à la Cour de la Duchesse, chacun eut les yeux dessus, & l'on forma des desseins sur l'une & sur l'autre, soit en bien, soit en mal. Mademoiselle *Jennings* ne fut pas

Tom. I.

P

long-

longtems à se distinguer, & à ne laisser d'adorateurs à ses compagnes, que ceux que l'espoir du succès y attachoit. Son éclat éblouissant attiroit; & les charmes de son esprit engageoient.

Le Duc d'*Yorck* s'étant persuadé qu'elle étoit de son appanage, se mit en tête de faire valoir ses prétentions, par le même droit, que le Roi son frère s'étoit approprié les faveurs de Mademoiselle *Wels*. Mais il ne la trouva pas d'humeur à se mettre à son service, (quoiqu'elle fût à celui de la Duchesse. Elle ne voulut rien comprendre au nombre infini de lorgnades, dont il l'attaqua d'abord. Ses regards se promenoient toujours ailleurs, quand ceux de Son Altesse les cherchoient. Et si par hazard il en surprenoit quelqu'un, elle n'en rougissoit seulement pas. Il fallut changer de battetie. Les regards n'ayant rien fait, il trouva l'occasion de parler; & ce fut tant pis. Je ne sçai de quelle manière il conta sa chance; mais les discours ne furent pas mieux reçus que le premier langage.

Elle avoit de la sagesse & de la fierté. Ce qu'il avoit à proposer ne convenoit pas trop ni à l'un, ni à l'autre. Quoiqu'on
ju-

jugeat à ses vivacités qu'elle n'étoit pas capable de faire de grandes réflexions, elle s'étoit munie de quelques maximes très-salutaires pour la conduite d'une personne de son âge. La première étoit, qu'il falloit être jeune, pour entrer agréablement à la Cour; & ne pas être vieille, pour en sortir de bonne grace. Qu'on ne s'y pouvoit maintenir que par une glorieuse résistance, ou par d'illustres faiblesses; & que dans un séjour si dangereux, il falloit faire son possible, pour ne disposer de son cœur, qu'en donnant sa main.

Avec de tels sentimens, elle eut moins de peine à résister aux tentations du Duc, qu'à se débarrasser de sa persévérance. Elle fut sourde aux traités d'établissement, dont on voulut fonder son ambition; & toutes les offres de présens réussirent encore plus mal. Que faire, pour apprivoiser une impertinente vertu, qui ne vouloit point entendre raison? Il y avoit de la honte à laisser échaper une petite étourdie, dont les panchans devoient au moins tenir quelque chose de la vivacité qui brilloit dans toutes ses manières, & qui cependant se méloit d'avoir du solide,

quand on ne lui en demandoit pas.

Après avoir bien rêvé sur son obstination, il crut que l'écriture pourroit faire ce que n'avoient pû les regards, les discours, ni les ambassades. Le papier souffre tout ; mais, par malheur, elle ne souffroit point le papier. Chaque jour, quelques billets tendres en expressions, ou magnifiques en promesses, se fouroient, ou dans ses poches, ou dans son manchon. Cela ne se faisoit pas trop imperceptiblement ; & la malicieuse petite bête avoit soin que ceux qui les y avoient vu entrer, les en vissent sortir, sans leur avoir donné la moindre audience. Elle ne faisoit que secouer son manchon, ou tirer son mouchoir. Dès qu'il avoit le dos tourné, billets pleuvoient autour d'elle, & les ramassoit qui vouloit. La Duchesse fut souvent témoin de cette conduite, & n'eut pas le courage de la gronder de son manque de respect. Il n'étoit donc bruit dans les deux Cours, que des charmes & de la sagesse de Mademoiselle *Jennings*. On ne pouvoit comprendre qu'une jeune créature, débarquant de la campagne droit à la Cour, en devint si-tôt l'ornement par ses attraits, & l'exemple par sa conduite. Le

Le Roi crut que ceux qui l'avoient attaquée, s'y étoient mal pris ; ne lui paroissant pas naturel que les promesses ne pussent l'éblouir, ni les empressements la séduire : elle, qui vraisemblablement ne tenoit pas cette difformité morale de la prudence de sa mère, qui n'avoit rien éprouvé de plus délicieux que les prunes & les abricots de *St. Albans*. Il voulut voir ce que c'étoit que cela. Tout lui parut nouveau dans le tour de son esprit, & dans les charmes de sa personne ; mais toutes ces nouveautés lui parurent piquantes. La curiosité de l'éprouver se changea bientôt en désir de réussir dans l'épreuve. Dieu sçait ce qu'il en fût arrivé. Car il avoit tout l'esprit du monde, & il étoit Roi. Ces qualités ne sont pas indifférentes. Les résolutions de la belle *Jennings* étoient louables & bien raisonnées ; mais l'esprit avoit de grands charmes pour elle, & la Majesté du Prince humiliée devant une jeune personne qui l'écoute, est bien persuasive. Mais Mademoiselle *Stuart* n'eut garde de consentir au projet du Roi. L'alarme la prit de bonne heure : elle pria Sa Majesté de vouloir bien laisser au Duc son frère le

soin d'instruire les filles de la Duchesse sa belle-sœur, & de ne se mêler que de la conduite de son troupeau, s'il n'aimoit mieux à son tour lui permettre d'écouter certaines propositions d'établissement, qui ne lui paroissent pas défavantageuses. La menace n'étoit pas à négliger. Il obéit; & Mademoiselle *Jennings* eut encore tout l'honneur des bruits, qui se répandirent sur ce sujet. Nouvelle estime, & nouveaux vœux de tous côtés. Elle alloit triomphant de je ne sçai combien de libertés, sans intéresser la sienne. Son heure n'étoit pas encore venue; mais elle n'étoit pas si loin. C'est ce que nous dirons, quand nous aurons fait voir comme sa compagne débuta.

Quoique la figure de Mademoiselle *Temple* fût toute des plus jolies, elle étoit effacée par celle de Mademoiselle *Jennings*. Elle brilloit encore moins auprès d'elle par son esprit. Deux personnes, très capables de lui en donner, si ce don étoit communicable, entreprirent en même tems de lui faire perdre le peu qu'elle en avoit. C'étoit Milord *Rocheſter* & Mademoiselle *Hubert*. Le premier commença par la gâter, en lui faisant part de
ses

ses productions, comme à la personne du monde la plus éclairée. Jamais il ne s'avisa de la flatter sur les charmes de sa personne. Il lui disoit bien, que si le Ciel l'avoit fait d'humeur à se prendre par la beauté, il ne lui auroit pas été possible de se sauver auprès d'elle; mais que n'étant Dieu merci touché que de l'esprit, il avoit le bonheur de jouir du plus agréable entretien du monde, sans que cela pût tirer à la moindre conséquence. C'étoit après un aveu si sincère, qu'il lui présentoit des vers, ou quelque chanson nouvelle; & c'étoit là que tout ce qui pouvoit disputer quelque chose à Mademoiselle *Temple* étoit mis à deux genoux devant ses appas, pour en faire amende honorable. De telles insinuations tournoient sa petite tête, que c'étoit une pitié.

La Duchesse s'en apperçut; & connoissant la portée du génie de l'un & de l'autre, elle connut le danger où la pauvre *Temple* se précipitoit, sans le sçavoir. Mais comme il n'est pas moins dangereux d'interdire un commerce où l'on n'avoit pas songé, qu'il est difficile d'en rompre un bien établi, Mademoiselle *Hubert* fut

chargée de mettre ordre, le plus discrètement qu'elle pourroit, que ces fréquentes & longues conversations n'eussent point de suite. Elle accepta volontiers cette commission, & se flatta d'y réussir.

Elle avoit déjà fait toutes les avances, pour s'emparer de sa confiance & de sa bonne volonté. La *Temple*, moins en garde contre elle, que contre *Rocheſter*, y répondoit tout de son mieux. Elle étoit avide de louanges, & friande de toutes sortes de sucreries, autant que si elle n'eût pas eu plus de neuf à dix ans. On pourvut à l'un & à l'autre de ses goûts. Mademoiselle *Hubert* avoit l'intendance du cabinet des bains de la Duchesse. Son appartement étoit tout contre; & dans cet appartement, elle avoit un cabinet garni de confitures & de toutes sortes de liqueurs. Ce cabinet convenoit au goût de Mademoiselle *Temple*, & il convenoit au goût de Mademoiselle *Hubert* qu'elle y prit plaisir.

La belle saison étant de retour, les plaisirs, qui l'accompagnent, revinrent avec elle. Un jour que les Dames avoient été à cheval, la *Temple*, au retour d'une de ces galantes promenades, débarqua chez
Ma-

Mademoiselle *Hubert*, pour se remettre de la fatigue, aux dépens des confitures, qui l'y attendoient ; mais avant que de s'y mettre, elle lui demanda la permission de se mettre en chemise ; c'est-à-dire, de se deshabiller chez elle, pour changer de linge en sa présence. Cette permission n'avoit garde d'être refusée. Je vous l'allois proposer, dit la *Hubert*. Ce n'est pas que vous ne soyez jolie comme un Ange dans cet habillement ; mais il n'est rien tel qu'être fraîchement, & à son aise. Vous ne sçauriez croire, ma chère *Temple*, poursuivit-elle, en l'embrassant, combien vous m'obligez d'en user ainsi ; mais sur-tout, ce goût pour la propreté me charme. Vous êtes bien différente en cela, comme en bien d'autres choses, de cette petite folle de *Jennings*. Avez-vous pris garde, comme tous nos benêts de la Cour l'admirent, pour quelque éclat, qui n'est peut-être pas tout à elle, & pour des étourderies, qui ne sont d'aucune autre, & qu'ils prennent pour des traits d'esprit. Je ne lui ai pas assez parlé, pour en démêler la gentillesse ; mais s'il n'est pas mieux tourné que ses pieds, ce n'est pas grand chose. On

m'en a conté de belles de son peu de propreté. Il n'y a point de chat qui craigne tant l'eau. Comment ! jamais ne se laver pour soi-même , & ne dégraisser que ce qu'il faut nécessairement que l'on montre, c'est-à-dire , la gorge & les mains ?

La *Temple* avaloit cela plus doux que les confitures ; & l'officieuse *Hubert*, pour ne pas perdre de tems, la deshabilloit en attendant sa femme de chambre. Elle en fit bien quelques façons d'abord , ne voulant pas donner cette peine à une personne constituée depuis quelque tems en dignité, comme Mademoiselle *Hubert* ; mais elle eut beau s'en défendre : l'autre lui fit voir que c'étoit avec plaisir qu'elle lui rendoit ce petit office. La collation finie , & Mademoiselle *Temple* deshablée, Passons, lui dit la *Hubert*, dans le cabinet des bains, nous pourrons y causer un moment, sans craindre que quelque sottise nous vienne lanterner. Elle y consentit ; & s'étant toutes deux mises sur un lit de repos , „ Vous êtes „ trop jeune, ma chère *Temple*, lui dit-elle , „ pour connoître la malignité du „ caractère des hommes en général, & „ trop neuve encore en ce pays-ci, pour „ avoir

„ avoir pu démêler celui de ses habitans.
 „ Je vai vous donner une idée de ces
 „ Messieurs, du mieux qu'il me sera pos-
 „ sible, sans offenser personne; car je
 „ n'aime point la médifance.

„ Premièrement, il faut que vous comp-
 „ tiez, que tous les hommes de la Cour
 „ manquent de probité, de bon-sens,
 „ de jugement, d'esprit, ou de sincérité;
 „ c'est-à-dire, que celui, qui par hazard
 „ aura quelques-unes de ces qualités, à
 „ coup sûr n'aura pas les autres. Le faste
 „ dans les équipages, la fureur du jeu,
 „ la bonne opinion de leur mérite, & le
 „ mépris pour celui des autres, sont leurs
 „ entêtemens.

„ L'intérêt, ou les plaisirs, sont les
 „ motifs de toutes leurs actions. Ceux
 „ qui suivent le premier, vendroient
 „ Dieu le Père, comme *Judas* vendit son
 „ Maître, & pour moins d'argent. Je vous
 „ citerois de beaux exemples, si j'en avois
 „ le tems. Pour les flatteurs des vo-
 „ luptés, ou soi disans tels; car ils ne
 „ sont pas tous si méchans qu'ils affectent
 „ de le paroître: ces Messieurs ne res-
 „ pectent, ni promesses, ni sermens, ni
 „ foi, ni loi, c'est-à-dire, ni le Ciel, ni

„ la Terre, pour parvenir à leurs fins.
 „ Ils ne regardent les filles d'honneur ,
 „ que comme des amusemens qu'on pla-
 „ ce exprès à la Cour , pour les empê-
 „ cher de s'y ennuyer ; & plus on a de
 „ mérite , plus on est exposé à leurs im-
 „ pertinences , dès qu'on les écoute ; & à
 „ leurs calomnies , dès qu'on ne les écou-
 „ te pas. Pour les épouseurs , ce n'est
 „ pas ici qu'il en faut chercher. Si l'ar-
 „ gent ou le caprice ne s'en mêlent , on
 „ auroit beau se flatter d'être pourvue ;
 „ la sagesse , & les apas , y sont égale-
 „ ment inutiles. Madame de Falmouth est
 „ l'unique exemple d'une fille d'honneur
 „ bien mariée sans dot ; & demandez au
 „ pauvre imbécille d'époux , pour quelle
 „ raison il l'a prise , je suis persuadé qu'il
 „ n'en sçait aucune , si ce n'est qu'elle a
 „ les oreilles grandes & rouges , & le pied
 „ plat. Pour la blonde *Tarborough* , qui
 „ paroïssoit si fière de son établissement ,
 „ elle est femme. Pour tout compter , d'un
 „ grand fâdrin , qui , la semaine d'après
 „ son mariage , lui fit prendre congé
 „ de la ville pour jamais , en vertu de
 „ cinq ou six mille livres de rente qu'il
 „ possède sur les confins de Cornouaille.

„ Hé-

„ Hélas ! la pauvre *Blake* , je la vis par-
 „ tir il y a bien un an , tirée à quatre
 „ chevaux si maigres , que je ne crois pas
 „ qu'elle soit encore à moitié chemin de
 „ son petit château. Que voulez-vous ?
 „ toutes les filles ont la folie de se vou-
 „ loir marier ; & dès qu'elles ont quel-
 „ que peu de charmes , elles croient qu'il
 „ n'y a qu'à se montrer à la Cour , pour
 „ choisir leurs époux. Mais quand cela
 „ seroit , c'est la plus sotte condition du
 „ monde , pour une personne qui a des
 „ sentimens. Croyez-moi , ma chère *Tem-*
 „ *ple* , c'est si peu de chose que les plai-
 „ sirs du mariage , au prix de ses incon-
 „ véniens , que je ne sai comment on
 „ peut s'y résoudre. Fuyez donc un si
 „ fâcheux engagement , au lieu de le sou-
 „ haïter. La jalousie , jadis inconnue dans
 „ ces innocens climats-ci , devient à la
 „ mode. Vous en sçavez des exemples.
 „ De quelque brillante apparence qu'on
 „ veuille vous éblouir , n'allez pas de
 „ votre esclave en faire votre tyran. Mai-
 „ treffe de votre liberté , vous la ferez
 „ toujours des autres. Je vai vous don-
 „ ner des preuves assez récentes de la
 „ perfidie des hommes pour notre sexe ,

„ & de l'impunité qu'ils trouvent dans
 „ tous leurs attentats contre notre in-
 „ nocence. Le Comte d'*Oxford* devint
 „ amoureux d'une Comédienne de la
 „ troupe du Duc, belle, gracieuse, &
 „ qui jouoit dans la perfection. Le rôle
 „ de *Roxelane*, dans une pièce nouvelle,
 „ l'avoit mise en vogue, & le nom lui
 „ en étoit resté. Cette créature, pleine
 „ de vertu, de sagesse, ou, si vous vou-
 „ lez, d'obstination, refusa fièrement les
 „ offres de service & les présens du
 „ Comte d'*Oxford*. Cette résistance irri-
 „ ta sa passion. Il eut recours aux inve-
 „ ctives, & même aux charmes, le tout
 „ en vain. Il en perdit le boire & le
 „ manger. Ce n'étoit pas grand' chose
 „ pour lui; mais sa passion devint si vio-
 „ lente, qu'il ne jouoit, ni ne fumoit
 „ plus. Dans cette extrémité, l'amour
 „ eut recours à l'Himen. Le Comte d'*Ox-
 „ ford*, premier Pair du Royaume, a
 „ bonne mine, comme vous voyez. Il
 „ est de l'Ordre de la Jarretière, qui relè-
 „ ve un air assez noble, qu'il a naturelle-
 „ ment. Enfin, à le voir, on diroit que
 „ c'est quelque chose; mais à l'entendre,
 „ on voit bien que ce n'est rien. Cet
 „ „ amant

„ amant passionné lui fit présenter une
 „ belle promesse de mariage, authenti-
 „ quement signée de sa main. Elle ne
 „ voulut point tâter de cet expédient ;
 „ mais elle crut qu'elle ne risquoit rien ,
 „ lorsqu'il vint le lendemain , accompa-
 „ gné d'un Ministre & d'un Témoin. U-
 „ ne autre Comédienne de ses amies si-
 „ gna le Contrat, comme témoin pour el-
 „ le. Le mariage fut fait & parfait de cette
 „ sorte. Vous croyez peut-être que la
 „ nouvelle Comtesse n'avoit plus qu'à se
 „ faire présenter à la Cour, y prendre son
 „ rang, & arborer les Armes d'Oxford ?
 „ Point du tout. Quand il en fut ques-
 „ tion, on trouva qu'elle n'étoit point
 „ mariée ; c'est-à-dire, on trouva que le
 „ prétendu Ministre étoit un Trompette
 „ du Milord, & le Témoin, son Timba-
 „ lier. Cet Ecclésiastique & ce Témoin
 „ ne parurent plus, après la cérémonie ;
 „ & l'on soutint à l'autre Témoin, que
 „ la Sultane *Roxelane* avoit apparem-
 „ ment cru se marier réellement dans
 „ quelque rôle de Comédie. La pauvre
 „ créature eut beau prendre à parti les
 „ Loix & la Religion, violées aussi-bien
 „ qu'elle par cette supercherie ; elle eut
 „ beau

„ beau se jeter aux pieds du Roi, pour
 „ en demander justice : elle n'eut qu'à
 „ se relever ; trop heureuse d'avoir une
 „ pension de mille écus pour douai-
 „ re, & de reprendre le nom de *Rexce-*
 „ *lane*, au lieu de celui d'*Oxford*. Vous
 „ me direz que ce n'étoit qu'une Comé-
 „ dienne, que tous les hommes n'ont
 „ pas les mêmes sentimens, & qu'on peut
 „ au moins les écouter, quand ils ne font
 „ que rendre justice au mérite d'une per-
 „ sonne faite comme vous ; mais ne vous
 „ y fiez pas, quoique vous soyez à mê-
 „ me : car je sçai que tout le monde ne
 „ donne pas dans la prévention nouvel-
 „ le où l'on est pour la *Jennings*. Le
 „ beau *Sidney* vous lorgne ; Milord *Ro-*
 „ *chester* se plaît à vous entretenir ; &
 „ le très sérieux Chevalier *Littleton* sent
 „ dégourdir sa gravité naturelle en fa-
 „ veur de vos attraits.

„ Pour le premier, j'avoue qu'il est
 „ d'une figure toute propre à séduire les
 „ panchans d'une personne de votre âge :
 „ mais quand cette figure seroit accom-
 „ pagnée de quelque chose, comme elle
 „ ne l'est pas ; & qu'il songeroit aussi sé-
 „ rieusement à vous, qu'il veut vous le
 „ per-

„ persuader , & que vous le méritez ; je
 „ ne vous conseillerois pas de songer à
 „ lui , pour des raisons , qu'il ne m'est
 „ pas permis de vous dire à présent.

„ Le Chevalier *Littleton* y va sans
 „ doute de bonne foi , puisqu'il paroît
 „ honteux de l'état où vous l'avez mis ;
 „ & je crois que s'il pouvoit tant faire ,
 „ que d'oublier les chimères , dont il a
 „ l'imagination remplie , sur ce qu'on ap-
 „ pelle vulgairement être cocu , le bon
 „ homme vous épouserait , & vous iriez
 „ représenter dans son petit Gouverne-
 „ ment , où vous passeriez gaiement vos
 „ jours à tenir les comptes du ménage ,
 „ & à raccommoder ses serviettes. Quel-
 „ le gloire d'avoir un Caton pour époux ,
 „ dont les discours sont pleins de cen-
 „ sures , & les censures remplies de tra-
 „ vers !

„ Milord *Rocheſter* est sans contredit
 „ l'homme d'Angleterre , qui a le plus
 „ d'esprit , & le moins d'honneur. Il n'est
 „ dangereux que pour notre sexe ; mais
 „ il l'est au point , qu'il n'y a pas de fem-
 „ me , qui l'écoute trois fois , qui n'en
 „ soit pour sa réputation. C'est une bon-
 „ ne fortune , qui ne lui peut échapper de
 „ fa-

„ façon ou d'autre, puis qu'il la possède
 „ dans ses écrits, s'il n'en peut avoir au-
 „ tre chose ; & dans le siècle où nous
 „ vivons, l'un vaut l'autre à l'égard du
 „ public. Cependant, rien n'est si dan-
 „ gereux que les insinuations avec les-
 „ quelles il s'empare de l'esprit. Il entre
 „ dans vos goûts, dans tous vos senti-
 „ mens ; & tandis qu'il ne dit pas un seul
 „ mot de ce qu'il pense, il vous fait croi-
 „ re tout ce qu'il dit. Je m'en vai pa-
 „ rier, que de la manière qu'il vous a
 „ parlé, vous l'avez cru le plus honnê-
 „ te-homme du monde, & le plus sin-
 „ cère. Je ne saurois comprendre ce qu'il
 „ vous veut, dans les soins qu'il affec-
 „ te de vous rendre. Ce n'est pas que
 „ vous ne soyez faite de manière à mé-
 „ riter tous les empressements du mon-
 „ de ; mais quand il vous auroit tourné
 „ la tête, il ne sauroit que faire de la plus
 „ jolie créature de la Cour : car il y a
 „ longtems que ses débauches y ont mis
 „ ordre, avec le secours & les faveurs
 „ de toutes les coureuses de la ville.
 „ Voyez donc, ma chère *Temple*, ce que
 „ c'est que cette habitude effroyable de
 „ malignité, qui le possède, à la rui-
 „ ne

„ ne & à la confusion de l'innocence.
 „ Un scélerat, qui n'a des soins & des
 „ empressements pour Mademoiselle *Tem-*
 „ *ple*, que pour donner plus de vraisem-
 „ blance aux calomnies dont il l'a déchi-
 „ rée. Vous me regardez avec étonne-
 „ ment, & semblez douter de la vérité de
 „ ce que j'avance; mais je ne veux pas
 „ que vous m'en croyiez. Tenez, dit-
 „ elle, tirant un papier de sa poche. „ Vo-
 „ yez les Vers qu'il a faits à votre lou-
 „ ange, tandis qu'il endort votre crédu-
 „ lité, par des discours flatteurs & de
 „ feints respects. »

En disant cela, la perfide *Hubert* lui
 fait voir une demi-douzaine de couplets
 outrés, que *Rocheſter* avoit faits contre les
 filles d'honneur précédentes. C'étoit la
Price, qu'il attaquoit principalement par
 des traits sanglants, & l'anatomie la plus
 hideuse de sa personne, qu'on pût ima-
 giner. La *Hubert* n'avoit fait que substi-
 tuer le nom de *Temple* à celui de *Price*.
 Cela s'accordoit avec le chant & la mesu-
 re. Il n'en fallut pas davantage. La cré-
 dule *Temple* n'eut pas plutôt entendu
 chanter ce couplet, qu'elle ne douta plus
 qu'il ne fût fait pour elle; & dans le pre-
 mier

mier mouvement de sa colère, n'ayant plus à cœur, qu'à d'en donner le démenti sur le champ aux impostures du Poëte; Ah! pour celui-là, ma chère *Hubert*, je n'y puis plus tenir. Je ne me pique point d'être aussi belle qu'une autre; mais pour les défauts dont parle ce coquin-là, ma chère *Hubert*, j'ose dire que personne n'en est plus éloignée. Nous sommes seules; & j'aurois presque envie de vous en convaincre. La complaisante *Hubert* le voulut bien; mais quoiqu'elle lui mit l'esprit en repos, en se récriant avec éloge sur tout, ce qui refutoit la chanson de *Rochester*, la *Temple* pensa se désespérer de rage & d'étonnement, de ce que le premier homme qu'elle eût écouté, non-seulement ne lui eût pas dit un mot de vrai, mais qu'il eût la cruauté de l'accuser à faux: & ne trouvant point d'expression capable de remplir son dépit, & la violence de ses ressentimens, elle se mit à pleurer comme une folle.

La *Hubert* la consola le plus tendrement qu'elle put, la gronda de ce qu'elle prenoit si fort à cœur les noirceurs d'un homme, dont on connoissoit trop l'infamie, pour que de telles impostures eussent lieu;

lieu ; mais elle lui conseilla de ne lui plus jamais parler ; que c'étoit l'unique moyen de rendre ses projets inutiles ; & lui fit voir que le mépris & le sérieux étoient beaucoup plus utiles dans ces occasions , qu'un éclaircissement : que s'il obtenoit une fois qu'elle l'écoutât , il seroit justifié ; mais qu'elle étoit perdue.

Mademoiselle *Hubert* n'avoit pas tort de donner ces conseils. Elle savoit qu'un éclaircissement la livroit , & qu'il n'y avoit plus de quartier pour elle , si *Rocheester* avoit un sujet si juste de renouveler ses premiers panégyriques pour elle ; mais la précaution fut vaine. Cette conversation avoit été entendue , d'un bout à l'autre , par la nièce de la Gouvernante. Cette nièce avoit la mémoire du monde la plus fidelle ; & comme elle devoit voir *Rocheester* ce même jour , elle répéta trois ou quatre fois cette conversation , pour n'en perdre pas un seul mot , lors qu'elle se donneroit l'honneur d'en faire le récit à son amant. Nous verrons dans l'autre chapitre comme la chose tourna.

C H A P I T R E X.

LA conversation, dont on vient de parler, n'avoit eu de charmes, que pour Mademoiselle *Hubert*; & si la jeune *Temple* en avoit trouvé le commencement divertissant, la fin l'avoit outrée de colère. A cette indignation succéda la curiosité d'apprendre par quelle raison, s'il étoit bien vrai que *Sidney* songeât à elle, il ne lui feroit pas permis de l'écouter un peu. La tendre *Hubert*, qui ne lui pouvoit rien refuser, lui promit cette confiance, dès qu'elle pourroit s'affurer sur sa conduite avec Milord *Rocheſter*. On ne lui demanda que trois jours d'épreuve, après lesquels la *Hubert* jura qu'elle lui diroit ce qu'elle souhaitoit favoir. La *Temple* assura qu'elle ne regardoit plus *Rocheſter* que comme un monstre de perfidie, & jura ses grands Dieux, qu'elle ne l'écouteroit de sa vie, & qu'elle lui parleroit encore moins.

Dès qu'elles furent sorties du cabinet, Misse *Sara* sortit du bain, où durant toute cette conversation, elle avoit pensé tran-

transfir de froid , fans ofer s'en plaindre. Cette petite créature avoit obtenu de la femme de chambre de Mademoiselle *Hubert* de se pouvoir un peu décaffer à l'infçu de sa Maîtreffe; & l'autre y ayant consenti , je ne fai comme elles avoient fait, pour remplir d'eau froide une des cuves ; & la petite *Sara* ne faisoit que de s'y mettre , lors qu'elles furent allarmées de l'arrivée des deux autres. Une séparation de vitrages renfermoit l'endroit du cabinet où les cuves étoient placées. Des rideaux de taffetas de la Chine qui se tiroient par dedans ôtoient la vue de ceux qui se baignoient. La femme de chambre de Mademoiselle *Hubert* n'avoit eu que le tems de tirer ces rideaux sur la petite fille , de fermer la porte de la séparation & d'en ôter la clef , avant l'arrivée de sa Maîtreffe & de Mademoiselle *Temple*.

Elles s'étoient mises sur un canapé placé le long de cette séparation ; & Mademoiselle *Sara* , malgré ses allarmes , avoit entendu toute la conversation , & l'avoit parfaitement retenue. Comme la Belle ne s'étoit donné tant de peine , que pour recevoir plus proprement Milord *Rochester*.

ster, dès qu'elle put se sauver, elle regagna son entresole; & *Rocheſter* n'ayant pas manqué d'y grimper à l'heure du rendez-vous, il fut pleinement inſtruit de tout ce qui s'étoit paſſé dans le cabinet. Il admira l'audace de la téméraire *Hubert*, d'oſer lui faire une tracafferie de cette nature; mais quoiqu'il comprit bien que l'amour & la jaloſie en étoient cauſe, il ne lui pardonna pas pour cela. La petite *Sara* voulut ſavoir ſ'il étoit vrai qu'il en voulût à Mademoiſelle *Temple*, comme la *Hubert* avoit dit; qu'elle en mouroit de peur. En pouvez-vous douter, répondit-il, puis que cette ſincère perſonne l'a dit? Mais vous voyez auſſi que je n'en pourrois profiter, quand la *Temple* le voudroit bien; puis que mes débanches, & les coureuſes de la Ville, y ont mis bon ordre.

La nièce de la Gouvernante ſe mit l'eſprit en repos ſur cette réponſe, jugeant que le reſte étoit faux, puisqu'elle pouvoit répondre que cet article n'étoit pas vrai. Milord *Rocheſter* voulut aller dès ce même ſoir chez la Duchefſe, pour voir quelle contenance on tiendrait en le voyant, après le beau portrait, que Mademoiſelle

moiselle *Hubert* avoit eu la bonté d'en faire. La *Temple* ne manqua pas de s'y trouver aussi, dans le dessein de lui faire une mine du plus effroyable dédain qu'elle pût imaginer, quoiqu'elle se fût mise tout de son mieux. Comme elle s'imaginait que les couplets, qu'on lui venoit de chanter, étoient dans la poche de tout le monde, elle fut embarrassée, de ce que tous ceux qui la rencontroient la croyoient peut-être faite comme *Rocheester* l'avoit dépeinte. Cependant la *Hubert*, qui ne se fioit pas trop aux promesses qu'elle avoit faites de ne lui parler, ni de près, ni de loin, ne la quittoit point. Jamais elle n'avoit été si jolie. Chacun lui en disoit quelque chose; mais à l'air dont elle recevoit toutes ces honnêtetés, on la crut folle. Car lors qu'on lui parloit de sa taille, de sa fraîcheur, ou de ses regards : Bon ! disoit-elle, on sçait bien que je ne suis qu'une vilaine bête, tout autrement faite que les autres; que ce qui reluit n'est pas or; & que si j'ai quelque peu de visage à recevoir dans les compagnies, le reste est une misère.

La *Hubert* avoit beau la pousser, elle

alloit toujours son train ; & ne cessant de se dénigrer par ironie , on ne pouvoit comprendre à qui Diable elle en vouloit. Lors que Milord *Rochester* arriva ; elle en rougit d'abord , pâlit ensuite , s'ébranla pour aller à lui , se retint , tira ses gans l'un après l'autre jusques au coude ; & après avoir trois fois ouvert & refermé son éventail avec violence , elle attendit qu'il la saluat à son ordinaire ; & dès qu'il eut commencé , la Belle fit demi-tour à droite , & lui tourna le dos. *Rochester* n'en fit que sourire ; & voulant que ses ressentimens fussent encore plus marqués , il fit le tour de sa personne ; & s'étant planté vis à vis d'elle , Mademoiselle , lui dit-il , rien n'est si glorieux que de briller comme vous faites , après une aussi fatigante journée. Soutenir une promenade à cheval , trois bonnes heures durant , & Mademoiselle *Hubert* au retour , sans en paroître abbatue : voilà ce qui s'appelle un tempérament.

Mademoiselle *Temple* avoit naturellement le regard tendre ; mais elle fut transportée d'une colère si violente , voyant qu'il avoit encore l'effronterie de lui parler , qu'il crut lui voir une grenade allumée

née dans chaque oeil, quand elle les tourna sur lui. La *Hubert* la pinça par le bras, sur le point que ce regard alloit être soutenu d'un détachement de reproches ou d'invectives.

Il ne les attendit pas ; & remettant pour une autre fois les remerciemens qu'il devoit à Mademoiselle *Hubert*, il se retira tout doucement. La *Hubert*, qui n'avoit garde de s'imaginer qu'il fût rien de l'autre conversation, ne laissa pas d'être fort alarmée de ce qu'il venoit de dire ; mais la *Temple*, prête à suffoquer de tout ce qu'elle savoit pour le confondre sans avoir pu s'en défaire, fit vœu en elle-même d'en avoir le cœur net à la première occasion, malgré la parole qu'elle avoit donnée : quitte pour ne lui plus jamais parler après.

Rocheſter avoit un espion fidèle auprès de ces belles. C'étoit la petite *Miſſe Sara*, raccommodée, par son conseil, & le consentement de sa tante, avec Mademoiselle *Hubert*, pour mieux la trahir. Il ſçut par cet espion, que la femme de chambre de la *Hubert*, soupçonnée de l'avoir écoutée dans le cabinet, étoit sortie de son service, qu'elle en avoit pris une autre,

qu'on croyoit qu'elle ne garderoit pas longtems, parce qu'elle étoit laide, & qu'elle mangeoit les confitures de Mademoiselle *Temple*. Quoique ces avis fussent de peu de conséquence, on ne laissa pas de louer la petite fille de son exactitude; & quelques jours après, elle en vint donner un tel qu'on le souhaitoit.

Rochester fut informé par elle que Mademoiselle *Hubert*, & sa nouvelle favorite, devoient se promener à neuf heures du soir dans le mail du parc; qu'elles devoient changer d'habits l'une avec l'autre, mettre de grandes écharpes, & porter des loupes. Elle ajouta que Mademoiselle *Hubert* s'étoit fort opposée à ce projet; mais qu'il avoit fallu céder à la fin, la *Temple* ayant résolu d'en passer sa fantaisie.

Rochester prit sa résolution sur cet avis. Il fut chercher *Killegrew*, se plaignit à lui du tour que Mademoiselle *Hubert* avoit osé lui jouer; lui demanda son assistance, pour s'en venger, & l'obtint; & l'ayant informé de la manière dont il vouloit s'y prendre, & du rôle qui le regardoit dans cette aventure, ils se rendirent dans l'allée du mail.

Bien

Bientôt y parurent nos Nymphes en mascarades. Leurs tailles étoient peu différentes, & leurs visages, qui l'étoient beaucoup, étoient couverts de leurs loupes. Il n'y avoit que peu de monde au parc : & d'aussi loin que la *Temple* les vit, elle doubla le pas, pour s'en approcher, dans le dessein de laver la tête au perfide *Rochester*, sous la figure d'une autre, quand la *Hubert* l'arrêtant, Où courez-vous donc ? lui dit-elle, n'auriez-vous point envie d'attaquer de conversation ces deux Diables, pour vous exposer à toutes les impertinences qu'ils sont capables de vous dire ? Ces remontrances furent inutiles. La *Temple* voulut tenter l'aventure ; & tout ce qu'on put obtenir fut de ne point répondre à tout ce que *Rochester* pourroit lui dire. |

Elle furent abordées, comme elles achevoient de parler. *Rochester* choisit la *Hubert*, feignant de la prendre pour l'autre. Elle en fut ravie ; mais la *Temple* fut fâchée de voir que *Killegrew* lui tomboit en partage. Ce n'étoit pas à *Killegrew* qu'elle avoit affaire. Il s'aperçut de sa répugnance ; & faisant semblant de se méprendre à ses habits, Eh ! Mademoiselle *Hubert*,

lui dit-il, ne tournez point tant la tête devers eux. Je ne fai par quel hazard vous êtes toutes deux ici ; mais je fai bien que c'est fort à propos pour vous , ayant quelques petits avis à vous donner , comme votre serviteur & votre ami.

Ce début donna de la curiosité pour le reste ; & Mademoiselle *Temple* parut plus disposée à l'écouter. *Killegrew* , voyant que les autres s'étoient insensiblement éloignées , Au nom de Dieu , dit-il , de quoi vous avisez-vous de vous déchaîner contre Milord *Rocheſter* , que vous connoissez pour le plus honnête homme de la Cour , & que vous donnez cependant pour le plus grand scélerat à la personne qu'il estime & qu'il honore le plus ? Que deviendriez-vous , s'il vous plait , s'il fa-voit que vous avez fait accroire à Mademoiselle *Temple* , que c'est sur elle qu'il a fait certains couplets de chanson , faits , comme vous savez aussi-bien que moi , contre la grosse *Price* , plus d'un an avant qu'il fût question de la belle *Temple* ? Ne soyez point surprise que j'en sache tant ; mais faites un peu d'attention à ce que je vai vous dire de bonne amitié. Votre passion , & vos desirs pour la jeune *Temple*

ple ne sont plus ignorés que d'elle ; car de quelque manière que vous ayez surpris son innocence , on lui rend assez de justice pour croire , qu'elle vous traiteroit comme a fait *Madame de Falmouth* , si la pauvre fille savoit ce que vous lui voulez : je vous conseille donc de ne point pousser les choses plus loin auprès d'une personne trop sage pour vous le permettre. Je vous conseille encore de reprendre votre femme de chambre , pour supprimer le scandale de ses discours. Elle dit par-tout qu'elle est grosse , vous impute le fait , & vous accuse de la dernière ingratitude sur de simples soupçons. Vous voyez bien que je n'invente point ces sortes de choses ; mais afin que vous ne doutiez point que ce ne soit de sa propre bouche que je les tiens , elle m'a parlé de votre conversation dans le cabinet des bains ; des portraits , que vous y aviez faits de tous les hommes de la Cour ; de la malice artificieuse dont vous aviez donné les couplets , si peu convenables à la fille d'Angleterre la mieux faite ; de quelle manière la pauvre *Temple* avoit donné dans le panneau que vous lui tendiez , pour justifier ses appas. Mais ce qu'il pourroit y

avoir de plus dangereux pour vous dans ce long entretien, c'est d'avoir révélé certains secrets que la Duchesse ne vous a pas apparemment confiés, pour en faire part à ses filles d'honneur. Songez-y bien, & ne négligez pas de faire quelque réparation au Chevalier *Littleton*, pour le ridicule que vous avez pris la peine de lui donner. Je ne fais si c'est de votre femme de chambre qu'il le tient; mais je fais bien qu'il a juré de s'en venger, & qu'il est homme à tenir sa parole; car afin que vous ne vous trompiez pas à cette mine de Stoïcien, & cette gravité de Jurisconsulte, je veux bien vous apprendre, que c'est le plus emporté de tous les hommes. Comment, ce sont des choses horribles que ces invectives. Il dit que c'est bien à faire à une coquine comme vous, à dénigrer les honnêtes gens par jalousie; qu'il s'en plaindra, si vous continuez; que si Son Altesse ne lui fait pas justice, il se la fera lui-même, & vous donnera de son épée dans le ventre, quand ce seroit entre les bras de Mademoiselle *Temple*; qu'il est bien scandaleux, que toutes les filles d'honneur passent par vos mains, avant que de pouvoir se reconnoître.

Voi-

Voilà, Mademoiselle, ce que j'ai cru devoir vous apprendre. Vous savez mieux que moi, si ce que je viens de vous dire est véritable ; & c'est à vous à voir quel usage il vous plaira de faire de mes avis. Mais si j'étois à votre place, je ferois la paix de Milord *Rochester* auprès de Mademoiselle *Temple*. Encore une fois, qu'il ne sache pas que vous ayez abusé de l'innocence de cette fille, pour noircir la sienne. N'en éloignez plus un homme qui l'aime tendrement, & qui, de la probité dont il est, se feroit bien gardé de jeter les yeux sur elle, s'il n'avoit eu dessein de l'épouser.

Mademoiselle *Temple* avoit exactement tenu sa parole, pendant ce discours. Elle n'avoit garde d'y manquer, tant l'étonnement & la confusion l'avoient saisie.

La *Hubert* & *Rochester* la joignirent, encore toute interdite des merveilles qu'elle venoit d'apprendre : Choses incroyables, à son avis, qu'on ne pouvoit s'empêcher de croire, en examinant leurs circonstances. Jamais embrouillement ne fut pareil à celui dont sa tête fut remplie à ce récit.

Rochester & *Killegrew* les avoient quit-
 Q 5 tées,

tées, qu'elle n'étoit pas encore bien revenue ; mais dès qu'elle eut un peu repris ses esprits, elle regagna St. James à grands pas, sans répondre à ce que l'autre lui put dire ; & s'étant enfermée dans sa chambre, la première chose qu'elle fit, ce fut d'ôter vite ment les habits de Mademoiselle *Hubert*, de peur d'en être contaminée. Après ce qu'elle en venoit d'apprendre, elle ne la considéroit plus que comme un monstre funeste à l'innocence du beau sexe, de quelque sexe qu'elle pût être. Elle rougissoit des privautés qu'avoit eu auprès d'elle une créature, dont la femme de chambre étoit grosse, sans avoir été dans un autre service que le sien. Elle lui renvoya donc toutes ses hardes, redemanda les siennes, & résolut de n'avoir plus aucun commerce avec elle. Mademoiselle *Hubert*, d'un autre côté, qui crut que *Killegrew* l'avoit prise pour elle, en lui parlant, ne pouvoit comprendre ce qui lui faisoit prendre, depuis cette conversation, des airs si surprenans ; mais voulant s'en éclaircir, elle fit rester la femme de chambre de *Temple* chez elle, fut la trouver elle-même, au lieu de lui renvoyer ses habits ; & voulant

lant la surprendre par quelque petite amitié, avant que d'en venir aux éclaircissemens, elle entra tout doucement dans sa chambre, comme elle alloit changer de linge, & l'embrassa. La *Temple*, se trouvant entre ses bras, avant que de l'avoir aperçue, tout ce que *Killegrew* venoit de lui dire s'offrit à son imagination. Elle crut lui voir les regards d'un satyre, avec des empressemens encore plus odieux ; & se démêlant avec indignation d'entre ses bras, elle se mit à faire des cris effroyables, apellant le Ciel & la Terre à son secours.

Les premières qui vinrent à cette alarme, furent la Gouvernante & sa nièce. Il étoit près de minuit. La *Temple* étoit en chemise, toute effarée, repouffoit Mademoiselle *Hubert* avec horreur, qui ne s'en aprochoit, que pour apprendre le sujet de ses transports. Dès que la Gouvernante vit cette scène, elle se mit à chanter pouille à la *Hubert*, avec toute l'éloquence d'une vraie Gouvernante : lui demanda si c'étoit pour elle que Son Altesse entretenoit des filles d'honneur ; si elle n'avoit point de honte, de venir justes dans leur appartement, à l'heure in-

due qu'il étoit, pour s'y porter à de telles violences; & jura qu'elle s'en plaindroit dès le lendemain à la Duchesse. Tout cela confirmoit la *Temple* dans ses erreurs; & la *Hubert* fut enfin obligée de s'en aller, sans pouvoir faire entendre raison à des créatures qu'elle croyoit toutes folles ou possédées. Le lendemain, Misse *Sara* ne manqua pas de conter cette aventure à son amant; lui dit comme les oris de la *Temple* avoient allarmé l'appartement des filles, & comme elle & sa tante, accourant à son secours, avoient pensé surprendre la *Hubert* en flagrant délit.

Deux jours après, l'aventure, avec plusieurs circonstances qui n'en étoient pas, furent publiques. La Gouvernante en faisoit foi, contant par-tout comme la pudeur de Mademoiselle *Temple* l'avoit échappé belle, & que Misse *Sara*, sa nièce, n'avoit conservé son honneur, que parce que les bons avis de Milord *Rochester* l'avoient dès longtems obligée de lui défendre tout commerce avec une personne si dangereuse. La *Temple* scût dans la suite, que les couplets, qui l'avoient si fort aigrie, n'avoient jamais été faits que pour la *Price*. Tout le monde
l'en

l'en affûtoit , en concevant une nouvelle horreur pour la *Hubert* sur cette supercherie. Tant de refroidissement , après tant de familiarités , fit croire à bien des gens , que l'aventure n'étoit pas tout-à-fait inventée.

C'étoit assez pour disgracier la *Hubert* de la Cour , & pour la décrier dans la Ville ; mais la Duchesse la soutint , comme elle avoit déjà fait , traita l'histoire d'un bout à l'autre de chimère , ou de calomnie , gronda la *Temple* de son impertinente crédulité , chassa la Gouvernante avec la nièce , pour les impostures dont elles soutenoient cette fable , & fit quantité d'injustices , pour rétablir l'honneur de la *Hubert*, sans pouvoir en venir à bout. Elle avoit ses raisons , pour ne la pas abandonner , comme nous dirons dans la suite.

Mademoiselle *Temple* , qui ne cessoit de s'accuser d'injustice , au sujet de *Milord Rochester* , & qui , sur la parole de *Killegrew* , le croyoit l'homme d'Angleterre de la plus grande intégrité , ne cherchoit que l'occasion de se justifier dans son esprit , en lui faisant quelque sorte de réparation pour les rigueurs qu'elle lui avoit

avoit tenues. Ces favorables dispositions entre les mains d'un homme comme lui l'auroient pu mener plus loin qu'elle ne croyoit ; mais il ne plut pas au Ciel de le mettre à portée d'en profiter.

Depuis qu'il étoit à la Cour, il n'avoit guère manqué d'en être banni pour le moins une fois l'an ; car dès qu'un mot se trouvoit au bout de sa langue, ou de sa plume, il le lâchoit sur le papier, ou dans la conversation, sans aucun égard aux conséquences. Les Ministres, les Maîtresses, & souvent le Maître lui-même, en étoient. S'il n'avoit eu affaire au Prince le plus humain qui fut jamais, la première de ses disgraces eût été la dernière.

Ce fut donc dans le tems que la *Temple* le cherchoit, pour lui demander pardon de ce que les noirceurs de Mademoiselle *Hubert* leur avoient, à tous deux coûté, que la Cour lui fut interdite pour la troisième fois. Il partit sans avoir vu la *Temple*, mena la Gouvernante disgraciée à sa maison de campagne, fit son possible pour cultiver quelques dispositions que sa nièce se trouvoit pour le théâtre ; mais voyant qu'il n'y réussissoit pas si bien, que dans
ses

ses autres instructions, après l'avoir eue quelques mois avec Madame sa tante à sa maison de campagne, il ne laissa pas de la faire recevoir dans la troupe du Roi l'hiver d'après : & le Public lui fut obligé de la plus jolie, mais de la plus mauvaise Comédienne du Royaume.

Talbot arriva d'Irlande pendant que ces choses se passaient à la Cour. Il n'y trouva pas Mademoiselle *d'Hamilton*. Elle étoit à la campagne, chez une parente, dont on parlera dans la suite. Un reste de tendresse pour elle subsistait encore dans son cœur, malgré l'absence, & ce qu'il avoit promis au Chevalier DE GRAMMONT en partant. Il cherchoit à s'attacher quelque part, pour s'en détacher pendant son absence ; mais il ne crut rien voir dans la nouvelle Cour de la Reine, qui méritât son attention. Mademoiselle *Bontin* s'avisa pourtant d'en avoir pour lui. C'étoit une figure mince & délicate, à laquelle un assez beau teint & de gros yeux immobiles donnoient quelque air de beauté de loin, qui s'effaçoit de près. Elle affectoit d'être languissante, de parler gras, & d'avoir deux ou trois foiblesses par jour. La première fois que *Talbot* jeta

ta les yeux sur elle , une de ses foiblesses la prit. On lui fit entendre qu'elle s'évanouissoit à son intention. Il le crut, s'empressa pour la secourir ; & depuis cet accident , il se donna quelques airs attendris auprès d'elle , plutôt pour lui sauver la vie , que pour lui marquer de la tendresse. Ces airs furent bien reçus ; car elle en avoit véritablement été frappée d'abord. C'étoit un des plus grands hommes d'Angleterre , & selon les apparences , un des plus robustes. Cependant , elle laissoit assez voir qu'elle étoit prête à commettre la délicatesse d'une complexion comme la sienne à tout ce qui pourroit en arriver , pour devenir sa femme ; & peut-être l'eût-elle été dès lors , comme elle la fut après , si les charmes de la belle *Jennings* ne s'y fussent opposés.

Je ne sai par quel hazard elle ne s'étoit point encore offerte à ses yeux. On lui en avoit pourtant beaucoup parlé. Sa conduite , son esprit , & sa vivacité , lui furent également vantés. Il le crut sur la foi publique. Il trouva quelque chose d'assez rare , de voir la discrétion & la vivacité si bien d'accord à cet âge , principalement au milieu d'une Cour toute galan-

galante; mais il trouva tout cē qu'on avoit dit des agrémens de sa personne beaucoup au dessous de la vérité.

S'il ne fut pas longtems à s'apercevoir qu'il l'aimoit, il ne tarda guère à le dire. Il n'y avoit rien à tout cela qui ne fût dans la vraisemblance, & Mademoiselle *Jennings* crut y pouvoir ajouter foi, sans trop se flatter. *Talbot* avoit du brillant, un bel extérieur, beaucoup de noblesse, pour ne pas dire de faste, dans ses manières. La faveur du Duc, qui le distinguoit assez, relevoit tout cela; mais le plus essentiel de son mérite pour elle étoient quarante mille livres de rente, indépendamment des bienfaits de son Maître. Toutes ces qualités étoient du ressort des maximes & règles, qu'elle s'étoit proposée de suivre en fait d'amans. Ainsi, quoiqu'il ne vit pas ses panchans entièrement déclarés, du moins il eut la gloire d'en être mieux reçu que ceux qui s'étoient présentés avant lui.

Personne ne se mit en tête de traverser son bonheur; & Mademoiselle *Jennings*, voyant que la Duchesse approuvoit les desseins de *Talbot*, après s'être bien consultée, sentit qu'en l'épousant sans répugnance,

gnance, c'étoit tout ce qu'elle pouvoit faire pour son service, & que sa raison lui étoit plus favorable que son cœur.

Talbot, trop heureux d'une préférence que nul autre n'avoit eu, n'approfondit point si c'étoit à son cœur, ou bien à sa raison, qu'il en étoit redevable, & ne songea qu'à presser l'accomplissement de son bonheur. On eût juré qu'il y touchoit; mais l'amour ne seroit plus amour, s'il ne se plaisoit à reculer les félicités, ou bien à renverser les fortunes de son empire.

Talbot, qui ne trouvoit rien à redire à la personne, à la conversation, ni à la sagesse de Mademoiselle *Jennings*, fut un peu touché d'une nouvelle connoissance qu'elle venoit de faire; & s'étant mêlé de lui donner quelques petits avis sur ce sujet, il ne s'en trouva pas bien.

Price, fille d'honneur reformée, comme nous avons dit, s'étoit mise, au sortir de chez la Duchesse, sous la protection de Madame de *Castelmaine*. Elle avoit l'esprit fort amusant. Sa complaisance convenoit à toutes sortes d'humeurs; & la sienne avoit un fonds de gaieté, qui réjouissoit par-tout. Elle avoit fait con-

noissance

noissance avec la *Jennings*, avant *Talbot*. Comme elle savoit toutes les intrigues de la Cour, elle les contoît naturellement à Mademoiselle *Jennings*, & les siennes, tout aussi naïvement que les autres. Elle en étoit charmée; car quoiqu'elle ne voulût rien éprouver de l'amour qu'à bonnes enseignes, elle n'étoit pas fâchée d'apprendre par ces récits comme tout cela se passoit. Ainsi, ne se lassant point de l'entendre, elle étoit ravie, quand elle pouvoit la voir.

Talbot, qui s'aperçut du gout extrême qu'elle avoit pour cette fille, ne jugea pas que la réputation qu'elle avoit dans le monde fût avantageuse à celle de sa maîtresse, principalement dans un commerce intime. C'est pourquoi, le prenant sur un ton de tuteur, plutôt que sur celui d'amant, il s'ingéra de la gronder sur la mauvaise compagnie qu'elle hantoit. La *Jennings* étoit fière à toute outrance, quand elle se le mettoit en tête; & comme elle aimoit beaucoup mieux la conversation de *Price*, que celle de *Talbot*, elle prit la liberté de lui dire qu'il se mêlat de ses affaires, & que s'il n'étoit venu d'Irlande que pour lui donner des le-

leçons sur sa conduite, il n'avoit qu'à prendre la peine d'y retourner. Il s'offensa d'une sortie, qu'on lui faisoit si mal à propos, dans les termes où ils en étoient; & la quittant plus brusquement qu'il ne convenoit aux respects d'un homme bien amoureux, il fit quelque tems le fier; mais il n'en fut pas bon marchand. Il se lassa de ce personnage, quand il vit qu'il ne servoit de rien, & il prit celui d'amant humilié, qui lui servit aussi peu. Son repentir, ni ses soumissions, ne la ramenèrent pas; & la petite mutine boudoit encore, lorsque *Germain* revint à la Cour.

Il y avoit plus d'un an qu'il triomphoit des foiblesses de la *Castelmaine*, & plus de deux que le Roi s'ennuyoit de ses triomphes. Son oncle s'en étoit apperçu des premiers, & l'avoit obligé de s'absenter de la Cour pour quelque tems, sur le point qu'on alloit lui envoyer les ordres; car quoique Sa Majesté n'eût plus que de certains égards pour Madame de *Castelmaine*, il ne trouva pas bon qu'une Princesse, qu'il avoit honorée d'une distinction publique, & qui se trouvoit encore couchée sur l'état de ses dépenses
pour

pour d'assez gros articles , parût attachée au char du plus ridicule vainqueur qui fut jamais. Il avoit eu plusieurs démêlés avec la belle sur ce sujet , mais toujours inutilement. Ce fut dans le dernier de ces démêlés , que lui conseillant de faire plutôt des graces à *Jacob Hall* * pour quelque chose , que de mettre son argent à *Germain* pour rien ; puisqu'il lui seroit encore plus glorieux de passer pour la maîtresse du premier , que pour la très humble servante de l'autre : la *Castelmaine* ne fut pas à l'épreuve de cette raillerie. L'impétuosité de son tempéramment s'alluma comme un éclair. Elle lui dit que c'étoit bien à lui qu'il appartenoit de faire de tels reproches à la femme d'Angleterre qui les méritoit le moins ; qu'il ne cessoit de lui faire de ces querelles injustes , depuis que la bassesse de ses panchans s'étoit déclarée ; qu'il ne falloit pour un gout comme le sien , que des oisons bridés , tels que la *Stuart* , la *Wels* , & cette petite gueuse de Comédienne , qu'il leur avoit depuis quelque tems associée. Des larmes de fureur se mêloient ordinairement

* *Danseur de corde.*

ment à ces orages ; ensuite de quoi reprenant le rôle de *Médée* , la scène se fermoit en le menaçant de mettre ses enfans en capilotade , & son palais en feu. Comment faire avec une furie déchainée , qui, toute belle qu'elle fût , ressembloit moins à *Médée* qu'à ses Dragons , quand elle étoit dans ses transports ?

Le bon Prince aimoit la paix ; & comme il ne se commettoit guère à ces occasions , qu'il ne lui en coutât quelque chose pour l'avoir , il falut faire de grands frais pour ce dernier accommodement. Comme ils n'en pouvoient convenir , & que chacun se plaignoit de son côté , le Chevalier DE GRAMMONT , du consentement des deux parties , fut médiateur du traité. Les griefs & les prétentions lui furent représentés de part & d'autre ; & ce qu'il y a de rare , il trouva le moyen de les contenter tous deux. Voici les articles d'accommodement , qu'ils acceptèrent : sçavoir :

Que Madame de *Castelmaine* abandonneroit *Germain* ; que pour preuve de sa disgrâce , elle consentiroit qu'on l'envoyât faire un tour à la campagne ; qu'elle ne feroit plus de railleries au sujet de la
Wels,

Wels, ni de vacarmes sur celui de la *Stuart*; sans que le Roi fût tenu de rien changer en sa conduite pour elle: Que moyennant ces condescendances, il lui donneroit incessamment le titre de Duchesse, avec tous ses honneurs, tous ses privilèges, & une augmentation d'appointemens, pour en soutenir la dignité.

Dès que cette paix fut publiée, les censeurs, (car il y en a toujours sur les conventions de l'État) prétendirent que le médiateur du traité, jouant tous les jours avec Madame de *Castelmaine*, & n'y perdant jamais, avoit un peu trop appuyé ce dernier article en sa faveur.

Quelques jours après, ayant pris le titre de Duchesse de *Cléveland*, le petit *Germain* avoit pris le chemin d'une maison de campagne. Il n'avoit tenu qu'à lui d'en revenir au bout de quinze jours; & le Chevalier DE GRAMMONT, en ayant obtenu la permission du Roi, l'avoit porté au bon-homme *St. Albans*. C'étoit lui porter la vie; mais il eut beau l'envoyer à son neveu, ce fut inutilement. Car, soit qu'il voulût faire déplorer son absence aux beautés de Londres, & les faire crier contre l'injustice du siècle & la tyrannie

rannie du Prince, il resta plus de six mois à la campagne, faisant du petit Philosophe aux yeux des chasseurs du voisinage, qui le regardoient comme un exemple fameux des revers de la fortune. Cela lui parut si beau, qu'il y seroit resté bien plus longtems, s'il n'eût entendu parler de Mademoiselle *Jennings*. Il ne fit pas grand cas de ce qu'on lui mandoit de ses charmes, persuadé qu'il en avoit bien vu d'autres. Il fut plus touché de ce qu'on publioit de sa résistance & de sa fierté : ce fut cette fierté, qui lui parut digne de sa colère; & quittant son exil, pour la subjuguer, il arriva dans le tems que *Talbot*, raisonnablement amoureux, étoit brouillé, selon lui, si peu raisonnablement avec Mademoiselle *Jennings*.

Elle avoit entendu parler de *Germain* comme d'un héros en amour. La *Price*, en lui contant les aventures de Madame de *Cléveland*, en avoit souvent fait mention; sans rien diminuer de la foiblesse dont la renommée vouloit que ce héros se portât dans les rencontres. Cela n'avoit pas empêché qu'elle n'eût la dernière curiosité de voir un homme, dont la personne entière ne devoit être qu'un trophée

phée mouvant des faveurs & des libertés du beau sexe.

Germain étoit donc venu satisfaire cette curiosité par sa présence ; & quoiqu'on trouvât son brillant un peu rouillé du séjour de la campagne, que sa tête parût plus grosse, & ses jambes plus menues qu'à l'ordinaire, la petite tête de la *Jennings* crut n'avoir jamais rien vu de si parfait : & cédant à sa destinée, la belle s'en laissa coëffer, encore moins raisonnablement que les autres. On s'en aperçut avec quelque étonnement ; car on attendoit quelque chose de plus de la délicatesse d'une personne jusqu'alors assez difficile.

Germain ne fut point surpris de cette conquête, quoiqu'il y fût assez sensible ; car son cœur y prit bientôt autant de part que sa vanité. *Talbot*, qui vit avec étonnement la rapidité de cette conquête & la honte de sa défaite, en pensa crever de dépit & de jalousie ; mais il crut qu'il étoit plus honorable d'en crever, que de marquer inutilement l'un ou l'autre : & s'étant paré d'une feinte indifférence, il se mit à l'écart, pour voir quelle fin auroit un entêtement, qui commençoit de cet air.

Cependant *Germain* jouissoit tranquillement du plaisir de voir les panchans de la plus jolie & de la plus extraordinaire créature d'Angleterre déclarés pour lui. La Duchesse, qui l'avoit prise sous sa protection, depuis qu'elle avoit refusé de se mettre sous celle du Duc, fonda les intentions de *Germain* pour elle, & fut contente des assurances que lui donnoit un homme, dont la probité surpassoit de beaucoup le mérite en amour. Il laissa donc voir à toute la Cour qu'il vouloit bien l'épouser, quoiqu'il ne voulût pas la presser sur la conclusion. Tout le monde faisoit compliment à la belle *Jennings*, d'avoir réduit à cet état la terreur des maris, & le fléau des amans. La Cour étoit dans l'attente de ce miracle, & la petite *Jennings* dans celle d'un établissement heureux & prochain : mais il faut toujours compter avec la fortune, avant que de compter sur la certitude des félicités.

Le Roi n'avoit pas accoutumé de laisser si longtems Milord *Rocheſter* en exil. Il s'en ennuya ; & trouvant mauvais qu'on l'oubliait, il fut droit à Londres attendre qu'il plût à Sa Majesté de l'y rappeler. Il s'établit d'abord au milieu de ce
qu'on

qu'on appelle la Cité, quartier des gros bourgeois & des riches marchands, où la politesse, à la vérité, ne régné pas tant qu'à la Cour; mais où les plaisirs, le luxe, & l'abondance, régnent avec moins d'agitation, & plus de bonne-foi. Son dessein, au commencement, n'étoit que de se faire initier aux mystères de ces habitans fortunés; c'est-à-dire; en changeant de nom & d'habits, d'être admis à leurs festins, à leurs commerces de plaisirs: & suivant les occasions, à ceux de Mesdames leurs épouses. Comme son esprit étoit de la portée de tous les esprits qu'il vouloit, il faut voir comme il s'insinua dans l'épaisseur de celui des opulens Echevins, & dans la délicatesse de celui de leurs tendres & très-magnifiques moitiés. Il étoit de toutes les parties & de toutes les assemblées; & tandis qu'il déclamoit, avec les maris, contre les fautes & les foiblesses du Gouvernement, il aidait à leurs femmes à chanter poulle aux vices des Dames de la Cour, & à se révolter contre les maîtresses du Roi. Il disoit, avec elles, que c'étoit pour la charge du pauvre peuple, que ce maudit usage étoit introduit; que les

beautés de la Cité valoient bien celles de l'autre bout de la Ville ; & que cependant un honnête mari trouvoit dans leur quartier que c'étoit bien assez d'une femme : ensuite de quoi , renchérissant sur tous leurs murmures , il disoit qu'il ne comprenoit pas que le feu du Ciel ne fût déjà tombé sur *White-Hall* , vû qu'on y souffroit des garnemens comme *Rocheſter* , *Killegrew* , & *Sidney* , qui soutenoit que tous les maris de Londres étoient cocus , & leurs femmes fardées. Cela l'avoit rendu si cher & si désiré dans toutes leurs coterries , qu'il se laſſa de l'empiffrerie des feſtins , & de l'emprefſement des marchands.

Mais bien loin de s'aprocher du quartier de la Cour , il s'enfonça dans les retraites les plus reculées de la Cité ; & ce fut là , que changeant encore d'habits & de nom , pour un nouveau personnage , il fit ſous main courir des billets , portant qu'il étoit arrivé depuis quelques jours un Médecin Allemand ; farci de ſecrets merveilleux & de remèdes infaillibles. Les ſecrets étoient de lire dans le paſſé , comme de prédire l'avenir ; par le ſecours de l'Aſtologie. La vertu des remèdes conſiſtoit principalement à ſoulager en peu
de

de tems les pauvres filles de tous les maux & de tous les accidens où elles pouvoient être tombées, soit pas trop de charité pour le prochain, soit par trop de complaisance pour elles-mêmes.

Ses premières pratiques, ne s'étendant que sur le voisinage, ne furent pas fort considérables; mais sa réputation s'étant bientôt répandue jusqu'à l'autre bout de la ville, bientôt arrivèrent les soubrettes de Cour, & les femmes de chambre de qualité, qui, sur les merveilles qu'elles publioient du Médecin Allemand, furent suivies de quelques-unes de leurs Maîtresses.

Parmi les ouvrages d'esprit peu sérieux, jamais il n'y en eut de si agréables, & de si remplis de feu, que ceux de Milord *Rochester*; & de tous ses ouvrages, le plus ingénieux & le plus divertissant est un détail de toutes les fortunes & des différentes aventures qui lui passèrent par les mains, pendant qu'il professoit la Médecine & l'Astrologie dans les faubourgs de Londres.

La belle *Jennings* pensa bien être placée dans ce recueil; mais l'aventure qui la sauva, n'empêcha pas qu'on n'apprit

dans la fuite le deſſein qu'elle avoit eu de rendre viſite au diſeur de bonne aventure.

Les premières femmes de chambre, qui l'avoient conſulté, n'étoient autres que celles des filles-d'honneur. Elles avoient grand nombre de queſtions à faire, & quelques doutes à propoſer, tant ſur leur compte, que ſur celui de leurs Maîtresſes. Elles eurent beau ſe déguifer, il en reconnut quelques-unes, comme par exemple, celle de la *Temple*, de la *Price*, & celle que la *Hubert* avoit depuis peu chafſée. Ces créatures en étoient revenues, les unes émerveillées, les autres toutes remplies de frayeur. Celle de Mademoiſelle *Temple* jura qu'il l'avoit aſſurée qu'elle auroit la petite vérole, & ſa maîtreſſe l'autre, dans deux mois au plus tard, ſi ſa dite Maîtreſſe ne ſe donnoit de garde d'un homme habillé en femme. La Soubrette de la *Price* aſſura, que ſans la connoître, n'ayant fait que lui regarder dans la main, il lui avoit d'abord dit, que ſelon le cours des étoiles, il falloit qu'elle fût au ſervice de quelque bonne perſonne, qui n'avoit point d'autre défaut, que celui d'aimer le vin & les hommes. Chacune en
fin,

- fin , frappée de quelque chose de particulier touchant leurs affaires , en avoit alarmé , ou diverti leurs Maîtresses , n'ayant pas manqué , selon la coutume , d'ajouter à la vérité , pour rendre la chose plus merveilleuse.

La *Price* en entretenoit un jour sa nouvelle amie , & le Diable tenta sur le champ sa nouvelle amie d'aller en personne voir ce que c'étoit que ce nouveau Magicien. L'entreprise étoit des plus étourdies ; mais elle l'étoit moins que la petite *Jennings* , qui croyoit qu'on pouvoit se moquer des apparences , pourvu qu'on fût innocente dans le fonds. La *Price* étoit la complaisance même ; & cette belle résolution prise , on ne songea plus qu'aux moyens de l'exécuter.

La *Jennings* étoit très-difficile à déguiser , à cause de son éclat extrême , & de quelque chose de singulier dans son air & ses manières. Cependant , après avoir bien rêvé , ce qu'elles imaginèrent de mieux fut de s'habiller comme les filles qui vendent des oranges aux Comédies , & dans les promenades publiques. Cela fut bientôt fait. La *Price* se travestit à peu près de même. Elles prirent chacune un pa-

nier d'oranges ; & s'étant embarquées dans un fiacre, elles s'abandonnèrent à la fortune , fans autre escorte , que celle du caprice & de l'indiscrétion.

La Duchesse étoit à la Comédie, avec fa fœur : Mademoiselle *Jennings* s'en étoit dispensée sur une feinte indisposition. Elle nageoit dans la joie , voyant ces heureux commencemens de leur aventure ; car elles s'étoient déguifées, avoient traversé le Parc, & pris leurs fiacres à la porte de *White-Hall* , fans aucun obstacle. Elles s'en félicitoient réciproquement ; & la *Price* ayant bien auguré de l'issue de leur entreprise par un début si fortuné , s'avisa de demander à sa compagne ce qu'elles alloient faire chez le forcier , & ce qu'elles avoient à lui proposer.

Mademoiselle *Jennings* lui dit, que pour elle, c'étoit la curiosité plutôt qu'autre chose, qui l'y menoit : qu'elle étoit pourtant résolue de lui demander, sans nommer personne, par quel hazard un homme, amoureux d'une jeune personne assez jolie, ne se pressoit pas de l'épouser, puisque cela devoit être assez divertissant, & qu'il ne tenoit qu'à lui. La *Price* lui dit, en riant, que, sans aller au Devin, rien
n'é-

n'étoit plus aisé que d'expliquer cette énigme, lui en ayant déjà dit quelque chose dans le journal des actions de Madame de *Cléland*.

A cet endroit de la conversation, elles se trouvèrent assez près de la Comédie. La *Price*, après un moment de réflexion, lui dit, que puisque la fortune les favorisoit, il s'offroit une belle action à leur courage, qui étoit d'aller vendre leurs oranges jusques dans la salle de la Comédie, à la barbe de la Duchesse & de toute la Cour. La proposition se trouvant digne des sentimens de l'une, & de la vivacité de l'autre, elles mirent pied à terre, payèrent leur fiacre; & se coulant le long d'une infinité de carrosses, elles gagnèrent à grande peine la porte de la Comédie. *Sidney*, plus beau que le bel *Adonis*, & plus paré qu'à son ordinaire, y descendoit. La *Price* l'aborda témérairement, comme il se donnoit un coup de peigne; mais il étoit trop occupé de lui-même, pour songer à elle, & passa, sans daigner lui répondre. *Killegrew* fut le second qui débarqua. La belle *Jennings*, un peu rassurée de ce qu'elle avoit vu faire à l'autre, s'avança vers lui, lui

présentant son panier, tandis que la *Price*, plus faite au langage, lui disoit d'acheter ses belles oranges. Pas pour le présent, dit-il, en les regardant avec attention; mais si tu veux demain au matin m'amener cette petite fille, cela te vaudra toutes les oranges des boutiques; & tandis qu'il tenoit ce discours à l'une, il tenoit la main sous le menton à l'autre, en visitant quelque peu sa gorge. Ces familiarités faisant oublier à la petite *Jennings* le personnage qu'elle représentoit, après l'avoir repoussé le plus rudement qu'elle put, elle lui dit avec indignation, qu'il étoit bien insolent d'oser.... Ha, ha! dit-il; voici, ma foi, qui est nouveau! une petite P....., qui, pour faire valoir sa marchandise, fait la précieuse, & prétend avoir des sentimens!

Price vit bien qu'elle ne feroit rien qui vaille dans un lieu si dangereux, & l'ayant prise sous le bras, elle l'emmena toute émue encore de l'insulte qu'on venoit de faire à sa fierté.

Mademoiselle *Jennings* ne voulant plus vendre des oranges à ce prix, fut tentée de s'en retourner, sans mettre fin à l'autre aventure; mais la *Price* lui mettant

devant les yeux la honte de tant de foiblesse, après tant de valeur, elle consentit à voir vitelement l'Astrologue, afin d'être de retour avant la fin de la Comédie.

Elles avoient un billet d'adresse ; mais il n'en fut pas besoin ; le cocher qu'elles venoient de prendre leur dit qu'il savoit bien ce qu'elles cherchoient, & qu'il en avoit déjà mené plus de cent chez le Médecin d'Allemagne. Elles n'en étoient plus qu'à la moitié d'une rue, lorsque la fortune s'avisa de leur tourner le dos.

Broncard avoit diné par hazard chez un Marchand de ces quartiers ; & justement comme il en sortoit, elles firent arrêter leur fiacre. C'étoit vis-à-vis de lui. Deux vendeuses d'oranges en carrosse, dont l'une paroissoit avoir un fort joli visage, lui donnèrent de l'attention. Il étoit volontiers curieux de ces fortes d'objets.

C'étoit l'homme de la Cour, qui, avec le moins d'estime pour le beau sexe, avoit le moins de miséricorde pour sa réputation. Il n'étoit point jeune. Sa figure étoit désagréable ; cependant, avec beaucoup d'esprit, il avoit un panchant infini pour

les femmes. Il se rendoit justice sur son mérite ; & persuadé qu'il ne pouvoit réussir qu'auprès de celles qui voudroient de son argent , il étoit en guerre avec toutes les autres. Il avoit à quatre ou cinq milles de Londres une petite maison de campagne , toujours meublée de quelques griffettes : du reste , fort homme de bien , & le premier joueur d'échecs du Royaume.

La *Price* , alarmée de l'attention dont les examinoit l'ennemi le plus dangereux qu'elles pussent rencontrer , détourna la tête , dit à sa compagne d'en faire autant , & au fiacre d'avancer. *Broncard* les suivit à pied , sans qu'elles s'en fussent aperçues ; & le carrosse étant arrêté vingt ou trente pas plus loin , elles en sortirent. Il venoit derrière , & fit d'elles le jugement qu'auroit fait un homme moins téméraire dans ses préjugés. Il ne douta pas que Mademoiselle *Jennings* ne fût une jeune créature , qui cherchoit fortune , & que la *Price* ne fût sa femme d'affaire. Il avoit été surpris de les voir beaucoup mieux chauffées qu'il n'appartenoit à leur état , & que la petite Orangère , en sortant d'un carrosse fort haut , eût montré
la

la plus jolie jambe qu'on pût voir : mais comme cela ne gâtoit rien pour ses desseins , il résolut de l'acquérir à quelque prix que ce fût , pour la mettre dans son Serrail.

Il les aborda , comme elles donnoient leurs paniers en garde au cocher , avec ordre de les attendre justement dans cet endroit. *Broncard* se mit d'abord entre elles : & dès qu'elles le virent , elles en furent tout éperdues ; mais sans faire attention à leur surprise , tirant la *Price* à l'écart d'une main , en tirant sa bourse de l'autre , il entroit en matière , quand il vit qu'elle tournoit le visage de l'autre côté , sans lui répondre , ni le regarder. Comme cette action ne lui parut pas naturelle , il la regarda sous le nez , malgré qu'elle en eût. Il en fit autant à l'autre ; & les ayant d'abord reconnues l'une & l'autre , il n'eut garde d'en faire semblant.

Le vieux renard se possédoit à merveille dans ces occasions ; & les ayant encore un peu tourmentées , pour leur ôter tout soupçon , il les quitta , disant à la *Price* qu'elle étoit bien sotte de refuser ses offres , & que la petite créature ne ga-
gue-

gneroit peut-être pas d'un an ce qu'il ne tenoit qu'à elle de gagner dans un jour; que les tems étoient bien changés depuis que les filles d'honneur de la Reine & de la Duchesse couroient sur le marché des pauvres avanturières de la ville. Il regagna son carrosse, en disant cela, tandis qu'elles se cachotent le nez, en louant Dieu de bon cœur, de ce qu'il leur avoit fait la grace de sortir de ce danger, sans être découvertes.

Broncard, de son côté, qui n'eût pas pris mille belles guinées de cette rencontre, louoit le Seigneur, de ce qu'elles n'étoient pas assez allarmées, pour rompre leur dessein; car il ne doutoit pas que *Mademoiselle Price* ne menât la petite *Jennings* en bonne fortune. Il avoit d'abord compris, qu'il n'auroit pas profité d'une découverte, qui ne leur auroit d'abord donné que de la confusion.

C'est pourquoi, bien que *Germain* fût le meilleur de ses amis, il sentoît une joie secrète de n'avoir pas empêché qu'il ne fût cocu devant que d'être marié. La crainte qu'il eut de le sauver de cette aventure, fit qu'il s'éloigna d'elles avec les précautions qu'on vient de dire.

Pen-

Pendant qu'elles avoient effuyé ces alarmes, leur cocher s'étoit pris de paroles avec certains galopins de la rue, assemblés autour du carrosse pour en escamoter les oranges. Des paroles on vint aux coups. Elle virent le commencement du combat, lorsqu'après avoir abandonné le projet de voir le diseur de bonne aventure, elles étoient revenues pour se mettre en carrosse. Leur cocher avoit de l'honneur, & ce fut à grande peine qu'elles obtinrent de lui de livrer leurs oranges à la populace, pour se tirer d'affaire. S'étant donc rembarquées, après mille frayeurs, & après avoir entendu quelques paroles libres, qui s'étoient distinctement prononcées. pendant le combat, les belles regagnèrent le Palais de Saint James, faisant vœu de ne plus aller chez les Devins au travers des frayeurs & des alarmes qu'elles venoient d'essuyer.

Broncard, qui, selon le peu d'estime qu'il avoit pour la sagesse du beau sexe, auroit mis sa main au feu que la belle *Jennings* n'étoit pas revenue de cette expédition comme elle y étoit allée, ne laissa pas d'en garder religieusement le secret; parce qu'il vouloit absolument,

que

que le bien-heureux *Germain* épousât une petite coureuse de bonnes fortunes, qui se donnoit pour le modèle de la sagesse; afin qu'il pût, dès le lendemain de son mariage, lui faire compliment sur la créature qu'il avoit épousée. Mais il ne plut pas au Ciel de lui donner ce plaisir, comme nous verrons dans la suite.

Mademoiselle *d'Hamilton* étoit à la campagne chez une de ses parentes, comme on a dit. Le Chevalier DE GRAMMONT avoit beaucoup souffert pendant cette petite absence, parce qu'il ne lui fut pas permis d'y faire une visite, sur quelque prétexte que ce put être. Le jeu, toujours favorable pour lui, n'étoit pas d'un petit secours dans l'extrémité de son impatience.

Mademoiselle *d'Hamilton* revint enfin. Madame *Whitnell* voulut la ramener, par politesse, en apparence. La cérémonie, par-tout employée jusqu'à outrance, est le cheval de bataille de la Noblesse campagnarde. Cette civilité n'étoit pourtant que le prétexte, dont on se servoit, pour faire consentir un mari quelque peu bizarre, au voyage de Madame sa femme. Peut-être se fût-il donné lui-même l'honneur

neur de conduire Mademoiselle *d'Hamilton* jusques à Londres, s'il n'eût été occupé de certaines remarques sur l'Histoire Ecclésiastique, auxquelles il travailloit depuis longtems. On n'eut garde de le détourner de ce travail. Madame *Whitnell* n'y auroit pas trouvé son compte.

Cette Dame étoit ce qu'on appelle proprement une beauté toute Angloise, paitrie de lis & de roses, de neige & de lait, quant aux couleurs; faite de cire, à l'égard des bras, des mains, de la gorge, & des pieds: mais tout cela sans ame & sans air. Son visage étoit des plus mignons; mais c'étoit toujours le même visage: on eût dit qu'elle le tiroit le matin d'un étui, pour l'y remettre en se couchant, sans s'en être servi durant la journée. Que voulez-vous? la Nature en avoit fait une poupée, dès son enfance; & poupée jusqu'à la mort resta la blanche *Whitnell*. Son mari, Monsieur *de Whitnell*, avoit étudié pour être d'Eglise: mais son frère aîné s'étant laissé mourir, dans le tems que celui-ci finissoit ses études, au lieu de prendre les Ordres, il prit le chemin d'Angleterre, & Mademoiselle

Bed-

Beddingfield, dont nous parlerons, pour femme.

Il n'étoit pas mal fait ; mais il avoit un air spéculatif & sérieux, fort propre à donner des vapeurs. Du reste, elle pouvoit se vanter d'avoir un des grands Théologiens du Royaume pour époux. Il étoit tous les jours collé sur les livres, se couchoit de bonne heure, pour se lever matin. Sa femme le trouvoit ronflant, quand elle se mettoit au lit ; & quand il le quittoit, il la laissoit profondément endormie. Sa conversation eût été vive, pendant le repas, si Madame *Whitnell* eût possédé comme lui le Docteur Angélique, ou qu'elle eût aimé la dispute ; mais n'étant curieuse ni de l'un ni de l'autre, le silence régnoit à leur table, comme à celle d'un Réfectoire.

Elle avoit souvent témoigné l'extrême désir qu'elle avoit de voir la Ville de Londres ; mais quoiqu'ils en fussent à la plus petite journée du monde, jamais elle n'avoit pu satisfaire cette envie ; & ce n'étoit donc pas sans raison, qu'elle s'ennuyoit de la vie qu'on lui faisoit mener à Pékam. L'oisiveté d'un si triste lieu par sa situation lui parut

rut insupportable ; & comme elle avoit la folie de croire , comme beaucoup d'autres femmes , que la stérilité leur est une espèce de reproche , elle étoit assez scandalisée de voir qu'on l'en pouvoit soupçonner ; car elle étoit persuadée , que quoique le Ciel lui refusât des enfans , elle avoit tout ce qu'il falloit pour en avoir , si c'étoit la volonté du Seigneur. Cela l'avoit portée à faire quelques réflexions , & quelques raisonnemens sur ces réflexions : comme par exemple , que puis-que son époux aimoit mieux vaquer à ses études qu'aux devoirs du ménage ; feuilleter de vieux livres que de jeunes appas , & songer à ses amusemens plutôt qu'à ceux de sa femme , il lui seroit permis d'écouter quelque amant nécessaire , par charité réciproque , sauf à faire les choses à telle fin que de raison , & diriger ses intentions de manière que le malin esprit n'eût que voir dans cette affaire. Monsieur *Whitnell* , partisan zélé de la doctrine des Casuistes , n'eût peut-être pas approuvé ces décisions ; mais il n'en fut pas consulté.

Le malheur étoit , que dans le solitai-

re

re Pékam, non plus que dans ses stériles environs, rien ne s'offroit pour les desseins, ni pour les secours de la pauvre *Whitnell*. Elle y séchoit sur pied; & ce fut de peur d'y mourir de solitude ou d'inanition, qu'elle eut recours à la pitié de Mademoiselle *d'Hamilton*.

Elles avoient fait connoissance à Paris, où *Whitnell* l'avoit menée six mois après son mariage, pour acheter des livres. Mademoiselle *d'Hamilton*, qui l'avoit fort plainte dès lors, voulut bien passer quelque tems à la campagne avec elle, dans l'espérance de la tirer de captivité par cette visite; & le projet avoit réussi.

Le Chevalier DE GRAMMONT, averti du jour qu'elles devoient arriver, porté sur les ailes de l'Amour & de l'impatience, avoit obtenu de *George Hamilton* d'aller avec lui les recevoir à quelques milles de Londres. L'équipage où ils se mirent pour cette galante cérémonie, étoit digne de sa magnificence. On peut croire aussi, que dans une telle occasion, sa personne n'étoit pas négligée. Cependant, malgré son impatience, il ne laissa pas de modérer l'ardeur du cocher, de peur d'ac-

ci-

cident; la prudence lui paroissant préférable aux empressements sur la route. Les Dames parurent enfin, & Mademoiselle *d'Hamilton* lui paroissant dix ou douze fois plus belle qu'elle n'étoit au partir de Londres, il eût donné sa vie pour un accueil comme celui qu'elle fit à son frère.

Madame *Wittnell* en fut pour sa part dans les louanges qui se prodiguèrent à cette entrevue à sa beauté, dont sa beauté sçut bon gré à ceux qui lui faisoient cet honneur; & comme *Hamilton* la regardoit avec une attention qui paroissoit assez tendre, elle regardoit *Hamilton* comme un homme assez propre aux petits projets dont elle étoit convenue avec sa conscience.

Dès qu'elle fut à Londres, la tête pensa lui tourner de contentement & de félicité. Tout lui paroissoit enchantement dans cette superbe Ville, elle qui de celle de Paris n'avoit jamais vu que la rue St. Jaques & quelques boutiques de Libraires. Elle logeoit chez Mademoiselle *d'Hamilton*. Elle fut présentée, vue, & approuvée, dans toutes les Cours.

Le Chevalier DE GRAMMONT, inépuisable.

nable en fêtes & galanteries, se servant du prétexte de cette belle étrangère, pour étaler sa magnificence, ce n'étoient que bals, concerts, comédies, promenades par terre, promenades par eau, colations superbes partout. La *Whittnell* étoit d'une merveilleuse sensibilité pour des plaisirs, dont la plupart étoient nouveaux pour elle. Il n'y avoit que la Comédie, qui l'eunuyoit un peu, quand c'étoient des pièces sérieuses. Elle convenoit pourtant que le spectacle étoit bien touchant, quand on tuoit bien du monde sur le théâtre, & trouvoit que les Comédiens étoient de grands droles bien-faits, qu'il valoit mieux voir en vie.

Hamilton en étoit raisonnablement bien traité, s'il y avoit de la raison à un homme amoureux, qui demande toujours quelque chose. Il faisoit son possible, pour qu'elle se déterminât sur l'exécution des projets qu'elle avoit faits à Pékam. Madame *Whittnell* le trouvoit fort à son gré. C'est celui qu'on a vu servir en France avec quelque distinction. Il étoit agréable & bien-fait. Toutes les commodités imaginables conspiroient à l'établissement d'un commerce,

ce , dont les commencemens avoient été trop vifs , pour le voir languir avant la fin ; mais à mesure qu'on la pressoit sur la conclusion , le courage lui manquoit , & des respects importans de quelques scrupules qu'elle n'avoit pas bien examinés , la tenoient en suspens. Il est à croire qu'un peu de persévérance les auroit vaincus. Cependant , les choses en demeurèrent là pour cette fois. *Hamilton* ne pouvant comprendre ce qui la retenoit , puis-que les premiers & les plus grands frais de l'engagement lui paroissoient faits à l'égard du public , s'avisa de l'abandonner à ses irrésolutions , au lieu de la redresser par de nouveaux empressements. Il n'étoit pas naturel de s'arrêter en si bon chemin pour de tels obstacles ; mais il s'étoit déjà laissé coiffer de chimères & de visions qui le refroidirent mal à propos , pour s'égarer inutilement dans une autre poursuite.

Je ne sai si la petite *Whitnell* s'en donna le tort , mais elle en fut extrêmement mortifiée. Bientôt après il fallut retourner à ses choux & à ses dictions de Pékam. Elle s'en pensa desespérer.

Ce

Ce séjour lui paroïssoit mille fois plus effroyable, depuis qu'elle eut tâté de Londres. Cependant, comme la Reine devoit partir dans un mois pour les eaux de Tunnebrige, il fallut céder à la nécessité de revoir le Philosophe *Whitnell*; mais ce ne fut qu'après avoir fait promettre à Mademoiselle *d'Hamilton*, qu'elle ne prendroit point d'autre maison que la sienne, qui étoit à trois ou quatre lieues de Tunnebrige, tant que la Cour y feroit.

On lui promit qu'on ne l'abandonneroit pas dans sa solitude, & sur-tout qu'on y mèneroit cette fois le Chevalier DE GRAMMONT, dont l'humeur & la conversation la charmoient; & le Chevalier DE GRAMMONT, sujet en tout tems à rompre en visière sur les affaires du cœur, lui promit d'y mener *Georges*, & la fit rougir jusques aux yeux.

La Cour partit un mois après, pour en passer près de deux dans le lieu de l'Europe le plus simple, & le plus rustique, mais le plus agréable, & le plus divertissant.

Tunnebrige est à la même distance de Londres, que Fontainebleau l'est de Paris.

ris. Ce qu'il y a de beau & de galant dans l'un & dans l'autre sexe s'y rassemble au tems des eaux. La compagnie toujours nombreuse y est toujours choisie, comme ceux qui ne cherchent qu'à se divertir l'emportent toujours sur le nombre de ceux qui n'y vont que par nécessité. Tout y respire les plaisirs & la joye. La contrainte en est bannie ; la familiarité établie dès la première connoissance ; & la vie, qu'on y mène, est délicieuse.

On a pour logement de petites habitations propres & commodes, séparées les unes des autres, & répandues partout à un demi-mille des eaux. On s'assemble le matin à l'endroit où sont les fontaines. C'est une grande allée d'arbres touffus, sous lesquels on se promène, en prenant les eaux. D'un côté de cette allée régne une longue suite de boutiques garnies de toutes sortes de bijoux, de dentelles, de bas, & de gans, où l'on va jouer comme on fait à la Foire. De l'autre côté de l'allée, se tient le marché ; & comme chacun y va choisir & marchander ses provisions, on n'y voit point d'étalage qui soit dégoutant. Ce sont de pe-

tites Villageoises blondes, fraîches, avec du linge bien blanc, de petits chapeaux de paille, & proprement chaussées, qui vendent du gibier, des légumes, des fleurs, & du fruit. On y fait aussi bonne-chère qu'on veut. On y joue gros jeu; & les tendres commerces y vont leur train. Dès que le soir arrive, chacun quitte son petit palais, pour s'assembler au boulingrin. C'est là, qu'en plein air, on danse, si l'on veut, sur un gazon plus doux & plus uni que les plus beaux tapis du monde.

Milord *Monfery* avoit à deux ou trois petits milles de Tunnebrige, une belle maison appelée Summerhill. Mademoiselle *d'Hamilton*, après avoir passé huit ou dix jours à Pékam, ne put se dispenser d'y venir demeurer pendant le reste du voyage. Elle obtint du Seigneur ~~Whitnell~~, que Madame sa femme y vint aussi; & quittant le triste Pékam, & son ennuyeux Seigneur, cette petite Cour fut s'établir à Summerhill.

Elles étoient tous les jours à la Cour, ou la Cour chez elle. La Reine se surpassoit dans le soin de faire valtre ou de soutenir les divertissemens. Elle affecta de

de redoubler l'aisance naturelle de Tunnebrige, au lieu d'en altérer la liberté par les égards & les respects qu'exigent sa présence. Elle deffendit absolument l'un & l'autre; & renfermant au fond de son cœur les chagrins qu'elle ne pouvoit vaincre, la *Stuart* menoit en triomphe la tendresse du Roi, sans qu'elle lui en fit mauvaise mine.

Jamais l'amour n'avoit vu son empire si florissant que dans ce séjour. Ceux qui s'étoient trouvés atteints avant que d'y venir, y sentoient augmenter leurs feux, & ceux qui sembloient les moins faits pour aimer, y perdoient leur férocité; pour faire un nouveau personnage. Nous n'en citerons d'exemple, que celui du Prince *Robert*.

Il étoit brave & vaillant jusqu'à la témérité. Son esprit étoit sujet à quelques travers, dont il eût été bien fâché de se corriger. Il avoit le génie fécond en expériences de Mathématiques, & quelques talens pour la Chimie: poli jusqu'à l'excès, quand l'occasion ne le demandoit pas; fier, & même brutal, quand il étoit même question de s'humaniser. Il étoit grand, & n'avoit que trop mauvais air.

Son visage étoit sec & dur , lors même qu'il vouloit le radoucir ; mais dans ses mauvaises humeurs , c'étoit une vraie physionomie de reprouvé.

La Reine ayant fait venir les Comédiens , pour ne laisser aucun vuide dans les plaisirs , ou peut-être pour rendre à Mademoiselle *Stuart* , par la présence de Mademoiselle *Gouin* , une partie des inquiétudes que lui caufoit la sienne ; le Prince *Robert* trouva des charmes dans la figure d'une autre petite Comédienne , appelée *Pives* , qui mirent à la raison tout ce que ses panchans naturels avoient de plus sauvage. Adieu les alembics , les creusets , les fourneaux , & le noir attirail de la soufflerie : adieu tous les instrumens de Mathématiques , & ses spéculations. Il ne fût plus question chez lui que de poudre & d'essence. L'impertinente voulut être attaquée dans les formes ; & résistant fièrement à l'argent , pour vendre ses faveurs plus chèrement dans la suite , elle faisoit faire un personnage si neuf à ce pauvre Prince , qu'il ne paroïssoit pas seulement vraisemblable. Le Roi fut charmé de cet événement. On en fit de grandes réjouissances à Tunnebrige ; mais personne

ne ne fut assez hardi pour en faire des plaisanteries. On ne se contraignoit pas même sur le ridicule des autres.

On dançoit tous les jours chez la Reine, parce que les Médecins le trouvoient bon, & que personne ne le trouvoit mauvais. Ceux qui s'en soucioient le moins, aimoient encore mieux cet exercice, pour digérer les eaux, que de se promener. Milord *Monfery* se croyoit en sûreté sur toutes les démangeaisons de sa femme pour la danse; car quoiqu'il en fût assez honteux, la Princesse de Babilone étoit, par la grace de Dieu, grosse de six ou sept mois; & pour comble de malheur pour elle, son enfant s'étoit mis tout d'un côté: si bien qu'on ne savoit plus ce que c'étoit que sa figure. La désolée *Monfery* voyoit donc partir tous les matins Mademoiselle *d'Hamilton* & Madame *Whitnell*, tantôt à cheval, tantôt en carrosse, toujours environnées de quelque troupe galante, pour les conduire, & pour les ramener. Elle se figuroit mille fois plus de délices encore qu'il n'y en avoit aux lieux où elles alloient, & son imagination ne cessoit de danser à *Summerhill* toutes les contre-danses qu'elle s'imaginoit qu'on

avoit danſées à Tunnebrige. Elle ne pouvoit plus réſiſter à ces tourmens d'eſprit, lors que le Ciel, ayant pitié de ſon impatience & de ſes deſirs, fit partir Milord *Monſery* pour Londres, & l'y retint pendant deux jours : & dès qu'il eut le dos tourné, la *Babilonienne* déclara qu'elle vouloit faire un petit voyage à la Cour.

Elle avoit un Conſeſſeur, Aumonier de la maiſon, qui ne manquoit pas de bon ſens. Milord *Monſery*, de peur d'accident, l'avoit recommandée aux conſeils & aux bonnes prières de ce prudent Eccléſiaſtique; mais il eut beau la prêcher, & l'exhorter à la réſidence; il eut beau lui remettre devant les yeux les ordres de ſon époux, & les dangers où elle s'expoſoit dans cet état; & lui dire que ſa groſſeſſe étant une bénédiction particulière du Ciel, il falloit tâcher de la conſerver, d'autant qu'il en coûtoit peut-être plus qu'elle ne s'imaginait pour l'obtenir: ces remontrances furent inutiles; Mademoiſelle d'*Hamilton* & ſa couſine *Whitnell* ayant eu la bonté de la confirmer dans ſa réſolution. Elles aidèrent à l'habiller le lendemain au matin, & partirent avec elle.

Ce

Ce ne fut pas trop de toute leur adresse, pour mettre quelque sorte de symétrie dans sa taille; mais ayant à la fin fait tenir un petit oreiller sous son jupon, pour figurer à droite avec son maudit enfant, qui s'étoit jetté sur la gauche, elles pensèrent mourir de rire, en l'assurant qu'elle étoit la mieux du monde.

Dès qu'elle parut, on crut qu'elle s'étoit mise en vertugadin, pour faire sa cour à la Reine; mais on fut charmé de la voir. Ceux qui n'y entendoient point de finesse, l'assuroient bonnement qu'elle étoit grosse de deux enfans, & la Reine, qui ne laissoit pas de lui porter envie, quelque ridicule qu'elle parût dans cet état, n'eut garde de tromper ses espérances, sachant le motif de son voyage.

Dès que l'heure des contre-danses fut arrivée, son cousin *Hamilton* eut ordre de la mener. Elle fit bien quelques petites façons sur son incommodité; mais se laissant vaincre, pour obéir, disoit-elle, à la Reine, jamais on n'a vu de satisfaction si complète que la sienne.

Nous avons déjà remarqué que les plus grands honneurs sont sujets aux plus grands revers. La *Monfery*, fagotée com-

me elle étoit , ne paroiffoit pas sentir la moindre incommodité , dans le mouvement qu'on fe donne dans ces fortes de contre-danfes ; au contraire , comme elle ne craignoit que la préfence de fon mari dans le bonheur dont elle jouiffoit , elle fe dépêchoit de danfer tant qu'elle pouvoit , de peur que fon mauvais deftin ne le ramenât , avant qu'elle en eût pris fa fuffifance. Ce fut donc en fe démenant d'une manière fi peu difcrette , que fon oreiller fe défit , fans qu'elle s'en'apperçût , & qu'il tomba dans le beau milieu de la première danfe. Le Duc de *Buckingham* , qui la fuivoit , le ramaffa diligemment , l'envelopa de fon juſte-au-corps , & contrefaiſant les cris d'un enfant nouveau né , il alloit demandant une nourrice parmi les filles d'honneur pour le pauvre petit *Monſery*.

Cette bouffonnerie , jointe à la figure étonnante de la pauvre femme , penſa faire évanouir Mademoiſelle *Stuart* ; car la Princeſſe de Babilone , après ſon accident , étoit eſſlanquée du côté droit , & toute biſcornue de l'autre. Tous ceux qui s'étoient contenus auparavant , s'abandonnèrent à l'envie de rire , voyant les éclats

éclats que faisoit Mademoiselle *Stuart*. Elle étoit horriblement déconcertée. Tout le monde lui faisoit des excuses , & la Reine , qui rioit intérieurement plus que toutes les autres, fit semblant de trouver mauvais qu'on se donnât cette liberté.

Tandis que Mademoiselle *d'Hamilton* & Madame *Whitnell* tâchoient de radouber la *Monfery* dans une autre chambre, le Duc de *Buckingham* dit au Roi , que s'il étoit permis de faire un peu d'exercice si-tôt après ses couches, le seul moyen de rétablir Madame de *Monfery* seroit de lui donner sa revanche, dès qu'on lui auroit remis son enfant. Ce conseil ne parut pas mauvais , & fut suivi. La Reine proposa , dès qu'elle parut, une seconde reprise de contre-danse ; & Madame de *Monfery* l'ayant acceptée , le remède fit son effet , & ne lui laissa pas seulement le souvenir de cette petite disgrâce.

Tandis que ces choses se passoient à la Cour du Roi, celle du Duc *d'York* s'étoit mise en campagne d'un autre côté. Le prétexte de ce voyage étoit de visiter la Province dont il portoit le titre ; mais l'amour en étoit le véritable motif.

La Duchesse s'étoit gouvernée d'une prudence & d'une sagesse, depuis son élévation, qu'on ne pouvoit assez admirer. Ses manières avoient été telles, qu'elle avoit trouvé le secret de contenter tout le monde ; ce qui sembloit encore plus rare, que la grandeur de son établissement. Mais après s'être tant fait estimer, elle s'avisa de vouloir être aimée ; ou le maudit amour, pour mieux dire, fut affaillir son cœur au travers de la discrétion, de la prudence, & de tous les raisonnemens, dont elle l'avoit environné.

En vain s'étoit-elle cent fois dit, que si le Duc avoit eu la bonté de lui rendre justice en l'aimant, il lui avoit trop fait d'honneur en l'épousant ; que dans les inconstances qui l'entraînoient, c'étoit à elle à prendre patience, en attendant qu'il plût au Ciel qu'il s'en corrigeât ; que nul exemple n'étoit à suivre pour elle, à l'égard des foiblesses qui sembloient l'outrager ; mais que les ressentimens étant encore moins permis, il falloit le ramener par une conduite toute différente de celle qu'il avoit : en vain, dis-je, s'étoit-elle fourvoyée si longtems par le feu-
cours

cours de ces maximes, quelque solide que soit la raison, & quelque opiniâtre que soit la sagesse, il est de certaines épreuves que leur longueur rend fatigantes, & dont la sagesse & la raison s'ennuient à la fin.

La Duchesse *d'York* étoit la femme d'Angleterre du plus grand appétit. Comme c'étoit un plaisir permis, elle se dédommageoit en mangeant, de ce qu'elle se retranchoit d'ailleurs. C'étoit aussi quelque chose d'édifiant que de la voir à table. Le Duc, au contraire, se livrant sans cesse à de nouvelles fantaisies, se dissipoit par ses inconstances, & ne faisoit que dépérir, tandis que la pauvre Princesse, se nourrissant tout de son mieux, engraissoit que c'étoit une bénédiction. On ne fait combien les choses seroient restées dans cet état, si l'amour qui vouloit avoir raison d'une conduite si différente de la première, n'eût employé l'artifice, aussi-bien que la force, pour troubler son repos.

Il mit d'abord en jeu le ressentiment, & la jalousie, ces deux mortels ennemis de la tranquillité des cœurs. Une grande créature pâle & décharnée, qu'elle avoit

pris pour fille d'honneur, devint l'objet de sa jalousie, parce quelle étoit alors celui des empressemens du Duc. Elle s'appelloit *Churchill*. L'on ne pouvoit comprendre, qu'après avoir eu du goût pour Madame de *Chesterfield*, Mademoiselle d'*Hamilton*, & la petite *Jennings*, il en eût pour un visage comme celui-là ; mais bientôt on s'aperçut que quelque chose de plus que cette variété bizarre, avoit achevé de l'engager à son service.

La Duchesse fut indignée d'un choix qui sembloit ravaler son mérite, beaucoup plus que les autres ; & dans le tems que le dépit & la jalousie commençoient à lui donner de l'aigreur, le perfide amour offroit à son intention & à ses ressentimens l'aimable figure du beau *Sidney* ; & tandis qu'il lui tenoit les yeux ouverts sur sa personne, il les fermoit sur son esprit. Elle en fut éprise, avant que de s'en appercevoir ; mais la bonne opinion que *Sidney* avoit de son mérite, ne lui laissa pas longtems ignorer la gloire de cette conquête : & pour la rendre plus certaine, ses regards répondirent témérairement à tout ce que ceux de son Altesse avoient la bonté de lui dire ; tandis que

que les charmes de sa personne étoient rehaussés de l'éclat que l'ajustement & la parure y pouvoient ajouter.

La Duchesse, prévoyant les conséquences d'un tel engagement, combatit fort & ferme contre le panchant qui l'entraînoit ; mais Mademoiselle *Hubert* s'étant mise du côté de ce panchant, la combattit elle-même, & la vainquit. Cette fille s'étoit insinuée dans sa confiance par un Journal de Nouvelles, dont elle étoit pourvue pour toute l'année. La Cour & la Ville en étoient ; du reste, ce n'étoit pas son affaire qu'elles fussent toujours véritables : mais elle prenoit soin qu'elles fussent toujours du gout de son Altesse. Elle connoissoit aussi celui qu'elle avoit pour la table, & savoit composer ou diversifier les mets qui lui plaisoient. Cela l'avoit rendue nécessaire ; mais voulant l'être davantage, & s'étant aperçue des airs que *Sidney* se donnoit, comme de ce qui se passoit dans le cœur de sa Maîtresse au sujet de *Sidney*, l'adroite *Hubert* avoit pris la liberté de lui dire que ce pauvre garçon n'en pouvoit plus d'amour pour elle ; que c'étoit dommage qu'un homme fût de cette manière, qui
ne

ne perdoit le respect, que parce qu'il ne pouvoit plus le garder, se brulât comme un papillon à la face du public; qu'on s'en appercevroit bientôt, à moins qu'elle n'y mit ordre; & qu'elle étoit d'avis que Son Altesse eût pitié de son état, de façon ou d'autre. La Duchesse lui demanda ce qu'elle vouloit dire par en avoir pitié, de façon ou d'autre? Je veux dire, Madame, répondit la *Hubert*, que si sa figure vous déplaît, ou que sa passion vous importune, vous lui donniez son congé; ou bien, que le retenant à votre service, comme feroient toutes les Princesses du monde en votre place, vous me permettiez de lui donner des ordres de votre part sur sa conduite, avec quelque peu d'espérance pour l'empêcher de devenir fou, en attendant que les moyens se trouvent de l'informer vous-même de vos volontés. Quoi! dit la Duchesse, vous me conseilleriez, *Hubert*, vous qui m'aimez, de m'embarquer dans un commerce de cette nature, aux dépens de ma gloire, & aux périls de mille inconvéniens? Si ces foibleffes sont quelquefois excusables, ce n'est pas dans un rang comme celui que j'occupe; & ce seroit mal

mal reconnoître les bontés de celui qui m'élève à ce rang , que de.... Hon, dit la *Hubert* , ne voit-on pas qu'il ne vous a épousée , que parce qu'il en étoit pressé ? La chose faite , je m'en rapporte à vous , s'il s'est contraint un moment à marquer le changement de son goût par mille inconstances outrageantes ? Ne seriez-vous point d'humeur à persévérer dans l'indolence & l'humilité , tandis que le Duc , après avoir eu les faveurs , ou mérité le refus de toutes les coquettes d'Angleterre , galoppe vos filles d'honneur l'une après l'autre , & met à présent son ambition & ses désirs à la conquête de cette haridelle de *Churchill* ? Quoi ! Madame, vos beaux jours se passeront dans une espèce de veuvage , à déplorer vos malheurs , sans qu'il vous soit permis de vous aider dans les occasions ? Il faudroit être douée d'une patience bien coriassée , ou d'une résignation bien endurante , pour cela. Je serois vraiment d'avis qu'un époux , qui vous oublie nuit & jour , prétende , que pour boire & manger de grand appétit , comme fait , Dieu merci , Votre Altesse , elle n'ait plus besoin que de bien dormir. Je suis , ma foi , sa servante. Je vous le ré-
pète

pète encore , Madame , il n'y a point de Princesse dans l'Univers , qui refusât les hommages d'un homme fait comme *Sidney* , quand un époux porte les siens ailleurs.

Ces raisons n'étoient pas moralement bonnes , si l'on veut ; mais quand elles auroient été plus mauvaises , la Duchesse s'y seroit rendue , tant son cœur étoit d'intelligence avec la *Hubert* , pour venir à bout de sa prudence.

Ce commerce s'étoit établi dans le tems que la *Hubert* conseilloit à la jeune *Temple* de ne point songer aux agaceries du beau *Sidney*. Pour lui , dès qu'il apprit par la confidente *Hubert* , que la Déesse acceptoit ses hommages , il ne manqua pas de se munir de circonspection & d'égards , pour dépayser le public ; mais le public n'est pas si sot qu'on pense.

Comme il y avoit trop de surveillans , trop de curieux , & trop de connoisseurs , dans une grosse Cour , résidente au milieu d'une grosse ville , la Duchesse , pour ne pas commettre les intérêts de son cœur à tant d'inspections , porta le Duc d'*York* à faire le voyage dont nous avons parlé , tandis que la Reine & sa Cour étoient

étoient à celui de Tunnebrige.

Ce parti fut prudent; elle s'en trouva bien, & sa Cour ne s'en trouva pas mal, à la réserve de Mademoiselle *Jennings*. *Germain* n'étoit pas du voyage; & selon elle, tout voyage étoit maudit dont *Germain* n'étoit pas. Il s'étoit engagé dans une entreprise au-dessus de sa vigueur; c'est-à-dire, qu'il avoit soutenu la gageure qu'on avoit soutenue & gagnée contre le Chevalier DE GRAMMONT. Il paria cinq cens guinées qu'il feroit vingt milles de grand chemin dans une heure, sur le même cheval. Le jour qu'il avoit choisi pour cette course, étoit celui que Mademoiselle *Jennings* avoit pris pour aller chez le Devin.

Germain avoit été plus heureux qu'elle dans son entreprise. Il en étoit sorti victorieux; mais comme son courage avoit fait un effort dans cette épreuve, que son tempérament ne put soutenir, en gagnant la gageure, il gagna la fièvre. Elle mit sa délicatesse fort bas. La *Jennings* s'informoit de sa santé; mais c'étoit tout ce qu'elle osoit. Dans les Romans modernes, une Princesse n'avoit qu'à rendre visite à quelque héros abandonné des Mé-
de-

decins, pour le guérir dans trois jours; mais comme ce n'étoit pas Mademoiselle *Jennings* qui avoit donné la fièvre à *Germain*, elle n'étoit pas sûre de la lui ôter, quand elle eût été sûre qu'on n'eût point censuré dans une Cour maligne une visite de charité. Ce fut donc sans égard aux inquiétudes qu'elle en pourroit avoir, que la Cour partit sans lui; mais elle eut le plaisir de faire voir que tout lui déplaisoit dans un voyage qui sembloit faire le plaisir de tous les autres.

Talbot en étoit; & s'étant flatté que l'absence d'un rival dangereux pourroit produire quelque changement en sa faveur, il étoit attentif à toutes les actions, aux mouvemens, & aux moindres gestes de la petite *Jennings*. Il y avoit assurément de quoi bien occuper son attention. Elle n'étoit pas faite pour un sérieux de longue durée: son tempérament l'emportoit du milieu de ses rêveries les plus distraites, par des faillies de vivacité, qui lui faisoient espérer qu'elle oublieroit bientôt *Germain*, pour se souvenir que sa tendresse étoit la première qu'elle eût écoutée. Cependant, il se tenoit à l'écart, avec son amour & ses espérances, estimant

mant qu'il étoit indigne d'un amant outragé de laisser voir la moindre foiblesse, ou le moindre retour, pour une ingrate, qui l'avoit planté là.

Mademoiselle *Jennings*, qui, bien loin de songer à ses ressentimens, ne se souvenoit seulement pas qu'il l'eût aimée, & n'avoit l'esprit rempli que du pauvre malade, en usoit avec *Talbot* comme si de rien n'eût été. C'étoit à lui qu'elle donnoit le plus souvent la main, en entrant ou sortant de carrosse. Elle causoit plus volontiers avec lui qu'avec aucun autre, & faisoit, sans dessein, tout ce qu'il falloit pour persuader à la Cour, qu'elle étoit revenue de son panchant pour *Germain*, en faveur de son premier amant.

Il en fut persuadé comme les autres ; & jugeant qu'il étoit à propos de changer de personnage, pour lui faire connoître qu'il n'avoit jamais changé de sentiment, il alloit lui dire quelque chose de touchant, & de bien passionné sur ce sujet. La fortune sembloit lui rendre toutes choses favorables pour cette harangue. Il étoit seul avec elle dans sa chambre ; & pour lui donner plus beau jeu, elle ne cessoit de le railler au sujet de Made-
moi-

moiselle *Bointon*. Elle disoit qu'on lui étoit fort obligé d'être du voyage, tandis que la pauvre créature s'évanouissoit d'amour pour lui deux fois le jour à Tunnebrige. Ce fut à ce discours, que *Talbot* se crut obligé de commencer celui de ses souffrances, & de sa fidélité, lorsque la *Temple*, un papier à la main, entra dans la chambre de la *Jennings*. C'étoit une lettre en vers, que Milord *Rocheſter* avoit écrite quelque tems auparavant sur les aventures de l'une & de l'autre Cour. Il y disoit, au sujet de la petite *Jennings*, que *Talbot* avoit jetté la terreur parmi le peuple de Dieu par sa taille; mais que *Germain*, comme le petit *David*, avoit vaincu le grand *Goliath*. La *Jennings*, charmée de cette allusion, lut deux ou trois fois cet endroit, le trouva plus plaisant que *Talbot*, en rit de tout son cœur dans le commencement: mais prenant un air attendri, Le pauvre petit *David*! dit-elle, avec un profond soupir; & laissant aller sa tête d'un côté, pendant cette petite rêverie quelques larmes coulèrent de ses yeux, qui n'étoient assurément pas pour la défaite du Géant. Cela piqua *Talbot* jusqu'au vif: & se voyant si ridicule-

lement déchu de ses espérances, il sortit brusquement, & fit vœu de ne plus occuper son cœur d'une petite évaporée, dont les manières n'avoient ni rime, ni raison; mais il ne tint pas son courage.

Il n'en alloit pas si mal pour les autres amans de cette Cour; car tout en étoit plein, & le voyage étoit fait exprès. Ce n'étoit que bals & festins sur la route; chasses & promenades, pendant les séjours. Les tendres amans songeoient à devenir heureux en chemin faisant: & les beautés, qui régloient leur sort, ne leur défendoient pas d'espérer. *Sidney* faisoit sa cour d'une merveilleuse assiduité. La Duchesse fit remarquer à Mr. le Duc d'*York* comme il s'attachoit à lui depuis quelque tems. Son Altesse y fit attention, & convint qu'il falloit lui en tenir compte dès la première occasion. Cela arriva bientôt.

Montaigu, dont nous avons fait mention, étoit écuyer de Madame la Duchesse. Il avoit de l'esprit, étoit clair-voyant, & passablement malin. Que faire d'un homme de ce caractère, auprès de sa personne, dans le train que prenoient les affaires de son cœur? On en étoit embar-

barrassé ; mais le frère aîné de *Montaigne* s'étant fait tuer tout à propos où il n'avoit que faire , le Duc obtint pour son frère la charge d'écuyer de la Reine , qu'il avoit eue , & le beau *Sidney* fut mis en sa place auprès de la Duchesse. Tout cela se rencontroit le mieux du monde , & le Duc se favoit bon gré d'avoir trouvé le secret d'avancer ces deux Messieurs à la fois , sans qu'il lui en coûtât.

Mademoiselle *Hubert* applaudissoit fort à ces promotions. Elle avoit de fréquentes & longues conversations avec *Sidney*. On le remarqua. Quelques-uns lui firent l'honneur de croire que c'étoit sur son compte. Elle en reçut fort volontiers les complimens. Le Duc, qui le crut d'abord ; ne cessoit de faire remarquer à la Duchesse la bizarrerie du gout de certaines personnes, & comme quoi le garçon d'Angleterre le mieux fait s'étoit coiffé d'un visage à faire peur.

La Duchesse avoua que les gouts étoient bien différens , & lui dit qu'il en parloit fort à son aise , lui qui venoit de choisir la belle *Hélène* pour sa maîtresse. Je ne sai si cette plaisanterie l'avoit fait rentrer en lui-même ; mais il est constant qu'il com-

commençoit à n'avoir plus les mêmes empressemens pour la *Churchill* : & peut-être eût-il abandonné cette poursuite, sans l'aventure qui lui donna pour elle un goût tout nouveau.

On étoit de séjour dans un pays ouvert & plain. Quand on tourne en Angleterre, ce sont des plaines de gazon le plus verd & le plus uni du monde. La Duchesse y voulut voir courre des levriers. Elle étoit en carrosse, & toutes les Dames à cheval. Chacune de ces Dames avoit son Ecuyer à ses côtés. Il étoit bien raisonnable que leur maîtresse eût le sien. Il étoit à sa portière, qui payoit merveilleusement de mine, s'il ne fournissoit pas beaucoup à la conversation.

Le Duc étoit auprès de Mademoiselle *Churchill*, non pas à lui conter fleurettes, mais à la gronder de ce qu'elle étoit mal à cheval. C'étoit la créature du monde la plus paresseuse; & quoique les filles d'honneur soient d'ordinaire les Princesses de la Cour les plus mal montées, comme on la vouloit distinguer à cause de sa faveur, on l'avoit mise sur un cheval assez joli, mais un peu vif. Elle se seroit bien passée de cette distinction.

L'em-

L'embarras & la crainte avoient augmenté sa pâleur naturelle ; & dans cet état , sa contenance achevoit d'en dégouter le Duc , lors que son cheval , qui en vouloit joindre d'autres , se mit au galop , malgré qu'elle en eut ; & s'échauffant , à mesure qu'elle faisoit des efforts pour le retenir , il partit enfin à toutes jambes , s'imaginant qu'on le faisoit courir contre le cheval de son Altesse.

Mademoiselle *Churchill* chancela , fit quelques cris , & tomba. La chute ne pouvoit être que rude , dans un mouvement si rapide ; cependant , elle lui fut favorable de toutes les manières ; car sans se faire aucun mal , elle démentit tout ce que son visage avoit fait juger du reste. Le Duc mit pied à terre pour la secourir. Elle étoit tellement étourdie , qu'elle n'avoit garde de songer à la bienfaisance dans cette occasion ; & ceux qui s'empressèrent autour d'elle , la trouvèrent encore dans une situation assez négligée. Ils ne pouvoient croire qu'un corps de cette beauté fût de quelque chose au visage de Mademoiselle *Churchill*. Depuis cet accident , on s'aperçut que les soins & la tendresse du Duc ne firent qu'augmenter ;

&

& l'on s'apperçut sur la fin de l'hyver, qu'elle n'avoit pas tirannisé ses désirs, ni fait languir son impatience. Les deux Cours revinrent à peu près dans le même tems, également satisfaites de leurs voyages; la Reine attendit pourtant en vain le succès qu'elle en avoit espéré.

Ce fut à peu près dans ce tems que le Chevalier DE GRAMMONT reçut une lettre de la Marquise de *St. Chaumont* sa sœur, par laquelle on l'avertissoit qu'il ne tenoit qu'à lui de revenir, le Roi l'ayant trouvé bon. Il l'auroit trouvé fort bon aussi dans un autre tems, quelques charmes que la Cour d'Angleterre eût pour lui; mais dans l'état où son cœur se trouvoit alors, il ne pouvoit s'y résoudre.

Il étoit revenu de *Tunnebrige* mille fois plus amoureux que jamais. Il avoit, pendant cet agréable voyage, vû tous les jours *Mademoiselle d'Hamilton*, soit dans les marais du sombre *Pékam*, soit dans les promenades délicieuses du riant *Summerhill*, ou bien dans les divertissemens qui régnoient chaque jour chez la Reine; & soit qu'il l'eût vûe à cheval, qu'il l'eût entendue, ou qu'il l'eût vu

Tom. I.

T

dan-

danfer, il lui sembloit bien que dans tous ces lieux, ou dans tous ces états, le Ciel n'avoit rien formé de plus digne d'un homme d'esprit & de bon goût. Le moyen donc de songer à s'en éloigner ? C'est ce qui lui paroissoit absolument impraticable; cependant, comme il voulut se faire quelque mérite auprès d'elle de ce qu'il abandonnoit, pour ne bouger d'auprès de ses charmes, il lui montra la lettre de Madame sa sœur ; mais cette confiance ne tourna pas comme il l'avoit prétendu.

Mademoiselle *d'Hamilton*, en premier lieu, le félicita sur son rappel. Elle le remercia très humblement du sacrifice qu'il vouloit bien lui faire. Mais comme ce témoignage de tendresse passoit les bornes de la simple galanterie, quelque sensible qu'elle y pût être, elle n'avoit garde d'en abuser. Il eut beau protester qu'il aimoit mieux mourir que de s'éloigner de ses appas ; ses appas protestèrent qu'ils ne le reverroient de leur vie, s'il ne partoît incessamment. Il fallut bien obéir. On lui permit de se flatter que ces ordres absolus ne partoient point de l'indifférence, quelques durs qu'ils parussent ; qu'on seroit toujours plus

plus aisé de son retour, que d'un départ que l'on pressoit tant; & Mademoiselle *d'Hamilton* ayant bien voulu lui donner les assurances qui dépendoient d'elle, qu'il trouveroit les choses en l'état qu'il les laissoit à l'égard de ses sentimens, il fit son paquet, ne songeant qu'à revenir, tandis qu'il prenoit congé de tout le monde pour partir.

CHAPITRE XI.

PLUS le Chevalier DE GRAMMONT approchoit de la Cour de France, plus il regrettoit celle d'Angleterre. Ce n'est pas qu'il ne s'attendit à un accueil gracieux, aux pieds d'un Maître, dont on ne méritoit pas impunément la colère; mais aussi, qui sçavoit pardonner d'une manière à faire sentir tout le prix de la grace où l'on rentroit.

Mille pensées différentes l'occupaient en courant la poste : tantôt c'étoit la joie que ses parens & ses amis auroient de le revoir ; tantôt c'étoient les féli-

citations & les embrassades de ceux, qui n'étant ni l'un, ni l'autre, ne laisseroient pas de l'accabler d'empressements importuns: mais tout cela ne lui passoit que légèrement par la tête; car un homme bien amoureux se fait un scrupule de s'arrêter à d'autres pensées qu'à celles de l'objet aimé. C'étoient donc les tendres souvenirs de ce qu'il laissoit à Londres, qui l'empêchoient de songer à Paris; & c'étoient les tourmens de l'absence, qui l'empêchoient de sentir ceux des mauvais chemins & des mauvais chevaux. Son cœur protestoit à Mademoiselle *d'Hamilton* entre Montreuil & Abbeville, qu'il ne s'en éloignoit avec vitesse, que pour la revoir plus tôt. Ensuite, par une courte réflexion, comparant le regret qu'il avoit eu sur cette même route, en quittant la France pour l'Angleterre, avec celui qu'il sentoit alors de quitter l'Angleterre pour la France, il trouvoit le dernier beaucoup moins supportable que l'autre.

C'est ainsi que s'amuse un cœur tendre par les chemins; ou pour mieux dire, c'est ainsi qu'un écrivain frivole abuse de la patience du lecteur, ou pour
éta-

étaler ses propres sentimens, ou pour allonger quelque ennuyeux récit : mais à Dieu ne plaise, que cela nous regarde, nous qui faisons profession de ne coucher dans ces Mémoires, que ce que nous tenons de celui même dont nous écrivons les faits & les dits.

Qui jamais, excepté l'Ecuier *Feraulas*, a pû tenir compte des pensées, des soupirs, & du nombre d'exclamations, que son illustre Maître faisoit par-tout ? Pour moi, je ne me serois jamais avisé de croire que l'attention du Comte DE GRAMMONT, si vive aujourd'hui pour les inconvéniens & les périls, lui eût permis autrefois de faire de tendres raisonnemens sur la route, s'il ne me dictoit à présent ce que j'écris.

Mais, suivons-le dans Abbeville. Le Maître de la Poste étoit son ancienne connoissance. Son hotellerie étoit la mieux fournie qu'il y eût entre Calais & Paris ; & le Chevalier DE GRAMMONT en mettant pied à terre dit à *Termes*, qu'il avoit envie d'y boire un coup, en attendant que leurs chevaux fussent prêts. Il étoit près de midi. Depuis la nuit précédente, qu'ils étoient débarqués, jus-

qu'à ce moment, ils n'avoient pas mangé. *Termes*, louant le Seigneur de ce que des sentimens humains l'emportoient cette fois sur l'inhumanité de son impatience ordinaire, le confirma tant qu'il put dans des sentimens si raisonnables.

Ils furent surpris, en entrant dans la cuisine, où le Chevalier rendoit volontiers sa première visite, de voir six broches chargées de gibier devant le feu, & l'appareil d'un festin magnifique par toute la cuisine. Le cœur de *Termes* en tressaillit. Il donna sous main ordre de défermer quelques uns des chevaux, pour n'être pas arraché de ce lieu sans y repaître.

Bientôt une foule de violons & de haut-bois, suivie des galopins de la Ville, entra dans la cour. L'Hôte, à qui l'on demandoit raison de tant de préparatifs, dit à Monsieur le Chevalier DE GRAMMONT, que c'étoit pour la noce d'un Gentil-homme des plus riches des environs, avec la plus belle fille de toute la Province; que le repas se faisoit chez lui; qu'il ne tiendrait qu'à sa Grandeur de voir bientôt arriver les Mariés de la Paroisse, puis-

puisque la Musique étoit déjà venue. Il en jugea bien : car à peine achevoit-il de parler, que trois grands Corbillards, comblés de laquais grands comme des Suisses, & chamarrés de livrées tranchantes, parurent dans la Cour & débarquèrent toute la noce. Jamais on n'a vu la magnificence campagnarde si naturellement étalée. Le clinquant rouillé, les passemens ternis, le taffetas rayé, de petits yeux, & de grosses gorges, brilloient par-tout.

Si le premier coup d'œil du spectacle surprit le Chevalier DE GRAMMONT, le second n'étonna pas moins le fidèle *Termes*. Le peu qui paroissoit du visage de la Mariée n'étoit pas sans éclat ; mais on ne pouvoit asseoir aucun jugement sur le reste. Quatre douzaines de mouches, & dix serpentaux de chaque côté, qu'on avoit fait de ses cheveux, en déroboient la vue. Mais ce fut le nouvel époux, qui mérita l'attention du Chevalier DE GRAMMONT.

Il étoit aussi ridiculement paré que les autres, à la réserve d'un juste-au-corps de la plus grande magnificence, & du meilleur gout du monde. Le Chevalier

DE GRAMMONT, en s'approchant de lui pour examiner de près son habit, se mit à louer la broderie de son juste-au-corps. Le Marié tint cet examen à grand honneur, & lui dit qu'il avoit acheté ce juste-au-corps cent-cinquante louis, du tems qu'il faisoit l'amour à Madame sa femme. Vous ne l'avez donc pas fait faire ici? lui dit le Chevalier DE GRAMMONT. Bon! lui répondit l'autre, je l'ai d'un Marchand de Londres, qui l'avoit commandé pour un Milord d'Angleterre. Le Chevalier DE GRAMMONT, qui sentoît le dénouement de l'aventure, lui demanda s'il reconnoitroit bien le marchand? Si je le reconnoitrois? Ne fus-je pas obligé de boire avec lui toute la nuit à Calais, pour en avoir bon marché? *Termes* s'étoit absente, dès que ce juste-au-corps avoit paru, sans pourtant s'imaginer que ce maudit Marié dût en entretenir son Maître.

L'envie d'en rire, & l'envie de faire pendre le Seigneur *Termes*, partagèrent quelque tems les sentimens du Chevalier DE GRAMMONT; mais l'habitude de se laisser voler par ses domestiques.

mestiques, jointe à la vigilance du coupable, à qui son Maître ne pouvoit reprocher d'avoir dormi dans son service, le portèrent à la clémence; & cédant aux importunités du Campagnard, pour confondre son fidèle Ecuyer, il se mit à table lui trente-septième.

Quelques momens après, il dit aux gens de la maison de faire monter un Gentil-homme nommé *Termes*. Il vint, & dès que le Maître de la fête le vit, il se leva de table, & lui tendant la main, Touchéz là, notre ami, lui-dit-il; vous voyez que j'ai bien conservé le juste-au-corps que vous aviez tant de peine à me vendre, & que je n'en fais pas un mauvais usage.

Termes s'étant fait un front d'airain, fit semblant de ne le pas connoître, & se mit à le repousser assez brutalement. Oh! parbleu, lui dit l'autre, puisqu'il m'a fallu boire avec vous, pour conclure le marché, vous me ferez raison de la santé de Madame la Mariée. Le Chevalier DE GRAMMONT, qui le vit tout déconcerté, malgré son effronterie, lui dit, en le regardant civilement, Allons, Mr. le Marchand de Londres,

mettez-vous là , puis qu'on vous en prie de si bonne grace. Nous ne sommes pas tant à table, qu'il n'y ait encore place pour un aussi honnête-homme que vous. A ces mots , trente-cinq des conviés se mirent en mouvement , pour recevoir ce nouveau convié. Il n'y eut que le siège de l'épousée , qui par bienfaisance demeura fixe ; & l'audacieux *Termes* , ayant bu la première honte de cet événement , s'y prenoit d'une manière à boire tout le vin de la noce , si son Maître ne se fût levé de table , comme on étoit vingt-quatre potages , pour servir autant d'entrées.

Il n'y avoit pas d'apparence de retenir jusqu'à la fin d'un repas de noces un homme qui paroissoit si pressé ; mais tout fut debout quand il sortit de table , & tout ce qu'il put obtenir du Marié , fut que toute la Noce ne le conduiroit pas jusqu'à la porte de l'hotellerie. *Termes* eût voulu qu'ils ne les eussent point quitté jusqu'à la fin du voyage , tant il craignoit de se trouver tête à tête avec son Maître.

Il y avoit déjà quelque tems qu'ils étoient sortis d'Abbeville , & qu'ils cou-

roient dans un profond silence. *Termes*, qui s'attendoit bien à le voir rompre dans peu de tems, n'étoit en peine que de la manière : à ſçavoir, ſi ſon Maître l'attaqueroit par un torrent d'injures, mêlées de certaines épithètes, qui pouvoient lui convenir ; ou ſi, ſe ſervant de quelque outrageante ironie, on emploieroit toutes les louanges qui ſeroient les plus capables de le confondre. Mais voyant, au lieu de tout cela, qu'on ſ'obſtinoit à ne lui rien dire, il crut qu'il valoit mieux prévenir la harangue qu'on méditoit, que d'y laiſſer rêver plus longtems ; & ſ'armant de toute ſon effronterie, Vous voilà bien en colère, Monſieur, lui dit-il, & vous croyez avoir raiſon ; mais je me donne au Diable ; ſi vous n'avez tort dans le fonds.

Comment, Traître ! dans le fonds ? dit le Chevalier DE GRAMMONT. C'eſt donc parce que je ne te fais pas rouer, comme, tu l'as depuis longtems mérité ? Voilà-t-il pas ? dit *Termes*. Toujours de l'emportement, au lieu d'entendre raiſon. Oui, Monſieur, je vous ſoutiens que ce que j'en ai fait étoit pour votre bien.

Et le fable mouvant n'étoit-il pas pour mon service? dit le Chevalier DE GRAMMONT. Patience, s'il vous plaît, poursuivit l'autre. Je ne sçai comment Diable ce nigaut de Marié s'est rencontré chez les gens de la Douane, quand on visita ma valise à Calais. Mais ces coeus-là se fourent par-tout. Dès qu'il vit votre juste-au-corps, il en devint amoureux. Je vis bien dès-là que c'étoit un sot; car il étoit à deux genoux devant moi, pour l'acheter. Outre qu'il étoit tout froissé de la valise, la sueur du cheval l'avoit tout taché par devant; & je ne sçai comment Diable il a fait, pour raccommoder tout cela. Mais tenez-moi pour un excommunié, si vous pouffiez jamais voulu mettre. Conclusion, il vous revenoit à cent quarante louis, & voyant qu'on m'en offroit cent cinquante, Mon Maître, dis-je, n'a pas besoin de cette Oriflame, pour se distinguer au bal; & quoiqu'il eût beaucoup d'argent quand je l'ai quitté, que sçai-je s'il en aura quand je le reverrai. Cela dépend du jeu. Bref, Monsieur, je vous en fais donner dix louis plus qu'il ne vous coûte. C'est un profit tout clair.

clair. Je vous en tiendrai compte, & vous savez que je suis bon pour cette somme. Dites à présent, en auriez-vous eu la jambe mieux faite au bal, d'être paré de ce Diable de juste-au-corps, qui vous auroit donné la même mine qu'à ce Marié de village, à qui nous l'avons vendu; & cependant; il faut voir comme vous tempétiez à Londres, quand vous l'avez cru perdu; les beaux contes que vous avez faits au Roi du fable mouvant, & quelle chienne de mine vous avez faite, quand vous vous êtes douté que ce Pied-plat le portoit à sa noce.

Que répondre à tant d'impudence? S'il écoutoit l'indignation, le rotter de coups, ou le châtier, étoit le traitement le plus favorable que son Maître lui devoit: mais il en avoit besoin pour le reste de son voyage; & dès qu'il fut à Paris, il en eut besoin pour son retour.

Le Maréchal DE GRAMMONT ne fut pas plutôt son arrivée, qu'il le fut trouver chez son baigneur; & les premières embrassades s'étant passées de part & d'autre, Chevalier, lui dit le Maréchal,

chal, combien avez-vous mis à venir de Londres ici? car Dieu sçait comme vous allez en pareille rencontre. Le Chevalier DE GRAMMONT lui dit qu'il y avoit trois jours qu'il étoit en chemin; & pour s'excuser de cette médiocre diligence, il se mit à lui conter son aventure d'Abbeville. Cela est fort plaisant, lui dit Monsieur son frère; mais ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'il ne tiendra qu'à vous de trouver encore votre juste-aucorps à table; car on la tient longue dans une noce de Province: & là-dessus, prenant un air tout sérieux, il lui dit qu'il ne sçavoit pas qui lui conseilloit un retour inopiné, pour gâter ses affaires; mais qu'il avoit ordre du Roi de lui dire qu'il n'avoit qu'à s'en retourner, sans se présenter à la Cour. Il lui dit ensuite, qu'il ne pouvoit s'empêcher d'admirer son impatience, après avoir si bien fait jusques-là; lui, qui connoissoit assez le Roi, pour être instruit qu'il falloit, pour mériter sa grace, attendre qu'elle vint purement de sa bonté.

Le Chevalier montra, pour sa justification, la lettre de Madame de St. Chamont, & lui dit qu'il se feroit bien pas-

fe

fé du foin qu'on avoit pris de lui mander une fausse nouvelle , pour le faire partir comme un Cravate de bois. Autre imprudence , lui dit le Maréchal. Et depuis quand notre sœur est-elle Secrétaire d'Etat , ou des Commandemens , pour que le Roi se soit servi d'elle , pour vous signifier ses volontés ? Voulez - vous sçavoir le fait ? Il y a quelque tems qu'il dit à Madame le refus que vous aviez fait de la pension que vous offroit le Roi d'Angleterre. Il parut content de la manière dont *Comminges* l'informa que la chose s'étoit faite , & témoigna qu'il vous en sçavoit gré. Madame prit tout cela pour un ordre de rappel. La *St. Chaumont* , qui n'a pas à beaucoup près le jugement aussi merveilleux qu'elle se l'imagine , s'est pressée de vous expédier ce bel ordre de sa main. Pour achever , Madame dit hier au diner du Roi que vous seriez incessamment ici , & le Roi m'ordonna l'après-dinée de vous renvoyer incessamment , d'abord que vous seriez arrivé. Vous voilà ; retournez-vous - en.

Cet ordre auroit peut-être paru dur au Chevalier DE GRAMMONT dans un autre

tte tems ; mais dans la disposition présente de son cœur , il eut bientôt pris son parti. Rien ne lui faisoit peine , que l'officieux avis qui l'avoit obligé de quitter la Cour d'Angleterre ; & tout consolé de ne point voir celle de France avant son départ , il pria le Maréchal d'obtenir seulement un délai de quelques jours , pour recueillir quelque argent du jeu , qu'on lui devoit. Il obtint cette grace , à condition qu'il sortiroit de Paris.

Il choisit Vaugirard pour sa retraite. Ce fut là qu'arrivèrent certaines aventures , dont il a fait le récit si souvent , & d'une manière si divertissante , que ce seroit fatiguer le lecteur , que de les retoucher. Ce fut là qu'il rendit le Pain béni d'une manière si solennelle , que ne restant pas assez de Suisses pour garder la Chapelle , *Vardes* fut obligé d'avouer au Roi qu'on les avoit envoyés au Chevalier DE GRAMMONT , qui rendoit le Pain béni à Vaugirard. Là se passa cette scène merveilleuse , qui donna la première atteinte à la réputation du grand *Sau-court* , lorsque , dans un tête à tête avec la fille du jardinier , on sonna si souvent
du

du cor, signal dont ils étoient convenus pour empêcher les surprises, que ses fréquentes allarmes désarmèrent les empressemens du renommé *Saucourt*, & rendirent inutile le rendez-vous qu'on lui procuroit avec la plus jolie Grifette des environs. Ce fut encore durant son séjour à Vaugirard, qu'il fut voir Mademoiselle de l'*Hopital* à Iffly, pour s'éclaircir, si l'indiscret bruit de ville ne se trompoit point sur un commerce de robe dont on l'accusoit. Ce fut là, qu'arrivant à l'improviste, le Président de *Maisons* se réfugia dans un cabinet, avec tant de précipitation, que la moitié de son manteau resta dehors, lorsqu'il s'enferma; tandis que le Chevalier DE GRAMMONT qui s'en aperçut, fit souffrir mort & passion à ces pauvres amans, par une longueur de visite excessive, pour le désordre qu'elle causoit. Ses affaires finies, il-partit.

L'amour le guidoit. *Termes* redoubla de vigilance sur la route. Les chevaux se trouvoient prêts à chaque poste dans un moment. Les vents & les marées secondèrent son impatience, dès qu'il en eut besoin. Il revit Londres avec transport. La Cour fut surprise & charmée de son

son prompt retour. Personne ne s'avisait de lui témoigner du regret de la nouvelle disgrâce qui le ramenoit, tant il faisoit voir qu'il en étoit consolé. Mademoiselle *d'Hamilton* ne lui voulut aucun mal de la promptitude dont il obéissoit au Roi son Maître.

Les affaires de la Cour n'avoient pas eu le tems de changer de face, pendant une si courte absence; mais elles en changèrent bientôt après son retour: c'est-à-dire, les affaires d'une Cour, qui jusques-là n'en avoit point eu de plus sérieuses que celles de l'amour & des plaisirs.

Le Duc de *Montmouth*, fils naturel de *Charles II.* parut en ce tems-là dans la Cour du Roi son Père. Ses commencemens ont eu tant d'éclat, son ambition a causé des événemens si considérables, & les particularités de sa fin tragique sont encore si récentes, qu'il seroit inutile d'employer d'autres traits, pour donner une idée de son caractère. Il paroît par-tout tel qu'il étoit dans sa conduite, téméraire dans ses entreprises, incertain dans l'exécution, & pitoyable dans ses extrémités, où beaucoup de fermeté doit

au

au moins répondre à la grandeur de l'attentat.

Sa figure & les graces extérieures de sa personne étoient telles, que la nature n'a peut-être jamais rien formé de plus accompli. Son visage étoit tout charmant. C'étoit un visage d'homme, rien de fade, rien d'efféminé; cependant, chaque trait avoit son agrément, & sa délicatesse particulière: une disposition merveilleuse pour toutes sortes d'exercices, un abord attrayant, un air de grandeur, enfin, tous les avantages du corps parloient pour lui; mais son esprit ne disoit pas un petit mot en sa faveur. Il n'avoit de sentimens, que ce qu'on lui en inspiroit; & ceux qui d'abord s'insinuèrent dans sa familiarité, prirent soin de ne lui en inspirer que de pernicious. Cet extérieur éblouissant fut ce qui frappa d'abord. Toutes les bonnes mines de la Cour en furent effacées, & toutes les bonnes fortunes à son service. Il fit les plus chères délices du Roi. Mais il fut la terreur universelle des époux, & des amans. Cela ne dura pourtant pas: la nature ne lui avoit pas donné tout ce qu'il faut pour s'emparer des cœurs; & le
beau

beau sexe s'en apperçut.

Madame de *Cléland* bouda contre le Roi de ce que les enfans qu'elle avoit de lui ne paroïssient que de petits magots auprès de ce nouvel *Adonis*. Elle en étoit d'autant plus choquée, qu'elle se vantoit de pouvoir passer pour la Mère des Amours, en comparaison de sa Mère. On se moqua de ses reproches ; il y avoit quelque tems qu'elle n'étoit plus en droit d'en faire : & comme cette jalousie paroïssoit plus mal fondée que toutes celles qu'elle avoit affectées , personne n'applaudit à ce ressentiment ridicule. Il fallut faire un autre personnage pour inquiéter le Roi ; c'est pourquoi , cessant de s'opposer à la tendresse extrême qui l'aveugloit pour ce fils , elle se mit à l'adopter dans la sienne par mille louanges , par mille sortes d'admiration , & par des caresses , qui ne faisoient que croître & embellir. Comme elles étoient publiques , elle prétendoit qu'elles dussent être sans conséquence ; mais on la connoissoit trop , pour s'y méprendre. Le Roi n'étoit plus jaloux d'elle ; mais comme le Duc de *Montmouth* n'étoit pas dans un âge à être insensible aux vivacités d'une femme faite comme elle,

elle, il crut qu'il falloit le retirer d'après de cette prétendue belle-mère, pour sauver son innocence du crime, ou du moins du scandale. Ce fut donc pour cet effet, qu'on le maria de si bonne heure.

Une héritière de cent mille livres de rente en Ecosse s'offrit tout à propos. Elle étoit pleine d'agrémens, & son esprit avoit tous ceux qui manquoient au beau *Montmouth*.

De nouvelles fêtes célébrèrent ce mariage. On ne pouvoit mieux faire sa cour, qu'en s'y distinguant; & tandis que ces réjouissances mettoient en mouvement la magnificence & la galanterie, les anciens engagemens en étoient par-tout réveillés, & de nouveaux s'établissoient.

La belle *Stuart*, alors au suprême degré de son éclat, attiroit tous les yeux, ou tous les respects. La Duchesse de *Cléveland* voulut du moins l'effacer par le secours des pierreries dont elle s'étoit couverte à cette fête; mais ce fut inutilement. Son visage étoit un peu défait par le commencement d'une troisième ou quatrième grossesse, que le Roi voulut bien prendre encore sur son compte. Pour le
reste

reste de sa figure, il n'y avoit pas de quoi soutenir l'air & la grace de Mademoiselle *Stuart*.

C'étoit bien pendant ce dernier effort de sa beauté, qu'elle eût été Reine d'Angleterre, si le Roi n'eût été moins libre encore pour disposer de sa main, qu'il ne l'étoit pour donner son cœur; mais ce fut alors que le Duc de *Richemont* fit vœu de l'épouser, ou de mourir.

Quelques mois après la célébration de ces nœces, *Killegrew*, n'ayant rien de mieux à faire alors, devint amoureux de Madame de *Shrewsbury*; & comme Madame de *Shrewsbury* n'étoit point engagée, par un grand hazard, cette affaire fut bientôt réglée. Personne ne se mit en tête de troubler un commerce, qui n'intéressoit personne; mais *Killegrew* s'avisâ de le troubler lui-même. Ce n'est pas que son bonheur ne lui parût tel qu'il se l'étoit imaginé. L'habitude ne le dégoutoit point d'une possession digne d'envie; mais il s'étonna qu'on ne lui en portât point, & trouva mauvais qu'une telle fortune ne lui donnât point de rivaux.

Il avoit beaucoup d'esprit, & beaucoup

coup plus d'éloquence. C'étoit en pointe de vin qu'elle étoit la plus vive, & c'étoit d'ordinaire pour peindre en détail les secrete beautés & les charmes les moins visibles de la *Shrewsbury*, que cette éloquence se donnoit carrière. Plus de la moitié de la Cour en sçavoit bien autant que lui sur ce sujet.

Le Duc de *Buckingham* étoit un de ceux qui n'en pouvoient juger que par les apparences; & selon lui, les apparences ne promettoient pas tout ce que les exagérations de *Killegrew* vouloient persuader. Comme cet amant indiscret étoit un de ceux qui dinoient d'ordinaire avec le Duc de *Buckingham*, il avoit tout le tems d'étaler sa rhétorique sur ce beau sujet; car on se mettoit à table sur les quatre heures du matin, pour en fortir vers l'heure de la Comédie.

Le Duc de *Buckingham*, éternellement rebattu des descriptions du mérite de Madame de *Shrewsbury*, voulut s'éclaircir des faits par lui-même. Dès qu'il l'eut entrepris, il en eut le cœur net; & s'imaginant trouver qu'on n'en avoit rien dit de trop, ce commerce s'établit d'une manière à ne pas faire croire qu'il pût être

être de durée; vû la légèreté de l'un & de l'autre, & la vivacité dont ils avoient commencé. Cependant, nul engagement n'a duré si longtems en Angleterre.

L'imprudent *Killegrew*, qui n'avoit pu se passer de rivaux, fut obligé de se passer de Maitresse. Il le porta fort impatiemment; mais loin d'écouter ses premières plaintes, la *Shrewsbury* fit semblant de ne le pas connoître. Il ne fut pas à l'épreuve d'un pareil traitement; & sans songer qu'il s'étoit attiré sa disgrâce, toute son éloquence se déchaina contre Madame de *Shrewsbury*. Ses invectives l'attaquèrent depuis la tête jusques aux pieds. Il fit une peinture affreuse de sa conduite, & travestit en défaut les charmes qu'il venoit de célébrer en sa personne. On l'avertit sous main des inconvéniens que pouvoient lui attirer ses déclamations. Il se moqua de l'avis, poussa sa pointe, & ne s'en trouva pas bien.

Comme il sortoit de St. James, après le coucher du Duc, on poussa trois coups d'épée dans sa chaise, dont l'un lui perça le bras de part en part. Ce fut alors qu'il

qu'il connut le péril où son intempérance de langues le jetoit, après lui avoir ôté la *Shrewsbury*. Ses affaires s'étoient sauvées à travers le Paro, ne doutant pas qu'il ne fût expédié.

Killegrew crut qu'il feroit inutile de se plaindre. Quelle justice espérer d'un attentat, dont il n'avoit aucune preuve que ses blessures? Que s'il faisoit quelques poursuites, fondées sur les apparences & les conjectures, il ne douta point qu'on n'eût recours aux moyens les plus courts de les interrompre, & qu'on ne le manqueroit pas une seconde fois. Ainsi voulant mériter la grace de ceux qui l'avoient fait assassiner, il mit fin à ses satyres, & ne souffla pas de son aventure. Le Duc de *Buckingham* & la *Shrewsbury* furent longtems heureux & tranquilles; jamais elle n'avoit été si longtems constante; & jamais il n'avoit eu tant d'égards en aimant.

Cela dura jusqu'à ce que Milord *Shrewsbury*, qui ne s'étoit jamais ému des déréglemens de Madame sa femme, se mit en tête de trouver à redire à ce dernier commerce. Il étoit public, à la vérité; mais il paroïssoit moins deshonorant pour

elle que tous les autres. Le pauvre *Shrewsbury* trop honnête homme pour s'en plaindre à Madame, voulut pourtant satisfaire son honneur. Il fit appeller le Duc de *Buckingham*; & le Duc de *Buckingham*; pour réparation d'honneur l'ayant tué, demeura paisible possesseur de de cette fameuse *Hélène*. Cela choqua d'abord le public; mais le public s'accoutume à tout, & le tems sçait aprivoiser la bienséance & même la morale. La Reine étoit à la tête de ceux qui se récrioient contre un scandale si public, & un si horrible désordre, & qui se révoltoient contre l'impunité d'une action si criante. Comme la Duchesse de *Buckingham* étoit une petite ragote, à peu près de sa figure, qui n'avoit jamais eu d'enfans, & que son époux abandonnoit pour une autre; cette espèce de parallèle entre leurs fortunes intéressoit la Reine pour elle, mais ce fut inutilement; personne n'y fit attention, & les mœurs du siècle allèrent leur train, tandis qu'elle s'efforçoit de leur susciter pour ennemis la nation sérieuse des politiques & des dévots.

Le sort de cette Princesse avoit d'assez tristes vûes par de certains côtés. Les
égards

égards du Roi pour elle avoient de belles apparences ; mais c'étoit tout. Elle sentoît bien que la considération qu'on avoit pour elle , s'effaçoit à mesure que le crédit de ses rivales augmentoit. Elle voyoit que le Roi son époux ne se mettoit guère en peine d'enfans légitimes, tant que ses Maîtresses toutes charmantes lui en donneroient d'autres. Comme tout le bonheur de sa vie dépendoit uniquement de cette bénédiction, & qu'elle se flattoit que le Roi la regarderoit de meilleur œil, si le Ciel daignoit la regarder en pitié sur cet article, elle eut recours à toutes les ressources qui sont en vogue contre la stérilité. Les vœux, les neuvaines, & les offrandes, ayant été tournées de toutes les manières, & n'ayant rien fait, il fallut en revenir aux moyens humains.

Que n'auroit-elle point donné, dans cette occasion, pour l'anneau que l'Archevêque *Turpin* mit à son doigt, & qui fit courir *Charlemagne* après lui, comme il avoit fait après une de ses concubines, à qui *Turpin* l'avoit ôté après sa mort ; mais il y a longtems que les seuls Talismans, qui font aimer, sont les charmes de la personne aimée, & que les

enchantemens étrangers ne font plus rien. Les Médecins de la Reine, prudents & avisés, comme ils le font par-tout, ayant considéré que les eaux froides de Tunnebrige n'avoient pas réussi l'année précédente, conclurent qu'il falloit l'envoyer aux chaudes, c'est-à-dire aux bains, qui sont auprès de Bristol. Ce voyage fut donc arrêté pour la saison prochaine; & dans la confiance d'un heureux succès, ce voyage eût été le plus agréable du monde pour elle, si la plus dangereuse de ses rivales n'eût été nommée des premières pour en être. La *Cleveland* étant prête alors d'accoucher, cette inquiétude ne la regardoit pas. Une bienfaisance inutile l'obligeoit à quelques égards. Le public, à la vérité, n'en croyoit ni plus ni moins, pour le soin qu'elle avoit de s'en cacher; mais sa présence dans cet état étoit un objet trop important pour la Reine. Mademoiselle *Saint*, plus belle que jamais, nommée pour le voyage, s'y préparoit hautement. La pauvre Reine n'osoit s'y opposer; mais elle n'en espéra plus rien. Que pouvoient les bains, ou la foible vertu des eaux, contre des charmes qui la détruisoient, ou par ses cha-

chagrines, ou par des causes plus propres encore à les rendre inutiles.

Le Chevalier DE GRAMMONT, à qui tous les plaisirs de la vie n'étoient rien sans la présence de Mademoiselle d'*Hamilton*, ne put se dispenser de suivre la Cour. Il étoit trop nécessaire & trop agréable au Roi dans un voyage comme celui-là, pour n'en pas être; & de quelque secours que pût être sa conversation dans la solitude que cause l'absence d'une Cour, Mademoiselle d'*Hamilton* n'avoit pas cru devoir consentir qu'il restât à Londres; parce qu'elle n'en bougeoit. Il obtint la permission de lui écrire, pour lui mander des nouvelles de la Cour. Il s'en servit de la manière qu'on peut croire; & ce qu'il y disoit de ses propres affaires, ne laissoit guère de place dans ses lettres pour des narrations étrangères, durant le séjour qu'on fit aux bains. Comme l'absence rendoit ce séjour ennuyeux à son égard, il se prenoit à tout ce qui pouvoit engourdir son impatience, en attendant l'heureux moment de son retour.

Il avoit beaucoup d'estime pour l'aîné des *Hamiltons*, autant d'estime & beaucoup plus d'amitié pour l'autre. C'étoit à

lui qu'il s'ouvroit le plus confidément de sa passion & de ses sentimens pour sa sœur. Il savoit aussi ses premiers engagemens avec sa cousine *Whitnell*; mais il ignoroit le refroidissement survenu dans un commerce dont les commencemens avoient été si vifs. Il fut surpris de voir les empressements qu'il marquoit dans toutes les occasions pour Mademoiselle *Stuart*. Ils lui parurent au-delà de ces devoirs & de ces respects, qu'on rend pour faire sa cour à la Maîtresse du Prince. Il y fit attention, & ne fut pas long-tems à découvrir, qu'il étoit déjà plus épris qu'il ne convenoit à sa fortune, ou à son repos. Dès qu'il fut bien confirmé dans cette conjecture par ses remarques, il résolut de prévenir les suites d'un engagement pernicieux de toutes les manières; mais il voulut que l'occasion d'en parler s'offrit d'elle-même.

Cependant, tout ce qui pouvoit s'appeller divertissement, amusoit la Cour dans des lieux, où l'on se faisoit de tout pour se desennuyer. Le Jeu de boule, qui n'est en France que l'occupation des artisans & des valets, est toute autre chose en Angleterre; c'est l'exercice des honnêtes-

nêtes-gens, il y faut de l'art & de l'adresse. Il n'est d'usage que dans les belles faisons, & les lieux où l'on joue sont des promenades délicieuses. On les appelle Boulingrins. Ce sont de petits prés en quarré, dont le gazon n'est guère moins uni que le tapis d'un billard. Dès que la chaleur du jour est passée, tout s'y rassemble. L'on y joue gros jeu; & les spectateurs y trouvent à parier tant qu'ils veulent.

Le Chevalier DE GRAMMONT, dès longtems initié dans les spectacles & les divertissemens Anglois, avoit fait une course de chevaux, qui n'avoit pas à la vérité réussi; mais il avoit au moins le plaisir d'être convaincu par expérience, qu'un bidet fait vingt milles, sur le grand chemin, en moins d'une heure. Les combats de coqs lui avoient été plus favorables, & dans tous les paris qu'il avoit faits au Boulingrin, le parti qu'il avoit soutenu n'avoit pas manqué de gagner.

A tous les lieux d'assemblées se trouve d'ordinaire une espèce de cabaret, portant le nom de pavillon de verdure, de salle à festin, ou de cabinet de rafraichissement. Là se vendent toutes sortes

de liqueurs à l'Angloise, comme vous diriez du cidre, de l'hydromel, de la bière moussante, & du vin d'Espagne. Là les Rouques se rassemblent les soirs pour fumer, pour boire, & pour s'éprouver les uns contre les autres; c'est-à-dire, pour tâcher de s'entr'enlever les profits de la journée. Or ces Rouques sont proprement ce qu'on appelle Capons, ou Piqueurs, en France: gens qui portent toujours de l'argent, pour offrir à ceux qui perdent au jeu, moyennant une rétribution, qui n'est rien pour les joueurs, & qui ne va qu'à deux pour cent, à payer le lendemain.

Ces Messieurs font d'une supputation si juste, & d'une prudence si consommée dans toutes sortes de jeux, que personne n'oseroit se mesurer avec eux, quand même ils joueroient fidèlement. Ils font d'ailleurs vœu de gagner quatre ou cinq guinées par jour, & de s'en contenter: vœu qu'ils ne rompent presque jamais.

Ce fut au milieu d'une bande de ces Rouques, qu'*Hamilton* trouva le Chevalier DE GRAMMONT, comme il venoit y boire un verre de cidre. Ils jouoient à la

la chance à deux dés ; & comme celui qui tient le dé à ce jeu en a tout l'avantage, les Rouques avoient fait cet honneur au Chevalier DE GRAMMONT, par préférence. Il le tenoit encore, quand *Hamilton* arriva. Les Rouques appuyés de leur avantage, poussaient contre lui comme des Furies. Il taupoit par tout. *Hamilton* pensa tomber de son lit, de voir un homme de son expérience, & de ses lumières, embarqué dans un combat si peu égal ; mais il eut beau l'avertir du péril, tout haut & tout bas, par signe & en François, il méprisa ses avertissements. & les dés, qui portoient *César* & sa fortune, firent un miracle en sa faveur. Les Rouques furent vaincus pour la première fois ; mais ce ne fut pas sans lui donner tous les éloges & toutes les louanges de beau joueur, qu'on prodigue à ceux qu'on veut engager pour une autre fois. mais leurs louanges furent perdues, & leurs espérances trompées. Cette épreuve lui suffit.

Hamilton, continua au souper du Roi, comme il l'avoit trouvé cérémonieusement aux mains avec les Rouques, & la manière dont la Providence l'en avoit sau-

vé : Ma foi , Sire , dit le Chevalier DE GRAMMONT , Messieurs les Rouques sont déconfits pour le coup : & là-dessus , il se mit à lui conter le détail de son aventure à sa façon ordinaire ; c'est-à-dire , attirant l'attention de tout le monde par le récit d'une bagatelle , dont il faisoit quelque chose.

Après le souper , Mademoiselle *Stuart* , chez qui l'on jouoit , fit venir *Hamilton* auprès d'elle , pour lui faire ce récit. Le Chevalier DE GRAMMONT eut s'apercevoir qu'on l'écoutoit d'une manière assez gracieuse. Cela ne fit que le confirmer dans ses premières conjectures ; & l'ayant mené souper chez lui , la conversation s'ouvrit d'abord comme elle faisoit presque toujours : *George* , lui dit-il , n'auriez-vous point besoin d'argent ? Je sçai que vous aimez le jeu. Peut-être ne vous est-il pas aussi favorable qu'à moi. Nous sommes loin de Londres. Voila deux cens guinées. Prenez-les , ce sera pour jouer chez Mademoiselle *Stuart*. *Hamilton* , qui ne s'attendoit à rien moins qu'à cette conclusion , en fut un peu déconcerté. Comment ! avec Mademoiselle *Stuart* ? Qui , chez elle , *George* , mon ami.

ami, poursuivit le Chevalier DE GRAMMONT. Nous sommes un peu clairvoyans. Vous en êtes amoureux; & si je ne me trompe, elle ne s'en offense pas: mais dites-moi comment vous avez pu vous résoudre à vous ôter la pauvre *Pékan* de l'esprit, pour vous coiffer d'une Princesse, qui ne la vaut peut-être pas, à tout prendre, & qui ne pourroit être qu'un traine-potence pour vous, quelque bien qu'elle vous voulût. Par ma foi, votre frère, & vous, êtes deux jolis garçons dans vos choix. Quoi! dans toute la Cour, vous ne trouvez que les deux Maîtresses du Roi, pour en faire les vôtres. Pour le frère aîné, encore passe; il n'avoit pris la *Castelmaine*, que quand son Maître n'en vouloit plus, & que la *Chesterfield* ne vouloit plus de lui: mais pour vous, que Diable croyez-vous faire d'une créature, dont le Roi dans ce moment est plus fou que jamais? Est-ce parce que cet yvrogne de *Richemont* s'est nouvellement remis sur les rangs, & qu'il se porte pour amant déclaré? Vous verrez comme il en fera bon marchand. Je sçai bien ce que le Roi m'en a dit.

Croyez-moi, mon petit ami, point de raillerie avec le Maître; c'est-à-dire, point de lorgnerie avec la Maîtresse. J'ai voulu faire l'agréable en France auprès d'une petite coquette, dont le Roi ne se soucioit pas; & vous sçavez comme il m'en a pris. Je conviens qu'on vous donne beau jeu; mais ne vous y fiez pas. Elles sont toutes ravies qu'un homme, dont elles ne veulent rien faire, devienne leur esclave de parade, seulement pour grossir l'équipage. Ne vaut-il pas mieux passer huit jours incognito dans le château de Pékam, avec la femme du Philosophe *Whitnall*, que de faire dire à la coquette d'Hollande, „ On nous mande de Bristol, „ qu'un tel est chassé de la Cour, pour „ Mademoiselle *Servant*; qu'il va faire „ une campagne en Guinée, sur la flotte „ que l'on prépare pour cette expédition, sous les ordres du Prince *Robert*. „

Hamilton, que toutes les vérités de cette harangue faisoient à mesure qu'il y faisoit attention, parut comme revenu de quelque songe, après y avoir rêvé quelques momens. En s'adressant à lui d'un air reconnoissant, Vous êtes, lui dit-

dit-il, l'homme du monde, qui, avec l'esprit le plus agréable, avez la raison la plus droite pour le bien de vos amis. Vous venez de m'ouvrir les yeux. Je commençois à me laisser séduire le plus ridiculement du monde, entraîné plutôt par de frivoles apparences, que par un véritable penchant : je vous ai obligation de m'avoir arrêté sur le bord du précipice. Je vous en ai bien d'autres ; mais pour vous témoigner ma reconnaissance de celle-ci, je vous suivrai vos conseils, & me mettrai en retraite chez la cousine *Whitnell*, pour m'ôter de la tête le reste de ces visions : mais bien loin d'y aller incognito, je veux vous y mener au retour du voyage. Mademoiselle *Hamilton* sera de la partie ; car il est bon de prendre ses précautions avec un homme qui a beaucoup de mérite, & qui dans ces rencontres n'a pas trop de bon-foi ; du moins, s'il en faut croire votre Philosophe. Ne vous avisez pas d'en croire ce faquin-là, dit le Chevalier de GRAMMONT II ; mais dites-moi comment vous vous êtes fourré dans la tête d'en vouloir à cette grande idole de *Stuart* ? Que Diable sçai-je ? dit *Hamilton*. Vous con-

connoissez toutes les enfances dont elle s'occupe. Le vieux *Carlingford* étoit un soir chez elle, qui lui montrait à se mettre une bougie toute allumée dans la bouche, & le grand secret étoit de l'y tenir longtems par le bout allumée, sans qu'elle s'éteignit. J'ai, Dieu merci, la bouche raisonnablement grande; & pour renchérir par dessus son Maître, j'y entins deux tout à la fois, & fis trois tours de chambre, sans qu'elles s'éteignissent. Tout le monde m'adjugea le prix de cette illustre épreuve; & *Killegrew* soutint qu'il n'y avoit qu'une lanterne, qui pût me le disputer. Elle en pensa mourir de rire. Me voilà donc dans la familiarité de ses amusemens. On ne peut disconvenir que ce ne soit une figure toute charmante, que cette créature-là. Depuis que la Cotur est en campagne, j'ai eu cent occasions de la voir, que je n'avois point eu devant. Vous sçavez que le deshabilité du bain est d'une grande commodité pour celles qui, sans offenser les bienséances, ne sont pas fâchées d'étaler leurs attraits. Mademoiselle *Stuart* est tellement persuadée des avantages qu'elle a par dessus toutes les autres, qu'on

ne

ne peut si peu louer quelque femme de la Cour, pour de beaux bras, une belle jambe, qu'elle ne soit toute prête à le disputer par la démonstration; & je crois, qu'il ne seroit pas difficile de la mettre nue, sans qu'elle y fit réflexion, avec un peu d'adresse. Il faudroit, après tout, être bien insensible, pour que ces bienheureuses occasions ne fussent d'aucune conséquence, & ne fissent aucune impression; outre que la bonne opinion qu'on a toujours de soi-même, fait qu'on s'imagine qu'une femme est prise, dès qu'elle vous distingue par une habitude de familiarité, qui bien souvent ne veut rien dire. Voilà le fait, à mon égard : ma présomption, sa beauté, le poste éclatant qui la relève, & mille gracieusetés, m'avoient empêché de faire des réflexions; mais il faut vous dire aussi, pour excuser mon impertinence, que la facilité de lui faire les plus tendres déclarations en la louant, & les confidences qu'elle me faisoit sur certaines choses, qu'elle n'auroit pas trop dû me confier, auroient été capables d'en éblouir un autre.

Je lui ai donné le plus joli cheval d'Angle-

gleterre. Vous savez la grace infinie dont elle est à cheval. Le Roi, qui n'aime guère les chasses, que celles de l'oiseau, parce qu'elle est commode pour les Dames, y étoit ces jours passés, entouré de toutes les beautés de la Cour. Il partit après un faucon, & toute la brillante escadre après lui. Les jupes de Mademoiselle *Stuart*, qui couroit à toute bride, effrayèrent son cheval, parce qu'il voulut bien attendre celui que je montois, qui étoit son compagnon. Je fus donc le seul témoin d'un dérangement dans ses habits; qui présenta mille beautés nouvelles à mes regards. J'eus le bonheur de faire des exclamations assez galantes & assez exagérées sur ce charmant désordre, pour empêcher qu'elle n'en fût interdite. Au contraire, ce sujet d'admiration a souvent été depuis un sujet de conversation, qui ne paroissoit pas lui déplaire.

Le vieux *Carlingfort*, & ce fou de *Craft*; (car il faut bien vous faire ma confession générale) ces méchants plaisans donc lui faisoient à tout bout de champ des contes assez éveillés, qui ne laissoient pas de passer à la faveur de quelques

ques vieilles turlupinades, ou de quelques singeries dans le récit, qui la faisoient rire de tout son cœur. Pour moi, qui ne sçai point de contes, & qui n'ai pas le talent de les faire valoir, quand j'en sçaurois, j'étois fort embarrassé quelquefois qu'elle s'avisoit de m'en demander. Je n'en sçai point, Mademoiselle, lui dis-je un jour, qu'elle me tourmentoit. Inventez-en un, me dit-elle. C'est ce que fai encore moins faire, lui dis-je; mais je vous conterai, si vous voulez, un songe fort extraordinaire, parce qu'il est encore moins vraisemblable, que tous les autres songes n'ont coutume d'être. Cela lui donna une curiosité qu'il fallut satisfaire dans le moment. Je me mis donc à lui conter, que la plus belle créature du monde, que j'aimois passionnément, m'étoit venue voir la nuit. Je fis alors son portrait à elle-même, en peignant cette beauté merveilleuse; mais je lui dis que cette Divinité m'étant venue trouver, avec les plus favorables intentions du monde, ne s'étoit point démentie par des rigueurs inutiles. Ce ne fut pas assez pour la curiosité de Mademoiselle *Stuart*; il fallut presque lui faire

re

re le détail des bontés que ce tendre fantôme avoit eues pour moi, sans qu'elle en parût surprise ou déconcertée, tant elle étoit attentive à cette fiction : tant elle me fit recommencer de fois la description d'une beauté, que je peignois autant qu'il m'étoit possible d'après sa figure, & d'après ce que je m'imaginois des beautés qui ne m'étoient pas connues.

Voilà ce qui véritablement m'a pensé tourner la tête. Elle voyoit bien que c'étoit d'elle que je parlois. Nous étions seuls, comme vous pouvez croire, en lui faisant un tel récit; & mes yeux faisoient tout de leur mieux, pour lui persuader que c'étoit elle que je peignois. Je ne la vis point offensée de cette connoissance, ni sa pudeur allarmée de la fin d'une aventure faite à plaisir, & qu'il n'eût tenu qu'à moi de finir d'une manière encore moins discrète. Cette audience tranquille me fit donner tête baissée dans tout ce que les conjectures avoient de flatteur pour moi. Je ne songeai, ni au Roi, ni à sa passion pour elle, ni aux périls d'un tel engagement : enfin je ne sciai à quoi Diable je songeois; mais je
vois

vois bien que si vous n'y aviez songé pour moi, j'étois capable de me perdre au milieu de ces folles visions.

Quelque tems après, la Cour revint à Londres, & ce fut depuis ce retour qu'une maligne influence s'étant répandue sur tout ce qui regardoit la tendresse, tout alla de travers dans l'Empire amoureux. Le dépit, les soupçons, ou la jalousie, se mirent en campagne, pour desunir les cœurs. Les faux rapports, ensuite la médifance, & les tracasseries, achevèrent de tout bouleverser.

La Duchesse de *Cléveland* étoit accouchée pendant le voyage des bains. Jamais elle n'étoit relevée si belle. Cela lui fit croire qu'elle étoit en état de reprendre ses premiers droits sur le cœur du Roi, si elle pouvoit paroître avec ce nouvel éclat devant ses yeux. Ses partisans étoient du même avis. On prépara son équipage pour cette expédition ; mais la veille du jour qu'elle devoit partir, elle vit le jeune *Churchill* *, & fut atteinte.

* Aujourd'hui *Milord Marlborough*.

teinte d'un mal, qui s'étoit déjà plus d'une fois opposé aux projets qu'elle avoit formés, & dont elle ne s'étoit jamais défendue que foiblement.

Un homme, qui, d'Enseigne aux Gardes, se voit élever à cette fortune, a sans doute un grand fonds de prudence, quand il se possède assez, pour ne pas s'éblouir de son bonheur. *Churchill* se para donc par-tout de sa nouvelle faveur. La *Clarendon*, qui ne lui recommandoit, ni la modération, ni la retenue sur aucun chapitre, ne se mit point en peine qu'il fût indiscret. Ainsi, ce nouveau commerce faisoit tout l'entretien de la Ville à l'arrivée de la Cour. Chacun en raisonnoit à sa fantaisie. Les uns disoient qu'elle lui avoit déjà donné la pension de *Germain*, avec les appointemens de *Jacob Hall*; d'autant que les différens mérites se trouvoient réunis dans le sien. D'autres soutenoient qu'il avoit l'air trop indolent & la taille trop efflée, pour soutenir long-tems sa faveur. Mais tous convenoient qu'un homme, qui étoit favori de la Maîtresse du Roi, & frère de celle du Duc, se produisoit par de beaux endroits, & ne pouvoit manquer de faire fortune. En effet,

effet, le Duc d'*Torch* lui donna bientôt après une charge dans sa Maison. Cela étoit dans l'ordre. Mais le Roi, qui ne se crut pas obligé de lui faire du bien, parce que Madame de *Cléveland* lui en vouloit beaucoup, lui fit défendre de paroître à la Cour.

Le bon Prince commençoit à être de mauvaise humeur. Ce n'étoit pas sans raison : il laissoit tout le monde en repos dans leur commerce ; & cependant, on avoit souvent l'insolence de troubler le sien. Milord *Dorset*, premier Gentilhomme de la Chambre, venoit de lui débaucher la Comédienne *Nellgwynne*. La *Cléveland*, dont il ne se soucioit plus, ne laissoit pas de le deshonorar par des inconstances réitérées, par des choix indignes ; & le ruinoit par des amans à gages. Mais le chagrin le plus sensible de tous étoit le nouveau refroidissement & les menaces de Mademoiselle *Stuart*. Il y avoit longtems qu'il lui proposoit tous les établissemens, & tous les titres qu'elle auroit agréables, en attendant qu'il pût faire mieux. Elle s'étoit contentée de les refuser, sous prétexte du scandale que donneroit une élévation dont l'éclat cho-

que-

queroit le Public; mais depuis qu'on fut de retour, elle prit d'autres airs. Tantôt elle vouloit se retirer de la Cour, pour calmer les inquiétudes éternelles de la Reine; tantôt c'étoit pour fuir des tentations, par où elle vouloit faire entendre que son innocence n'avoit pas encore succombé. Enfin c'étoit inutilement, ou des allarmes, ou quelque humeur chagrine, qui désoloient la tendresse du Roi.

Comme il ne pouvoit s'imaginer à qui Diable elle en vouloit, il crut qu'il falloit mettre la réforme dans son ménage d'amour, pour voir si ce n'étoit point la jalousie qui l'inquiétoit. Ce fut pour cela, qu'après avoir solennellement déclaré qu'il n'auroit plus de commerce avec Madame de *Cléveland*, depuis l'affaire de *Churchill*, il se mit à faire une *St. Barthelemi* de tous les autres menus amusemens qu'il avoit par-ci par-là dans la Ville. Les *Nellscouynes*, les *Misses Davis*, & la troupe joyeuse des Chanteuses & des Danseuses des menus plaisirs de Sa Majesté furent congédiées. Tous ces sacrifices furent inutiles. La *Stewart* continuoit à desespérer le Roi; mais il eut bien-

bientôt déconvert la véritable cause de ses froideurs.

L'officieuse *Cleveland* prit ce soin. Elle s'étoit déchainée sans réserve, depuis sa disgrâce, contre Mademoiselle *Stuart*, qu'elle en accusoit par son impertinence, & contre l'imbécillité du Roi, qui pour une idiote revêtue, la traitoit avec tant d'indignité. Comme elle avoit encore des créatures dans la confiance du Roi, ce fut par leur moyen qu'elle fut informée de l'état où les nouveaux traitemens de Mademoiselle *Stuart* l'avoit réduit; & dès qu'elle eut trouvé ce qu'elle cherchoit, elle se rendit dans le Cabinet du Roi, par l'appartement d'un de ses valets de chambre, nommé *Chivins*. Cette route ne lui étoit pas inconnue.

Le Roi revenoit de chez la *Stuart*, de fort mauvaise humeur. La présence de Madame de *Cleveland* le surprit, & ne la diminua pas. Elle s'en aperçut; & l'abordant d'un ton ironique, & d'un sourire d'indignation, J'espère, dit-elle, qu'il m'est permis de venir vous rendre mes hommages, quoique la divine *Stuart* vous ait défendu de me voir
chez

chez moi. Je ne veux point vous en faire des reproches, qui seroient trop indignes de moi. Je viens encore moins excuser des foiblesses, que rien ne peut justifier; puis que votre constance pour moi ne me laisse rien à dire, & que je suis la seule que vous ayez honorée de votre tendresse, & qui s'en soit rendue indigne par sa conduite. Je viens donc ici vous consoler dans l'abattement où vous ont mis les froideurs, ou la nouvelle chasteté, de l'inhumaine *Stuart*. A ces mots, un éclat de rire, aussi peu naturel, qu'il étoit insultant, & démesuré, mit le comble à son impatience. Il s'étoit bien attendu, que quelque mauvaise raillerie suivroit ce préambule; mais il ne crut pas qu'elle dût prendre de ces airs bruyans, vû les termes où ils en étoient: & comme il se préparoit à lui répondre; Non, dit-elle, ne me fachez point mauvais gré de la liberté que je prens de me moquer un peu de la grossièreté dont on vous en impose. Je ne puis souffrir qu'une affection si marquée vous rende la fable de votre Cour, tandis qu'on se moque impunément de vous. Je sai que la précieuse

Stuart

Stuart vous revoque, sous prétexte de quelque incommodité, peut-être de quelque scrupule de conscience. Et je viens vous avertir que le Duc de *Richemont* fera bientôt avec elle, s'il n'y est déjà. Ne m'en croyez pas ; puis que ce pourroit être le ressentiment, ou l'envie, qui me le feroient dire. Suivez-moi jusqu'à son appartement, afin que vous n'ajoutiez plus de confiance à la calomnie, & que vous l'honoriez d'une préférence éternelle, si je l'accuse à faux ; ou que vous ne soyez plus la dupe d'une fausse prude, qui vous fait faire un personnage si ridicule.

En achevant ce discours, elle le prit par la main, comme il étoit encore tout irrésolu, & l'entraîna vers le logement de sa Rivale. *Chivins* étoit dans ses intérêts : ainsi la *Stuart* n'avoit garde d'être avertie de la visite : & *Babinai*, dont Madame de *Cléveland* avoit fait la fortune, & qui la servoit à merveille, dans cette occasion, lui vint dire que le Duc de *Richemont* venoit d'entrer chez la *Stuart*. C'étoit au milieu d'une petite gallerie, qui conduisoit par un dégagement, du cabinet du Roi à ceux de

ses Maitresses. La *Cléveland* lui donna le bon-soir, comme il entroit chez sa rivale, & se retira, pour attendre l'issue de cette aventure. *Babinai*, qui suivoit le Roi, fut chargé de lui en venir rendre compte.

Il étoit près de minuit. Le Roi trouva les femmes de chambre de sa Maitresse, qui se présentèrent respectueusement à son passage; lui dirent tout bas, que Mademoiselle *Stuart* avoit été fort mal, depuis qu'il l'avoit quittée; mais que s'étant mise au lit, elle reposoit, Dieu merci. C'est ce qu'il faut voir, dit-il, en repoussant celle qui s'étoit plantée sur son passage. Il trouva véritablement la *Stuart* couchée; mais elle ne dormoit pas. Le Duc de *Richemont* étoit assis au chevet de son lit, qui vraisemblablement dormoit encore moins. L'embarras des uns, & la colère de l'autre, furent tels qu'on se les peut imaginer dans une pareille surprise. Le Roi, qui étoit le moins violent de tous les hommes, témoigna son ressentiment au Duc de *Richemont*, dans des termes, dont il ne s'étoit jamais servi. Il en fut interdit, & quelque chose de plus. Il voyoit son
Mai-

Maître & son Roi justement irrité. Les premiers transports que la colére inspire dans ces occasions, sont dangereux. La fenêtre de Mademoiselle *Stuart* étoit commode pour une vengeance subite. La Tamise couloit au dessous. Il y jetta les yeux, & voyant ceux du Roi plus animés de courroux, qu'il ne les en avoit cru capables, il fit une profonde révérence, & se retira, sans repliquer à une quantité de menaces qui se succédoient.

La *Stuart*, un peu revenue de la première surprise, monta sur ses grands chevaux, au lieu de se justifier, & dit les choses du monde les plus capables d'aigrir les ressentimens du Roi; que s'il n'étoit pas permis de recevoir les visites d'un homme de la qualité du Duc de *Richemont*, avec des intentions qui lui faisoient honneur, c'étoit être esclave dans un pais libre; qu'elle ne sçavoit aucun engagement, qui l'empêchat de disposer de sa main; mais que si cela n'étoit pas permis dans son Royaume, elle ne croyoit pas qu'il y eût de Puissance capable de l'empêcher de passer en France, & de se jeter dans un Cou-

vent, pour y chercher la tranquillité, dont elle ne pouvoit jouir dans la Cour. Le Roi, tantot outré de colère, tantôt attendri par quelques larmes, & tantôt effrayé de ses menaces, étoit tellement agité, qu'il ne savoit que répondre, ni aux délicatesses d'une créature qui vouloit faire la *Lucrece* à sa barbe, ni à l'assurance dont elle avoit l'effronterie de s'emporter à des reproches. Cependant l'amour, prêt de triompher de tous ses ressentimens, l'alloit mettre à ses genoux, pour lui demander pardon de l'injure qu'elle lui faisoit, lors qu'elle le pria de se retirer, & de la laisser en repos, du moins pour le reste de cette nuit, sans scandaliser ceux qui l'avoient accompagné, ou conduit chez elle, par une plus longue visite. Cette impertinente prière acheva de l'outrager. Il sortit, en la menaçant de ne la plus voir, & fut passer la nuit la moins tranquille qu'il eût passée depuis son rétablissement.

Le lendemain, le Duc *de Richemont* eut ordre de fortir de la Cour, & de ne se plus présenter devant le Roi; mais il n'avoit pas attendu cet ordre, & l'on sçut qu'il

qu'il étoit parti dès le matin pour sa Maison de Campagne.

Mademoiselle *Stuart*, voulant prévenir les mauvais tours qu'on pourroit donner à l'aventure de la nuit précédente, fut se jettér aux pieds de la Reine. Ce fut là, que faisant le personnage nouveau d'une Magdeleine innocente, elle lui demanda pardon de tous les chagrins qu'elle avoit pu lui causer; lui dit qu'un repentir continuel l'avoit obligée de chercher tous les moyens de se retirer de la Cour; que cela l'avoit engagée d'écouter le Duc de *Richemont*, qui la recherchoit depuis longtems; mais que puis que cette recherche étoit cause de sa disgrâce, & d'un éclat, qui peut-être continueroit au désavantage de sa réputation, elle conjuroit Sa Majesté de la prendre sous sa protection, & d'obtenir du Roi qu'elle se mit dans un Couvent, pour finir tous les troubles que sa présence causoit innocemment à la Cour. Tout cela fut accompagné d'une honnête quantité de larmes.

C'est un spectacle bien agréable qu'une rivale, qui s'humiliant à vos pieds, demande pardon, & se justifie en même

tems. Le cœur de la Reine se tourna tout d'un coup. Ses pleurs accompagnèrent les siens. Elle l'embrassa tendrement, après l'avoir relevée; lui promit toute sorte de faveur & de protection, ou pour son mariage, ou pour tout autre parti qu'elle voudroit prendre; & la renvoya, résolue d'abord d'y travailler de tout son mieux: mais comme elle avoit beaucoup d'esprit, les réflexions, qu'elle fit après ce premier mouvement, lui firent changer d'avis.

Elle savoit que les panchans du Roi n'étoient pas capables d'une constance opiniâtre. Elle jugea que l'absence le consoleroit, ou qu'un nouvel engagement effaceroit à la fin le souvenir de Mademoiselle *Stuart*; & que, puis qu'elle ne pouvoit éviter de se voir une rivale, il valoit encore mieux que ce fût elle, dont la sagesse & la vertu venoient d'éclater par des preuves si manifestes. D'ailleurs, elle se flatta que le Roi lui fauroit éternellement gré de s'être opposée à la retraite & au mariage d'une fille, qu'il aimoit alors à la fureur. Ce beau raisonnement la déterminâ.

na. Toute son industrie fut employée à persuader Mademoiselle *Stwart* ; & ce qu'il y a de rare dans cette aventure , après avoir obtenu qu'elle ne songeroit plus au Duc *de Richemont* , ni au Couvent , ce fut elle , qui prit soin de raccommo-der ces deux amans.

C'eût été dommage qu'elle n'eût pas réussi dans cette négociation. Aussi n'en fut-elle pas à la peine : car jamais les empressemens du Roi ne furent si vifs , que depuis cette paix , & jamais ils ne furent mieux reçus de la belle *Stwart*.

Mais Sa Majesté ne goûta pas long-tems la douceur d'un raccommodement qui le rendoit de la plus belle humeur du monde , comme on va voir. L'Europe entière jouissoit d'une paix profonde , depuis le Traité des Pyrenées. L'Espagne se flattoit de respirer , par la nouvelle Alliance qu'elle venoit de contracter avec le plus redoutable de ses voisins ; mais elle n'espéroit pas pouvoir soutenir le débris d'une Monarchie sur sa décadence , quand elle considéroit l'âge , ou les infirmités du Prince , ou la foiblesse de son successeur.

La France, au contraire, gouvernée par un Roi infatigable dans l'application, jeune, vigilant, avide de gloire, n'avoit qu'à vouloir pour s'aggrandir.

Ce fut en ce tems-là que ce Prince, qui ne vouloit point troubler la tranquillité de l'Europe, se laissa persuader d'allarmer les Côtes de l'Afrique par une tentative de peu d'utilité, quand même elle auroit réussi; mais la fortune du Roi, toujours fidèle à sa gloire, voulut depuis faire voir, par le peu de succès de l'entreprise de Gigery, qu'il n'y avoit que les projets formés par lui-même, qui fussent dignes de son attention.

Peu de tems après, le Roi d'Angleterre, voulant aussi visiter les Bords Africains, arma cette Escadre pour l'expédition de Guinée, dont le Prince Robert devoit avoir le Commandement. Ceux qui en savoient quelque chose par leur expérience, contoient des merveilles des périls de cette expédition; qu'il faudroit combattre, non seulement les habitans de la Guinée, Peuple en-diable, dont les flèches étoient empoi-
son-

sonnées, qui ne faisoient jamais de quartier, que pour manger leurs prisonniers; mais qu'il faudroit effuyer des chaleurs insupportables, ou des pluies, dont chaque goutte se changeoit en serpent; que si l'on pénétrait plus avant dans les Pays, on étoit assailli par des monstres mille fois plus inconcevables & plus affreux que toutes les bêtes de l'Apocalypse.

Mais ce fut en vain que ces bruits se répandirent; loin d'inspirer de la terreur à ceux qui devoient être du voyage, ce fut un aiguillon pour la gloire de ceux qui n'y avoient que faire. *Germain* se présenta tout des premiers; & sans songer que le prétexte de sa convalescence avoit différé la conclusion de son mariage avec Mademoiselle *Jennings*, il demanda la permission du Duc, & l'agrément du Roi, pour y servir de Volontaire.

Il y avoit quelque tems que la belle *Jennings* commençoit à revenir de l'entêtement qui l'avoit séduite en sa faveur. Ce n'étoit plus guère que les avantages de l'établissement, qui lui donnoient du gout pour ce mariage. La

mollesse des empressements d'un amant, qui sembloit ne rendre des soins, que par habitude, la rebutoit; & le parti, qu'il venoit de prendre, sans son aveu, lui parut si ridicule pour lui, & si choquant pour elle, qu'elle résolut dès ce moment de n'y plus songer. Elle ouvrit petit à petit les yeux sur le faux-brillant qui l'avoit éblouie; & le fameux *Germain* fut reçu comme il le méritoit, lors qu'il vint lui donner part du projet héroïque dont nous venons de parler. Il parut tant d'indifférence & tant de liberté d'esprit dans les railleries, dont elle lui fit compliment sur ce voyage, qu'il en fut tout déconcerté; d'autant qu'il avoit préparé toutes les consolations qu'il avoit cru capables de la soutenir, en lui annonçant la funeste nouvelle de son départ. Elle lui dit, qu'il n'y avoit rien de plus glorieux à lui, dont le mérite avoit triomphé de tant de libertés en Europe, que d'aller étendre ses conquêtes dans une autre partie du Monde; qu'elle lui conseilloit de ramener toutes les captives qu'il feroit en Afrique, pour remplacer les beautés que
son

son absence alloit mettre au tombeau.

Germain trouva fort mauvais qu'elle eût la force de railler, dans l'état où il la croyoit réduite; mais il s'aperçut que c'étoit tout de bon. Elle lui dit qu'elle prenoit cet adieu pour le dernier, & le pria de ne lui en plus faire avant son départ.

Jusques-là, tout alloit bien pour elle. *Germain*, non seulement étoit confondu, d'avoir eu son congé si cavalièrement; mais il sentit redoubler tout le goût qu'il avoit eu pour elle, par ces marques de son indifférence. Elle avoit donc le plaisir de le mépriser, & de le voir plus sensible que jamais. Ce ne fut pas assez. Elle voulut mal à propos outrer la vengeance.

On venoit de mettre au jour les *Epîtres d'Ovide*, traduites par les beaux Esprits de la Cour. Elle se mit à faire une lettre d'une Bergère au desespoir, qui s'adressoit au perfide *Germain*. Elle prit pour modèle l'Epître d'*Ariadne* à *Thésée*. Le commencement de cette lettre étoit, mot pour mot, les plaintes & les reproches de cette Amante outragée au cruel qui l'abandonnoit. Tout

cela étoit accommodé tellement qu'elle lement aux tems & aux conjonctures présentes. Elle avoit eu dessein d'achever cet ouvrage par une description des travaux, des périls, & des monstres, qui l'attendoient en Guinée, pour lesquels il quittoit une tendre amante abimée dans la douleur; mais n'en ayant pas eu le tems, ni celui de faire transcrire tout cela pour l'envoyer sous le nom d'une autre, elle mit étourdiment dans sa poche ce fragment écrit de sa main, & plus étourdiment encore, le laissa tomber au beau milieu de la Cour. Ceux qui le ramassèrent, connurent son écriture, en tirèrent plusieurs copies, qui eurent cours par la Ville. Cependant, sa conduite avoit si bien établi l'idée de sa sagesse, qu'on ne fit aucune difficulté de croire que la chose s'étoit passée comme on vient de dire. Quelque tems après, l'expédition de Guinée fut remise, pour les raisons que tout le monde sçait; & le procédé de Mademoiselle *Jennings* la justifia sur cette lettre. Car, quelques efforts que fissent le mérite & les nouveaux soins de *Germain*, pour la ra-

me-

mener , jamais elle n'en voulut entendre parler.

Mais il ne fut pas le seul , qui se ressentit de cette bizarrerie , qui prenoit plaisir à defunir les cœurs , pour les engager bientôt après à des objets tout différens. On eût dit que le Dieu d'Amour , par un nouveau caprice , livrant tout ce qui reconnoissoit son empire aux loix de l'Himen , avoit en même tems mis son bandeau sur les yeux de ce Dieu , pour marier tout de travers la plupart des Amans dont on a fait mention.

La belle *Stuart* épousa le Duc de *Richemont* ; l'invincible *Germain* , une Péque provinciale ; Milord *Rocheſter* , une triste héritière ; la jeune *Temple* , le sérieux *Littleton* ; *Talbot* , sans savoir pourquoi , prit pour femme la languissante *Boitton* ; *George Hamilton* , sous de meilleurs auspices , épousa la belle *Jennings* ; & le Chevalier DE GRAMMONT , pour le prix d'une constance , qu'il n'avoit jamais connuë devant , & qu'il n'a jamais pratiquée depuis , trouva l'Himen & l'Amour d'accord en sa faveur , & se vit enfin possesseur de Mademoiselle *d'Hamilton*.

TABLE

TABLE DES PIÈCES

sontenues dans ce premier Volume.

*Mémoires de la Vie de Mr. le Comte
DE GRAMMONT, divisés en XI. Cha-
pitres, précédés d'une Epître en Vers,
&c.*

553151







